
3 1761 09939870 3

LE

SECRÉTAIRE INTIME.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON,
Boulevard de Waterloo, n° 34.

LE

SECRÉTAIRE

INTIME,

SUIVI DE

METELLA. — LA MARQUISE. — LAVINIA.

PAR

G. SAND.

Tome Premier.



Bruxelles.

ANT. PEETERS, LIBRAIRE.

LEIPZIG,

ALLGEMEINE NIEDERLANDISCHE BUCHHANDLUNG.

1834

Voici un nouveau livre qui n'a pas avec les précédens ouvrages de l'auteur une parenté bien étroite et bien intime ; c'est au public à décider ce qu'il vaut et la durée qui l'attend. Il serait au moins inutile maintenant d'essayer de prévenir les juges avant l'ouverture des débats. Après la lecture la question sera jugée et se résoudra d'une façon décisive en dépit des préfaces et des apologies ; mais aussi, il faut l'espérer, en dépit des attaques et des interprétations calomnieuses. D'ordinaire il est d'assez mauvais goût d'expliquer au lecteur ce qu'on a voulu faire ; si l'idée qui a inspiré un livre n'est pas assez claire par elle-même ou n'est pas assez nettement expliquée dans le poëme ou le roman qui lui sert d'enveloppe ou de symbole, les commentaires et les gloses ne servent de rien. Il faut accepter la condamnation, si injuste qu'elle puisse être ; il faut se résigner et attendre du temps la justice lente, mais inévitable

qui ne manque jamais aux pensées vraies. Ce parti, qui, dans le plus grand nombre des cas, est à coup sûr le plus sage, n'est pourtant pas toujours acceptable. Depuis quelques mois, les attaques dirigées contre l'auteur de *Lélia* ont pris un caractère tellement grossier, tellement personnel, qu'une réponse publique est devenue nécessaire; toutefois il faut faire dans ces attaques deux parts bien distinctes : la part littéraire que la discussion peut aborder; la part sociale, qui, n'ayant rien à faire avec le raisonnement, ne peut être le sujet d'une préface.

On a dit qu'*Indiana*, *Valentine* et *Lélia* étaient trois momens d'une même pensée, trois faces diverses d'une intention unique, trois expressions d'une même volonté, et que les deux premiers livres demeuraient obscurs et inexpliqués sans le troisième. Sans doute il y a entre ces trois livres une fraternité incontestable; mais cette fraternité intellectuelle n'entraîne pas de droit la solidarité littéraire. Il se peut donc faire que l'un de ces trois livres vaille beaucoup moins que les deux autres, offre moins d'intérêt, soit construit sur un plan plus irrégulier, sans que pour cela le blâme et l'excommunication doivent envelopper dans un commun anathème toute la famille littéraire de l'auteur.

L'acharnement inattendu des reproches adressés à *Lélia*, et la rétractation inopinée des éloges si

indulgemment prodigués jusque-là à ses sœurs aînées, font peu d'honneur à la clairvoyance des critiques. Cette colère rétroactive, qu'on y prenne garde, ne va pas à moins qu'à proclamer tout haut que les panégyristes se savent mauvais gré de leur premier enthousiasme, et qu'ils n'avaient pas compris les deux premières pages du plaidoyer avant de lire la troisième. Si cela est vrai, si les choses se passent dans leur conscience ainsi qu'ils le disent, peut-être bien changeront-ils d'avis à la lecture de la quatrième page; peut-être bien, dans un avenir très prochain, en seront-ils réduits à dire naïvement que cette fois-ci encore ils se sont trompés, qu'ils ont prononcé trop vite, et qu'une réflexion plus patiente leur a révélé des intentions inaperçues.

L'auteur s'abstiendra d'apprécier publiquement les récriminations hostiles dirigées contre lui; mais il croit pouvoir se permettre d'expliquer selon sa conscience ce qu'il a voulu, ce qu'il a prétendu jusqu'ici. Et d'abord il doit déclarer qu'il n'a pas entendu écrire un plaidoyer contre la société, contre les institutions qui la régissent, contre l'humanité entière, comme on l'a dit récemment. Ces graves accusations iraient assez mal à sa taille; ni son talent, ni sa volonté, ni ses espérances ne méritent une pareille accusation. Il sait très bien que la majorité estime très haut les institutions dont elle s'accommode, et, Dieu merci, l'orgueil

et la folie ne l'ont jamais égaré au point de lui faire croire qu'il suffisait d'une parole pour renverser ce qui existe. Si les choses qui lui semblent mauvaises paraissaient telles au plus grand nombre, la société n'aurait pas besoin de son conseil pour les détruire et les réformer.

Indiana et *Valentine* ne sont pas un pamphlet contre le mariage, mais bien un tableau exact ou infidèle, c'est au lecteur à juger des souffrances morales infligées à une ame délicate et pure par la brutalité impérieuse et par l'égoïsme poli. Comme le mariage et l'amour peuvent très bien exister en dehors de ces deux conditions, la vérité poétique du tableau n'a rien à faire avec les institutions et les passions qui servent à l'encadrer.

Il y a sans nul doute des ames nobles et généreuses qui s'accommodent très bien d'une vie uniforme et paisible, et qui ne souhaitent jamais rien au-delà, qui étudient les défauts et les vices qu'elles sont appelées à subir pour les corriger et se faire, par un travail persévérant, des journées plus sereines et plus douces. Que la paix et le bonheur soient avec elles; car ces obscurs dévouemens méritent une récompense éclatante. Il y a des passions sincères qui marchent à leur but sans arrière-pensée, qui ne prévoient pas l'abandon au-delà du plaisir, qui ne rêvent pas l'indépendance dans la possession, qui voient dans l'amour autre chose que la soumission et le commande-

ment, qui ne conçoivent pas le bonheur sans un échange également prodigue et aveugle des deux parts; ces passions-là sont grandes, nobles, poétiques, dignes d'admiration et d'enthousiasme. Dans le malheur et l'abaissement elles méritent encore l'estime et l'amnistie des ames les plus calmes et les plus désintéressées; elles peuvent offrir aux regards du sage un spectacle douloureux et déchirant, mais elles n'avilissent pas celui qui les endure; elles peuvent défier le mépris, et le poète n'a pas à les flétrir.

Est-ce à dire que l'égoïsme et la brutalité seront à jamais protégés par un privilège inviolable et sacré, et que la poésie n'aura pas le droit de les atteindre? Chose singulière! *Indiana*, qu'on a donnée pour un plaidoyer contre le mariage et l'amour, se résout dans une affection pure et sereine, assez sûre d'elle-même pour ne craindre ni la durée, ni le nombre des jours pareils, assez sainte et sérieuse pour demander à Dieu de la bénir, assez dévouée pour compter sur l'avenir. L'union d'Indiana et de Ralph, qu'est-ce autre chose que l'amour dans le mariage?

Dans *Valentine* des idées pareilles se retrouvent en présence. Seulement le rôle de ces idées est changé. L'égoïsme prudent et réfléchi est représenté par la Loi. L'enthousiasme aveugle et l'emportement effréné appartiennent à la jeunesse ambitieuse, inexpérimentée. Le cœur d'une femme peut hésiter long-temps entre ces caractères si op-

posés ; il peut prolonger sa défense et céder lentement le terrain qui lui reste. Mais pour peu que l'un des deux adversaires qui se disputent la proie s'avilisse aux yeux de son juge, la victoire ne sera pas long-temps indécise. Tant que la Loi était représentée par un caractère pur, si odieux et si glacé qu'il fût, le devoir pouvait sembler auguste, la lutte était glorieuse ; avec l'avilissement de la personne, le mépris et l'oubli du devoir commencent. Alors la chute est inévitable. Quand Valentine se donne à Bénédict, elle n'a plus à choisir qu'entre Dieu et lui. La spoliation à laquelle elle se résigne lui rend sa liberté ; elle n'a plus à compter qu'avec elle-même. Sa faiblesse ou sa résistance n'engage plus l'honneur de personne. Elle s'appartient, elle peut se donner. Sa défense en se prolongeant ne serait plus qu'un calcul d'égoïsme ou de vanité. En présence des tortures endurées pour elle par un amant résigné, ce ne serait plus du courage, ce serait de la lâcheté.

Avant la publication de *Lélia*, ces explications pouvaient sembler surabondantes. Personne encore n'avait songé à voir au fond de deux récits très simples un plaidoyer passionné contre les lois sociales. Avec *Lélia* tout a changé de face. Et pourtant il semble que les choses auraient dû prendre un tout autre cours. N'est-ce pas en effet un singulier avocat que celui qui, voulant donner gain de cause à l'enthousiasme irréfléchi contre la

réalité positive, prend à partie l'enthousiasme lui-même, le discute, le décompose, l'interroge obstinément pour lui faire avouer sa folie? N'est-ce pas un étrange plaidoyer que celui qui, voulant prouver que l'entraînement et la passion dominent de toute la tête la résignation et le devoir, met le doute au-dessus de l'entraînement, la négation au-dessus de l'espérance? Qu'il y ait dans le monde où nous vivons des ames assez riches en expansions et en dévouemens pour ne pas se désabuser au premier coup, des cœurs assez magnifiquement dotés pour ne pas prononcer à la première déception l'anathème de la vieillesse et de l'impuissance, l'auteur ne le nie pas. Qu'il se rencontre parmi les femmes de France des caractères assez aveugles pour puiser dans chaque nouveau désabusement, dans chaque nouvelle trahison, une crédulité plus confiante et plus enfantine, l'auteur ne croit pas que ce soit une question. Mais la poésie ne peut-elle franchir les limites de ces félicités paisibles et de ces crédulités persévérantes? N'a-t-elle pas le droit de prendre pour sujet de ses études les exceptions douloureuses qui passent du désabusement au désespoir, du désespoir au doute, du doute à l'ironie, de l'ironie à la pitié, et de la pitié à la résignation sereine et impassible, au dédain religieux et grave de tout ce qui n'est pas Dieu ou la Pensée?

L'Espérance, ardente et dévouée, en présence

même de la Réalité qui la raille et la défie, est une chose grande et digne d'admiration; mais ce n'est que l'Espérance, et si la Sagesse n'est pas un vain mot, elle a le droit d'estimer l'Espérance pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire comme un rêve.

Le bonheur des sens, le plaisir insoucieux de la veille et du lendemain, le triomphe du corps sur l'ame peut sembler à l'Ironie elle-même, si hautaine et si fière qu'elle soit, un sujet de regrets plutôt que de compassion. L'isolement silencieux et désert de la pensée repliée sur elle-même peut donner la sérénité, mais non pas le bonheur. En présence des joies auxquelles elle ne saurait descendre, il est permis à la Raison de s'attrister sur l'atmosphère inhabitée où elle s'est réfugiée. Il n'y a dans cette tristesse résignée rien qui ressemble à l'apologie du libertinage. Le sage peut envier la courtisane sans cesser d'être le sage. Platon peut être jaloux d'Aspasie sans estimer moins haut les enseignemens de Socrate.

Que le Doute né du désabusement admire sans réserve la Passion sanctifiée par l'épreuve et par la douleur, qu'il s'agenouille devant l'homme qui a traversé le vice et les tortures qu'il entraîne pour s'élever laborieusement à la sérénité du courage et de la clairvoyance, est-ce là un sujet de scandale? Il semble que toutes ces idées, ramenées à leur expression la plus simple et la plus nue, se

défendent d'elles-mêmes et n'ont pas besoin d'apologie.

Que la foi religieuse qui suffit à consoler les ames énergiques attise les feux d'un cœur faible au lieu de les éteindre, et pousse au meurtre un prêtre égaré par le jeûne et la veille, est-ce donc un si grand étonnement pour la piété de ce temps-ci? Si toutes ces explications vont au fond des choses, comme l'auteur incline à le penser, il a peine à deviner quelle lumière inattendue son dernier livre a pu jeter sur *Indiana* et sur *Valentine*. Si ces trois récits sont pour tous les esprits sérieux ce qu'ils sont pour lui, il ne devine pas comment la peinture des mœurs domestiques, qui avait semblé juste, comment le détail des combats intérieurs d'une femme hésitant longtemps entre le devoir et la passion, qui avait semblé fidèle, peut cesser tout-à-coup d'avoir les mérites qu'on lui attribuait d'abord, lorsqu'il prend fantaisie à la Pensée d'attaquer l'Enthousiasme après avoir attaqué l'Égoïsme et la Brutalité.

L'auteur voit aujourd'hui sans découragement et sans colère les récriminations de la critique. Quoiqu'il n'ait pas la prétention de moraliser son siècle, il comprend très bien qu'on ne peut impunément effleurer même par la poésie les questions qui intéressent l'humanité tout entière. Il a vécu, il ne s'étonne pas de rencontrer sur sa route les vanités furieuses qui se croient insultées, les vices

prudens et hypocrites qui se croient démasqués, les douleurs silencieuses et lâches qui n'osent s'avouer. Il sait très bien qu'on ne peut toucher au feu sans se brûler les doigts.

Il n'ignore pas qu'il y a dans la littérature purement humaine, qui prend le cœur avec ses extases et ses tortures pour sujet permanent de ses études et de ses inspirations, quelque chose d'austère et d'impitoyable qui doit blesser au vif les ames vulgaires drapées dans le mensonge et la pruderie. Ces ames-là sont volontiers indulgentes pour le poëte qui, dans son respect pour l'homme, s'abstient d'y toucher. Elles étourdissent de leur bruyante fanfare celui qui préfère aux peintures de la conscience la description des costumes et des paysages. Elles couronnent glorieusement celui qui les amuse de ses récits sans les troubler dans leurs plaisirs. Elles placent comme un demi-dieu sur un piédestal celui qui les laisse vivre à leur aise et qui ne va pas fouiller au fond de leurs mémoires pour remuer la fange qu'elles y ont amassée.

Sans doute en éliminant l'homme tout entier du domaine de l'imagination, la poésie est d'une pratique plus facile et plus paisible. Sans doute les amitiés sont plus durables, les admirations plus complaisantes pour celui qui sait donner à ses récits un caractère tellement impersonnel et désintéressé, que pas un ne se reconnaisse dans le portrait de ses acteurs. Mais l'auteur s'est depuis

long-temps résolu à ne jamais peindre que les spectacles qui ont éveillé ses sympathies. Il laisse aux plumes plus heureuses ou plus habiles le domaine de l'histoire. Il craindrait de s'égarer dans ce hardi pélerinage au travers des siècles passés; il s'en tient à ce qu'il a vu, aux émotions dont il a été le témoin, aux douleurs et aux espérances qu'il a pu comprendre; il n'essaiera pas de réchauffer les cœurs qui battaient sous les armures aujourd'hui rouillées. Il se sent trop inhabile pour une tâche si périlleuse.

Il ne se révoltera pas contre ceux qui prennent la vie autrement que lui, qui s'arrangent de la réalité sans la blâmer, qui ne permettent pas à leurs désirs de s'élancer au-delà du présent, ni à leurs souvenirs de reculer dans un passé désormais impossible. Il n'a pas la prétention, Dieu merci, de se mettre à la tête d'une réaction littéraire. Ce qu'il fait, il le fait pour son compte sans imposer son exemple ou donner ses livres pour des leçons. Il ne s'est guère enquis jusqu'ici des systèmes ou des principes qui dominent l'art et la poésie de son temps. Ce qu'il admire, il l'admire naïvement sans se demander pourquoi. Ce qui lui répugne, il s'en abstient plutôt qu'il ne le blâme. Il n'est pas de ceux qui trouvent au fond de leurs sentimens trois ou quatre idées très plausibles dont ils déduisent complaisamment, avec une érudition splendide, les origines avérées.

C'est pourquoi ses livres , quelle que soit la destinée qui les attend, pourront exciter des sympathies ou des répugnances, comme tous les poèmes obscurs ou inachevés ; mais ils ne seront jamais dignes de la haine ou de la discussion ; car il ne plaidera jamais au profit d'un système. Il est de ceux pour qui sentir vaut mieux que savoir. Il peut avoir tort, mais du moins il est sincère.

15 mars 1834.

héroïquement supporté la fatigue, le soleil, la poussière, les mauvais gîtes, et l'effroi insurmontable qui chemine toujours triste et silencieux sur les talons d'un homme sans argent. Mais une écorchure à la cheville le força de s'asseoir au bord d'une haie près d'une métairie où l'on avait récemment établi un relai de poste aux chevaux.

Il y était depuis un instant lorsqu'une très belle et leste berline de voyage vint à passer devant lui; elle était suivie d'une calèche et d'une chaise de poste qui paraissaient contenir la suite ou la famille de quelque personnage considérable.

L'idée vint à Julien de monter derrière une de ces voitures, mais à peine y était-il installé, que le postillon, jetant de côté un regard exercé à ce genre d'observation, découvrit la silhouette du délinquant qui courait avec l'ombre de la voiture et des chevaux sur le sable blanc du chemin. Aussitôt il s'arrêta et lui commanda impérieusement de descendre. Saint-Julien descendit et s'adressa aux personnes qui étaient dans la chaise, s'imaginant dans sa confiance honnête qu'une telle demande ne pouvait être repoussée que par un postillon grossier; mais les deux personnes qui occupaient la voiture étaient

une lectrice et un majordome, gens essentiellement hautains et insolens par état. Ils refusèrent avec impertinence. — Vous n'êtes que des laquais mal appris, leur cria Saint-Julien en colère, et l'on voit bien que c'est vous qui êtes faits pour monter derrière la voiture des gens comme il faut.

Saint-Julien parlait haut et fort, le chemin était montueux, et les quatre voitures marchaient lentement et sans bruit sur un sable mat et chaud. La voix de Julien, et celle du postillon qui l'insultait pour complaire aux voyageurs de la chaise, furent entendues de la personne qui occupait la berline. Elle se pencha hors de la portière pour regarder ce qui se passait derrière elle, et Saint-Julien vit avec une émotion enfantine le plus beau buste de femme qu'il eût jamais imaginé; mais il n'eut pas le temps de l'admirer, car dès qu'elle jeta les yeux sur lui, il baissa timidement les siens. Alors cette femme si belle, s'adressant au postillon et à ses gens d'une grosse voix de contralto et avec un accent étranger assez ronflant, les gourmanda vertement et interpella le jeune voyageur avec familiarité. — Viens ça, mon enfant, lui dit-elle, monte sur le siège de ma voiture; accorde seulement un coin grand comme la

main à ma levrette blanche, qui est sur le marche-pied. Va, dépêche-toi; garde tes complimens et tes révérences pour un autre jour.

Saint-Julien ne se le fit pas dire deux fois, et, tout haletant de fatigue et d'émotion, il grimpa sur le siège et prit la levrette sur ses genoux. La voiture partit au galop en arrivant au sommet de la côte.

Au relai suivant, qui fut atteint avec une grande rapidité, Saint-Julien descendit, dans la crainte d'abuser de la permission qu'on lui avait donnée, en prolongeant son voyage de la sorte, et comme il se mêla aux postillons, aux chevaux, aux poules et aux mendians qui encombrent toujours un relai de poste, il put regarder la belle voyageuse à son aise. Elle ne faisait aucune attention à lui et tançait tous ses laquais l'un après l'autre, d'un ton demi-colère, demi-jovial. C'était une personne étrange et comme Julien n'en avait jamais vu. Elle était grande, élancée, ses épaules étaient larges, son cou blanc et dégagé avait des attitudes à la fois cavalières et majestueuses. Elle paraissait bien avoir trente ans, mais elle n'en avait peut-être que vingt-cinq : c'était une femme un peu fatiguée, mais sa pâleur, ses joues minces et le demi-cercle bleuâtre creusé sous ses grands

yeux noirs, donnaient une expression de volonté pensive, d'intelligence saisissante et de fermeté mélancolique, à toute cette tête dont la beauté linéaire pouvait d'ailleurs supporter la comparaison avec les camées antiques les plus parfaits.

La richesse et la coquetterie de son costume de voyage n'étonnèrent pas moins Julien que ses manières. Elle paraissait très vive et très bonne, et jetait de l'argent aux pauvres à pleines mains. Il y avait dans sa voiture deux autres personnes que Saint-Julien ne songea pas à regarder, tant il était absorbé par celle-là.

Au moment de repartir, elle se pencha de nouveau, et, cherchant des yeux Saint-Julien, elle le vit qui s'approchait le chapeau à la main pour lui faire ses remerciemens; il n'eût pas osé renouveler sa demande, mais elle le prévint. — Eh bien! lui dit-elle, est-ce que tu restes ici?

— Madame, répondit Julien, je me rends à Lyon, mais je craindrais....

— Eh bien! eh bien! dit-elle avec sa voix mâle et brève, je t'y conduirai avant la nuit, moi. Allons, remonte.

Ils arrivèrent en effet avant la nuit. Saint-Julien avait eu bien envie de se retourner cent

fois durant le voyage, et de jeter un coup-d'œil furtif dans la voiture, où il eût pu plonger en faisant un mouvement; mais il ne l'osa pas, car il sentit que sa curiosité aurait le caractère de la grossièreté et de l'ingratitude. Seulement il était descendu à tous les relais pour regarder la belle voyageuse à la dérobée, pour examiner ses actions, écouter ses paroles, scruter sa conduite, en affectant l'air indifférent et distrait. Il avait trouvé en elle ce continuel mélange du caractère impérial et du caractère bon enfant qui ne le menait à aucune découverte. Il n'eût pas osé s'adresser aux personnes de sa suite pour exprimer la curiosité imprudente qui chauffait dans sa tête. Il était dans une très grande anxiété en s'adressant les questions suivantes. — Est-ce une reine ou une courtisane? — Comment le savoir? — Que m'importe? pourquoi suis-je si intrigué par une femme que j'ai vue aujourd'hui, et que je ne verrai plus demain?

La voyageuse et sa suite entrèrent avec grand fracas dans la principale auberge de Lyon. Saint-Julien fut indécis un instant, ne sachant si c'était une auberge ou la résidence de cette riche dame. Il se hâta de se jeter en bas de la voiture, afin de s'enfuir dans la dernière hypo-

thèse, et de n'avoir pas l'air d'un mendiant parasite.

Mais, à la vue de l'aubergiste et de ses aides-de-camp en veste blanche qui accouraient à la rencontre de la voyageuse, il s'arrêta enchaîné par une invincible curiosité, et il entendit ces mots, qui lui ôtèrent un poids énorme de dessus le cœur, partir de la bouche du patron.

— J'attendais Votre Altesse, et j'espère qu'elle sera contente.

Saint-Julien, rassuré sur une crainte pénible, se résolut alors à faire sa première folie. Au lieu d'aller chercher, comme à l'ordinaire, un gîte obscur et frugal dans quelque faubourg de la ville, il demanda une chambre dans le même hôtel que la princesse, afin de la voir encore, ne fût-ce qu'un instant et de loin, au risque de dépenser plus d'argent en un jour qu'il n'avait fait depuis qu'il était en voyage.

Il ne rencontra que des figures accortes et des soins prévenans, car on le crut attaché au service de la princesse, et les riches sont en vénération dans toutes les auberges du monde.

Après s'être retiré dans sa chambre pour faire un peu de toilette, il s'assit dans la cour sur un banc, et attacha son regard sur les fenêtres où il supposa que pouvait se montrer la prin-

cesse. Son espérance fut promptement réalisée ; les fenêtres s'ouvrirent, deux personnes apportèrent un fauteuil et un marche-pied sur le balcon, et la princesse vint s'y étendre d'une façon assez nonchalante en fumant des cigarettes ambrées, tandis qu'un petit homme sec et poudré apporta une chaise auprès d'elle, déploya lentement un papier, et se mit à lui faire d'un ton de voix respectueux la lecture d'une gazette italienne.

Tout en fumant une douzaine de cigarettes que lui présentait, tout allumées, une très jolie suivante, qu'à l'élégance de sa toilette Saint-Julien prit au moins pour une marquise, l'altesse ultramontaine le regarda en clignotant de l'œil d'une manière qui le fit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Puis elle se tourna vers sa suivante, et sans égard pour les poumons de l'abbé qui lisait pour les murailles :

— Ginetta, est-ce que c'est là l'enfant que nous avons ramassé ce matin sur la route ?

— Oui, Altesse.

— Il a donc changé de costume?

— Altesse, il me semble que oui.

— Il loge donc ici?

— Apparemment, Altesse.

— Eh bien ! l'abbé, pourquoi vous interrompez-vous ?

— J'ai cru que Votre Altesse ne daignait plus entendre la lecture des journaux.

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

L'abbé reprit sa tâche, la princesse demanda quelque chose à Ginetta, qui revint avec un lorgnon. La princesse lorgna Julien.

Saint-Julien était d'une très délicate et très intéressante beauté : pâlie par le chagrin et la fatigue, sa figure était pleine de langueur et de tendresse.

La princesse remit le lorgnon à Ginetta en lui disant : *Non e troppo brutto*. Puis elle reprit le lorgnon et regarda encore Julien. L'abbé lisait toujours.

Saint-Julien n'avait pu faire une brillante toilette ; il avait tiré de son petit sac de voyage une blouse de coutil russe, un pantalon blanc, une chemise blanche et fine ; mais cette blouse serrée autour de la taille dessinait un corps souple et mince comme celui d'une femme ; sa chemise ouverte laissait voir un cou de neige à demi caché par de longs cheveux noirs. Une barrette de velours noir posée de travers lui donnait un air de page amoureux et poète. — Maintenant qu'il n'est plus couvert de pous-

sière, dit Ginetta, il a l'air tout-à-fait bien né.

— Hum! dit la princesse en jetant son cigare sur le journal que lisait l'abbé, et qui prit feu sous le nez du digne personnage, — c'est quelque pauvre étudiant.

Saint-Julien n'entendait point ce que disaient ces deux femmes, mais il vit bien qu'elles s'occupaient de lui, car elles ne se donnaient pas la moindre peine pour le cacher. Il fut un peu piqué de se voir presque montré au doigt, comme s'il n'eût pas été un homme, et comme si elles eussent cru impossible de se compromettre vis-à-vis de lui. Pour échapper à cette impertinente investigation, il rentra dans la salle des voyageurs.

Il était au moment de s'asseoir à la table d'hôte, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule; et se retournant brusquement, il vit cette piètre figure et cette maigre personne d'abbé qui lui était apparue sur le balcon.

L'abbé l'ayant attiré dans un coin et l'ayant accablé de révérences obséquieuses, lui demanda s'il voulait souper avec son Altesse Sérénissime la princesse de Cavalcanti. Saint-Julien faillit tomber à la renverse, puis, reprenant ses esprits, il s'imagina que sous la triste mine de l'abbé, pouvait bien s'être cachée quelque hu-

meur ironique et facétieuse ; et s'armant de beaucoup de sang-froid : — Certainement, monsieur, répondit-il, quand elle m'aura fait l'honneur de m'inviter.

— Aussi, monsieur, reprit l'abbé en se courbant jusqu'à terre, c'est une commission que je remplis.

— Oh! cela ne suffit pas, dit Saint-Julien qui se crut joué et persiflé par la princesse elle-même. Entre gens de notre rang, madame la princesse Cavalcanti sait bien qu'on n'emploie pas un abbé en guise d'ambassadeur. Je veux traiter avec un personnage plus important que Votre Seigneurie, ou recevoir une lettre signée de l'illustre main de son Altesse.

L'abbé ne fit pas la moindre objection à cette prétention singulière ; son visage n'exprima pas la moindre opinion personnelle sur la négociation qu'il remplissait. Il salua profondément Julien, et le quitta en lui disant qu'il allait porter sa réponse à la princesse.

Saint-Julien revint s'asseoir à la table d'hôte, convaincu qu'il venait de déjouer une mystification. Il avait si peu l'usage du monde, que ses étonnemens n'étaient pas de longue durée. — Apparemment, se disait-il, que ces choses-là se font dans la société.

Il était retombé dans sa gravité habituelle, lorsqu'il fut réveillé par le nom de Cavalcanti, qu'il entendit prononcer confusément au bout de la table.

— Monsieur, dit-il à un commis-voyageur qui était à son côté, qu'est-ce donc que la princesse Cavalcanti ?

— Bah! dit le commis en relevant sa moustache blonde, et en se donnant l'air dédaigneux d'une homme qui n'a rien de neuf à apprendre dans l'univers, la princesse Quintilia Cavalcanti? Je ne m'en soucie guère, une princesse comme tant d'autres! Race italienne croisée allemande. Elle était riche, on lui a fait épouser je ne sais quel *principietto* d'Autriche, qui a consenti pour obtenir sa fortune à ne pas lui donner son nom. Ces choses-là se font en Italie. J'ai passé par ce pays-là. Elle vient de Paris et retourne dans ses états. C'est une principauté lombarde qui peut bien rapporter un million de rente. Bah! qu'est-ce que cela? Nous avons dans le commerce des fortunes plus belles qui font moins d'étalage.

— Mais quel est le caractère de cette princesse Cavalcanti?

— Son caractère, dit le commis-voyageur

d'un ton d'ironie méprisante ; qu'est-ce que vous en voulez faire, de son caractère ?

Saint-Julien allait répondre, lorsque le maître de l'auberge lui frappa sur l'épaule, et l'engagea à sortir un instant avec lui.

— Monsieur, lui dit-il d'un air consterné, il se passe des choses bien extraordinaires entre vous et Son Altesse madame la princesse de Cavalcanti.

— Comment, monsieur?...

— Comment, monsieur ! Son Altesse vous invite à venir souper avec elle, et vous refusez ! Vous êtes cause que cet excellent abbé Scipion vient d'être sévèrement grondé. La princesse ne veut pas croire qu'il se soit acquitté convenablement de son message, et s'en prend à lui de l'affront qu'elle reçoit. Enfin elle m'a commandé de venir vous demander une explication de votre conduite.

— Ah ! par exemple, voilà qui est trop fort, dit Julien. Il plaît à cette dame de me persifler, et je n'aurais pas le droit de m'y refuser !...

— Madame la princesse est fort absolue, dit l'aubergiste à demi-voix ; mais...

— Mais madame la princesse de Cavalcanti peut être absolue tant qu'il lui plaira, s'écria Saint-Julien. Elle n'est pas ici dans ses états, et

je ne sais aucune loi française qui lui donne le droit de me faire souper de force avec elle....

— Pour l'amour du ciel, monsieur, ne le prenez pas ainsi. Si madame de Cavalcanti recevait une injure dans ma maison, elle serait capable de n'y plus descendre. Une princesse qui passe ici presque tous les ans, monsieur! et qui ne s'arrête pas deux jours sans faire plus de cent écus de dépense!... Au nom de Dieu, monsieur, allez, allez souper avec elle. Le souper sera parfait. J'y ai mis la main moi-même. Il y a des faisans truffés que le roi de France ne dédaignerait pas, des gelées qui...

— Eh! monsieur, laissez-moi tranquille...

— Vraiment, dit l'aubergiste d'un air consterné en croisant ses mains sur son gros ventre, je ne sais plus comment va le monde; je n'y conçois rien. Comment! un jeune homme qui refuse de souper avec la plus belle princesse du monde, dans la crainte qu'on ne se moque de lui. Ah! si madame la princesse savait que c'est là votre motif, c'est pour le coup qu'elle dirait que les Français sont bien ridicules!

— Au fait, se dit Julien, je suis peut-être un grand sot de me méfier ainsi. Quand on se moquerait de moi, après tout! je tâcherai, s'il en est ainsi, d'avoir ma revanche. Eh bien!

dit-il à l'aubergiste, allez présenter mes excuses à madame la princesse, et dites-lui que j'obéis à ses ordres.....

— Dieu soit loué! s'écria l'aubergiste. Vous ne vous en repentirez pas; vous mangerez les plus belles truites de Genève!... Et il s'enfuit transporté de joie.

Saint-Julien, voulant lui donner le temps de faire sa commission, rentra dans la salle des voyageurs. Il remarqua un grand homme pâle, d'une assez belle figure, qui errait autour des tables, et qui semblait enregistrer les paroles des autres. Saint-Julien pensa que c'était un mouchard, parce qu'il n'avait jamais vu de mouchard, et que dans son extrême méfiance il prenait tous les curieux pour des espions. Personne cependant n'en avait moins l'air que cet individu. Il était lent, mélancolique, distrait, et ne semblait pas manquer d'une certaine niaiserie. Au moment où il passa près de Saint-Julien, il prononça entre ses dents, à deux reprises différentes et en appuyant sur les deux premières syllabes, le nom de Quintilia Cavalcanti.

Puis il retourna auprès de la table, et fit des questions sur cette princesse Cavalcanti.

— Ma foi, monsieur, répondit une personne

à laquelle il s'adressa, je ne puis pas trop vous dire; demandez à ce jeune homme qui est auprès du poèle. C'est un de ses domestiques.

Saint-Julien rougit jusqu'aux yeux, et, tournant brusquement le dos, il s'apprêtait à sortir de la salle; mais l'étranger, avec une singulière insistance, l'arrêta par le bras, et le saluant avec la politesse d'un homme qui croit faire une grande concession à la nécessité : — Monsieur, lui dit-il, auriez-vous la bonté de me dire si madame la princesse de Cavalcanti arrive directement de Paris?

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit Saint-Julien sèchement. Je ne la connais pas du tout.

— Ah! monsieur, je vous demande mille pardons. On m'avait dit...

Saint-Julien le salua brusquement, et s'éloigna. Le voyageur pâle revint auprès de la table.

— Eh bien? lui dit le commis-voyageur qui avait observé sa méprise.

— Vous m'avez fait faire une bévue, dit le voyageur pâle à la personne qui l'avait d'abord adressé à Saint-Julien.

— Je vous en demande pardon, dit celle-ci. Je croyais avoir vu ce jeune homme sur le siège de la voiture.

Le commis-voyageur, qui était facétieux comme tous les commis-voyageurs du monde, crut que l'occasion était bien trouvée de faire ce qu'il appelait une farce. Il savait fort bien que Saint-Julien ne connaissait pas la princesse, puisque c'était précisément à lui qu'il avait adressé une question semblable à celle du voyageur pâle ; mais il lui semblait plaisant de faire durer la méprise de ce dernier.

— Parbleu ! monsieur, dit-il, je suis sûr, moi, que vous ne vous êtes pas trompé. Je connais très bien la figure de ce garçon-là. C'est le valet de chambre de madame de Cavalcanti. Si vous connaissiez le caractère de ces valets italiens, vous sauriez qu'ils ne disent pas une parole gratis ; vous lui auriez offert cent sous...

— En effet ! pensa le voyageur qui tenait extraordinairement à satisfaire sa curiosité. Il prit un louis dans sa bourse, et courut après Saint-Julien.

Celui-ci attendait sous le péristyle que l'hôte vînt le chercher pour l'introduire chez la princesse. Le voyageur pâle l'accosta de nouveau, mais plus hardiment que la première fois ; et, cherchant sa main, il y glissa la pièce de vingt francs.

Saint-Julien, qui ne comprenait rien à ce

geste, prit l'argent, et le regarda en tenant sa main ouverte dans l'attitude d'un homme stupéfait.

— Maintenant, mon ami, répondez-moi, dit le voyageur pâle. Combien de temps madame la princesse Cavalcanti a-t-elle passé à Paris?

—Comment! encore! s'écria Julien furieux, en jetant la pièce d'or par terre. Décidément ces gens sont fous avec leur princesse Cavalcanti.

Il s'enfuit dans la cour, et dans sa colère il faillit s'enfuir de la maison, pensant que tout le monde était d'accord pour le persifler. En ce moment, l'aubergiste lui prit le bras, en lui disant d'un air empressé : — Venez, venez, monsieur; tout est arrangé; l'abbé a été grondé; la princesse vous attend.

II.

Au moment d'entrer dans l'appartement de la princesse , Saint-Julien retrouva cette assurance à laquelle nous atteignons quand les circonstances forcent notre timidité dans ses derniers retranchemens. Il serra la boucle de sa ceinture , prit d'une main sa barrette , passa l'autre dans ses cheveux , et entra , tout résolu à s'asseoir en blouse de coutil russe à la table de madame de Cavalcanti , fût-elle princesse ou comédienne.

Elle était debout , et marchait dans sa chambre tout en causant avec ses compagnons de voyage. Lorsqu'elle vit Saint-Julien , elle fit deux pas vers lui , et lui dit : — Allons donc ,

monsieur, vous vous êtes fait bien prier ! Est-ce que vous craignez de compromettre votre généalogie en vous asseyant à notre table? Il n'y a pas de noblesse qui n'ait eu son commencement, monsieur, et la vôtre elle-même...

— La mienne, madame, répondit Saint-Julien en l'interrompant sans façon, date de l'an mil cent sept.

La princesse, qui ne se doutait guère des méfiances de Saint-Julien, partit d'un grand éclat de rire. L'espiègle Ginetta, qui était en train d'emporter quelques chiffons de sa maîtresse, ne put s'empêcher d'en faire autant; l'abbé, voyant rire la princesse, se mit à rire sans savoir de quoi il était question. Le seul personnage qui ne parut pas prendre part à cette gaieté, fut un grand officier en habit de fantaisie vert-pomme, sanglé d'or sur la poitrine, enmoustaché jusqu'aux tempes, cambré comme une danseuse, éperonné comme un coq de combat. Il roulait des yeux de faucon en voyant l'aplomb de Saint-Julien et la bonne humeur de la princesse; mais Saint-Julien se fiait si peu à tout ce qu'il voyait, qu'il s'imagina les voir échanger des regards d'intelligence.

— Allons, mettons-nous à table, dit la princesse en voyant fumer le potage. Quand la pre-

mière faim sera apaisée, nous prierons monsieur de nous raconter les faits et gestes de ses ancêtres. En vérité, il est bien fâcheux, pour nous autres souverains légitimes, que tous les Français ne soient pas dans les idées de celui-ci. Il nous viendrait de par-delà les Alpes moins *d'aria cattiva* pour la santé de nos aristocraties.

Saint-Julien se mit à manger avec assurance et à regarder avec une apparente liberté d'esprit les personnes qui l'entouraient. — Si je suis assis, en effet, à la table d'une Altesse Sérénissime, se dit-il, l'honneur est moins grand que je ne l'imaginais; car voici des gens qu'elle a traités comme des laquais toute la journée et qui sont tout aussi bien assis que moi devant son souper.

La princesse avait coutume, en effet, de faire manger à sa table, lorsqu'elle était en voyage seulement, ses principaux serviteurs : l'abbé, qui était son secrétaire; la lectrice, duègne silencieuse qui découpait le gibier; l'intendant de sa maison, et même la Ginetta sa favorite; deux autres domestiques d'un rang inférieur servaient le repas, deux autres encore aidaient l'aubergiste à monter le souper. — C'est au moins la maîtresse d'un prince, pensa Saint-Julien; elle est assez belle pour cela. Et il la regarda encore,

quoiqu'il fût bien désenchanté par cette supposition.

Elle était admirablement belle à la clarté des bougies ; le ton de sa peau, un peu bilieux dans le jour, devenait le soir d'une blancheur mate qui était admirable. A mesure que le souper avançait, ses yeux prenaient un éclat éblouissant, sa parole était plus brève, plus incisive, sa conversation étincelait d'esprit ; mais à l'exception de la Ginetta, qui en qualité d'enfant gâté mettait son mot partout, et singeait assez bien les airs et le ton de sa maîtresse, tous les autres convives la secondaient fort mal. La lectrice et l'abbé approuvaient de l'œil et du sourire toutes ses opinions et n'osaient ouvrir la bouche. Le premier écuyer d'honneur paraissait joindre à une très maussade disposition accidentelle une nullité d'esprit passée à l'état chronique. La princesse semblait être en humeur de causer, mais elle faisait de vains efforts pour tirer quelque chose de ce mannequin brodé sur toutes les coutures. Saint-Julien se sentait bien la force de parler avec elle ; mais il n'osait pas se livrer. Enfin il prit son parti, et, affrontant ce regard curieusement glacial que chacun laisse tomber en pareille circonstance sur celui qui n'a pas encore parlé, il débuta par

une franche et hardie contradiction à un aphorisme moqueur de madame Cavalcanti. Sans s'apercevoir qu'il inquiétait beaucoup l'écuyer d'honneur, qui n'entendait pas bien le français, il s'exprima dans cette langue. La princesse, qui la possédait parfaitement, lui répondit de même, et, pendant un quart d'heure, toute la table écouta leur dialogue dans un religieux silence.

A vingt ans, on passe rapidement du mépris à l'enthousiasme. On est si porté à augurer favorablement des hommes, qu'on fait immense, exagérée, la réparation qu'on leur accorde à la moindre apparence de sagesse ou de vertu. Saint-Julien était bien près de tomber dans cet excès, quoiqu'il y eût des instans encore, où l'idée d'une scène habilement jouée pour le railler, venait faire danser des fantômes devant ses yeux éblouis. Il était tenté de prendre toute cette cour italienne pour une troupe de comédiens ambulans. — La prima-donna, se disait-il, joue le rôle de cette princesse au nom précieux ; l'aide-de-camp n'est qu'un ténor sans voix et sans ame ; cet intendant sourd et muet est peut-être habitué au rôle de la statue du Commandeur ; la Ginetta est une vraie Zerlina ; et quant à cet abbé stupide, c'est sans doute

quelque banquier juif que la prima-donna traîne à sa suite et qui défraie toute la troupe.

Après le dîner, la princesse, s'adressant à son premier écuyer, lui dit en italien : — Lucioli, allez de ma part rendre visite à mon ami le maréchal-de-camp *** qui réside dans cette ville. Informez-vous de son adresse, dites-lui que l'empressement et la fatigue du voyage m'ont empêchée de l'inviter à souper, mais que je vous ai chargé de lui exprimer mes sentimens. Allez.

Lucioli, assez mécontent d'une mission qui pouvait bien n'être qu'un prétexte pour l'éloigner, n'osa résister, et sortit.

Dès qu'il fut dehors, l'abbé vint demander à Son Altesse si elle n'avait rien à lui commander, et, sur sa réponse négative, il se retira.

Saint-Julien, ne sachant quelle contenance faire, allait se retirer aussi; mais elle le rappela, en lui disant qu'elle avait pris plaisir à sa conversation, et qu'elle désirait causer encore avec lui.

Saint-Julien trembla de la tête aux pieds. Un sentiment de répugnance qui allait jusqu'à l'horreur était le seul qui pût s'allier à l'idée d'une femme d'un rang auguste livrée à la galanterie. Il trouvait une telle femme d'autant

plus haïssable qu'elle était plus à craindre, entourée de moyens de séduction, et l'ame remplie de traîtrise et d'habileté. Il regarda fixement la princesse italienne, et se tint debout auprès de la porte, dans une attitude hautaine et froide.

La princesse Cavalcanti ne parut pas y faire attention ; elle fit un signe à Ginetta, et remit un volume à la lectrice. Aussitôt la soubrette reparut avec une toilette portative en laque japonaise, qu'elle dressa sur une table. Elle tira d'un sac de velours brodé un énorme peigne d'écaille blonde incrusté d'or ; et, détachant la résille de soie qui retenait les cheveux de sa maîtresse, elle se mit à la peigner, mais lentement, et d'une façon insolente et coquette, qui semblait n'avoir pas d'autre but que d'étaler aux yeux de Saint-Julien le luxe de cette magnifique chevelure.

Au fait, il n'en existait peut-être pas de plus belle en Europe. Elle était d'un noir de corbeau, lisse, égale, si luisante sur les tempes, qu'on en eût pris le double bandeau pour un satin brillant ; si longue et si épaisse, qu'elle tombait jusqu'à terre, et couvrait toute la taille comme un manteau. Saint-Julien n'avait rien vu de semblable, si ce n'est dans ses élucubra-

tions fantastiques. Le peigne doré de la Ginetta se jouait en éclairs dans ce fleuve d'ébène, tantôt faisant voltiger de légères tresses sur les épaules de la princesse, tantôt posant sur sa poitrine de grandes masses semblables à des écharpes de jais; et puis, rassemblant tout ce trésor sous son peigne immense, elle le faisait ruisseler aux lumières comme un flot d'encre.

Avec sa tunique de damas jaune, brodée tout autour de laine rouge; sa jupe et son pantalon de mousseline blanche; sa ceinture en torsade de soie, liée autour des reins et tombant jusqu'aux genoux; avec ses babouches brodées, ses larges manches ouvertes et sa chevelure flottante, la riche Quintilia ressemblait à une princesse romaine. Ianthé, Haïdé n'eussent pas été des noms trop poétiques pour cette beauté grecque du type le plus pur.

Pendant cette toilette inutile et voluptueuse, la duègne lisait, et la princesse semblait ne pas écouter, occupée qu'elle était d'ôter et de remettre ses bagues, de nettoyer ses ongles avec une crême parfumée, et de les essuyer avec une batiste garnie de dentelles.

Saint-Julien ne pouvait pas la regarder sans une admiration qu'il combattait en vain. Pour conjurer l'enchanteresse, il eût voulu écouter

la lecture. C'était un livre allemand qu'il n'entendait pas.

— Fanciullo, lui dit la princesse sans lever les yeux sur lui, comprends-tu cela?

— Pas un mot, madame.

— Mistress White, dit-elle en anglais à la lectrice, lisez le texte latin qui est en regard. Je présume, ajouta-t-elle en regardant Saint-Julien, que vous avez fait vos études, monsieur le gentilhomme?

Louis ne répondit que par un signe de tête; la lectrice lut le texte en latin.

C'était un ouvrage de métaphysique allemande, la plus propre à donner des vertiges.

La princesse interrompait de temps en temps la lecture, et, tout en continuant ses féminines recherches de toilette, contredisait et redressait la logique du livre avec une supériorité si mâle, avec une intelligence si pénétrante; elle jetait un coup d'œil si net, si hardi sur les subtilités de cette mystérieuse analyse, que Julien ne savait plus à quelle opinion s'arrêter. Pressé par elle de donner son avis sur les rêveries de l'ascétique Allemand, il déploya tout son petit savoir; mais il vit bientôt que c'était peu de chose en comparaison de celui de madame de Cavalcanti. Elle le critiqua doucement, le battit

avec bienveillance, et finit par l'écouter avec plus d'attention, lorsque, abandonnant la controverse ergoteuse, il se fia davantage aux lumières naturelles de sa raison et aux inspirations de sa conscience. Quintilia, le voyant dans une bonne voie, l'écoutait parler. Insensiblement il se livra à ce bien-être intellectuel qu'on éprouve à se rendre un compte lumineux des idées qu'on examine.

Il quitta peu à peu la place éloignée et l'attitude contrainte où la honte l'avait retenu. Il était embarqué dans la plus belle de ses périodes, lorsqu'il s'aperçut qu'il était appuyé sur la toilette de madame Cavalcanti, vis-à-vis d'elle et sous le feu immédiat de ses grands yeux noirs. Elle avait quitté ses brosses à ongles et repoussé le peigne de Ginetta; tout enveloppée de ses longs cheveux, elle avait croisé sa jambe droite sur son genou gauche, et ses mains autour de son genou droit. Dans cette attitude d'une grace tout orientale, elle le regardait avec un sourire de douceur angélique, mêlé à une certaine contraction de sourcil qui exprimait un sérieux intérêt.

Saint-Julien, tout épouvanté du danger qu'il courait, s'arrêta d'un air effaré au milieu d'une phrase; mais il voulut en vain donner une ex-

pression farouche à son regard ; malgré lui, il en laissa jaillir une flamme amoureuse et chaste qui fit sourire la princesse.

— C'est assez, dit-elle à sa lectrice ; mistress White, vous pouvez vous retirer.

Louis n'y comprit rien. La tête lui tournait. Il voyait approcher le moment décisif avec terreur. Il pensait au rôle ridicule qu'il allait jouer en repoussant les avances de la plus belle personne du monde. Pourtant il se jurait à lui-même de ne jamais servir aux méprisans plaisirs d'une femme, fût-il devenu lui-même le plus roué des hommes.

Tout à coup la princesse lui dit avec aisance :

— Bonsoir, mon cher enfant ; je suppose que vous avez besoin de repos, et je sens le sommeil me gagner aussi ; ce n'est pas que votre conversation soit faite pour endormir, elle m'a été infiniment agréable, et je désirerais prolonger le plaisir de cette rencontre ; si vos projets de voyage s'accordaient avec les miens, je vous offrirais une place dans ma voiture.... Voyons, où allez-vous ?

— Je l'ignore, madame : je suis un aventurier sans fortune et sans asile ; mais, quelque misérable que je sois, je ne consentirai jamais à être à charge à personne.

— Je le crois, dit la princesse avec une bonté grave ; mais, entre des personnes qui s'estiment, il peut y avoir un échange de services profitable et honorable à toutes deux. Vous avez des talens, j'ai besoin des talens d'autrui ; nous pouvons être utiles l'un à l'autre. Venez me voir demain matin ; peut-être pourrons-nous ne pas nous séparer si tôt, après nous être entendus si vite et si bien.

En achevant ces mots, elle lui tendit la main et la lui serra avec l'honnête familiarité d'un jeune homme. Saint-Julien, en descendant l'escalier, entendit les verroux de l'appartement se tirer derrière lui.

— Allons, dit-il, j'étais un fou et un niais ; madame Cavalcanti est la plus belle, la plus noble, la meilleure des femmes.

III.

Julien eut bien de la peine à s'endormir. Toute cette journée se présentait à sa mémoire comme un chapitre de roman, et lorsqu'il s'éveilla le lendemain, il eut peine à croire que ce ne fût pas un rêve. Empressé d'aller trouver la princesse qui devait partir de bonne heure, il s'habilla à la hâte et se rendit chez elle le cœur joyeux, l'esprit tout allégé des doutes injustes de la veille. Il trouva madame Cavalcanti déjà prête à partir. Ginetta lui préparait son chocolat, tandis qu'elle parcourait une brochure sur l'économie politique.

— Mon enfant, dit-elle à Julien, j'ai pensé à vous : je sais à quelle force vous avez atteint

dans vos études ; ce n'est ni trop, ni trop peu. Avez-vous étudié en particulier quelque chose dont nous n'ayons pas parlé hier ?

— Non pas que je sache. Votre Altesse m'a prouvé qu'elle en savait beaucoup plus que moi sur toutes choses ; c'est pourquoi je ne vois pas comment je pourrais lui être utile.

— Vous êtes précisément l'homme que je cherchais : je veux réduire le nombre des personnes qui me sont attachées et en épurer le choix ; je veux réunir, en une seule, les fonctions de ma lectrice et celles de mon secrétaire. Je marie l'une avantageusement à un homme dont j'ai besoin de me divertir ; l'autre est un sot dont je ferai un excellent chanoine avec mille écus de rente. — Tous deux seront contens, et vous les remplacerez auprès de moi. Vous cumulerez les appointemens dont ils jouissaient, mille écus d'une part et quatre mille francs de l'autre ; de plus l'entretien complet, le logement, la table, etc.

Cette offre, éblouissante pour un homme sans ressource comme l'était alors Saint-Julien, l'effraya plus qu'elle ne le séduisit.

— Excusez ma franchise, dit-il après un moment d'hésitation, mais j'ai de l'orgueil ; je suis le seul rejeton d'une noble famille : je ne

rougis point de travailler pour vivre, mais je craindrais de porter une livrée en acceptant les bienfaits d'un prince.

— Il n'est question ni de livrée, ni de bienfaits, dit la princesse : les fonctions dont je vous charge vous placent dans mon intimité.

— C'est un grand bonheur sans doute, reprit Julien embarrassé ; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, mademoiselle Ginetta est admise aussi à l'intimité de Votre Altesse...

— J'entends, reprit-elle, vous craignez d'être mon laquais : rassurez-vous, monsieur ; j'estime les ames fières et ne les blesse jamais. Si vous m'avez vu traiter en esclave le pauvre abbé Scipione, c'est qu'il a été au devant d'un rôle que je ne lui avais pas destiné. Essayez de ma proposition ; si vous ne vous fiez à ma délicatesse, le jour où je cesserai de vous traiter honorablement, ne serez-vous pas libre de me quitter ?

— Je n'ai pas d'autre réponse à vous faire, madame, répondit Saint-Julien entraîné, que de mettre à vos pieds mon dévouement et ma reconnaissance.

— Je les accepte avec amitié, reprit Quintilia en ouvrant un grand livre à fermoir d'or ; veuillez écrire vous-même sur cette feuille nos con-

ventions, avec votre nom, votre âge, votre pays.
— Je signerai.

Quand la princesse eut signé ce feuillet et un double que Julien mit dans son portefeuille, elle fit appeler tous ses gens, depuis l'aide-de-camp jusqu'au jockey, et tout en prenant son chocolat, elle leur dit avec lenteur et d'un ton absolu :

— M. l'abbé Scipione et mistress White cessent de faire partie de ma maison. C'est M. le comte de Saint-Julien qui les remplace. White et Scipione ne cessent pas d'être mes amis, et savent qu'il ne s'agit pas pour eux de disgrace, mais de récompense. Voici M. de Saint-Julien. Qu'il soit traité avec respect, et qu'on ne l'appelle jamais autrement que M. le comte. Que tous mes serviteurs me restent attachés et soumis ; ils savent que je ne leur manquerai pas dans leurs vieux jours. Ne tirez pas vos mouchoirs, et ne faites pas semblant de pleurer de tendresse. Je sais que vous m'aimez. Il est inutile d'en exagérer le témoignage. Je vous salue. Allez-vous-en.

Elle tira sa montre de sa ceinture, et ajouta :

— Je veux être partie dans une demi-heure.

L'auditoire s'inclina, et disparut dans un profond silence. Les ordres de la princesse n'avaient pas rencontré la moindre apparence de

blâme ou même d'étonnement sur ces figures prosternées. L'exercice ferme d'une autorité absolue a un caractère de grandeur dont il est difficile de ne pas être séduit, même lorsqu'il se renferme dans d'étroites limites. Saint-Julien s'étonna de sentir le respect s'installer, pour ainsi dire, dans son ame sans répugnance et sans effort.

Il retourna dans sa chambre pour prendre quelques effets ; et il redescendait l'escalier avec son petit sac de voyage sous le bras, lorsque le grand voyageur pâle, qui lui avait montré la veille une si étrange curiosité, accourut vers lui, et le salua en lui adressant mille excuses obséquieuses sur son impertinente méprise. Saint-Julien eût bien voulu l'éviter, mais cela fut impossible. Il fut forcé d'échanger quelques phrases de politesse avec lui, espérant en être quitte de la sorte. Mais il se flattait d'un vain espoir : le voyageur pâle, saisissant son bras, lui dit du ton pathétique et solennel d'un homme qui vous inviterait à son enterrement, qu'il avait quelque chose d'important à lui dire, un service immense à lui demander. Saint-Julien, qui, malgré ses méfiances continuelles, était bon et obligeant, se résigna à écouter les confidences du voyageur pâle.

— Monsieur, lui dit celui-ci, prenez-moi pour un fou, j'y consens ; mais, au nom du ciel, ne me prenez pas pour un insolent, et répondez à la question que je vous ai adressée hier soir. Qu'est-ce que la princesse Quintilia Cavalcanti ?

— Je vous jure, monsieur, que je ne le sais guère plus que vous, répondit Saint-Julien ; et, pour vous le prouver, je vais vous dire de quelle manière j'ai fait connaissance avec elle.

Quand il eut terminé son récit que le voyageur écouta d'un air attentif, celui-ci s'écria :

— Ceci est romanesque et bizarre, et me confirme dans l'opinion où je suis que cette étrange personne est ma belle inconnue du bal de l'Opéra.

— Qu'est-ce que vous voulez dire? demanda Saint-Julien en ouvrant de grands yeux.

— Puisque vous avez eu la bonté de me conter votre aventure, répliqua le voyageur, je vais vous dire la mienne. J'étais, il y a six semaines, au bal de l'Opéra à Paris ; je fus agacé par un domino si plein d'extravagance, de gentillesse et de grace, que j'en fus *absolument* enivré. Je l'entraînai dans une loge, et *elle* me montra son visage : c'était le plus beau, le plus expressif que j'aie vu de ma vie. Je la suivis

tout le temps du bal, bien qu'après m'avoir fait mille coquetteries, elle semblât faire tous ses efforts pour m'échapper. Elle réussit un instant à s'éclipser; mais, guidé par cette seconde vue que l'amour nous donne, je la rejoignis sous le péristyle, au moment où elle montait dans une voiture élégante, qui n'avait ni chiffre ni livrée. Je la suppliai de m'écouter ; alors elle me dit qu'elle occupait un rang élevé dans le monde, qu'elle avait des convenances à garder , et qu'elle mettait des conditions à mon bonheur. Je jurai de les accepter toutes. Elle me dit que la première serait de me laisser bander les yeux. J'y consentis; et, dès que nous fûmes assis dans la voiture, elle m'attacha son mouchoir sur les yeux en riant comme une folle. Lorsque la voiture s'arrêta, elle me prit le bras d'une main ferme, me fit descendre, et me conduisit si lestement, que j'eus de la peine à ne pas tomber plusieurs fois en chemin. Enfin elle me poussa rudement, et je tombai avec effroi sur un excellent sopha. En même temps elle fit sauter le bandeau, et je me trouvai dans un riche cabinet où tout annonçait le goût des arts et l'élévation des idées. Elle me laissa examiner tout avec curiosité : c'était, comme je m'en aperçus en feuilletant ses livres, une per-

sonne savante, lisant le grec, le latin et le français. Elle était Italienne, et semblait avoir vécu parmi ce qu'il y a de plus élevé dans la société, tant elle avait de noblesse dans les manières, et d'élégance dans la conversation. Je vous avouerai que je faillis d'abord en devenir fou d'orgueil et de joie, et qu'ensuite je fus ébloui et effrayé de la distance qui existait sous tous les rapports entre une telle femme et moi. Autant j'avais été confiant et fat durant le bal, autant je devins humble et craintif quand je fus bien convaincu que je n'avais point affaire à une intrigante, mais à une personne d'un rang et d'un esprit supérieurs. Ma timidité lui plut sans doute, car elle redevint folâtre, et même caressante.

Saint-Julien rougit, et le voyageur, s'en apercevant, lui dit avec un air plus grave, et un visage plus pâle encore que de coutume :

— Vous me trouvez peut-être fat, monsieur ; et pourtant ce que je vous disais en confidence est de la plus exacte vérité. Je n'ai l'air ni fanfaron, ni mauvais plaisant, n'est-il pas vrai ?

— Non, certainement, répliqua Julien. Je vous écoute, veuillez continuer.

— C'était une étrange créature, grave, di-

serte, railleuse, haute et digne, insolente, et, vous dirai-je tout? un peu effrontée. Après m'avoir imposé silence avec autorité pour un mot hasardé, elle disait les choses les plus comiques et les moins chastes du monde.

— En vérité! dit Julien saisi de dégoût.

— Il n'est que trop vrai, poursuivit le voyageur. Eh bien! malgré ces bizarreries, et peut-être à cause de ces bizarreries, j'en devins éperdument amoureux, non de cet amour idéal et pur dont votre âge est capable, mais d'un amour inquiet, dévorant comme un désir. Enfin, monsieur, je fus, ce soir-là, le plus heureux des hommes, et je sollicitai avec ardeur la faveur de la voir le lendemain; elle me le promit, à la condition que je ne chercherais à savoir ni son nom, ni sa demeure. Je jurai de respecter ses volontés. Elle me banda de nouveau les yeux, me conduisit dehors, et me fit remonter en voiture. Au bout d'une demi-heure, on m'en fit descendre. Au moment où j'étais sur le marchepied, une joue douce et parfumée, que je reconnus bien, effleura la mienne; et une voix, que je ne pourrai jamais oublier, me glissa ces mots dans l'oreille: *A demain.* J'arrachai le bandeau; mais on me poussa sur le pavé, et la portière se referma précipitamment derrière

moi. La voiture n'avait point de lanternes, et partit comme un trait. J'étais dans une. des plus sombres allées des Champs-Élysées. Je ne vis rien ,et j'eus bientôt cessé d'entendre le bruit de la voiture, quelques efforts que je fisse pour la suivre. Il faisait un verglas affreux ; je tombais à chaque pas, et je pris le parti de rentrer chez moi.

— Et le lendemain ? dit Julien.

— Je n'ai jamais revu mon inconnue, si ce n'est tout-à-l'heure, à une des fenêtres qui donnent sur la cour de cette auberge ; et c'est la princesse Quintilia Cavalcanti.

— Vous en êtes sûr, monsieur ? dit Julien triste et consterné.

— J'en ai une autre preuve, dit le voyageur en tirant de son sein une montre fort élégante et en l'ouvrant : regardez ce chiffre ; n'est-ce pas celui de Quintilia Cavalcanti, avec cette abréviation Pra, c'est-à-dire principessa ? Maudite abréviation qui m'a tant fait chercher !

— Comment avez-vous cette montre ? dit Julien.

— Par un hasard étrange : j'en avais une absolument semblable ; et dans un moment où je croyais toucher au bonheur suprême, je

l'avais posée sur la cheminée. La cherchant précipitamment, je pris celle-ci qui était suspendue à côté, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours que je m'aperçus du chiffre gravé dans l'intérieur.

— Je ne sais si je rêve, dit Saint-Julien en regardant la montre, mais il me semble que j'en ai vu tout-à-l'heure une semblable dans les mains de cette femme.

— Une montre de platine russe, travaillée en Orient, dit le voyageur, avec des incrustations d'or émaillé !

— Je crois que oui, dit Julien.

— Eh bien ! ouvrez-la, monsieur, et vous y trouverez le nom de Charles de Dortan ; faites-le, au nom du ciel.

— Comment voulez-vous que j'aille demander à la princesse de voir sa montre ? et d'ailleurs qu'y gagnerez-vous ?

— Oh! je veux lui reprocher son effronterie; on ne se joue pas ainsi d'un homme de bonne foi, qui s'est soumis à tant de précautions mystérieuses. Il faut démasquer une infâme coquette, ou bien il faut qu'elle me tienne ses promesses, et je garderai à jamais le silence sur cette aventure; car après tout, monsieur, je

suis encore capable d'en être amoureux comme un fou.

— Je vous en fais mon compliment, dit froidement Saint-Julien; pour moi, je hais cette sorte de femmes, et je..

— Voici la voiture qui va partir, s'écria le voyageur; je veux l'attendre au passage, lui crier mon nom aux oreilles, la terrasser de mon regard... Mais de grace, monsieur, allez d'abord lui dire que je veux lui parler, que je suis Charles de Dortan; elle sait très-bien mon nom, elle me l'a demandé. Et d'ailleurs elle a ma montre...

Le majordome de la princesse vint appeler Julien; celui-ci obéit, et trouva le page, la duègne et les autres, installés dans les voitures de suite et prêts à partir. La princesse parut bientôt avec la Ginetta; elles étaient coiffées de grands voiles noirs pour se préserver de la poussière de la route. La princesse avait levé le sien; mais quand elle vit sa voiture entourée de curieux, elle sembla éprouver un sentiment d'impatience et d'ennui, et baissa son voile sur son visage. En ce moment le voyageur pâle s'élançait pour la voir; il s'élança trop tard, et ne la vit pas.

Alors, n'osant adresser la parole à cette femme

dont il ne distinguait pas les traits, il prit le bras de Saint-Julien, et dit d'un ton d'instance :

—De grace, dites mon nom.

Saint-Julien céda machinalement, et dit à la princesse : « Madame, voici monsieur Charles de Dortan. »

— Je n'ai pas l'honneur de le connaître, répondit la princesse, et je le salue. Allons, messieurs, en voiture : dépêchons-nous!

A ce ton absolu, les serviteurs de la princesse écartèrent précipitamment les curieux, et Quintilia monta en voiture sans que le voyageur pâle osât lui parler. Saint-Julien le vit serrer les poings et s'élancer avec anxiété sur un banc pour regarder dans la voiture.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là qui nous regarde tant? dit nonchalamment la princesse en s'étendant à demi au fond de la voiture, dont Saint-Julien et la Ginetta occupaient le devant.

— Je ne sais pas, madame, répondit la Ginetta avec candeur en relevant son voile.

— C'est M. Charles de Dortan, dit Saint-Julien indigné.

— N'est-ce pas un horloger? dit la princesse avec tant de calme, que Saint-Julien ne put

savoir si c'était une question de bonne foi ou une plaisanterie effrontée.

La princesse releva aussi son voile, se tourna vers Dortan, et lui dit d'un ton froid et impératif :

— Monsieur, reculez-vous; on ne regarde pas ainsi une femme.

Dortan devint pâle comme la lune, et resta fasciné à sa place.

La voiture partit au galop.

— Ces Français sont insolens, dit la Ginetta au bout d'un instant.

— Pourquoi? dit la princesse qui avait déjà oublié l'incident.

— Il faut, pensa Julien, que ce Dortan soit un imbécile ou un fou.

Les manières tranquilles de la princesse le subjuguèrent bientôt, et il lui sembla avoir rêvé l'histoire de Dortan. Pendant ce temps le chemin se dérobait sous les pieds des chevaux, et Lyon s'effaçait dans la poussière de l'horizon.

IV.

Les journées de ce voyage passèrent comme un songe pour Julien. La princesse s'était faite homme pour lui parler. Elle avait un art infini pour tirer de chaque question tout le parti possible, pour la simplifier, l'éclaircir et la revêtir ensuite de tout l'éclat de sa pensée vaste et brillante. Toutes ses opinions révélaient une ame forte, une volonté implacable, une logique âpre et serrée. Ce caractère viril éblouissait le jeune comte. Une seule chose l'affligeait, c'était de n'y pas voir percer plus de sensibilité. Un peu plus d'entraînement, un peu moins de raison, eussent rendu ce caractère plus séduisant sans lui ôter peut-être sa puissance. Mais Saint-Julien ne

savait pas encore précisément s'il se trompait en augurant de la beauté de son intelligence, plus que de la bonté de son cœur. Peut-être cette ame si vaste avait-elle encore plus d'une face à lui montrer, plus d'un trésor à lui révéler. Seulement il s'effrayait de la trouver plus disposée à la critique qu'à la sympathie, lorsqu'il s'écartait de la réalité positive pour s'égarer à la suite de quelque revêrie sentimentale.

Et d'un autre côté, pourtant, il aimait cette froideur d'imagination qui, selon lui, devait prendre sa source dans une habitude de mœurs rigides et sages. La familiarité chaste de ses manières et de son langage achevait d'effacer la fâcheuse impression qu'il avait reçue d'abord de ses manières hardies et de sa brusque familiarité. Comment accorder d'ailleurs les principes d'ordre et de noble harmonie, que la princesse émettait si nettement à tout propos, avec des habitudes de désordre et d'effronterie? La dépravation dans une ame si élevée lui semblait une monstruosité irréalisable.

Peu après, il lui sembla que cette femme cachait sa bonté comme une faiblesse, mais qu'un foyer de charité brûlait dans son ame. Elle n'était occupée que de théories philanthropiques, et s'indignait de voir sur sa route

tant de misère sans soulagement. Elle imaginait alors des moyens pour y remédier, et s'étonnait qu'on ne s'en avisât pas.

— Mais, disait-elle avec colère, ces méprisables bâtards qui gouvernent le monde à titre de rois, ont bien autre chose à faire que de secourir ceux qui souffrent. Occupés de leurs fades plaisirs, ils s'amusent puérilement et mesquinement jusqu'à ce que la voix des peuples fasse crouler leurs trônes trop long-temps sourds à la plainte.

Alors elle parlait de la difficulté de maintenir l'intelligence entre les gouvernemens et les peuples. Elle ne la trouvait pas insurmontable. — Mais que peuvent faire, ajoutait-elle, tous ces idiots couronnés ? — Et après avoir lumineusement examiné et critiqué le système de tous les cabinets de l'Europe, dont son œil pénétrant semblait avoir surpris tous les secrets, elle élevait sur des bases philosophiques son système de gouvernement absolu.

— Les grands rois font les grands peuples, disait-elle, tout se réduit à cet aphorisme banal; mais il n'y a pas encore eu de grands rois sur la terre, il n'y a eu que de grands capitaines, des héros d'ambition, d'intelligence et de bravoure, pas un seul prince à la fois hardi, loyal, éclairé,

froid, persévérant. Dans toutes les biographies illustres, la nature infirme perce toujours. Ce n'est pourtant pas à dire qu'il faille abandonner l'œuvre et désespérer de l'avenir du monde. L'esprit humain n'a pas encore atteint la limite où il doit s'arrêter : tout ce qui est nettement concevable est exécutable.

Après avoir parlé ainsi, elle tombait dans de profondes rêveries ; ses sourcils se fronçaient légèrement. Son grand œil sombre semblait s'enfoncer dans ses orbites ; l'ambition agrandissait son front brûlant. On l'eût prise pour la fille de Napoléon.

Dans ces instans-là, Saint-Julien avait peur d'elle. — Qu'est-ce que la charité ? qu'est-ce que l'amour? se disait-il ; que sont toutes les vertus et toutes les poésies, et tous les sentimens pieux et tendres pour une ame brûlée de ces ambitions immenses ?

Mais, s'il la voyait jeter aux pauvres l'or de sa bourse et jusques aux pièces de son vêtement ; s'il l'entendait, d'une voix amicale et presque maternelle, interroger les malades et consoler les affligés, il était plus touché de ces marques de bonté familière qu'il ne l'eût été d'actions plus grandes faites par une autre femme.

Un jour, un postillon tomba sous ses chevaux

et fut grièvement blessé. La princesse s'élança la première à son secours ; et sans craindre de souiller son riche vêtement dans le sang et dans la poussière , sans craindre d'être atteinte et blessée elle-même par les pieds des chevaux au milieu desquels elle se jeta , elle le secourut et le pansa de ses propres mains. Elle le fit avec tant de zèle et de soin , que Saint-Julien aurait cru qu'elle y mettait de l'affectation , s'il ne l'eût vue tancer sérieusement son page, qui criait pour une égratignure , repousser avec colère les mendians qui étalaient sous ses yeux de fausses plaies , négliger , en un mot, toutes les occasions de déployer une compassion inutile et crédule.

Enfin on arriva à Monteregale; et la princesse, ayant fait ouvrir sa voiture, montra de loin à Saint-Julien les tours d'une jolie forteresse en miniature , qui dominait sa capitale. La capitale blanche et mignonne parut bientôt elle-même au milieu d'une vallée délicieuse. La garnison, composée de cinq cents hommes, arriva à la rencontre de sa gracieuse souveraine. Les douze pièces de canon des forts firent le plus beau bruit qu'elles purent, et l'inévitable harangue des magistrats fut prononcée aux portes de la ville.

Quintilia parut recevoir ces honneurs avec

un peu de hauteur et d'ironie. Peut-être en eût-elle mieux supporté l'ennui, si l'éclat d'une plus vaste puissance les eût rehaussés au gré de son orgueil. Cependant elle se donna la peine de faire à Saint-Julien les honneurs de sa petite principauté avec beaucoup de gaieté. Elle eut l'esprit de ne point trop souffrir du ridicule de ses magistrats, de la mesquinerie de ses forces militaires et de l'exiguité de ses domaines. Elle s'exécuta de bonne grace pour en rire, et ne perdit néanmoins aucune occasion de lui faire adroitement remarquer les effets d'une sage administration.

Au reste, elle prenait trop de peine. Saint-Julien, qui n'avait jamais vu que les tourelles lézardées du manoir héréditaire, et leurs rustiques alentours, était rempli d'une naïve admiration pour cet appareil de royauté domestique. La beauté du ciel, les riches couleurs du paysage, l'élégance coquette du palais construit dans le goût oriental sur les dessins de la princesse, les grands airs des seigneurs de sa petite cour, les costumes un peu surannés, mais riches, des dignitaires de sa maison, tout prenait aux yeux du jeune campagnard un aspect de splendeur et de majesté qui lui faisait envisager sa destinée comme un rêve.

Arrivée dans son palais, Quintilia fut tellement obsédée de révérences et de complimens, qu'elle ne put songer à installer son nouveau secrétaire. Lorsque Saint-Julien voulut aller prendre du repos, les valets, mesurant leur considération à la magnificence de son costume, l'envoyèrent dans une mansarde. Il y fit peu d'attention. Délicat de complexion, et peu habitué à la fatigue, il s'y endormit profondément.

Le lendemain matin, il fut éveillé par la Ginetta.

— M. le comte, lui dit-elle avec l'aplomb d'une personne qui sent toute la dignité de son personnage, vous êtes mal ici. Son altesse ne sait pas où l'on vous a logé; mais comme elle n'a pas eu le temps de s'occuper de vous hier, elle vous prie d'attendre ici un jour ou deux, d'y prendre vos repas, d'en sortir le moins possible, de ne point vous montrer à beaucoup de personnes, de ne parler à aucune, et d'être assuré qu'elle s'occupe de vous installer d'une manière dont vous serez content.

Après ce discours, la Ginetta le salua, et sortit d'un air majestueux. Saint-Julien se conforma religieusement aux intentions de sa souveraine. Un vieux valet de chambre lui apporta

des alimens très choisis, le servit respectueusement sans lui adresser un mot, et lui remit quelques livres. Ce fut le seul souvenir qu'il eut de la princesse durant trois jours.

Le soir de cette troisième journée, comme il commençait à s'impatienter et à s'inquiéter un peu de cet abandon, il entendit, en même temps que l'horloge qui sonnait minuit, les pas légers d'une femme, et la Ginetta reparut.

— Venez, monsieur, lui dit-elle d'un ton respectueux, mais avec un regard assez moqueur. Son altesse sérénissime m'ordonne de vous conduire à votre nouveau domicile.

Saint-Julien la suivit à travers les combles du palais. Après de nombreux détours, elle ouvrit une porte dont elle avait la clé sur elle. Mais, comme Julien allait la franchir à son tour, une figure allumée par la colère s'élança au-devant d'eux en s'écriant :

— Où allez-vous ?

— Que vous importe ? répondit hardiment la Ginetta.

A la clarté vacillante du flambeau que portait la soubrette, Saint-Julien reconnut l'écuyer ou l'aide-de-camp Lucioli, qui jetait sur lui des regards furieux.

— J'ai le commandement de cette partie du

château, dit-il. Vous ne passerez point sans ma permission.

— En voici une qui vaut bien la vôtre, dit-elle en lui exhibant un papier.

Lucioli y jeta les yeux, le froissa dans ses mains avec exaspération, et le jeta sur les marches de l'escalier en proférant un horrible jurement. Puis il disparut après avoir lancé à Julien un nouveau regard de haine et de vengeance.

Cette rapide scène réveilla tous les doutes du jeune homme.

— Ou je n'ai aucune espèce de jugement, se dit-il, ou cette conduite est celle d'un amant disgracié, qui voit en moi son successeur.

Cette idée le troubla tellement qu'il arriva tout tremblant au bas de l'escalier. Lorsque Ginetta se retourna pour lui remettre la clé de l'appartement, il était pâle, et ses genoux se dérobaient sous lui.

— Eh bien! lui dit la soubrette à l'œil brillant, vous avez peur?

— Non pas de Lucioli, mademoiselle, répondit froidement Saint-Julien.

— Et de quoi donc, alors? dit-elle avec ingénuité. Tenez, monsieur, vous êtes chez vous. La princesse vous fera avertir demain quand elle pourra vous recevoir. Un serviteur particulier

répondra à votre sonnette. Bonne nuit ! M. le comte.

Elle lui lança un regard équivoque où Saint-Julien ne put distinguer la malice ingénue d'un enfant de la raillerie agaçante d'une coquette. Il entra chez lui, tout confus de ses vaines agitations, et craignant de jouer vis-à-vis de lui-même le rôle d'un fat.

L'appartement était décoré avec un goût exquis. Les draperies en étaient si fraîches, que Saint-Julien ne put s'empêcher de penser, malgré ses scrupules, que ce logement avait été préparé pour lui tout exprès. La simplicité austère des ornemens, la sobriété des choses de luxe, le choix des objets d'art, semblaient avoir une destination expresse pour ses goûts et son caractère. Les gravures représentaient les poètes que Julien aimait ; ses livres favoris garnissaient les armoires de glace. Il y avait même une grande Bible entr'ouverte à un psaume qu'il avait souvent cité avec admiration durant le voyage.

— Il est impossible que ces choses soient l'effet du hasard, dit-il. Mais que suis-je pour qu'elle s'occupe ainsi de moi, pour qu'elle m'honore d'une amitié si délicate ? Quintilia ! dût le monde me couvrir de sa sanglante mo-

querie, je m'estimerais bien malheureux s'il me fallait échanger le trésor de cette sainte affection contre une nuit de ton plaisir!... Et pourtant quel orgueil est donc le mien, si j'aspire à être le seul amant d'une femme comme elle? Suis-je fou? Suis-je sot?

Le lendemain matin, il se hasarda à tirer la tresse de soie de sa sonnette, moins par le besoin qu'il avait d'un domestique que par un sentiment de curiosité inquiète et vague, appliqué à toutes les choses qui l'entouraient. Deux minutes après, il vit entrer le page de la princesse. C'était un enfant de seize ans, si fluet et si petit, qu'il paraissait en avoir douze. Sa physionomie fine et mobile, son air enjoué, hardi et pétulant, son costume théâtral, sa chevelure blonde et frisée, réalisaient le plus beau type de page espiègle et d'enfant gâté qui ait jamais porté l'éventail d'une reine.

— Eh quoi! c'est toi, Galeotto? dit le jeune comte avec surprise.

— Oui, c'est moi, répondit le page avec fierté: la princesse me met à vos ordres; mais écoutez. Vous ne devez jamais oublier que je me nomme Galeotto *degli Stratigopoli*, et que je suis votre égal en toutes choses. Si la pauvreté a fait de moi un aventurier, elle n'en pourra jamais

faire un valet. Sachez donc que je suis ici ami et compagnon. J'obéis à la princesse ; je la servirai à genoux parce qu'elle est femme et belle ; mais vous , je ne consentirai jamais qu'à vous obliger... Est-ce convenu ?

— Je n'ai pas besoin d'un serviteur, répondit Saint-Julien , et j'ai besoin d'un ami. Vous voyez que le hasard me sert bien , n'est-il pas vrai ?

Galeotto lui tendit la main , et un sourire amical entr'ouvrit sa bouche vermeille armée de dents magnifiques.

— Son altesse , reprit-il , m'avait bien dit que nous nous entendrions et que nous serions frères. Elle désire que nous n'ayons point de rapports avec les laquais. Jeunes comme nous voici , pauvres comme nous l'étions hier , nous n'avons pas besoin de valets de chambre ; mais nous avons besoin mutuellement de conseils et de société. C'est pourquoi nos gentilles cellules sont voisines l'une de l'autre , une sonnette communique de vous à moi : mais prenez-y bien garde , la même communication existe de moi à vous , et pour commencer , vous allez voir.

Le page sortit , et peu après une sonnette cachée dans les draperies du lit de Saint-Julien

fut ébranlée avec autorité. Le jeune comte comprit, et se hâta de sortir de sa chambre. Au bout de quelques pas, il vit Galeotto sur le seuil de la sienne.

— J'allais vers vous au hasard, dit Saint-Julien, car vous ne m'avez pas dit, mon jeune maître, où résidait votre seigneurie ; mais enfin me voici, j'ai entendu votre appel.

— C'est bien, dit le page ; maintenant retournons chez vous, je vais vous aider à vous habiller. Cela est d'une haute importance, ajouta-t-il, voyant que Julien faisait quelque cérémonie ; j'accomplis ma mission, laissez-moi faire.

Alors Galeotto tira de sa poche une clé de vermeil dont il se servit pour ouvrir les tiroirs d'un grand coffre de cèdre qui servait de commode dans la chambre de Saint-Julien. Il y prit des vêtemens d'une forme étrange, devant lesquels le jeune Français se récria, saisi de répugnance.

— Vous êtes un niais, mon bon ami, lui dit le page : vous craignez d'être ridicule en vous affublant d'un costume de comédie. Il ne fallait pas vous mettre sous la domination d'une femme. Vous oubliez donc que nous jouons ici les premiers rôles après le singe et le perroquet ? J'ai

fait comme vous la première fois qu'on m'ôta ma petite soutane râpée (car je m'étais enfui du séminaire par-dessus les murs), pour me mettre ce justaucorps de soie, ces bras brodés et ces plumes qui me donnent l'air d'un kakatoès. Je pleurai, je criai (j'avais douze ans alors); je voulus déchirer mes manchettes et jeter mon bonnet sur les toits; mais la Ginetta, qui est une fille d'esprit, me fit la leçon, et je vous assure que je me trouve aujourd'hui fort à mon avantage.

— Voyez, ajouta le malin page en se promenant devant une glace où il se répétait de la tête aux pieds; cette petite jambe fine, et ce pied de femme, ne seraient-ils pas perdus sous un pantalon de soldat et sous une botte hongroise? Croyez-vous que ma taille fût aussi souple et mes mouvemens aussi gracieux sous les tresses d'un dolman ou sous le drap de votre frac grossier? Quant à mes dentelles, elles ne sont pas beaucoup plus blanches que mes mains, c'est en dire assez; et mes cheveux que vous trouvez peut-être un peu efféminés, monsieur, c'est la Ginetta qui les frise et les parfume. Allez, mon cher, fiez-vous aux femmes pour savoir ce qui nous sied; là où elles règnent, nous ne sommes pas trop malheureux.

— Galeotto, dit Saint-Julien, en cédant d'un air tout rêveur à ses instigations, je vous avoue que, s'il en est ainsi, cette cour n'est pas trop de mon goût. Vous êtes spirituel, brillant ; cette vie doit vous plaire. D'ailleurs vous n'avez pas encore atteint l'âge où la nécessité d'un rôle plus sérieux se fait sentir. Vous avez bien déjà la fierté d'un homme, mais vous avez encore l'heureuse légèreté d'un enfant. Pour moi, je suis déjà vieux, j'ai l'humeur mélancolique, le caractère nonchalant. Une vie de fêtes ne me convient guère ; je ne sais pas plaire aux femmes ; j'aimerais mieux vivre à la manière d'un homme.

— Admirable princesse ! s'écria Galeotto en lui boutonnant son pourpoint de velours noir.

— Je ne voudrais pas plus que vous porter un mousquet sur un bastion et fumer dans un corps-de-garde, continua Julien ; je ne me sens pas fait pour cette vie rude, ennemie du développement de l'intelligence.

— Sublime bon sens de son altesse ! reprit le page, en lui attachant au-dessus du genou une jarretière d'argent ciselé.

— Mais je voudrais, continua Saint-Julien, pouvoir accomplir ici quelque travail utile, et avoir le droit de consacrer à l'étude mes heures de loisir.

— Vive son altesse sérénissime ! s'écria le page.

— Qu'avez-vous donc à plaisanter ainsi? dit Julien. Vous ne m'écoutez pas.

— Parfaitement, au contraire, répondit l'enfant, et si je me récrie en vous écoutant, c'est de voir que son altesse vous connaisse déjà si bien. Tout ce que vous me dites là, elle me l'a dit hier soir, et vous pensez bien qu'après vous avoir si nettement jugé, elle a trop d'esprit pour vous détourner de votre vocation. Tout ce que vous désirez, elle vous l'a préparé; elle est entrée dans le fond de votre cerveau par la prunelle de vos yeux, elle a saisi votre ame dans le son de votre voix. Attendez quelques jours, et si vous n'êtes pas content de votre sort, il faudra vous aller pendre, car vous aurez le spleen. En attendant, regardez-vous et dites-moi si le choix de ce vêtement ne révèle pas chez notre souveraine le sentiment de l'art et l'intelligence du cœur.

— Je vois que vous êtes très ironique, dit Julien en se regardant sans se voir; moi, ce n'est pas mon humeur.

— Seriez-vous susceptible?

— Peut-être un peu, je l'avoue à ma honte.

— Vous auriez tort; mais, sur mon honneur,

je ne raille pas. Regardez-vous, je sors pour ne pas vous intimider.

Le nonchalant Julien resta debout devant sa glace, sans penser à suivre le conseil du page. Peu à peu il s'examina avec répugnance d'abord, puis avec étonnement, et enfin avec un certain plaisir. Ce pourpoint noir, cette large fraise blanche, ces longs cheveux lisses et tombant sur les tempes, allaient si parfaitement à la figure pâle, à la démarche timide, à l'air doux et un peu méfiant du jeune philosophe, qu'on ne pouvait plus le concevoir autrement après l'avoir vu vêtu ainsi. Saint-Julien ne s'était jamais aperçu de sa beauté. Aucun de ses rustiques amis ne s'en était avisé ; on l'avait, au contraire, habitué à regarder la délicatesse de sa personne comme une disgrace de la nature, et comme une organisation assez méprisable. Pour la première fois, en se voyant semblable à un type qu'il avait souvent admiré dans les copies gravées des anciens tableaux, il s'étonna de ne point trouver sa ténuité ridicule, et sa gaucherie disgracieuse. Une satisfaction ingénue se répandit sur sa figure et l'absorba tellement qu'il resta près d'un quart d'heure en extase devant lui-même, s'oubliant complètement, et prenant la glace où il se re-

gardait, dans son immobilité contemplative, pour un beau tableau suspendu devant lui.

Deux figures épanouies qui se montrèrent au second plan détruisirent son illusion. Il s'éveilla comme d'un songe, et vit derrière lui le page et la Ginetta qui l'applaudissaient en riant de toute leur ame. Un peu confus d'être surpris ainsi, le jeune comte s'adossa à la boiserie de sa chambre, et, se croisant les bras, attendit que leur gaîté se fût exhalée ; mais son regard triste et un peu méprisant ne put en réprimer l'élan. Le page sauta sur le lit en se tenant les flancs, et la Ginetta se laissa tomber sur un carreau avec la grace d'une chatte qui joue.

Mais, se levant tout à coup et croisant ses bras sur sa poitrine, elle s'adossa à la boiserie, précisément en face de Julien, et dans la même attitude que lui. Puis elle le regarda du haut en bas avec une attention sérieuse.

Se tournant ensuite vers le page, elle lui dit d'un ton grave : — Seulement la jambe un peu grêle et les genoux un peu rapprochés ; mais ce n'est pas disgracieux, tant s'en faut.

Saint-Julien, très piqué de leurs manières, se sentait rougir de honte et de colère, lorsqu'on entendit sonner onze heures. Le page et la soubrette, tressaillant comme des levriers au son

du cor, le saisirent chacun par un bras en s'écriant : Vite, vite, à notre poste ; et avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, il se trouva dans la chambre de la princesse.

V.

Quintilia était étendue sur de riches tapis et fumait du santal dans une longue chibouque couverte de pierreries. Elle portait toujours ce costume grec qu'elle semblait affectionner, mais dont l'éclat, cette fois, était éblouissant. Les étoffes de soie des Indes à fond blanc, semé de fleurs, étaient bordées d'ornemens en pierres précieuses; les diamans étincelaient sur ses épaules et sur ses bras. Sa calotte de velours bleu de ciel, posée sur ses longs cheveux flottans, était brodée de perles fines avec une rare perfection. Un riche poignard brillait dans sa ceinture de cachemire. Un jeune axis apprivoisé dormait à ses pieds, le nez allongé sur

une de ses pattes fluettes. Appuyée sur le coude, et s'entourant des nuages odorans du santal, la princesse, fermant les yeux à demi, semblait plongée dans une de ces molles extases dont les peuples du Levant savent si bien savourer la paisible béatitude. La Ginetta se mit à lui préparer du café, et le page à remplir sa pipe qu'elle lui tendit d'un air nonchalant, après lui avoir fait un très petit signe de tête amical. Julien restait debout au milieu de la chambre, éperdu d'admiration, mais singulièrement embarrassé de sa personne.

Quintilia, soufflant au milieu du nuage d'opale qui flottait autour d'elle, distingua enfin son secrétaire intime, qui attendait craintivement ses ordres. — Ah! c'est toi, Giuliano? dit-elle en lui tendant sa belle main; es-tu bien dans ton nouvel appartement? Trouves-tu que j'aie été un bon factotum dans ton petit palais? A ton tour, tu auras bien des choses à faire dans le mien; mais nous parlerons de cela demain, aujourd'hui je te présente à mes courtisans. Songe à faire bonne contenance. Voyons ton costume? marche un peu. Comment le trouves-tu, Ginetta?

— Je suis absolument de l'avis de votre altesse.

— Et toi, Galeotto?

— Si mademoiselle n'avait rien dit, j'aurais dit quelque chose; mais je ne trouve rien de plus spirituel à répondre que ce qu'elle a trouvé.

— Ginetta, dit la princesse, je vous défends de tourmenter Galeotto. D'ailleurs, ajouta-t-elle en voyant l'air triste et contraint de Saint-Julien, ces enfantillages ne sont pas du goût de M. le comte, et il vous faudra, avec lui, brider un peu votre folle humeur.

— Madame, dit Julien qui craignit de jouer le rôle d'un pédant, laissez, je vous en prie, leur gaieté s'exercer à mes dépens; je suis un paysan sans grace et sans esprit; leurs sarcasmes me formeront peut-être.

— C'est notre amitié qui prendra ce soin, dit Quintilia. Mais, dis-moi, enfant, tu ne m'as pas conté ton histoire, et je ne sais pas encore par quelle bizarrerie du destin monsieur le comte de Saint-Julien m'a fait l'honneur de me suivre dans le Frioul. Je gagerais qu'il y a là-dessous quelque aventure d'amour, quelque grande passion de roman, contrariée par des parens inflexibles; tu m'as bien l'air d'être venu à moi par-dessus les murs. Voyons, Ragazzo, quelle escapade avez-vous faite? pour quelle dette de jeu, pour quel grand coup d'épée,

pour quelle fille enlevée ou séduite, avez-vous pris votre pays par pointe?

En parlant ainsi, elle posa son pied chaussé d'un bas de soie bleuâtre lamée d'argent sur le flanc de sa biche tachetée, et tout en prenant sa chibouque des mains du page, elle le baisa au front avec indolence.

Cette familiarité ne troubla nullement Galeotto, qui semblait tout-à-fait dévoué à son rôle d'enfant. Mais elle fit monter le sang au visage du timide Julien.

— Voyons, dit la princesse sans y faire attention ; nous avons encore une heure à attendre l'ouverture du cérémonial, veux-tu nous raconter tes aventures ?

— Hélas ! madame, répondit Julien, il vaudrait mieux m'ordonner de vous lire un conte des *Mille et une Nuits*, ou un des romanesques épisodes de Cervantes ; ce serait plus amusant pour votre altesse que les obscures souffrances d'un héros aussi vulgaire et d'un conteur aussi médiocre que je le suis.

— Je crois comprendre ta répugnance, Giuliano, reprit la princesse ; tu crains d'être écouté avec indifférence, tu te trompes ; il ne s'agit pas pour moi de satisfaire une curiosité oisive ; je voudrais lire jusqu'au fond de ton cœur, afin

d'éclairer mon amitié sur les moyens de te rendre heureux. Si tu doutes de l'intérêt avec lequel nous allons t'entendre, attends que la confiance te vienne. C'est à nous de savoir la mériter.

— Je serais un sot et un ingrat, répondit Julien, si je doutais de la bienveillance de votre altesse après les bontés dont elle m'a comblé ; je crois aussi à l'amitié de mon jeune confrère, à la discrétion de la signora Gina. D'ailleurs il n'y a point de piquans mystères dans mon histoire, et les malheurs domestiques dont j'ai souffert ne peuvent être aggravés ni adoucis par la publicité.

Galeotto prit la main de Julien et le fit asseoir sur le tapis, entre lui et l'axis favori. Le jeune comte raconta son histoire en ces termes :

« Je suis né en Normandie, de parens nobles, mais ruinés par la révolution du siècle dernier. Ma mère, en partant pour l'étranger, fut heureuse de pouvoir confier mon éducation à un prêtre à qui elle avait rendu d'importans services dans des temps meilleurs, et qui, par reconnaissance, se chargea de moi. J'avais six ans, quand on m'installa au presbytère dans un riant village de ma patrie. Le curé était encore

jeune, mais c'était un homme austère et fervent comme un chrétien des anciens jours. Intelligent et instruit, il se plut à étendre le cercle de mes idées aussi loin qu'il est possible de le faire sans dépasser les limites sacrées de la foi. Il jugeait toutes les choses humaines avec sévérité, mais avec calme. Ses principes étaient inflexibles, et l'extrême pureté de sa conscience lui donnait le droit d'être ferme et absolu avec les méchans. Il était peu susceptible d'enthousiasme, si ce n'est lorsqu'il s'agissait de flétrir le vice par des paroles véhémentes, et de repousser l'hypocrite ostentation des faux dévots.

« Malgré cette noble sincérité, et l'horreur qu'il éprouvait pour tout machiavélisme religieux, cet homme respectable était peu compris et peu aimé. On l'accusait de manquer de tolérance, et on le confondait avec les fanatiques qui, sous la robe du lévite, recèlent la haine et l'aigreur jalouse des cœurs froissés. Mais on était injuste envers lui, je puis l'affirmer. C'était le plus chaste et en même temps le moins chagrin des prêtres. La fermeté, l'esprit d'ordre et l'amour de la justice, qui étaient les principaux traits de son caractère, entretenaient dans ses manières et dans ses mœurs une séré-

nité patriarcale. Sa maison était rigoureusement bien tenue ; sa sœur, digne et excellente ménagère, distribuait ses aumônes avec discernement ; et il avait si bien surveillé sa paroisse, qu'on n'y voyait plus aucun malfaiteur ni aucun vagabond troubler le repos, ou effaroucher la conscience des honnêtes gens.

« C'est là ce qui faisait dire à des philanthropes imprudens qu'il se conduisait plutôt en justicier inflexible qu'en apôtre miséricordieux. Ces gens-là ne voulaient pas comprendre qu'il faisait la guerre au vice, et ne haïssait dans les hommes que la souillure de leurs péchés.

« Pour moi, j'aimais en lui toutes choses, mais principalement cette vertueuse rigueur qui éclairait tous les doutes de ma conscience, et qui aplanissait toutes les difficultés de mon chemin. Guidé par lui, je me sentais capable d'être vertueux comme lui. Ses conseils, ses encouragemens et ses éloges m'inondaient d'une joie céleste, et je ne craignais point de chercher dans un noble orgueil la force dont l'homme a besoin pour traverser les séductions coupables. Il m'exhortait à ce sentiment d'estime envers moi-même, et me le faisait envisager comme la plus sûre garantie contre la dépravation d'un siècle sans croyance. »

A cet endroit du récit de Julien, la Ginetta laissa tomber son éventail, et ses regards vagues, qui tenaient le milieu entre le sommeil et la préoccupation, troublèrent un peu le narrateur. Galeotto sourit à demi et lui dit : — Prenez courage, mon cher monsieur de Fénélon, cette frivole Cidalise n'est bonne qu'à découper du papier et à friser des petits chiens. — La princesse lui imposa silence, et pria Saint-Julien de continuer.

« Lorsque j'entrai dans l'adolescence, un trouble inconnu vint porter l'épouvante dans mes rêves et dans mes prières. Je m'en confessai à mon instituteur, non comme à un prêtre, mais comme à un ami. Il me répondit avec franchise, et me révéla hardiment tous les secrets de la vie. Si vous étiez destiné à la virginité du sacerdoce, me dit-il, j'essaierais de prolonger votre ignorance ou d'éteindre par la crainte les ardeurs de votre jeune imagination. Mais le germe des passions se révèle chez vous avec trop de vivacité, pour que j'essaie jamais de vous retirer du monde où votre place est marquée. Il ne s'agit que de bien diriger ses passions pour qu'elles soient fertiles en nobles pensées et en belles actions.

« Alors il essaya de me peindre les deux

sortes d'amours qui souillent ou purifient les ames : l'attrait du plaisir qui, sans l'autre amour, ne conduit qu'à l'abrutissement de l'esprit, et l'amour du cœur qui rapproche les êtres vertueux, et produit l'union sainte de l'homme et de la femme. Il me parla de cette compagne d'Adam, de ce rayon du ciel envoyé au sommeil du premier homme, comme le plus beau don que Dieu eût mis en réserve pour couronner l'œuvre de la création. Il me parla aussi de cet être dégénéré qui, dans notre société corrompue, dément sa céleste origine et enivre l'homme des poisons de la luxure : fruit amer et impérissable de l'arbre de la science. Les portraits qu'il me fit de la femme pure et de la femme vicieuse imprimèrent dans mon cœur, encore enfant, deux images ineffaçables : l'une divine et couronnée comme les vierges de nos églises d'une sainte auréole ; l'autre, hideuse et grimaçante comme un rêve funeste. Que cette idée fût erronée dans sa candeur, cela est hors de doute pour moi aujourd'hui, et pourtant je n'ai pu perdre entièrement cette impression obstinée de ma première jeunesse. La laideur du corps et celle de l'ame me semblent toujours inséparables au premier abord ; et quand je vois la beauté du visage servir de masque à la

corruption du cœur, j'en suis révolté comme d'une double imposture, et je suis saisi de terreur comme à l'aspect d'un bouleversement dans l'ordre éternel de l'univers.

« Au retour des Bourbons en France, mes parens revinrent de l'émigration, et je quittai avec regret le presbytère, pour aller vivre dans le château délabré de mes ancêtres. Mon père sacrifia ses dernières ressources pour rentrer en possession du manoir qui portait son nom. Mais il ne put racheter qu'une très petite partie des terres environnantes, et l'entretien d'une vaste maison et d'un parc sans rapport acheva de rendre notre existence précaire et triste. Néanmoins je me flattais, dans les commencemens, de goûter un bonheur nouveau pour moi, dans l'intimité de ma mère dont je me rappelais avec amour les caresses et les premiers soins. Elle était encore belle malgré ses cinquante ans, et à un esprit naturel et enjoué elle joignait assez d'instruction et de jugement. Mais, par une inconcevable fatalité, nos opinions différaient sur beaucoup de points. Il est vrai que ma mère, douce et facile dans son humeur railleuse, attachait peu d'importance à nos discussions, et semblait ne pas s'apercevoir de l'impression pénible que j'en recevais. Mais il

m'était cruel de trouver dans une femme que j'aurais voulu entourer du plus saint respect, une légèreté de principes si différente de ce que j'en attendais. Peu à peu, la frivolité avec laquelle ma mère traitait mes plus chères croyances, l'espèce de pitié moqueuse qu'elle avait pour mon caractère, me rendirent plus hardi, et j'essayai de l'amener à mes idées. Mais alors elle m'imposa silence avec hauteur, et me reprocha aigrement ce qu'elle appelait le pédantisme de l'intolérance. Mon père ne se mêlait jamais à nos contestations; presque toujours endormi dans son fauteuil, il ne prenait intérêt qu'à sa partie de piquet, que ma mère faisait, il est vrai, avec une obligeance infatigable; et pourvu que rien ne gênât ses habitudes paresseuses, il s'accommodait de tous les visages et de tous les caractères. Un ami subalterne de la maison me rendit, presque malgré moi, le triste service de m'apprendre que ma mère avait souvent trompé autrefois ce débonnaire mari, et me conseilla de heurter moins imprudemment ses souvenirs, et peut-être les reproches secrets de sa conscience, par la rigidité de mes principes. Je le remerciai de son avis, et j'en profitai. Je compris que je n'avais plus le droit de discuter, puisque c'était m'arroger celui de censurer

la conduite de ma mère. Mais en rentrant dans la voie d'un froid respect, je sentis s'évanouir en moi cette sainte affection dont j'avais conçu l'espoir.

« Je me retirai en moi-même, je devins mélancolique, souffrant, et l'ennui s'empara de moi. Je pris dans cet isolement de l'ame une habitude de réserve qui acheva de m'aliéner le cœur de mes parens. Ils me le témoignèrent cruellement quatre ou cinq fois; et à la dernière, je pris mon parti. Je partis dans la nuit, leur laissant une lettre d'humbles excuses, et leur promettant que, quelle que fût ma fortune, ils n'auraient jamais à rougir de moi. Je me mis donc en route, au hasard, tristement, et presque sans ressources, la gêne où vivaient mes parens m'interdisant de leur demander le moindre sacrifice : j'espérai en la Providence et un peu en mon courage. Votre altesse sait le reste, et grace à sa bonté, je n'ai pas eu long-temps à supporter les fatigues et les privations de mon voyage. »

— Je te remercie, mon cher Julien, dit la princesse. Je vois que tu es un honnête homme et un noble cœur; mais laisse-moi te parler en amie, et remplacer la mère que tu as abandonnée. Je crains que tu ne sois un peu entaché, à

ton insu et malgré toi, de l'esprit d'obstination et d'orgueil que l'on reproche avec raison au clergé de France. Tu as subi l'influence des prêtres dans ce qu'elle a de bon principalement, mais aussi un peu dans ce qu'elle a de dangereux. Ton curé de village est sans doute un homme vertueux et franc ; mais peut-être ceux qui lui reprochaient de manquer d'indulgence et de miséricorde n'avaient-ils pas absolument tort. Je n'aime pas qu'on chasse d'un pays les vagabonds et les malfaiteurs : c'est se défaire de la peste en faveur de son prochain. Il vaudrait mieux essayer de fixer et d'employer les uns, de corriger ou de contenir les autres. Ta mère me paraît une bonne femme que tu aurais mieux fait d'accepter avec ses qualités et ses défauts, et je t'estimerais encore mieux, si tu avais ignoré ou enseveli dans un éternel oubli les fautes de sa jeunesse. Prends-y garde, mon enfant. Ce caractère absolu, cette froide habitude de condamner en silence, et de fuir sans retour et sans pardon tout ce qui ne nous ressemble pas, peut bien nous rendre coupables, dangereux aux autres et à nous-même. Tu vois déjà que tu t'es fait souffrir, que tu as gâté le bonheur possible de ta vie de famille ; et sans doute, ta mère, quelque frivole qu'elle soit,

doit avoir pleuré ton départ et ses motifs. Lui donnes-tu quelquefois de tes nouvelles au moins?

— Oui, madame, répondit Saint-Julien.

— Eh bien, fais-le toujours, reprit-elle, et que le ton de tes lettres lui fasse oublier ce que ton absence a de cruel et de mortifiant pour ses cheveux gris.

— Au reste, ajouta la princesse en se levant et en lui tendant la main, vous avez bien fait de nous dire toutes ces choses, monsieur le comte; nous saurons mieux le respect que nous devons à vos chagrins. Mes enfans, dit-elle aux deux autres, vous avez trop d'esprit et de délicatesse pour ne pas le comprendre. Le cœur de San-Giuliano n'est pas du même âge que le vôtre. Il ne faut pas le traiter comme un camarade d'enfance. Et toi, mon ami, dit-elle au jeune comte, il faut faire aussi quelque concession à leur jeunesse, et tâcher de te distraire avec eux. Nous réunirons tous nos efforts pour te faire l'avenir meilleur que le passé; si nous échouons, c'est que l'amitié est sans puissance, et ton ame sans oubli.

L'heure étant venue où la princesse devait se montrer pour la première fois depuis son retour à toute sa cour assemblée, elle prit le bras de Julien pour se lever; puis elle passa sur sa robe

de soie une pelisse de velours brodée d'or et fourrée de zibeline. Le page prit son éventail de plumes de paon. On remit à Julien un livre à riches fermoirs sur lequel il devait inscrire les demandes présentées à la souveraine. La Ginetta, qui avait des priviléges particuliers, se mêla à trois grandes dames autrichiennes qui, par droit de noblesse, avaient la charge honorifique de paraître en public les suivantes de la princesse. Elles n'étaient guère flattées de voir une Vénitienne sans naissance et, disaient-elles, sans conduite, marcher du même pas et leur ôter sans façon des mains la queue du manteau ducal. Mais la princesse avait des volontés absolues. Elle eût chassé ces douairières plutôt que de contrarier sa jeune favorite, et aucun homme de cour ne trouvait à redire à l'admission d'une si belle personne dans les salles de réception.

Quand la princesse eut agréé les hommages de ses flatteurs, elle leur présenta son secrétaire intime, le comte de Saint-Julien. Au ton de sa voix, tous comprirent que ce n'était pas à la lettre un successeur de l'abbé Scipione, et qu'il fallait se conduire autrement avec lui. Saint-Julien fut donc étourdi et presque effrayé des protestations et des avances qui lui furent faites de tous côtés. Il était bien loin d'avoir

conçu une si haute idée de son rôle. Eh ! mon Dieu, se disait-il, si j'étais l'époux de la princesse, on ne me traiterait pas mieux. Tous ces gens-là doivent pourtant bien savoir dans quel costume je suis arrivé ici. En voyant combien les hommes sont rampans et souples devant tout ce qui semble accaparer la faveur du maître, il s'étonna d'avoir été si craintif. Qu'est-ce donc que cette grandeur que j'avais rêvée ? se dit-il ; où sont ces hommes élevés qui soutiennent la dignité de leur rang par de nobles actions, et qui ont le cœur fier et hardi comme la devise de leurs ancêtres ? Les vrais nobles sont-ils aussi rares que les vrais talens ?

Le jour même on célébra le mariage de l'aide-de-camp Lucioli avec la lectrice mistress White. Ce fut un grand sujet d'étonnement pour Julien, de voir ce beau jeune homme épouser une vieille fille d'un rang obscur et d'un esprit médiocre. Personne ne songea à partager la surprise de Julien. La duègne était richement dotée par la princesse, et Lucioli pourrait désormais satisfaire ses étroites vanités et déployer un luxe insolent. Il était réconcilié avec sa situation, et trouvait dans le maintien grave de Quintilia plus d'indulgence pour son amour-propre qu'il ne l'avait espéré.

En effet, la princesse présida cette cérémonie avec un sang-froid imperturbable. Il était impossible de se douter, à son air austère et maternel, qu'elle fût occupée à se divertir sérieusement d'une victime insolente et lâche. Dans aucun recoin de la chapelle, on n'osa échanger le plus furtif sourire. Les lèvres de Quintilia étaient immobiles et serrées comme celles d'un mathématicien qui résout intérieurement un problème. Julien se méfia néanmoins de cette affectation, et quand vers minuit la princesse se retrouva dans son appartement avec lui, Ginetta et Galeotto, il ne s'étonna guère de la scène qui eut lieu devant lui. La Ginetta, mettant son mouchoir sur sa bouche, semblait attendre, dans une impatience douloureuse, le signal de sa délivrance, lorsque Quintilia, se laissant tomber tout de son long sur le tapis, lui donna l'exemple d'un rire inextinguible et presque convulsif. Le page fit la troisième partie, et Julien resta ébahi à les contempler jusqu'à ce que, les rires un peu apaisés, un feu roulant et croisé de sarcasmes amers et d'observations caustiques lui fît comprendre qu'on venait de jouer la plus majestueuse des farces dont un amant rebuté ou disgracié pût être la victime ou le bouffon.

— Je n'aime pas cela, dit-il au page lorsqu'ils se retrouvèrent ensemble dans leur appartement. Ou Lucioli est un pauvre niais qu'on mystifie sans pitié, ou c'est un misérable qui se console avec de l'argent, et qu'il faudrait plutôt chasser.

— Vous avez l'air, dit le page d'un ton assez sec et sérieux, de critiquer la conduite de notre bienfaitrice ; je vous dirai, moi aussi, monsieur de Saint-Julien, je n'aime pas cela.

— Mettez-vous à ma place, répondit Julien un peu confus ; ne penseriez-vous pas, en voyant des choses si étranges, que la princesse est bien cruelle envers ceux qui osent s'élever jusqu'à elle, ou bien inconstante envers ceux qu'elle y fait monter un instant ?

Le page ne répondit que par un grand éclat de rire ; puis reprenant aussitôt son sérieux, il quitta Saint-Julien en lui disant : Mon ami, ni le dévouement ni la prudence n'admettent l'esprit d'analyse.

VI.

Le lendemain, la princesse appela Saint-Julien et s'enferma avec lui dans son cabinet. Elle était occupée de mille projets ; elle voulait apporter de notables économies à son luxe, fonder un nouvel hôpital, réduire les richesses d'un chapitre religieux, écrire un traité sur l'économie politique, et mille autres choses encore. Saint-Julien fut épouvanté de tout ce qu'elle voulait réaliser, et il pensa un instant que la vie d'un homme ne suffirait pas à en faire le détail. Néanmoins elle lui posa si nettement les points principaux, elle le seconda par des explications si précises et si lucides, qu'il commença bientôt à voir clair dans ce qu'il avait pris à l'abord pour le chaos d'une tête de femme.

Lorsqu'elle le renvoya, elle lui confia une besogne assez considérable, qu'il eut à lui rendre le lendemain et dont elle fut contente, bien qu'elle y fît de nombreuses annotations.

Plusieurs mois furent employés à dresser et à préparer ce travail. Durant tout ce temps, la princesse fut enfermée dans son palais; les fêtes et les réceptions furent suspendues; les rues furent silencieuses, et les façades ne s'illuminèrent plus de l'éclat des flambeaux. Quintilia, vêtue d'une longue robe de velours noir, et relevant ses beaux cheveux sous un bonnet à la Marie Stuart, sembla oublier la parure, le bruit, et le faste dont elle était ordinairement avide. Plongée dans de sérieuses études et dans d'utiles réflexions, elle ne se permettait pas d'autre délassement que de fumer, le soir, sur une terrasse avec ses intimes confidens, à savoir : le page, le secrétaire intime et la Ginetta. Quelquefois elle se promenait avec eux en gondole, sur la jolie petite rivière appelée Célina, qui traversait la principauté. Mais la gaieté folâtre était bannie de leurs entretiens. Ses projets du lendemain, ses travaux de la veille la mettaient dans un rapport immédiat et continu avec Saint-Julien. La familiarité qui en résulta avait quelque chose de paisible et de

fraternel, qui était mieux que de l'amitié, et qui cependant ne ressemblait pas à l'amour. Du moins Julien le croyait ; mais son ame était dominée, toutes ses facultés absorbées par une seule pensée. Si les heures où la princesse l'exilait de sa présence n'eussent été assidument remplies par le travail qu'elle lui imposait, et par les courts instans de repos qu'il était forcé de prendre, elles lui eussent semblé insupportables. Mais, dès son réveil, il se rendait près d'elle, et ne la quittait plus que le soir. Elle prenait ses repas avec lui, des repas courts et presque napoléoniens. Si quelquefois elle se reposait de ses fatigues intellectuelles par quelques idées plus douces, elle y associait toujours son jeune protégé. Elle l'entretenait des arts qu'elle chérissait et dont il avait le vif sentiment; elle écoutait avec intérêt quelques douces et naïves poésies dont le jeune homme s'inspirait auprès d'elle, ou bien elle lui parlait des bienfaits d'une vie laborieuse et réglée, des charmes d'une amitié chaste et sainte. Saint-Julien l'écoutait avec délices, et à voir son front serein, son regard maternel, il oubliait qu'une passion orageuse ou fatale pût naître auprès d'une telle femme ; il se persuadait être arrivé au terme du plus beau vœu qu'une ame noble

puisse faire ; il croyait avoir atteint pour toujours un bonheur sans mélange et sans remords. Quelquefois, il est vrai, lorsqu'il se trouvait seul au sortir de ces douces causeries, sa tête s'enflammait, son cœur battait précipitamment, son émotion devenait une souffrance vague ; mais un sentiment pieux succédait à ces agitations. Il remerciait Dieu de l'avoir tiré d'une condition douloureuse pour le combler de telles joies, il versait des larmes, il prononçait le nom de Quintilia, et l'associait au nom de Marie, la vierge des cieux. Quand il avait soulagé son cœur dans ces extases, il reprenait avec ardeur la tâche que sa souveraine lui avait confiée, et se livrait par anticipation au plaisir de mériter et d'obtenir ses éloges et ses remercîmens.

Entièrement séparé de l'entourage extérieur de la princesse, il n'avait de relation qu'avec Galeotto et la Ginetta. Son caractère timide et un peu fier, ses occupations sérieuses et soutenues, et surtout le sentiment de bien-être intérieur qui lui rendait tout épanchement inutile, s'opposaient à toute communication entre lui et le reste des hommes. Il vécut donc dans un tel isolement de tout ce qui n'était pas Quintilia, qu'il savait à peine les noms des personnes qu'il rencontrait dans l'intérieur du palais. Et

pourtant une passion réelle, dévorante, à jamais tenace, s'allumait en lui à son insu, à l'ombre de cette confiance dangereuse. L'imagination de ce jeune homme était si pure, il avait si peu connu l'amour, qu'il ne croyait pas à ses tourmens et les éprouvait sans les reconnaître.

Six mois s'étaient écoulés ainsi. Un soir, le travail se trouva terminé. La princesse avait été tout ce jour-là plus grave et plus réfléchie que de coutume. Elle traça de sa main une dernière page à la fin du registre que Julien venait de lui présenter. Pendant qu'elle l'écrivait, Ginetta, qui s'était introduite sans bruit dans l'appartement, attendait avec une sorte d'anxiété qu'elle eût fini ; son œil noir et mobile interrogeait impatiemment tantôt la porte où Julien aperçut un pan du manteau de Galeotto, tantôt le front assombri et le sourcil plissé de la princesse. Enfin la princesse posa sa plume d'un air distrait, cacha sa tête dans ses mains, reprit la plume, joua un instant avec une tresse de ses cheveux qui s'était détachée, puis tressaillit, traça précipitamment quelques chiffres, signa le registre, le ferma et le poussa loin d'elle. Puis, tenant toujours sa plume, elle se leva, se tourna vers Ginetta, et la planta dans une grosse touffe de ses cheveux noirs. La soubrette fit un

cri de joie. Est-ce enfin terminé, madame? s'écria-t-elle; votre belle main va-t-elle quitter la plume et reprendre le sceptre et l'éventail? sommes-nous arrivés au bout de ce pâle carême? le plaisir va-t-il briser la pierre du cercueil où vous l'avez enseveli? me permettez-vous de jeter au vent cette vilaine plume que vous venez de mettre dans mes cheveux, et qui me semble peser comme du plomb?

— Fais-en un auto-da-fé, répondit Quintilia, je ne travaillerai plus cette année.

— « Vive la liberté ! » s'écria Galeotto en entrant d'un bond. Au risque d'être grondé, il faut que je vienne mettre un genou en terre devant ma souveraine, et que je la prie de *briser les cercles de fer de son écuyer.*

— Reprends ton vol, mon beau papillon, dit la princesse en le baisant au front.

— Par la Vierge! dit le page en se relevant, il y avait plus de six mois que votre altesse n'avait fait cet honneur à son pauvre nain. Nous voici tous sauvés; nous renaissons, nous dépouillons nos chrysalides, nous ressuscitons. Alleluia.

— Brûlons la maudite plume, dit Ginetta.

— Non pas, dit le page en s'en emparant. Attachons-la à la barrette de monsieur le secré-

taire intime , et jetons tout dans la Célina ; le pédant et son encre , l'ennui et les registres.

— Non pas, dit la princesse ; à votre tour , respectez le travail, la réflexion, l'économie. Mon bon Giuliano , nous nous retrouverons tête à tête dans la poussière des livres. Aujourd'hui reposons-nous, quittons nos habits noirs. Rions avec ces enfans, redevenons jeunes. Page, fais illuminer le fronton de mon palais. Toi , Ginetta , rends la liberté à ma chevelure , et enlève cette dernière tache d'encre à mon doigt.

La Ginetta frotta les mains de la princesse avec de l'essence de citron. Le page ouvrit les fenêtres , et donna en criant des signaux à la cantonnade ; puis il entraîna Julien sur la terrasse , et lui remettant un magnifique bouquet de fleurs :

— Portez-le à son altesse, lui dit-il. Mettez-vous à ses pieds et tâchez qu'elle ait pour vous un doux regard. Quittez surtout cet air consterné. De quoi vous étonnez-vous? Pensez-vous que nous étions convertis pour jamais , et que tout irait toujours selon vos goûts et vos idées ? Mais apprenez à connaître l'amitié. Je pourrais me venger aujourd'hui de tout l'ennui que vous m'avez causé. Je veux au contraire vous aider à ressaisir votre crédit qui chancelle.

— Vraiment, je vous jure que je ne comprends pas, reprit Julien en prenant le bouquet machinalement.

— Allez, allez, cria le page en le poussant. Si vous êtes habile, ne perdez pas le temps et l'occasion, car voici le tourbillon qui nous enveloppe et le sabbat qui commence.

Les accords de cent instrumens montaient en effet dans les airs, et déjà des pétards et des fusées volaient par les rues.

— Qu'est-ce donc que tout ce bruit? dit Julien.

— C'est mon ouvrage, dit Galeotto d'un air enivré ; c'est ce qui doit sauver ou perdre bien des flatteurs, faire voler les uns comme des aigles, barbotter les autres comme des oisons.

Saint-Julien, poussé par les épaules, approcha de la princesse d'un air gauche et confus.

Elle était déjà transformée en une autre femme que celle qu'il voyait depuis six mois. Elle avait les cheveux parfumés, le front couvert de diamans de sept couleurs, une folle et magnifique parure. Son corps avait changé d'attitude et sa figure d'expression. Elle était sans contredit beaucoup plus jeune, plus belle et plus séduisante qu'avec sa robe noire et son air pensif. Mais Saint-Julien l'avait aimée beaucoup

mieux ainsi, et maintenant elle l'effrayait comme autrefois ; ses doutes évanouis longtemps se réveillaient ; sa confiance et sa joie pâlissaient à mesure que la beauté de Quintilia s'illuminait d'un éclat plus vif.

— Un genou en terre ! lui dit le page à l'oreille, et tâchez de baiser sa main.

Julien crut qu'on le persiflait : peu s'en fallut qu'il n'accusât Quintilia d'être complice d'une mystification préparée contre lui. Il se laissa tomber à demi sur le carreau de velours qui était à ses pieds, et tout palpitant, il leva sur elle un regard qui semblait être un triste et doux reproche. Mais, au lieu de le railler comme il s'y attendait, Quintilia lui prit la main.

— Eh quoi ! des fleurs à la main de Giuliano ! lui dit-elle avec gaieté ; mais je crois que le monde est bouleversé, et tu m'apportes précisément les fleurs que j'aime, la rose turque et le Pompadoura qui enivre ! Donne, donne, Giuliano. Toi aussi, tu veux donc te rajeunir et te retremper ! Bien, mon fils, faisons-leur voir que le travail ne nous a pas rendus stupides, et que nos facultés ne se sont point émoussées comme nos plumes.

Quintilia, en disant ces folles paroles, embrassa son secrétaire intime sur les deux joues.

C'était la première fois, et il s'y attendait si peu que l'émotion faillit le jeter à la renverse. Sa tête se troubla, et il lui fut impossible de comprendre ce qui se passait autour de lui.

Un feu d'artifice fut tiré sur l'eau, et un grand souper qui sembla improvisé, mais que Galeotto et Ginetta tenaient prêt depuis longtemps, prolongea la fête assez avant dans la nuit. Saint-Julien suivit d'abord machinalement Quintilia ; il était encore sous l'impression délirante de ce baiser ; il ne songea qu'à la trouver belle dans sa nouvelle parure, gracieuse et spirituelle avec ceux qui venaient la complimenter. Mais peu à peu cet entourage de courtisans qu'il avait perdu l'habitude de voir se placer entre elle et lui, ce bruit qui ne lui permettait plus d'être seul entendu, ce mouvement qui semblait enivrer Quintilia, lui devinrent odieux. Il fut souvent tenté de quitter cette cohue et d'aller s'enfermer dans sa chambre. Un sentiment de jalousie inquiète et chagrine le retint auprès de la princesse.

VII.

— Mon ami, lui dit Galeotto le lendemain matin, vous avez été souverainement ridicule hier soir. Et pourquoi donc ? triste, pâle, et l'air consterné ! Prenez garde à vous. La princesse est en humeur de se divertir ; si vous ne vous amusez pas, vous êtes perdu.

— Perdu ! dit Saint-Julien. Comment et pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que vous l'ennuierez, mon ami. Comment ? Parce qu'elle oubliera jusqu'à votre nom.

— Où sommes-nous, mon Dieu ? dit Julien en passant sa main sur ses yeux, dans un sentiment d'invincible tristesse. Est-ce un rêve que

je fais? Tout est-il donc si changé depuis douze heures?

— Vous ne connaissez pas le monde, reprit le page; vous ne savez pas qu'il faut ne compter sur rien, être préparé à tout, et posséder vingt habits dans son magasin pour être toujours prêt à changer avec ceux qui changent.

— Mais expliquez-moi Quintilia; que m'importent les autres?

— Quintilia! dit le page en baissant la voix. Que je vous explique cette femme, moi!... Eh, mon ami, j'ai seize ans, je ne manque pas d'intrigue, d'ambition et d'une certaine intelligence. Je vois, j'entends, je n'essaie pas de comprendre; j'obéis, je devine ce qu'on va me commander. Il me semble que c'est quelque chose pour mon âge. Mais trouver la raison de ce que je vois, de ce que j'entends et de ce que je fais, c'est plus qu'il n'appartient à mon inexpérience et à ma jeunesse. C'est vous, monsieur le philosophe, qui devriez me donner la clé des énigmes autour desquelles je tourne comme une folle planète, sans savoir où me mène mon soleil.

— Je ne vous demande qu'une chose, dit Saint-Julien en fixant ses grands yeux tristes sur les yeux malins et brillans de Galeotto. Je

vois bien qu'il y a en elle deux femmes distinctes, une vraie et une artificielle; une qui est née ce qu'elle est, une autre que les hommes et le siècle ont formée : laquelle des deux est l'œuvre de Dieu ?

Le page eut sur les lèvres une contraction nerveuse comme s'il allait dire un mot cynique. Saint-Julien devina les deux syllabes qui erraient sur cette bouche moqueuse, et un frisson douloureux lui passa de la tête aux pieds. Mais le page se levant aussitôt, et changeant de manière et de langage avec cette facilité de courtisan qui était innée en lui : — Votre question n'a pas le sens commun, mon ami, lui dit-il en se promenant dans la chambre d'un air grave. Le sentiment et la métaphysique vous ont troublé le jugement. Est-ce que nous sommes *nés* quelque chose ? C'est bien assez d'être nés gentilshommes, canaille ou prince. Ce n'est pas Dieu qui préside à ces distinctions ; et pour notre caractère, c'est l'éducation et le hasard qui s'en mêlent. Si j'étais phrénologiste, je vous dirais quelles bosses du crâne de son altesse nécessitent les contradictions que vous voyez en elle ; mais, n'étant qu'un ignorant, j'aime mieux admirer ses cheveux noirs et recevoir sur mon pauvre front étroit et borné le baiser d'une bouche ducale....

En se rappelant le baiser qu'il avait reçu, Saint-Julien frémit et devint tour-à-tour rouge et pâle. Le page s'en aperçut, et s'arrêtant devant lui les bras croisés sur sa poitrine : — Mon ami, lui dit-il, tu es amoureux ; tu es perdu.

— Amoureux ? dit Julien troublé ; non, je ne le suis pas. J'aime ma souveraine avec vénération, avec....

— Tais-toi, tu extravagues, reprit Galeotto. Nous ne sommes plus au temps de la chevalerie ; aujourd'hui un gentilhomme et même un pâtissier peut épouser une princesse. Tu es amoureux, mais tu es fou.

— Épargnez-moi vos railleries, Galeotto.....

— Non, je ne raille pas. Hier, quand vous avez reçu ce baiser sur les joues, vous avez failli vous trouver mal. Pour un homme qui ne voudrait que parvenir, c'eût été d'un effet excellent. Ces timidités-là ont plus de succès ici, que les fatuités à la Lucioli. Ce n'est pas vous qu'on mariera à une duègne, et qu'on enverra prendre l'air à la campagne avec cinquante mille francs de rente et une momie ambulante comme mistress Vhite. Mais c'est vous à qui l'on mettra un collier de vermeil au cou, et qu'on laissera vieillir couché en rond sur un coussin, entre la biche tachetée et la levrette blanche.

— Mais quel rôle si important jouez-vous donc vous-même ici? dit Saint-Julien un peu piqué.

—Aucun, dit le page, mais je ne suis pas amoureux; et quand on me baise au front, je n'oublie pas que je suis un jouet, un petit animal domestique, un enfant condamné à ne pas grandir. Alors, en attendant que je sois un homme et qu'on s'en aperçoive, je rends à la Ginetta les baisers qu'on me donne. Fais comme moi, Giuliano. Ginetta est une belle et bonne fille.

Saint-Julien eut comme un éblouissement, et s'appuyant sur le bras de son fauteuil :

—O mon Dieu! s'écria-t-il avec angoisse, où m'avez-vous conduit! Dans quel antre de corruption m'avez-vous jeté?

Galeotto répondit par un éclat de rire à cette mystique apostrophe.

Le naïf Julien le regardait avec surprise et avec une sorte de terreur. Elevé aux champs, plein d'innocence et de candeur, il ne pouvait comprendre la précoce dépravation de cet enfant de la civilisation.

— Si jeune et si beau! continua-t-il en le regardant avec une sincérité de douleur qui augmenta la gaieté du page; avec un front si pur et tant de grace, être déjà si sec, si froid, si

raisonneur ! Avoir déjà vaincu l'amour et l'enthousiasme, et les sens ! avoir arrangé toute sa vie pour l'ambition, et n'avoir ni jeune cœur, ni folle imagination qui vous détourne du chemin ! Quoi ! pas même amoureux de la Ginetta ! Moqueur et méprisant sous les lèvres de celle-ci ; méfiant et froid sous les lèvres de l'autre !... Qu'aimez-vous donc, qu'aimerez-vous, vieillard de seize ans ?

— J'aimerai ! dit le page, j'aimerai l'argent et le pouvoir : l'argent, pour avoir de bons chevaux, de riches habits et des femmes dont je ne serai pas forcé d'être amoureux au point de me brûler la cervelle en cas d'abandon ; de ces femmes qui ont tout juste assez d'esprit pour nous donner un instant d'ivresse, seul bien que la femme puisse promettre et tenir ; menteuse et lascive qu'elle est de sa nature ! Le pouvoir, pour humilier les fourbes et les sots qui me flattent et me haïssent, pour jeter dans la poussière les faces orgueilleuses qui se baissent pour me regarder. Oui, oui, l'argent et le pouvoir ; tout homme qui n'est pas imbécile ou fou doit viser à cela et mépriser le reste.

— De qui tenez-vous ce principe ? dit Saint-Julien. Est-ce de vous-même, est-ce de Quintilia ?

—Oh ! toujours à cheval sur votre idée fixe ! Que m'importe Quintilia ? Croyez-vous que je veux pourrir dans ce misérable cabotinage de royauté ? croyez-vous que cette parodie de czarine et ces ombres de courtisans, et ces forteresses de pain d'épices, et cet appareil militaire qu'on a fait avec de la moelle de sureau et des grains de plomb, et ce palais qui servirait de surtout sur la table d'un banquier, et ces places dont ne voudrait pas le groom d'un pair d'Angleterre ; croyez-vous vraiment que tout cela m'attache et me séduise? C'est bon pour vous, vertueux prestolet qui vous croyez au sommet des grandeurs de ce monde, et qui prenez le théâtre de Polichinelle pour la Scala ou pour San-Carlo. Moins heureux que vous, je ne sais pas m'abuser ainsi ; je sens que l'univers n'est pas trop vaste pour mon activité, et j'étouffe dans ce poële où nous chauffons comme de pauvres marrons, qu'une femme tire du feu au profit du diable. Allons, Giuliano, suivez votre vocation, et ne vous effrayez pas de la mienne. C'est moi qui devrais m'étonner et me jeter à la renverse ; et interroger avec stupeur les étoiles fantasques, à la vue d'une candeur comme la vôtre. C'est vous, mon ami, qui êtes une exception, une rareté, une merveille dans ce siècle de

raison et d'égoïsme. Vous êtes peut-être un ange devant Dieu, mais les hommes à coup sûr vous montreraient à la foire, s'ils savaient ce que vous êtes.

— Que suis-je donc? s'écria Julien confondu de surprise.

— Voulez-vous que je vous le dise? vous ne vous en fâcherez pas?

— Non.

— Vous êtes un niais.

— Et Quintilia?

— Je vous le dirai quelque jour, si nous nous rencontrons à cent lieues d'ici.

VIII.

Une grande fête se préparait au palais. Jamais Julien n'avait vu un tel luxe et de si folles dépenses. Personne ne pouvait plus aborder la princesse s'il ne venait l'entretenir de chiffons, de lustres et de musiciens. Le pauvre secrétaire intime, étranger à toutes choses, errait pâle et triste au milieu de ce désordre, dans la poussière des préparatifs et dans la cohue des ouvriers. Trois jours entiers s'écoulèrent sans qu'il vît la princesse. Il tomba dans une noire mélancolie et pleura son beau rêve effacé, ses douces illusions perdues. Le matin de la fête, elle se souvint de lui, et le fit appeler pour lui remettre le costume qu'il devait porter ; elle lui donna

gravement les instructions les plus frivoles, lui demanda conseil sur la coupe des manches que Ginetta lui essayait; puis elle oublia sa présence et le laissa sortir sans s'en apercevoir.

Le bal fut magnifique. Grace à la plus bizarre et à la plus folle des inventions de la princesse, toute la cour représenta une immense collection de papillons et d'insectes. Des justaucorps bigarrés serraient la taille; de grandes ailes d'étoffe, montées sur du laiton imperceptible, se déployaient derrière les épaules ou le long des flancs; et l'on ne pouvait trop admirer l'exactitude des nuances, la forme des accidens, la coupe et l'attitude des ailes, et jusqu'à la physionomie de chaque insecte, reproduite par la coiffure du personnage chargé de le représenter. Le bon abbé Scipione, métamorphosé en sauterelle, gambadait agréablement dans son mince vêtement de crêpe vert tendre. Le pimpant Lucioli, emprisonné dans une écaille bombée de satin marron, et le ventre couvert d'un gilet rayé de noir et de blanc, représentait admirablement un hanneton de la plus grosse espèce connue. La grande et mince marchesa Lucioli, ex-mistress White, était fort brillante sous un long corps de velours noir et de grandes ailes de taffetas jaune rayé de bleu. Avec sa

longue face pâle , les déchiquetures de ses ailes et sa démarche péniblement folâtre, on l'eût prise pour ce grand papillon nommé Podalyre, qui est si embarrassé de sa longue stature, que les hirondelles dédaignent de le poursuivre, et le laissent se débattre contre le vent, pêle-mêle avec les feuilles jaunies et dentelées du sycomore. Le beau page Galeotto représentait le charmant papillon Argus ; les pierreries de toutes couleurs ruisselaient sur ses ailes de velours bleu tendre , doublé d'un satin nuancé de rose, d'abricot et de nacre. La Ginetta portait un corselet d'azur rayé de noir ; elle était coiffée de ses cheveux bruns relevés en grosses touffes sur ses tempes. Belle avec sa tête large et plate, mince dans son corsage étroit, folâtre sous ses transparentes ailes de crêpe, elle offrait le plus beau type de *demoiselle* qu'on eût vu depuis long-temps. Quant à Julien , on l'avait déguisé en *Antyope*, avec des ailes de velours noir frangées d'or.

C'était la princesse elle-même qui avait présidé au choix et à la distribution de tous ces costumes. Elle avait consulté vingt savans et compulsé tous les traités d'entomologie de sa bibliothèque pour arriver à une perfection capable de donner le délire de la joie au plus grave de tous les pro-

fesseurs d'histoire naturelle. Elle avait assorti chaque rôle, ou au moins chaque couleur, au caractère ou à la physionomie de chaque personnage. On voyait autour d'elle, de belles Vénitiennes déguisées en guêpes, en noctuelles, en piérides ; de brillans officiers convertis en cerfs-volans, en capricornes, en sphinx. On vit plusieurs jeunes abbés en fourmis et le majordome en araignée. On admira beaucoup le sphinx Atropos. La *manthe* précheresse eut un plein succès, et les femmes jetèrent de scris d'épouvante à l'aspect du grand bousier sacré des Égyptiens.

Mais, parmi ces cohortes aériennes, Quintilia se distinguait par la richesse et la simplicité de son costume. Elle avait choisi pour emblème le blanc phalène de la nuit. Sa robe et ses ailes de gaze d'argent mat tombaient négligemment le long de sa taille. Elle avait pour coiffure deux marabouts blancs qui, s'abaissant de son front sur chacune de ses épaules, représentaient fort agréablement deux antennes moelleuses.

Les salles étaient tapissées et jonchées de fleurs ; des échelles de soie, cachées dans des guirlandes de roses, étaient tendues le long des murs, ou suspendues aux voûtes. Les plus hardis grimpaient sur ces frêles soutiens, se tenaient

accrochés, les ailes pliées, au-dessous des plafonds, se balançaient entre les colonnes, ou s'élançaient de l'une à l'autre en agitant leurs ailes diaphanes. C'était un spectacle vraiment magique, et dont la nouveauté enivra Saint-Julien un instant. Mais des angoisses inattendues l'arrachèrent bientôt à ces naïves satisfactions. Quintilia, entourée d'hommages et de vœux, se livrait au plaisir d'être admirée, avec tant de jeunesse et d'enivrement, que Saint-Julien ne douta plus de l'erreur où six mois de retraite et de bonheur calme l'avaient plongé. Insensé ! se dit-il, comment ai-je pu croire que cette femme avait autre chose dans le cœur que la vanité de son sexe et l'orgueil de son rang? comment ai-je pu m'abuser à ce point sur la galanterie et le désordre qui règnent ici? Quel plaisir a-t-elle pris à me duper et à se duper elle-même sur de prétendus projets philanthropiques, sur les hautes ambitions d'une ame généreuse, lorsque le plus ardent de ses vœux, la plus enivrante de ses joies, c'est une fête ruineuse et le fade hommage des cours!

Et malgré ces tristes réflexions, il la suivait avec anxiété; il épiait tous ses regards; il se glissait à son insu sur tous ses pas. Lorsqu'elle semblait s'occuper d'un homme plus que d'un

autre, son cœur battait, sa tête s'égarait, il était prêt à faire une scène ridicule ; puis il s'arrêtait pour se demander compte de ses propres agitations, et pour s'effrayer de ressentir l'amour en même temps que l'aversion.

Dans le mouvement d'une walse, la coiffure de la princesse s'étant un peu dérangée, elle s'esquiva et entra dans ses appartemens pour la réparer. Elle ne voulut pas appeler à son secours Ginetta, qui était emportée par la danse au fond des salles du bal. Elle se retira donc seule et sans bruit dans son cabinet de toilette ; mais, au moment d'en fermer la porte, elle vit derrière elle une pâle figure : c'était Saint-Julien, qui l'avait suivie. Dans le délire de son chagrin, il s'était imaginé lui voir échanger un signe avec Lucioli, et il avait perdu la tête.

— Et que veux-tu, Giuliano ? lui dit-elle avec surprise, tu sembles triste ou malade ! As-tu quelque chose à me dire? Que puis-je faire pour toi ?

— Je vous dérange, madame, répondit-il d'une voix entrecoupée, ordonnez-moi de vous laisser seule.

— Non, reprit-elle avec une parfaite insouciance, assieds-toi sur ce divan, pendant que je

vais raccommoder ma plume, et si tu as quelque confidence à me faire, je t'écoute.

Julien s'assit et garda le silence. Quintilia, debout devant son miroir et lui tournant le dos, refit sa coiffure tranquillement. Quand elle eut fini, elle pensa à lui et le regarda dans sa glace. Il était prêt à se trouver mal.

Elle vint droit à lui, et lui prenant la main avec une assurance qui semblait partir de la bonté de son cœur au moins autant que de la hardiesse de son caractère : — Tu as quelque chose, lui dit-elle, tu souffres, tu es malade ou malheureux, lequel des deux ? Parle, je suis ton amie, moi.

Saint-Julien pencha son visage sur les belles mains de Quintilia et les couvrit de larmes.

— Tu es amoureux, lui dit-elle en les lui pressant par affection.

— Oh ! madame !

— Oui, n'est-ce pas ?

— Eh bien! oui !

— De qui ?

— Je n'oserai jamais.....

— C'est la Ginetta ?

— Non, madame.

— Alors c'est de moi ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! tant pis pour toi, répondit-elle avec un geste d'impatience, voisin de la colère. Tant pis pour nous deux.

Saint-Julien crut l'avoir blessée dans l'orgueil de son rang. — Pardonnez-moi, lui dit-il, je suis un sot et un insolent. Vous allez me chasser, mais je préviendrai vos ordres à cet égard; tout ce que j'aurais osé désirer, était un mot de pitié avant de perdre pour jamais le bonheur de vous voir.

— Eh ! mon Dieu, tu ne sais ce que tu dis, Saint-Julien. Je ne te chasserai pas, et si tu pars, ce sera bien contre mon gré. Tu me crois offensée, tu te trompes. Si je t'aimais, je te le dirais, et si je te le disais, je t'épouserais.

Saint-Julien fut tout étourdi de ce discours, et faillit se frotter les yeux comme un homme qui vient de rêver. Mais il sentit aussi tout ce que cette franchise avait de mortifiant pour lui. Il baissa les yeux, et balbutia quelques paroles.

— Allons, ne prends pas cet air désespéré. Vois-tu, Julien, tous les jeunes gens sont fats ou romanesques. Tu n'es pas fat, mais tu es romanesque. Te te crois amoureux de moi, tu ne l'es pas. Comment le serais-tu? Te ne me connais pas.

— Eh bien! madame, s'écria Saint-Julien,

vous avez raison en ceci. Je ne vous connais pas. Et si je vous connaissais, je serais ou radicalement guéri, ou décidément incurable. Je vous aimerais au point de me brûler la cervelle, ou je vous haïrais assez pour vous fuir sans regret. Mais le fait est que je ne sais point qui vous êtes, et l'incertitude où je vis me dévore. Tantôt je vous prie dans le secret de mon cœur, comme un ange de Dieu, et tantôt...... Oui, je vous dirai tout, tantôt je vous compare à Catherine II.

— Sauf les meurtres, les empoisonnemens et autres misères semblables, qui, après tout, ne constitueraient pas une grande différence ? dit la princesse avec une froide ironie. Alors prenant son éventail de plumes, elle s'assit en ajoutant avec un calme dérisoire : Continuez, monsieur le comte, j'écoute votre harangue.

— Raillez-moi, méprisez-moi, dit Julien au désespoir, vous avez raison, traitez-moi comme un fou, je le suis. Et que m'importe votre colère ? Que m'importe votre mépris ? Au moment de vous perdre à jamais, et ne risquant plus rien, je puis bien tout vous dire.

— Dites, Julien, répondit-elle tranquillement.

— Eh bien ! je vous dirai, madame, que

cela ne peut pas durer, et qu'il faut que je parte. Vous me traitez avec confiance, et je n'en suis pas digne. Vous m'accablez de bontés, et je suis ingrat. Au lieu de me borner à vous servir et à vous chérir en silence, je m'inquiète de toutes vos actions. Je vous soupçonne des plus infâmes turpitudes. Je vous épie, comme si j'étais chargé de vous assassiner. Je questionne vos gens, j'interroge vos regards. Je commente vos paroles. Je hais votre parure. Je voudrais tuer tous ceux qui vous admirent. Je suis jaloux, jaloux et méfiant ! Moquez-vous ! oh ! oui, moquez-vous ! Je me moque de moi-même bien plus amèrement que personne ne le fera ! Depuis trois jours surtout, je suis fou, complètement fou. Je suis à chaque instant sur le point de vous adresser des reproches et de vous demander compte de mes tourmens ! Moi à vous ! moi votre valet !.... Madame, je sais que je suis votre valet....

— Vous prenez trop de peine, interrompit la princesse. Je ne pense pas à vous humilier, ces moyens sont bons pour qui n'en a pas d'autres. Vous n'êtes point mon valet, monsieur, et vous ne le serez jamais. Je croyais m'être expliquée assez clairement tout à l'heure à cet égard. D'ailleurs, quand même vous le seriez, il y aurait un cas où vous auriez le droit de me

parler comme vous le faites. Savez-vous lequel ?

— Dites , madame , je n'ai plus peur. Je suis perdu !

— Je vous le dirai sans colère et sans mépris. Ce cas , Julien , c'est celui où je vous aurais encouragé pendant seulement... combien dirai-je? cinq minutes ?... Est-ce trop?

— Votre moquerie est sanglante , madame , et je l'ai méritée ! Non , vous ne m'avez pas encouragé pendant cinq minutes ; vous ne m'avez pas adressé un regard, pas une syllabe qui m'ait donné droit d'espérer....

— A moins que vous n'ayez pris pour des preuves de mon amour ou pour des avances de ma coquetterie, les attentions et les soins d'une honnête amitié , les témoignages d'une loyale estime... On m'avait souvent dit que les femmes au-dessous de cinquante ans n'avaient pas le droit d'agir comme je le fais ; que la franchise ne leur servait à rien ; que leur témoignage n'était pas reçu devant la prétendue justice du bon sens : j'en avais fait l'expérience.... mais avec qui ? avec des sots et des lâches. Je vous prenais ponr un homme capable de me juger.

— Madame , madame , vous êtes injuste. Vous m'avez interrogé d'un ton d'autorité, vous avez été au-devant de mes vœux. Tout mon tort

est donc de n'avoir pas menti, quand vous m'avez dit tout à l'heure : Si tu es amoureux, c'est de moi.

— Votre tort n'est pas de me le dire, Julien, mais c'est de l'être.

— Croyez-vous donc que de tels sentimens se commandent ?

— Peut-être! Si j'étais homme, je serais l'ami de Quintilia. Je la comprendrais, je la devinerais, et je l'estimerais peut-être !....

— Eh bien ! laissez-moi vous comprendre, dit Julien en se jetant à genoux sans s'approcher d'elle, et peut-être pourrai-je être votre ami en même temps que votre sujet.

— Monsieur le comte, dit la princesse en se levant, je ne rends compte de moi à personne. Depuis long-temps j'ai appris à mépriser l'opinion des hommes. N'avez-vous pas lu la devise de mon blason : *Dieu est mon juge !*

Elle sortit, et Julien, toujours à genoux, resta atteré à sa place.

IX.

Quand il fut revenu de sa première consternation, il tomba dans le désespoir, et cachant son front dans ses mains :

— Malheureux fou! s'écria-t-il, est-il possible que tu aies fait ce que tu as fait, et dit ce que tu as dit! Comment! c'est toi qui es là, dans le cabinet de toilette de la princesse? qui t'a amené ici? comment as-tu osé? au milieu de quel vertige as-tu trouvé tant d'insolence, et où as-tu pris tout ce que tu as dit d'orgueilleux et d'insensé? Quoi, voici le dénouement d'une vie si belle, d'un bonheur si grand? Tu as été pendant six mois le roi du monde, et te voilà méprisé, chassé!... ou, ce qui sera pire encore,

toléré peut-être comme un écolier ridicule, comme un cuistre sans conséquence, relégué parmi les subalternes au-dessus desquels on t'avait élevé! Ah! partons, partons! fuyons ces angoisses, ces incertitudes sans fin, ces doutes cuisans... En parlant ainsi, il restait cloué à sa place et pleurait comme un enfant.

— Tu t'affectes trop, lui dit tranquillement Galeotto qui était entré sans qu'il s'en aperçût, et qui l'écoutait divaguer. Je t'apporte déjà une meilleure nouvelle. Son altesse te défend de sortir du palais et t'ordonne de venir lui parler dans sa chambre demain, après le bal.

— Quoi! s'écria Saint-Julien, elle t'a dit?...

— Ce que je te dis, rien de plus. Mais il me semble que c'est assez clair pour que je sache tout ce qui s'est passé. Tu as risqué la déclaration? Eh bien! tu n'a pas eu tort. Qui sait? ta bonne foi peut te servir plus que l'esprit des autres. Qu'as-tu à me regarder d'un air effaré? Son altesse s'est fâchée sérieusement, à ce qu'il paraît? Cela vaut mieux après tout que le calme de la raillerie; elle avait l'air sombre en rentrant au bal, et bien qu'elle se soit mise tout de suite à danser avec le duc de Gurck, la danse a langui pendant trois minutes; on se battait les flancs pour avoir l'air de ne pas voir le front

courroucé de la souveraine ; mais le fait est que personne ne pouvait en détourner les yeux. Oh ! les princes sont un centre d'attraction magnétique ! Être prince ! c'est magnifique en vérité. Il n'y a qu'une chose que j'aime mieux, c'est d'être page et d'en rire !...

Saint-Julien ne l'écoutait pas. Galeotto le prit par le bras et l'entraîna dans les jardins.

— Écoute, lui dit-il quand ils furent seuls ensemble, je suis ton ami et veux te servir. Es-tu réellement amoureux ?

— Moi ? dit Saint-Julien moitié par fierté, moitié par délire, je ne le suis pas ! Comment peut-on être amoureux d'une femme qu'on ne connaît pas ?

— Oh bien ! j'aime à t'entendre parler ainsi. En ce cas, tu as des idées plus saines que je ne pensais ; mais à quoi vises-tu ici ? quoi qu'il t'arrive, cela ne peut pas te mener bien loin. Personne n'a fait son chemin avant toi, et tu ne le fera pas non plus.

— Explique-toi ! au nom du ciel !...

— Tu veux être l'amant de la princesse ?

Saint-Julien fit un geste d'horreur que le page ne vit pas.

— Tu veux, continua-t-il, régner sur ce petit domaine, commander à ces petits grands

seigneurs ? C'est peu de chose, mais encore c'est mieux que rien , et pour un bachelier gentillâtre cela peut sembler assez joli pendant quelque temps. Eh bien ! prends garde , car il y a dix à parier contre un que tu ne règneras ici sur rien et sur personne. On peut plaire , mais non gouverner ; on peut remonter fièrement le col de sa cravate , mais à quoi bon si l'on a quelque chose de plus dans la tête qu'un frivole amour ? Avec cette femme , il n'y a pas d'avancement possible ; on n'est jamais que son amant , c'est-à-dire son très humble serviteur. C'est à toi de savoir si tu veux consacrer tant de soins et de peines à ce résultat , où bien d'autres t'ont devancé , où bien d'autres te succèderont.

Ce discours refroidit tellement l'imagination du pauvre secrétaire intime , qu'il se sentit capable de parler le même langage que Galeotto. Il espéra s'éclairer enfin , en feignant de partager ses idées.

— Il faut, avant de te répondre, que je réfléchisse, répliqua-t-il. Mais pour réfléchir à coup sûr , il me faudrait des renseignemens historiques plus détaillés que ceux que j'ai. Peux-tu me les fournir et le veux-tu ?

— Oui , car j'ai pitié de ton embarras ; et si

tu me trahis quelque jour, j'aurai ma revanche, je tiens ton secret.

Saint-Julien frémit de la situation où sa dissimulation le plaçait ; néanmoins il continua.

— Eh bien ! dit-il, raconte-moi un peu la vie de madame Cavalcanti.

— Pour cela, non !

— Comment, tu refuses ?

— Je me récuse. Je ne sais rien, et personne ne sait rien, si ce n'est la Ginetta. Encore j'en doute. Ou la bouche de cette fille est un cercueil, ou bien la princesse jette au feu tous ses bonnets dès qu'elle leur trouve l'air de savoir ses pensées. Je te dirai tout ce que je sais, et ce ne sera pas long. Je te dirai tout ce que je présume, et ce sera logique. Elle fut mariée à douze ans par procuration et devint veuve sans avoir jamais vu la figure de son mari. Ce fut heureux pour elle : il était laid et bête. Le gentilhomme chargé d'épouser la princesse par procuration s'appelait Max, tout court. Il était bâtard de je ne sais quel roitelet d'Allemagne. Il avait douze ans comme la princesse. Ce fut une cérémonie plaisante, à ce qu'on dit. Les deux enfans étaient, à ce que raconte emphatiquement l'abbé Scipione, chamarrés d'ordres de tous les pays, de diamans et de broderies ;

graves comme des portraits de famille, beaux comme des anges, à ce que prétend mistress White. Ils jouèrent à la poupée en sortant de l'église et mangèrent des bonbons pendant tout le bal. Je ne sais par suite de quels arrangemens diplomatiques le bâtard Max passa trois ans à la cour des Cavalcanti. Au bout de ce temps, il fut banni et presque chassé *con furore,* par les parens de la princesse. Mais la princesse devenue veuve et orpheline...

— Rappela Max, dit Julien.

— Pas du tout, elle l'oublia, et aima je ne sais lequel de ses pages; dans ce temps-là les pages étaient en faveur apparemment. Oh! les temps sont bien changés! — Ensuite, ensuite, que sais-je? qui n'aima-t-elle pas? — Galeotto garda le silence un instant; puis il ajouta: Penses-tu qu'elle ait jamais aimé quelqu'un?

— Je deviendrai fou, dit Julien, ou plutôt je le suis déjà, car il me semble que les autres le sont. Galeotto, que faut-il que je pense de toi? veux-tu m'insulter? as-tu envie de te battre avec moi? parle!

— Vive la Vierge! qu'est-ce que nous avons donc bu? dit Galeotto; nous sommes tous ivres-morts, et nous extravaguons d'une manière déplorable. Laisse-moi rassembler mes idées, qui

s'envolent, comme des flocons de duvet, au souffle de tes paroles. Que t'ai-je dit ? ce que je pouvais te dire. Crois-tu qu'excepté la Ginetta il y ait ici quelqu'un qui puisse avoir de meilleurs renseignemens que moi? Eh bien ! cherche, questionne, regarde, écoute aux portes ; et si tu apprends quelque chose, viens m'en faire part ; car moi aussi je suis curieux, et souvent je suis vraiment en colère de ne pouvoir regarder au travers de tous ces réseaux l'espèce de moucherons dont se nourrit l'araignée. Eh bien ! je ne vois rien, je ne sais rien ; voilà ce que je puis t'affirmer. Ici personne ne parle, par la raison que personne ne pense. On croit aux intrigues de la princesse ou on n'y croit pas, c'est tout un. Personne n'a assez de principes pour apprécier sa vertu, personne n'a assez d'esprit pour profiter de ses vices ; car est-elle la plus austère ou la plus perverse des femmes, nul ne le sait, et nous ne le saurons peut-être jamais. De telles femmes devraient être marquées au front d'un zéro pour montrer qu'elles sont en dehors de l'espèce humaine, et qu'il faut les traiter comme des abstractions.

— Mais pourquoi ! s'écria Julien, pourquoi ! pourquoi !

— Parce qu'elles ne disent rien, ne font rien,

ne pensent rien, et ne sentent rien comme les autres. Ce sont des natures forcées, des intelligences dépravées, des mots détournés de leur sens, des cordes détendues qui n'ont plus de ton appréciable à l'oreille. Ce sont des êtres faussés, des énigmes sans mot, des arabesques diaboliques, des figures comme on en voit dans les rêves d'une digestion pénible, ou dans les élucubrations bachiques d'après souper. Ce sont des paysages comme ceux que la gelée applique sur les vitres; on y voit de tout et on n'y voit rien.... En un mot, ce ne sont pas des hommes, ce ne sont pas des femmes; ce sont des cuistres.

— Vous avez peut-être raison, dit Saint-Julien étonné.

– Ce sont des êtres, continua le page, qui aiment et qui n'aiment pas; aujourd'hui jouant un rôle, demain un autre; tantôt poètes, tantôt philosophes, tantôt métaphysiciens. Cela n'a pas d'âge, pas de caractère, pas de sexe, et cela se sauve par des prétentions et des singeries de royauté.

—Vous haïssez donc cette femme? dit Saint-Julien.

—Je ne puis ni la haïr ni l'aimer; elle n'existe pas pour moi. C'est une chose, et non une

personne ; une chose curieuse, bizarre, amusante parfois ; c'est une chose couronnée, voilà tout. On s'incline devant le diadème ; mais le cerveau ne serait pas bon à gouverner un couvent de petites filles.

— Eh bien ! je crois que vous vous trompez ; je crois qu'il commanderait bien une armée. C'est là sans doute une femme incapable de tout ce que j'aime dans une femme, mais propre à ce que j'admire dans un homme. Elle est peut-être susceptible d'héroïsme ; que nous importe à nous, qui ne sommes ni rois ni généraux ?

— Si j'étais général ou roi, reprit le page, je n'en serais que plus absolu dans mon ménage, et je voudrais bien voir que ma sœur, ma maîtresse ou ma mère, vînt commander à mes soldats ou à mes sujets ! Mais, sois tranquille, les hommes maintiendront en bride le beau sexe qui se révolte, et la loi salique deviendra une mesure de sûreté universelle. Je dis mesure de sûreté, parce qu'avec des femmes-rois, quelles qu'elles soient, Messalines ou pédantes, on n'est pas bien certain de s'éveiller tous les matins.

— Au moins, avec celle-ci, dit Saint-Julien, effrayé de ce que le page semblait faire pressentir, il n'y a point lieu à de semblables craintes.

— Ne l'as-tu pas trop grièvement offensée au-

jourd'hui, Saint-Julien? dit le page en baissant la voix; tâche d'obtenir ton pardon, ou plutôt va-t'-en, car peut-être.....

— Galeotto, parle; est-elle ainsi? prouve-le-moi, et je ne l'aimerai plus, je ne souffrirai plus.

— Je serais franc avec toi si tu l'étais avec moi, mais peut-être ne l'es-tu pas!

— Comment?

— Peut-être me fais-tu parler depuis une heure sur des choses que tu sais mieux que moi?

— Me prenez-vous pour un lâche espion?

— Non, maisje suis sans expérience, moi; je suis né prudent; le peu de choses que j'ai vues dans ma vie n'a pas été propre à me rendre bienveillant. Je n'ose croire à rien; je crains pardessus tout d'être dupe, et par conséquent ridicule. J'aime mieux arranger tout pour le pire dans mon imagination: si je suis détrompé, alors tant mieux; si je ne le suis pas, j'aurai donc bien fait de me tenir sur mes gardes.

— O cœur froid! esprit sombre! dit Saint-Julien; sous cet extérieur gracieux, avec ces joyeuses manières, tant de fiel et de mépris pour tous! Mais en quoi ai-je mérité votre méfiance? que m'avez-vous vu faire de mal?

— Rien ; aussi je ne t'accuse de rien. Seulement je me dis parfois que tu n'es peut-être pas aussi simple que tu veux le paraître , et que tu affectes de ne rien deviner, afin qu'on t'apprenne tout. Voyons, jure sur ton honneur, es-tu l'amant de la princesse?

— Sur mon honneur, je ne le suis pas.

— La Ginetta prétend la même chose ; mais c'est une menteuse si rusée ! Cependant la chose est bien invraisemblable, Julien. Quoi ! tu lui as plu si vite ; elle t'a ramassé sur le chemin pour ta jolie figure ; elle t'a fait souper avec elle , à Lyon , le soir même , après avoir envoyé Lucioli je ne sais où ; puis elle a marié tout à coup, et éloigné d'elle, ce pauvre favori qui , depuis un an , la suivait partout. Et voilà six mois que vous êtes enfermés ensemble, tête-à-tête, du matin au soir ; et avec ses manières libres , son ton cavalier ,son sang-froid cynique, elle t'aurait laissé pâlir et soupirer en vain! Et vos graves travaux (auxquels je ne crois guère) n'auraient pas été interrompus de temps en temps par des épanchemens plus doux ! Allons, allons, Julien, vous l'avez fâchée aujourd'hui ; vous vous serez conduit comme une fille de village avec un officier de garnison ; vous lui aurez demandé le mariage.... Mais hier , mais ce matin encore ,

vous sembliez être bien en faveur, et je pensais que j'étais un niais, moi qui vous avais conseillé l'audace. J'ai souvent ri de votre émotion, de votre timidité, Saint-Julien; et peut-être était-ce vous qui, à ces heures-là, vous divertissiez à mes dépens.

— Comment l'aurais-je fait, et pourquoi?

— Pourquoi? parce que je vous ai peut-être laissé prendre une place que j'aurais dû occuper. Voyons, franchement, est-ce que je ne devrais pas être son amant, moi?

— Je vous dirai ce que vous venez de me dire : sais-je si vous ne l'êtes pas?

— Vive Dieu! s'écria le page gaiement, je ne le suis pas! et mort-Dieu! j'en enrage, ajouta-t-il d'un ton demi-plaisant, demi-colère. Fiez-vous à moi, Saint-Julien, car voici que je m'épanche avec vous; je me laisse aller jusqu'à me moquer de moi-même.

— Je ne me moquerai pas, dit le bon Julien avec douceur, d'une erreur que j'ai partagée. Vous êtes amoureux aussi de la princesse?

— Moi! non pas, s'il vous plaît; parlez pour vous, je vous en prie.

— Mais vous l'avez été?

— Per Bacco! jamais que je sache! amoureux de cette reine de Saba! Quand j'avais douze

ans, elle me faisait une peur de tous les diables avec ses yeux noirs et son nez aquilin ; à présent elle me donne des nausées d'ennui avec ses affaires d'état, ses conversations esthétiques, ses papillons et son latin. Après cela, elle est jolie femme ; et je ne vous blâme pas d'être amoureux d'elle. J'aurais été bien aise d'être son favori, parce que j'aimerais assez à faire le petit prince pendant quelque temps ; mais elle m'a toujours fait l'honneur de me traiter comme un enfant en sevrage ; et, soit mépris, soit affectation, elle s'obstine perpétuellement à rabattre cinq ou six ans de mon âge véritable. J'ai une manière de m'en venger : c'est de la gratifier de cinq ou six ans de trop auprès de tous les étrangers qui me demandent son âge à l'oreille.

— Vous voyez bien cependant, dit le mélancolique Julien, qu'on peut vivre dans son intimité pendant des mois et des années, sans être aussi heureux que vous le supposez.

— Oh ! la belle preuve ! me prenez-vous pour un fat ? ne sais-je pas bien qu'en effet je n'ai pas trop l'air d'un homme ? Vous commencez à avoir de la barbe au menton, vous ! Dieu sait si j'en aurai jamais.... Et cependant vous n'êtes pas un roué. Allons, décidément je vous crois, vous n'êtes pas son amant, mais vous voulez l'être.

— J'y renoncerais aisément si vous me disiez tout ce que vous savez.

— Le reste de l'histoire de Max?

— Qu'est-ce donc que le reste de cette histoire?

— C'est, comme tout ce que je sais, un bruit mystérieux, un soupçon vague, rien de plus.

— Mais encore? est-ce que cela aurait rapport aux affreuses idées de meurtre et de poison qui m'ont passé par la tête tout-à-l'heure en vous écoutant?

— Oui, Julien, ce fut, dit-on, une disgrace un peu plus sérieuse que celle de Lucioli. Mais permettez que je remette ces trois mots à demain; et puisque nous sommes dans la même position à peu près l'un et l'autre, unissons-nous et donnons-nous la main.

— Contre qui? dit Julien.

— Contre l'hypocrisie féminine, répondit Galeotto. Vous êtes amoureux et maltraité, moi j'étais prétendant, et j'ai été oublié. Il faut que nous sachions si nous sommes sacrifiés à ces butors d'officiers autrichiens qui dansent là bas tout bottés, ou à ces Parisiens crottés, pour lesquels son altesse quitte une fois tous les ans son *vaste empire* et notre beau climat. Il faut que nous sachions si nous avons affaire à Mi-

nerve, la pâle et pédante déesse, ou à l'impure Vénus. Pour moi, je suis outré de tourner en vain depuis des années autour d'un cercle mystérieux que je n'entame jamais d'une ligne, sans être aussitôt rejeté d'une ligne en dehors. Je suis furieux de savoir tous les secrets de toilette de la Ginetta, et de n'avoir pu tirer de sa bouche scellée un mot qui apaise ma curiosité. Mais quel rôle est-ce donc que je joue ici ? Voilà un joli page, qui ne sait rien, qui ne découvre rien, qui ne se glisse pas par le trou de la serrure comme un lutin, qui ne surprend pas les paroles confiées à l'oreiller, qui ne prélève pas ses droits sur la beauté avant d'introduire l'amant dans le boudoir couleur de rose ! Un brillant page, ma foi ! qui remet des lettres comme un simple valet, sans savoir si ce sont des ordonnances de police ou des billets doux. O siècle ! ô abrutissement ! Allons, allons, il faut savoir. Jure-moi de me dire tout ce qui t'arrivera. Je te jure de te dire tout ce que je découvrirai.

Julien, étourdi de son babillage, épuisé de conjectures et ne sachant plus à qui se vouer, jura tout ce que voulut Galeotto et retourna au bal.

X.

Il eut soin de ne pas se montrer devant la princesse, et se contenta de rôder autour de la salle où elle se tenait, tantôt la regardant walser au travers des guirlandes enlacées aux colonnades, tantôt s'enfonçant sous les galeries où les lumières commençaient à s'éteindre, à la suite de quelques groupes mystérieux qui semblaient s'occuper d'affaires plus graves que la danse et la musique. Saint-Julien, transformé volontairement en espion, était triste et mal à l'aise. C'était la première fois qu'il voulait arriver à la connaissance de la vérité par des moyens que sa conscience désavouait. En même temps il trouvait dans l'agitation de la curiosité

quelque chose d'aiguillonnant et d'inconnu qui n'était pas sans plaisir.

Il se sentait un peu blessé d'avoir été traité comme un enfant, d'avoir vécu six mois enfermé dans un coin de palais, où lui seul peut-être ignorait ce qu'il avait intérêt à savoir. Maintenant il croyait travailler à une belle vengeance, il croyait presque remplir un devoir envers lui-même, en repoussant de toute sa force des convictions qui l'avaient rendu heureux, mais qui peut-être l'avaient trompé. Saint-Julien avait à un degré éminent cette morgue brutale que nous avons tous à l'égard des femmes. Nous ne voulons les estimer qu'autant que le monde les estime, et nous rougirions d'être seuls à leur rendre justice. Chez Julien, la méfiance, propre aux caractères timides et concentrés, et cet orgueil presque monastique qui est comme un revers de médaille chez les hommes austères, ajoutaient une nouvelle force à sa résolution. Sombre, honteux et palpitant, il croyait sortir d'un rêve, et regardait comme autant de choses nouvelles tout ce qui se passait autour de lui. Il ne pouvait entendre murmurer à son oreille une phrase insignifiante, sans y chercher un sens profond et une lumière inconnue. Il croyait voir sur tous les visages qui le regardaient,

une expression de sarcasme ou de mépris. Il fallait qu'il fût étrangement troublé, car rien n'était plus compassé, plus prudent et plus grave que toute cette petite cour imbue de principes d'obéissance passive, et pénétrée des avantages positifs de sa dépendance. Saint-Julien, bien convaincu qu'il ne tirerait aucun éclaircissement de tous ces valets, se mit à observer de près les figures étrangères. Celles-là n'étaient pas moins composées devant la princesse ; mais peut-être ces vassaux des autres maîtres se permettaient-ils *in petto* une manière de voir quelconque sur madame de Cavalcanti.

Saint-Julien avait remarqué, dès le commencement du bal, les assiduités du duc de Gurck, jeune et beau Carinthien qui était arrivé la veille à la résidence, et en l'honneur de qui, se disait-on tout bas, la superbe fête avait été ordonnée. Il remarqua depuis que la faveur du duc pâlissait sensiblement, que sa conversation s'appauvrissait, que ses bons mots baissaient de plus en plus, que sa walse se ralentissait; enfin que dans le cercle étincelant où, comme un radieux soleil, Quintilia entraînait ses dociles planètes, l'astre du charmant comte de Steinach brillait d'un éclat plus vif, et l'étoile pâlie du duc allait toujours s'éloignant du centre d'attraction

comme un monde abandonné du céleste foyer de vie et de lumière. En deux mots, le comte de Steinach était entré dans l'orbe de Mercure, et le duc de Gurck accomplissait péniblement la vaste et froide rotation de Saturne.

Saint-Julien vit le duc frapper doucement l'épaule de Shrabb, son conseiller privé, et un instant après, tous deux, s'esquivant par un côté différent, avaient disparu de la salle.

Saint-Julien suivit avec précaution Gurck, qui était sorti le dernier. Il le vit rejoindre son compagnon au bord de la pièce d'eau, et protégé par les sombres bosquets du parc, il entendit la conversation des deux Autrichiens.

—Eh bien! dit Shrabb, je crois que notre mission est terminée, et que Steinach l'emporte sur nous.

— Je pourrais désespérer comme vous, dit le duc d'un ton piqué, si je ne m'intéressais dans cette affaire qu'aux projets de notre maître; mais il s'agit pour moi d'une ambition plus personnelle. La princesse est éblouissante, et après m'être chargé par soumission d'un rôle dont j'ignorais les avantages, je soutiendrai désormais ce rôle pour mon compte.

— J'entends! pour votre gloire, dit Shrabb.

— Et pour mon plaisir, dit Gurck.

— Et si elle se moque de Steinach et de vous? reprit Shrabb.

— Nous avons toujours un moyen, répliqua Gurck, c'est de redemander l'*homme anéanti*.

— Mais elle dira qu'elle n'a pas de comptes à nous rendre, qu'elle ne sait ce qu'il est devenu.....

— Je la sommerai au nom de mon souverain de représenter la personne de Max, ou les preuves de sa mort.....

— Mais enfin, c'est une exigence absurde et injuste; elle répondra que...

Ici la voix de Shrabb fut affaiblie par un coup de vent qui passa au bord de l'eau, et comme les deux interlocuteurs s'éloignaient de Saint-Julien, il n'entendit plus que cette phrase de Gurck, commencée d'une voix brève, mais dont le vent emporta le reste...

— Trois cents cavaliers qui sauront bien réduire......

Ils gagnèrent en marchant un endroit découvert où la lune commencait à donner. Saint-Julien n'osa les suivre et prit le parti de retourner au bal. Comme il montait le grand escalier, il rencontra Galeotto qui le cherchait. Celui-ci l'emmena au fond de la galerie, et lui dit d'un air triomphant:

— Vivat ! je viens de découvrir un secret d'état.....

— Et moi, dit Julien, je viens d'entrevoir un mystère d'iniquité, et je reste glacé d'horreur au bord du précipice, n'osant me pencher pour y regarder.

— Oh ! oh ! reprit Galeotto, ton histoire me paraît plus grave que la mienne. Qu'est-ce ? qu'as-tu appris ? Raconte le premier.

Saint-Julien rapporta mot pour mot ce qu'il avait entendu. — Ceci ne m'apprend rien, dit le page. Je sais tout ce qu'on pense de la disparition de Max, et ces gens-là ne sont pas mieux informés que nous. Quant aux projets de M. de Gurck et de son très gracieux souverain, je vais te les expliquer. La petite principauté de Monteregale, que nous avons le bonheur d'occuper sous les lois augustes de notre adorable princesse.....

— Fais-moi grace de tes phrases et va au fait.

— Je viens d'entendre parler diplomatie, je ne peux m'exprimer autrement. Cette charmante principauté, quoique enfouie comme un diamant dans les rochers tyroliens, a eu l'honneur d'attirer les regards d'un voisin puissant qui n'en a que faire, mais qui, étant sans doute

embarrassé de récompenser toutes ses créatures, a pensé naturellement à en coiffer quelqu'une avec ce joyau. A cet effet, on a envoyé ici le comte de Steinach, homme irrésistible de profession, qui doit subjuguer la princesse, l'épouser, et devenir notre très gracieux seigneur. D'un autre côté, un autre voisin non moins puissant voudrait faire entrer dans je ne sais quelle prétendue ligue d'alliance, tous les principicules de l'état lombard. Sachant que notre Quintilia est, après tout, une femme volontaire et opiniâtre qui ne manque pas d'influence sur ses petits voisins, il a employé, pour déjouer les projets du comte de Steinach dont les opinions lui seraient contraires, l'inimitable duc de Gurck et son auxiliaire le profond Shrabb. Ces deux héros doivent, l'un par son encolure magnifique, l'autre par son éloquence entraînante, détourner la princesse d'une autre alliance que celle de leur maître. Or, pour résumer cette importante complication, je t'annonce que la princesse, objet de ces entreprises gigantesques et de ces graves combinaisons, est placée entre deux feux, le comte de Steinach et le duc de Gurck, qui tous deux aspirent au bonheur d'être ses amis intimes. Ce qui prouve que tu n'as pas pris absolument le temps convenable

pour lui faire ta déclaration, et qu'après six mois passés dans un respectueux tête-à-tête dans le cabinet particulier de son altesse, monsieur le secrétaire intime n'aurait pas dû attendre précisément le jour où madame prend ses habits roses, et jette par-dessus les toits sa plume et la clé de son cabinet, pour aller danser déguisée en phalène avec deux princes étrangers parfaitement brodés et admirablement impertinens...

—Mais comment, dit Julien cherchant à arracher son dépit de son cœur, as-tu fait pour découvrir toutes ces choses?

— J'ai été séduit.

— Comment cela?

— Je me suis vendu.

— Juste ciel! qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire que j'ai fait semblant de me vendre. J'ai bavardé à tort et à travers avec le page du comte de Steinach; je lui ai inspiré de la confiance, je lui ai fait dire ce qu'il me fallait savoir pour deviner le reste. Et puis, j'ai fait semblant d'être pénétré d'admiration pour la chevelure et les manchettes du comte, d'avoir conçu la plus haute estime pour son jabot, enfin d'être fasciné par lui, de le désirer ardemment pour souverain, de lui être tout

dévoué , etc., si bien que le page, enchanté de me voir dans les intérêts de son maître et s'exagérant beaucoup mon crédit auprès de la princesse, doit me présenter au comte dès demain, et lui faire agréer mes services. Enfin je vais donc remplir mon rôle de page, tel qu'il est tracé dans toutes les chroniques, drames, ballades et romans! Je vais donc remettre les billets d'un galant chevalier, chanter ses romances aux pieds de ma souveraine, et faire l'éloge de sa valeur dans les combats! Comme je vais m'en donner et m'amuser d'eux tous! *à l'opra!* Julien, tâche de devenir l'auxiliaire du duc, et ce sera une comédie à en mourir de rire.

— Je ne suis pas assez spirituel pour feindre, dit Julien, d'ailleurs tu me dis que tu t'es vendu...

— Oh! doucement je te prie. Le page m'a promis monts et merveilles de la part du comte. J'ai fait semblant d'accepter, mais je ne suis pas Italien à ce point-là. Je dois déjà recevoir demain un très joli cheval dont j'ai paru prendre envie ; je le rendrai certes au comte quand j'aurai réussi à faire manquer son mariage, mais je me servirai si bien du palefroi, qu'il aura à peine la force, quand je le rendrai, d'aller des écuries de monsieur le comte à l'abattoir.

— Mais cette histoire de Max! dit Julien préoccupé.

— Ah! tu n'as en tête que des idées lugubres ; amusons-nous aujourd'hui, sauf à nous envoler comme lui par les airs demain matin!...

XI.

Lorsque Julien rentra dans le bal, il remarqua un personnage qu'il n'avait pas encore vu. C'était un très joli scarabée appelé par les entomologistes *criocère du Lys*. Il est d'un beau rouge luisant avec une face très effilée et fort spirituelle. Les personnes qui l'ont examiné au microscope lui ont reconnu plusieurs protubérances avantageuses et un regard plein d'affabilité. Ce scarabée produisait dans le bal une très grande sensation, non pas tant à cause de son corselet dont la perfection effaçait tous les autres, mais à cause de son visage qui était miraculeusement imité. Il portait un masque si semblable à la nature, que le professeur d'his-

toire naturelle de la cour se frotta l'œil gauche, et se demanda s'il n'avait pas devant la pupille le verre de son excellentissime microscope garni d'un véritable criocère. S'étant bien convaincu que ce gigantesque scarabée était vraiment devant lui dans des proportions réelles et palpables, il tomba dans une sorte de délire, et se redressant sur son fauteuil, il s'écria en pâlissant et en levant ses mains jointes au-dessus de sa tête : — Pardonne-moi, ô maître de la nature, pardonne-moi, puissant créateur, la mort de tant d'insectes inoffensifs ! Oui, j'en conviens, j'ai massacré ses plus innocens papillons! j'ai percé d'une épingle, et condamné à un épouvantable supplice les plus irréprochables coléoptères ! mais je ne l'ai fait ni par haine, ni par vengeance ; j'en prends à témoin la lumière du soleil, ou pour mieux dire, celle de la lune qui doit être levée, car il est deux heures trente-cinq minutes dix-sept secondes, et dans cette saison...

— Pour l'amour du ciel, remettez-vous, mon cher maître Cantharide, s'écria la princesse en avalant son mouchoir pour ne pas éclater de rire, car les princes ne rient point impunément, et ils n'ont pas la même liberté de sourire sans voir autour d'eux assez de figures

épanouies pour les faire mourir du spleen. La princesse, qui aimait beaucoup le digne maître Cantharide, ne voulut point donner à la cour, rassemblée avec stupeur autour de lui, l'exemple d'une gaîté qui fût devenue insultante. Mais le criocère s'étant approché comme les autres pour savoir la cause de la défaillance dans laquelle maître Cantharide venait de tomber, l'infortuné savant, voyant de plus près cette face de criocère si bien imitée, eut un véritable accès de frénésie. O spectre, spectre effrayant! s'écria-t-il, non, il n'y a pas un costumier sur la terre qui, même en suivant les instructions du plus grand savant de l'univers, soit capable d'exécuter une pareille tête de criocère. O phytophage gigantesque! fantôme menaçant! éloigne-toi, épargne-moi, pardonne-moi. Hélas! il est bien vrai que, la nuit dernière, je t'ai ramassé dans le calice d'un beau lys penché sur la pièce d'eau; il est vrai que je t'ai arraché sans pitié de ton palais embaumé, et que je t'ai inhumainement saisi dans la poussière d'or où tu te réfugiais! Oui, j'ai mis fin à ton innocente vie, à une vie toute d'amour, de liberté, de zéphire et de bonheur. Je t'ai dépecé membre par membre, viscère par viscère; j'ai enfoncé dans tes flancs une pince cruelle et des aiguilles

acérées ; je t'ai vu mourir dans les convulsions d'une lente agonie. Oh ! que Dieu me le pardonne ! j'en ai d'épouvantables remords. Malgré les crimes énormes que j'ai accumulés sur ma tête , jamais je n'en ai commis d'aussi atroce que celui de ta mort. Modeste et gracieuse créature , hélas ! hélas ! quand je te vis étendue par morceaux sur le talc de mon microscope , je fus saisi d'horreur , et je me demandai de quel droit.... Mais épargne-moi ta vue : ton fantôme, exagéré jusqu'aux proportions humaines , me glace d'effroi. Que deviendrais-je , ô ciel ! si tous les insectes que j'ai mutilés , écartelés , empalés , m'apparaissaient , à cette heure , armés de leurs cornes , de leurs dents , de leurs scies , de leurs griffes , de leurs aiguillons....

La gravité de la princesse ne put tenir plus long-temps à ce discours extraordinaire ; elle eut le malheur de rencontrer le regard de la Ginetta , et aussitôt , comme un élan sympathique , leur gaîté déborda en un double éclat de rire. Aussitôt tous les courtisans , même ceux qui n'avaient pas entendu un mot du discours de maître Cantharide , se livrèrent aux transports d'une gaîté convulsive. Ils se tordirent les bras , se fendirent la bouche jusqu'aux oreilles ; et quelques-uns , qui étaient sous les yeux de la

princesse, espérèrent obtenir son attention en se laissant choir sur le parquet. Au bruit de tous ces rires, à la vue de toutes ces contorsions, le pauvre Cantharide crut être arrivé à sa dernière heure, et rendre ses comptes en enfer au milieu d'un sabbat de fantômes et de démons métamorphosés en insectes. Il se leva, saisi d'épouvante, et s'enfuit en renversant tout ce qui se trouva sur son passage, et en s'écriant, d'une voix étouffée, Scaraboni ! Scarafaggj....

La princesse, craignant pour sa santé, imposa d'un geste le silence et l'immobilité, et, s'élançant sur ses traces, elle le saisit par une de ses ailes de cantharide, car le professeur avait choisi le costume du beau scarabée dont la princesse lui avait donné le surnom.

— Mon cher maître, lui dit-elle, mon excellent ami, veuillez vous calmer et être bien certain que tout ceci n'est qu'une illusion de votre cerveau malade. Vous vous livrez à de trop graves études depuis quelque temps, chère Cantharide, et votre ame sensible vous crée des souffrances et des remords que le plus pur et le plus austère des chrétiens vous envierait. De grace, revenez prendre part à nos plaisirs, et admirer avec nous le costume admirable de ce criocère.

— Ah! gracieuse princesse! s'écria Cantharide en jetant autour de lui un regard effaré, si vous tenez un peu à la vie de votre humble serviteur, faites que cet effroyable criocère ne se présente jamais devant vos yeux. Non, ce n'est pas avec du carton et du verre qu'on a pu imiter le globe de ces yeux à mille millions de facettes qui rendent l'existence intellectuelle et physique des insectes si supérieure à la nôtre. Il n'y a pas de cristal assez limpide pour rendre l'éclat diamantin d'un œil de scarabée; non, il n'y en a point, et il n'est personne qui ait assez bien observé une physionomie d'insecte pour la reproduire ainsi. Je n'aurais pas pu le faire moi-même, et cependant il n'est au monde qu'un homme qui soit supérieur à moi dans cette connaissance: c'est un jeune homme que j'ai connu à Paris, et qui s'appelait...

En ce moment, le criocère, qui était immédiatement derrière maître Cantharide, se pencha à son oreille, et lui dit un mot qui fit tressaillir le savant de la tête aux pieds. Juste ciel! s'écria-t-il, en croirai-je le témoignage de l'ouïe! et, s'élançant dans les bras du criocère, il le serra si étroitement contre son sein, qu'il se cassa une aile et trois pattes.

La princesse, voyant cette scène ridicule se

terminer d'une manière aussi touchante, laissa les deux scarabées se retirer à l'écart et causer d'une manière fort animée. Elle retournait à la danse, lorsque l'abbé Scipione, qui ce jour-là était chargé, par une faveur toute spéciale, des fonctions de grand-maître des cérémonies, s'approcha d'elle humblement, et lui demanda la faveur de quelques instans d'entretien. Quintilia l'appela sur un balcon auprès duquel elle se trouvait; et Saint-Julien, qui ne la perdait pas de vue, sortant par une autre porte vitrée, se trouva, sur le balcon, tout auprès d'elle, mais caché par un bosquet touffu de geraniums et de clématites odorantes.

— Très illustre et gracieuse souveraine, dit l'abbé, il se présente un incident d'une haute importance, mais sur lequel il m'est absolument impossible de prendre un parti sans la volonté de votre altesse.

— Parle, Scipione, répondit Quintilia, et dis-moi quelle est cette grave circonstance.

— Votre altesse, dit l'abbé, m'a donné pour consigne de ne laisser entrer aucune personne masquée dans le bal; elle a daigné seulement permettre que chacun pût ajouter à sa coiffure ou adapter à son visage un trait distinctif de l'insecte qu'il s'est chargé de représenter. Les

uns ont donc été autorisés à prendre des nez postiches, les autres des fronts métalliques, d'autres des dards, d'autres des yeux de verre, etc.; mais ici le cas est tout différent...

— Eh bien! quoi? dit la princesse impatientée.

— Pardon, si j'abuse des précieux instans de votre altesse, reprit l'abbé; mais je dois signaler une infraction notable aux lois qu'elle a établies: le criocère du Lys, comme l'appelle, je crois, notre cher maître Cantarella...

— Eh bien! le criocère du Lys? n'en finirons-nous pas d'aujourd'hui avec lui?

— Oserai-je faire observer à votre altesse que le criocère du Lys porte un masque complet qui ne laisse voir aucune des parties de son visage. Cette circonstance n'a pu échapper à la sagacité de son altesse, et sans doute il ne me convient pas.....

Quintilia fit un geste d'impatience; le pauvre abbé s'arrêta effrayé, puis il reprit en tremblant:

— J'ai cru qu'il était de mon devoir de soumettre à votre altesse cette difficulté. Si elle approuve l'exception en faveur du criocère....

— Non pas du tout, répliqua brusquement la princesse. Qui s'est permis de manquer ainsi à mes ordres? comment s'appelle-t-il?

— Juste ciel! dit l'abbé, j'ai cru, en voyant

la bonne et charmante humeur de votre altesse, qu'elle savait fort bien le nom de ce personnage; pour moi, je l'ignore absolument.

— Comment, l'abbé! s'écria Quintilia avec colère, il y a ici, dans mon palais, dans mes salons, une personne dont vous ne savez pas le nom! Un inconnu, un insolent, un espion peut-être! Et vous appelez cela remplir les fonctions dont je vous charge! Par le nom de mon père! je vous chasserai.

— Très gracieuse souveraine,...... s'écria le pauvre abbé en se jetant à genoux.

— Allez, allez, monsieur, reprit Quintilia d'un ton impérieux, allez savoir le nom de celui qui me désobéit et me brave de la sorte. Toute cette scène absurde que maître Cantharide nous a faite, m'a empêchée de faire attention à ce masque. Je croyais que c'était un des nôtres; je croyais n'être entourée que d'amis; je me reposais sur vous de ce soin.... Ne me répondez rien, vous êtes inexcusable. Allez et rapportez-moi une réponse sur-le-champ. Je vous attends ici. Je ne remettrai pas le pied dans un salon où un inconnu masqué ose se montrer devant moi. Cours, et si ce n'est point une personne invitée, qu'elle soit chassée à l'instant.

Le pauvre abbé, pâle et inondé d'une sueur

froide, s'élança dans le bal en murmurant d'une voix sourde : *Maschera! ah Maschera maladetta!*

— Monsieur, dit-il à l'étranger avec une arrogance qu'il déployait pour la première fois de sa vie, qui êtes-vous? Son altesse veut le savoir.

L'étranger se pencha à l'oreille du grand-maître des cérémonies, et lui dit son nom. Mais il ne fit point sur lui le même effet que sur maître Cantharide. Je ne vous connais pas, dit l'abbé, et comme vous n'êtes pas invité, j'ai ordre de vous faire sortir.

— Allez dire d'abord mon nom à la princesse, répondit l'étranger, et si elle m'ordonne de sortir...

Une contestation allait s'élever, sans l'intercession de maître Cantharide.

— Lui! s'écria-t-il, faire sortir un homme comme lui, le premier entomologiste du monde, l'homme le plus aimable que j'aie jamais rencontré!... Restez ici, mon ami, je prends tout sur moi, et j'accompagne l'abbé pour dire à la princesse qui vous êtes...

— Cela est inutile, répondit l'étranger, la princesse me connaît. Que monsieur consente seulement à lui dire mon nom.

L'abbé céda à contre-cœur et retourna vers la princesse, qui l'attendait toujours sur le balcon.

Les jambes lui flageolaient, et il eut de la peine à articuler le nom qu'on lui avait transmis.

— Rosenhaïm ! s'écria-t-elle violemment, l'ai-je bien entendu ? Parlez plus haut, ou plutôt non ! parlez plus bas. Rosenhaïm ?

— Rosenhaïm, répéta l'abbé, prêt à s'évanouir.

Mais la princesse, au lieu de l'accabler de sa colère, fit un grand cri et s'élançant à son cou, elle l'embrassa avec force en criant : — Ah ! l'abbé ! mon cher abbé ! — L'abbé crut d'abord qu'elle avait dessein de l'étrangler; mais quand il vit la joie briller sur ses traits, et qu'il sentit sur ses vieilles joues desséchées l'étreinte d'une bouche sérénissime, il se précipita à genoux et n'exprima sa surprise et sa reconnaissance que par un torrent de larmes. Alors la princesse, craignant d'avoir été entendue, regarda autour d'elle, puis lui parla à l'oreille, si bas que Saint-Julien ne put entendre que les derniers mots : — Et sois muet comme si tu étais mort.

— Pour le coup, pensa Saint-Julien, je touche à une grande crise, je vais découvrir quelque chose d'infernal...

La princesse resta immobile sur le balcon pendant cinq minutes. Elle avait l'air d'une statue éclairée par la lune, puis elle leva tout à

coup ses deux bras vers le ciel étoilé, fit un grand soupir, mit sa main sur son cœur, et rentra dans le bal avec un visage parfaitement calme.

Saint-Julien chercha du regard le mystérieux étranger. Il avait disparu. La princesse se retira peu après et ne reparut plus. Saint-Julien passa le reste de la nuit à errer dans le palais sans pouvoir découvrir autre chose. Il se trouva de nouveau face à face avec Galeotto, qui remontait l'escalier d'un air préoccupé.

— Où vas-tu? lui dit-il.

— Je cherche le criocère, répondit le page, mais il faut qu'il ait pris sa volée dans les airs, et que ce soit un scarabée véritable, comme l'a cru maître Cantharide...

— Je crois que nous ne découvrirons plus rien aujourd'hui, dit Saint-Julien. Je suis accablé de fatigue, je vais me coucher.

— Je fais serment de ne pas me coucher, reprit le page, avant de savoir quel est cet étranger.

— Sais-tu ce que c'est que Rosenhaïm? demanda Saint-Julien.

— Pas le moins du monde, dit le page.

— En ce cas nous ne savons rien, reprit Saint-Julien, et il quitta la fête.

XII.

— Comment, mon cher Cantharide, disait le lendemain Quintilia à son savant blibliothécaire, toute cette scène tragique n'était qu'une moquerie ?

— Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, très illustre princesse.

— Mais sais-tu, mon cher maître, que je pourrais bien m'en fâcher et trouver ta comédie un peu impertinente ?

— Elle a pu être de mauvais goût, mais votre altesse doit m'excuser en faveur du dénouement.

— Sans doute, sans doute, mon ami, reprit la princesse ; mais garde-toi de jamais te vanter devant qui que ce soit de cette mauvaise plaisan-

terie. Tout le monde en a été dupe comme moi, et personne n'a les mêmes raisons pour te la pardonner. A l'heure qu'il est, je suis sûre qu'il n'est question d'autre chose dans toute la résidence que de la manie singulière dont, par suite de trop graves études, ta pauvre cervelle a été atteinte hier au milieu de la fête.

— Déjà, répondit le savant, plus de trente personnes sont venues ce matin s'informer de ma santé, et pour ne pas me trahir, tout en déclarant que j'étais infiniment plus calme, j'ai affecté d'éviter avec horreur de parler d'aucune chose qui eût rapport à l'histoire des insectes.

— C'est pourquoi les bonnes ames, répliqua la princesse, ont dû chercher avec affectation tous les moyens de ramener la conversation sur ce sujet, afin de satisfaire leur curiosité au risque de te rendre tout-à-fait fou. Mais explique-moi une circonstance que je ne comprends pas bien. Notre ami m'a raconté comment, voulant me surprendre, il t'avait prévenu de son arrivée, comment tu l'avais reçu et caché dans ton pavillon du parc où tu l'avais déguisé avec soin sous ce costume de criocère. Je conçois pourquoi, voyant que je ne faisais aucune attention à lui, tu as débité ce grotesque monologue qui a tant diverti toute la cour et moi-même, tandis

que tu t'enorgueillissais intérieurement de notre crédulité et de ta fourberie. Mais dis-moi pourquoi au moment où je courus après toi, et où le criocère, s'approchant de ton oreille, parut te dire une parole mystérieuse, tu fis un grand cri de surprise, et te jetas à son cou comme à la nouvelle d'une joie inespérée?

—C'était, très illustre princesse, répondit le professeur, pour fixer encore plus votre attention sur lui, et si vous eussiez bien voulu écouter mes paroles, vous eussiez deviné sur-le-champ quel était ce personnage mystérieux. Je vous disais alors textuellement les paroles que voici : « Il n'est personne qui ait assez bien observé une physionomie d'insecte pour la reproduire ainsi; je n'aurais pu le faire moi-même, et cependant il n'est qu'un homme au monde qui soit supérieur à moi dans cette science... »

—Je me souviens fort bien du reste de la phrase, interrompit la princesse; tu ajoutas : « C'est un jeune homme que j'ai connu à Paris, et qui s'appelait... » Ici, je te pinçai le bras, car te croyant véritablement en délire, je craignis que tu ne vinsses à prononcer ce nom qui ne doit jamais sortir d'aucune bouche... Le cri plaintif qui t'échappa en recevant ce conseil de

prudence, fut aussitôt étouffé par les embrassemens de notre ami...

— Et j'espérais, gracieuse princesse, interrompit à son tour le professeur, que, ramenant votre esprit vers cette personne dont j'ai eu le bonheur de faire la connaissance à Paris, et pour laquelle j'ai conçu tant d'estime et d'admiration, vous seriez en même temps frappée de me voir m'élancer dans les bras du criocère, objet jusque-là de mon épouvante. Toute cette scène était concertée entre lui et moi. Il devait, en passant entre votre altesse et l'oreille de son très humble sujet, prononcer son propre nom assez haut pour qu'il fût entendu de deux personnes. Mais, par malheur, votre altesse fut importunée en cet instant d'une fadeur du duc de Gurck; et notre ami, qui voulait surtout éviter les regards de ce seigneur, m'entraîna un peu plus loin, remettant à un moment plus propice....

— Ne vous semble-t-il pas, interrompit Quintilia, que quelqu'un vient de passer devant la fenêtre? j'ai cru voir une ombre sur le mur derrière vous.

— Je ne le pense pas, répondit le professeur; mais pour plus de prudence, fermons les portes et les fenêtres.

En parlant ainsi, le professeur alla gravement fermer la fenêtre auprès de laquelle le petit Galeotto, accroupi dans les jasmins, avait écouté l'entretien précédent. C'est pourquoi il n'en put entendre davantage, et revint au palais assez mortifié d'avoir été dérangé au moment où peut-être il allait s'emparer du fameux secret.

Ce jour et le lendemain se passèrent sans qu'il fût possible à Saint-Julien et au page d'approcher de la princesse autrement qu'en public. Le premier ne s'étonnait pas d'être banni des appartemens particuliers ; et tout ce qui lui passait de bizarre et d'alarmant par la cervelle, sur le compte de la princesse, l'empêchait de se livrer au chagrin qu'il éprouvait, malgré lui, d'avoir perdu sa faveur. Je ne sais si ce fut un reste d'attachement pour elle, ou son avidité d'apprendre ce qu'il désirait tant savoir, qui le fit céder aux conseils et aux prières de Galeotto. Quoi qu'il en soit, il ne quitta pas la résidence. Le page mettait tant d'activité et d'espiéglerie dans ses recherches, qu'il avait réussi à griser en quelque sorte le mélancolique et nonchalant Julien. Il lui avait communiqué un peu de sa gaieté méchante, et le jeune homme, croyant toujours faire un rêve, se jetait ironiquement dans un caractère fantasque et affecté.

Cependant au bout de quarante-huit heures le rôle qu'il jouait lui devint insupportable. Sa gaieté tomba tout à coup. Tout ce qui se passait autour de lui lui causa une sorte d'horreur. Il se sentit suffoqué d'ennui et de tristesse, et comme les premiers sons du concert de la cour commençaient à s'élever dans la brise du soir, il s'enveloppa de son manteau, et, s'éloignant rapidement, il traversa le parc et gagna une grille qui donnait sur la campagne. Alors il monta sur une des collines qui entouraient la résidence, et s'égara pendant une heure environ dans les bois dont ces collines sont revêtues.

Quand il fut las de marcher, il s'arrêta au hasard, dans le premier endroit venu, et s'aperçut qu'il était dans un lieu découvert, beaucoup plus près du palais qu'il ne pensait l'être d'abord. Il s'étendit sur la bruyère et contempla, dans le vague de la nuit, le paysage incertain qui se déployait sous ses yeux. Le parc ducal était jeté au bas des montagnes par grandes masses noires, traversées çà et là d'une allée de sable blanchâtre, et semées de rotondes de gazon, de temples, de kiosques, d'autels emblématiques, et de statues de marbre, qui apparaissaient dans l'ombre comme des fantômes immobiles. Le palais tremblait avec ses

mille fenêtres illuminées dans les eaux de la Celina. Un grand cercle de brume enveloppait la ville, jetée en amphithéâtre autour du parc; et quelques fusées silencieuses, lancées dans les airs, partaient à intervalles réguliers des divers points de la résidence.

Le vent, qui jusque-là avait soufflé de l'est avec force, tomba tout à coup, et le temps devint serein; les étoiles brillèrent, et la nuit fut assez claire pour que Saint-Julien pût saisir davantage les détails de ce tableau magique. A mesure que ses yeux s'en emparaient, l'air, devenant plus sonore, lui permit d'entendre le son des instrumens monter jusqu'à lui. Il se coucha tout-à-fait contre terre, et remarqua que plus on baisse les yeux au niveau du sol, plus la campagne prend un aspect magique et délicieux. Les plans semblent se détacher les uns des autres; les masses se découpent plus nettement; les ombres se distribuent avec plus d'harmonie. On est comme les spectateurs placés au parterre d'un théâtre, pour les yeux desquels tous les effets de décoration sont calculés, et qui jouissent mieux que ceux des loges, de toutes les illusions de la scène.

En même temps, Saint-Julien saisit distinctement toute la mélodie du concert. Les sons lui

arrivaient faibles, mais purs, et les vibrations de certaines notes et de certains instrumens étaient si aériennes et si pénétrantes que tous ses nerfs en furent comme détendus et soulagés. Il commença à respirer plus librement, et des larmes coulèrent sur ses joues brûlantes.

Un rinforzando de tous les instrumens lui annonça que le concerto arrivait au *tutti finale*, et en effet les derniers accords s'élevèrent dans l'air et s'évanouirent. Saint-Julien écouta encore long-temps après que la musique eut cessé; enfin, n'entendant plus que le murmure uniforme d'un petit ruisseau qui s'échappait du taillis auprès de lui, il se leva pour s'en aller. C'est alors seulement qu'il aperçut un homme d'une taille élégante qui était debout à quelques pas de lui, et qui semblait partager son extase. Lorsque Saint-Julien passa près de lui, il s'inclina poliment pour le saluer, et le suivit à quelque distance. Comme Saint-Julien avait pris le devant, et descendait assez lestement parmi les rochers au travers desquels passait le sentier, l'inconnu l'appela du titre de signore, et le pria de l'attendre un peu.

— Que désire votre seigneurie? répondit Saint-Julien.

L'inconnu reconnut à ce peu de mots italiens

l'accent français de Saint-Julien, et s'exprimant en français avec beaucoup de facilité, quoiqu'il eût pour sa part l'accent allemand, il lui demanda la permission de retourner avec lui à la ville.

— Excusez l'indiscrétion de ma demande, ajouta-il. Je suis étranger et nouvellement établi dans ce pays-ci. Ce sentier que j'ai parcouru lorsqu'il faisait encore jour, ne m'est pas aussi familier qu'à vous, et de plus, j'ai la vue très basse. Si je ne vous semble pas importun, je marcherai derrière vous et profiterai de votre expérience.

— De tout mon cœur, répondit Saint-Julien, qui fut gagné sur-le-champ par le son de voix et les manières de l'étranger. Je vais ralentir mon pas, et je suis sûr que votre conversation m'empêchera d'apercevoir ce petit retard.

En effet la conversation fut bientôt engagée en commençant par la musique; elle parcourut toutes les choses générales dont peuvent s'entretenir deux personnes qui ne se connaissent pas.

Cette conversation fut tellement agréable pour l'un et pour l'autre, qu'une sorte de sympathie s'établit entre eux, et qu'ils éprouvèrent le besoin de prolonger leur rencontre. L'étran-

ger proposa à Saint-Julien d'entrer avec lui dans une taverne. Saint-Julien accepta ; et son compagnon ayant demandé de la bierre et du tabac, ils passèrent encore une heure ensemble. Ils s'apprirent mutuellement leurs noms et leur profession.

— Je suis de Munich, dit l'étranger, je me nomme Spark, et j'ai trente ans ; je suis étudiant et rien de plus. Je ne suis pas riche, mais je suis assez studieux et assez économe pour me contenter de mon sort, et trouver la vie une assez bonne chose. Je voyage depuis quelque temps pour mon instruction, et le hasard m'a amené dans cette petite principauté, dont j'ai trouvé l'aspect si beau et le séjour si agréable, que j'ai résolu d'y passer quelques semaines. Je serai heureux si vous me permettez de vous rencontrer de temps en temps à cette taverne ou de faire un tour de promenade avec vous, à vos momens perdus.

Saint-Julien accepta avec empressement, et ils se donnèrent rendez-vous à la même table pour le lendemain à la même heure.

Lorsque Saint-Julien rentra au château, le concert était terminé. Minuit sonnait, et la princesse, fatiguée des veilles précédentes, se retirait dans ses appartemens. A peine le jeune

secrétaire était-il rentré dans le sien, qu'on frappa doucement à sa porte, et la voix de Ginetta lui dit à travers la serrure que son altesse le demandait. —

XIII.

Quintilia était assise auprès de sa fenêtre, et contemplait la nuit, plongée dans une douce rêverie. Son visage avait une expression de sérénité que Saint-Julien ne lui avait pas encore vue. Il s'était présenté avec un sentiment de haine et d'arrogance. L'attitude calme de la princesse lui imposa ; et, obéissant à un signe qu'elle lui fit, il s'assit sans oser dire une parole. Ginetta sortit et tira la porte sur elle. Aussitôt qu'elle fut seule avec Julien, la princesse lui tendit la main, et lui dit d'une voix ferme et douce : Soyons amis.

Saint-Julien céda plus à son trouble qu'à son

penchant, en touchant respectueusement la main de la princesse ; puis il resta debout et décontenancé. Elle lui fit de nouveau signe de se rasseoir à quelques pas d'elle, et il obéit.

— J'ai été sévère envers vous, Julien, lui dit-elle avec dignité et avec douceur. Vous avez été injuste envers moi ; vous avez voulu me traiter comme une autre femme, et vous vous êtes trompé. Je suis depuis long-temps dans une situation exceptionnelle ; mon caractère, mon esprit et jusqu'à mes manières ont dû porter un cachet particulier. Peut-être l'empreinte en est-elle mauvaise. Je sais qu'elle a choqué bien des gens, je sais que je suis souvent méconnue. Je ne dirai pas que cela m'est indifférent. Je n'ai ni cet orgueil, ni cette philosophie ; mais ma destinée est arrangée d'une certaine façon qui me rend inévitables, et même nécessaires toutes les choses que je fais, tous les goûts que j'ai, et par conséquent tous les soupçons que je laisse naître. Mon rôle se borne à conserver assez de force pour ne pas dévier d'une ligne dans la route que je me suis tracée, et tous les efforts de ma raison tendent à voir clair dans ma vie et dans mon cœur. Jusqu'ici j'ai repoussé avec succès toutes les influences extérieures. Je suis restée ce que Dieu m'a faite, et

comme un métal brut, je ne me suis façonnée à la guise de personne.

On ne s'isole pas impunément, Julien, et j'ai dû m'attendre à inspirer la méfiance et la haine. Elles ne m'ont pas fait céder un pouce de terrain. La personne qui est aujourd'hui devant vous, est la même qui entra dans son indépendance il y a dix ans, et qui traversa toutes choses sans y rien laisser d'elle. J'ai pris beaucoup d'autrui, je n'ai rien donné qu'à Dieu, et à une tombe.

Ce mot de tombe se mêla à je ne sais quelle idée dans l'esprit de Julien. Il éprouva une certaine terreur dont il ne put se rendre compte.

La princesse continua :

— Absolument insensible aux petites ambitions qui eussent pu enivrer une autre, résolue à vivre en moi-même, et ne trouvant la vie possible qu'avec un sentiment et une idée étrangers à tout ce qui m'environnait socialement, je me suis arrangée pour rendre au moins supportable l'existence que j'avais embrassée. Je me suis livrée à tous mes goûts, j'ai cherché toutes les distractions, toutes les amitiés qui me tentaient. J'ai aimé la chasse, la fatigue, la science, l'étude, et j'ai rêvé l'amitié, ayant, comme je vous l'ai dit, enseveli l'amour à part.

L'amitié m'a souvent trompée, et cependant j'y crois encore. Mon ame s'est habituée à l'espérer. Si cette espérance devient irréalisable, je saurai encore bien vivre sans elle. Il y a quelque chose dans cette ame qui peut se passer de vous tous, mais ma vie peut être plus belle, mon cœur plus stoïque, ma conduite plus ferme, ma conscience plus heureuse, si l'amitié me sourit. C'est pourquoi, Julien, je fais pour vous ce que je n'ai fait que pour bien peu de gens ; je m'explique et je me justifie. Si vous avez l'ame fière et le cœur pur, comme je n'en doute pas, vous comprendrez quelle preuve d'amitié je vous donne ici.

Saint-Julien, subjugué, s'inclina profondément. Elle lui fit signe qu'elle avait encore à lui parler, et elle continua :

— Rester fidèle à un serment, à un souvenir, à un nom, ce n'est pas un rôle possible à proclamer pour une femme riche et adulée ; ce serait chercher la raillerie, porter un défi à tous les désirs, s'exposer à des dangers qui ne sont pas dans la vie ordinaire. Je gardai mon secret aussi religieusement que mon cœur ; et repoussant toute explication, toute proclamation de sentiment, je marchai dans une voie cachée, sans dire où je prétendais aller. J'y marchai

sans affectation, sans hypocrisie, sans plaintes, sans forfanterie ; j'y marchai le front levé, la main ouverte, l'esprit libre, l'œil clairvoyant et l'oreille sourde. Voyez-vous que j'aie fait beaucoup de mal autour de moi?

— Non, madame, je sais que vous êtes un bon prince, dit Julien attendri. Hélas! pourquoi ne voulez-vous être que cela?

— Ne me plains pas et ne m'admire pas, répondit-elle ; d'abord ma souffrance fut amère, mais Dieu fit un miracle, et je devins heureuse. Ceci est un secret que je ne puis te révéler maintenant, mais que je te dirai, j'espère, quelque jour. Sache bien seulement que j'ai eu dès lors peu de mérite à garder ma résolution, et que les avantages de mon sort l'ont emporté de beaucoup sur ses inconvéniens.

Ces inconvéniens ont été graves pourtant, Julien, et vous me les avez fait sentir plus cruellement qu'aucun autre. Vous m'avez jugée sur les apparences comme vous faites tous, et vous avez dit : cela n'est pas, parce que cela n'est pas probable. Avec un tel raisonnement, on évite cent déceptions, et on manque une amitié. Manquer une amitié, Julien! c'est faire une grande perte, car si l'on rencontrait une seule amitié parfaite dans toute sa vie, on pourrait

presque se passer d'amour. Honneur aux ames courageuses qui se livrent, et qui n'ont pas peur des trahisons! celles-là boivent la coupe d'Alexandre, et risquent leur vie pour conquérir un ami. Eh bien! moi j'ai cherché des amis, et pour les trouver, j'ai joué plus que ma vie. J'ai exposé ma réputation, et Dieu sait si elle a dû être salie et insultée par ceux qui ne m'ont pas comprise, et qui m'ont prise pour le but de leurs viles ambitions. En les détrompant, je suis devenue leur ennemie, et il n'est point de calomnie si noire qu'ils n'aient inventée. Vous avez cru peut-être, en me voyant continuer ma route, que je n'entendais pas les cris et les huées dont on me poursuivait? Vous pensez que j'accueille imprudemment un homme comme confident, comme serviteur ou comme ami, sans savoir qu'on le fera passer pour mon amant, et que peut-être lui-même ira s'en vanter; je sais ou je prévois tous les dangers de mes hardiesses, mais j'ose toujours; je puise mon courage à une source inépuisable, ma loyauté. Le monde ne m'en tient pas compte, mais je marche toujours, et j'arriverai peut-être à le convaincre. Un jour, il me connaîtra sans doute, et si ce jour n'arrive pas, peu importe, j'aurai ouvert la voie à d'autres femmes.

D'autres femmes réussiront, d'autres femmes oseront être franches, et, sans dépouiller la douceur de leur sexe, elles prendront peut-être la fermeté du vôtre. Elles oseront se confier à leur propre force, fouler aux pieds l'hypocrite prudence, ce rempart du vice; et dire à leur amant, — celui-ci n'est que mon ami, — sans que l'amant les soupçonne ou les épie...

— Rêve doré, répondit Julien, espoir d'une ame enthousiaste!

— Non, je ne suis pas enthousiaste, reprit-elle, mais je me connais, je me sens, et quand je porte mes regards sur le passé, je vois toute ma vie faite d'une seule pièce; et je me dis que certes je ne suis pas la seule au monde qui n'ait jamais menti. Ne me prenez pas pour une femme vertueuse, Julien. Je ne sais pas ce que c'est que la vertu; j'y crois comme on croit à la Providence, sans la définir, sans la comprendre. Je ne sais pas ce que c'est que de combattre avec soi-même; je n'en ai jamais eu l'occasion; je ne me suis jamais imposé de principes; je n'en ai jamais senti le besoin; je n'ai jamais été entraînée où je ne voulais pas aller; je me suis livrée à toutes mes fantaisies sans jamais être en danger. Un homme qui n'a pas en son ame de plaie honteuse à cacher peut boire jusqu'à per-

dre la raison, et montrer à nu tous les replis de sa conscience. Une femme qui n'aime pas le vice peut ne pas le craindre; elle peut traverser cette fange sans faire une seule tache à sa robe; elle peut toucher aux souillures de l'ame d'autrui, comme la sœur de charité touche à la lèpre des hôpitaux; elle a le droit de tolérance et de pardon, et si elle n'en use pas, c'est qu'elle est méchante. Être méchante et chaste, c'est être froide. Être chaste et bonne, c'est être honnête. Je n'ai jamais cru que cela fût difficile pour les ames bien dirigées, mais combien peu le sont en effet! Je plains celles que la fatalité a flétries, et je ne les outrage pas; c'est le grand tort qu'on me reproche, Julien, je le sais; je sais le blâme que m'ont attiré certaines amitiés; je sais avec quelle ironie on a accueilli mes efforts, quand j'ai voulu soutenir et consoler ceux que la foule accablait. C'est ici que j'ai fait usage de la force que Dieu m'avait donnée, et que j'ai permis à mon orgueil de se lever pour faire face à l'injustice. C'est à cause de cela que j'ai livré mon front aux outrages des Juifs, et couvert mon cœur d'une cuirasse d'airain pour y protéger la pitié. Ceux qui se sont réfugiés sous mon égide n'ont pas été livrés, et la populace s'est enrouée à crier après moi.

— Je le sais, madame, dit Julien; depuis deux ou trois jours seulement, je regarde autour de moi, et je sais ce que pensent de vous même ceux qui vous craignent et qui n'osent pas le dire. Je sais qu'en vous voyant accueillir des femmes décriées et protéger des hommes persécutés, on vous accuse de partager leurs égaremens passés. Et j'admirerais le courage avec lequel vous les relevez, si je ne prévoyais, si je ne savais qu'il vous faudra les rabaisser, et les rejeter où vous les avez pris...

— Vous pensez, Julien, qu'il n'y a pas de cure complète pour mes malades? Moi, je ne désespère jamais de personne. Nous avons raison tous deux : vous, si vous me donnez un conseil de prudence; moi, si je m'impose un devoir de miséricorde. Toute la question est de savoir si j'ai assez de force pour accepter les conséquences fâcheuses de mes dévouemens; si je l'ai, qu'a-t-on à me reprocher? n'ai-je pas le droit de me nuire?

— Quel étrange caractère! dit Julien. Je ne sais si j'en suis ravi ou épouvanté.

— Vous me dites ce qu'on m'a souvent dit, reprit-elle. Moi, je m'étonne de sembler étrange, et quand je commençai, je m'attendais à ne rencontrer que des auxiliaires et des amis. Quelle

fut ma surprise quand on me fit entendre que j'étais folle! Folle! mais je m'étonne toujours de le paraître! C'est vous, c'est vous tous qui êtes fous, et non pas moi qui suis folle!

— Mais, madame, quel bien fait-on aux méchans en protégeant leur insolence!

— Je hais l'insolence, et ne la protége pas. Je n'accueille que le repentir et la souffrance.

— Ou l'hypocrisie qui en prend le masque?

— Il est vrai que j'ai été dupe, Julien; ce sont les épines du chemin. On se pique les pieds, et l'on saigne. Mais faut-il donc retourner en arrière quand on entend plus loin des larmes et des cris qui vous appellent? La crainte d'être trompé! Pour les esprits qui sentent le besoin de bien faire, c'est une lâcheté qu'il faut vaincre. On ne fait l'aumône qu'à ses dépens.

— Hélas! madame, vous étiez née pour être reine d'un grand peuple, et faire de grandes choses.

— Ou bien, répondit-elle en souriant, pour être sœur de la Miséricorde; c'était là le plus beau rôle, et je l'ai manqué.

— Mais quel bien avez-vous donc réussi à faire? dit Julien tristement. Vos prisons sont élargies, vos hôpitaux sont plus sains, et votre bonté est un refuge pour tous ceux qui l'invo-

quent. Mais, pour avoir amélioré le sort des misérables, avez-vous ennobli leurs ames anéanties, leurs mauvais penchans, ou leur lâche fainéantise? Nous en avons souvent parlé, madame, et vous m'avez avoué que vos vœux, à cet égard, n'avaient pas été souvent exaucés. Prenons un exemple auprès de nous et dans une classe plus élevée, ajouta-t-il, poussé par un reste d'intention insidieuse et méfiante. Lucioli passait pour un fourbe et un ambitieux. Votre tolérance a fermé les yeux long-temps, et vous l'avez élevé jusqu'à votre confiance; et pourtant il vous a fallu ensuite voir clair et le repousser.

— C'est encore une épine qui m'est entrée au talon, répondit-elle. Le jour où cet humble serviteur est devenu insolent, je l'ai repoussé, en effet; et si j'avais profité de la leçon, Julien, je ne vous aurais pas attiré auprès de moi; je ne vous aurais pas donné ma confiance, dans la crainte que vous ne fussiez un second Lucioli. Vous voyez bien, mon ami, que les fous ont leur sagesse qui en vaut bien une autre.

Cette réponse attendrit Julien.

— Vous êtes bonne et grande, lui dit-il, et je ne mérite peut-être pas votre amitié.

— Attendez, Julien, lui dit-elle en souriant, nous ne sommes pas encore réconciliés. Je vous

ai expliqué mon caractère et mes idées ; vous m'avez comprise. Il vous reste à me croire, et je ne vous ai donné aucune preuve de ma sincérité.

Julien tressaillit de joie, croyant toucher à la solution de tous ses doutes. Dans son ame rigide, le besoin d'estimer était bien plus grand que le besoin d'aimer : aussi cette parole de Quintilia lui fut-elle plus douce qu'une parole d'amour.

—Oh ! oui, s'écria-t-il ingénumen', donnez-les-moi ces preuves, afin que je pleure de repentir à vos genoux, afin que je vous respecte et vous bénisse à jamais. Oui, oui, prouvez-moi que vous êtes vraie, et je ferai tout ce que vous voudrez. Je resterai toute ma vie à votre service ; j'étoufferai mon amour dans mon sein plutôt que de vous importuner jamais.

Il s'arrêta, car il vit le regard de Quintilia s'attacher à lui avec froideur et une sorte de dédain. Il y eut un instant de silence si pénible à Julien, qu'il se mit à marcher avec agitation dans la chambre.

La princesse reprit sa manière calme et lui dit :

— Je puis ouvrir mon secrétaire et vous donner des preuves irrécusables de la loyauté de

toute ma vie. Je pourrais vous montrer en moins de cinq minutes sur quoi se fondent toutes les calomnies débitées contre moi, et à quel point les secrètes vanteries de Lucioli, et celles de bien d'autres avant lui, ont été vaines et odieuses. Mais en sommes-nous là, Julien? et votre amitié est-elle à ce prix?

Julien n'osa répondre; il pâlit et resta immobile.

— M'avez-vous jamais vue faire quelque chose de mal?

— Non, madame, je n'ai rien vu de tel, répondit-il.

— Ai-je jamais exprimé une idée basse? ai-je montré un sentiment vil durant six mois que nous avons passés tête à tête dans mon cabinet?

— Non, madame.

— Avez-vous eu parfois une entière confiance en moi?

— Oui, madame, presque toujours.

— Qu'est-ce qui vous l'a donc ôtée?

— Ne me condamnez pas à vous le dire, madame; des apparences, des récits ridicules, la présence de Ginetta auprès de vous, votre air et vos manières par momens, et, plus que tout cela, vos bizarreries, vos goûts si opposés entre eux et qui se succèdent sans s'exclure; tout ce

que je ne comprends pas m'effraie... Mais qu'avez-vous à faire de mon estime?

— Je ne vous la demande pas, monsieur, répondit la princesse, j'espérais pouvoir la réclamer.

Ils gardèrent de nouveau le silence, et la princesse, faisant un visible effort pour dompter sa propre fierté, reprit la parole.

— Vous êtes brutal, lui dit-elle, et nul homme de votre âge n'a osé me parler comme vous faites. C'est cela qui fait que je vous estime, et que je voudrais être estimée de vous. Voyez pourtant ce que c'est que la confiance, Julien! Ne tiendrait-il pas à moi de penser en cet instant que vous êtes le plus rusé et le plus habile des ambitieux qui se soient cachés sous une écorce rude et franche? — Pourtant je sais que vous ne me trompez pas, et que bien réellement vous me mettez le marché à la main. Votre départ, ou ma justification. — Ma justification! ajouta-t-elle avec une expression de dépit, tenez, voici la clé de ce secrétaire, et elle la jeta avec colère aux pieds de Julien.

— Je ne la ramasserai point, dit-il avec dépit à son tour : vous me regardez comme un insolent; je l'ai mérité, et je m'en vais.

— Adieu donc! lui dit-elle en lui tendant la

main ; il est malheureux que nous n'ayons pu rester amis comme nous l'avons été.

Il s'approcha pour prendre sa main , et il vit qu'elle pleurait. Toute sa colère tomba ; et, s'arrêtant devant elle avec la gaucherie d'un enfant qui n'ose pas demander pardon , il se mit à pleurer aussi.

— Ah ! Julien, lui dit-elle , est-il possible que mes amis me fassent tant souffrir ! pourquoi ne sont-ils pas comme moi ? pourquoi ne croient-ils pas en moi comme je crois en eux ? Qu'est-ce qui brise donc ainsi mes affections ? pourquoi toutes les sympathies que j'inspire sont-elles étouffées en naissant ? pourquoi suis-je méprisée par les uns , méconnue par les autres ? Qu'ai-je fait pour cela? Quand toute ma vie a été un éternel sacrifice à l'amitié , faudra-t-il que j'achète la confiance de ceux à qui je donne la mienne? Quand je vous ai ramassé dans un fossé , un jour que vous étiez blessé, haletant, couvert de poussière et assez mal vêtu , pourquoi ne vous ai-je pas pris pour un vagabond et un aventurier de bas étage ? pourquoi ai-je cru à la candeur de votre regard et à la noblesse de vos paroles ? J'ai donc l'air faux et l'expression ambiguë, moi ? Eh quoi ! vous demandez aux autres ce que vous devez penser de moi ! votre cœur ne vous le dit

pas! je n'en ai donc pas su trouver le chemin? Et que m'importe votre estime quand je l'aurai forcée? Vous me rendrez ce qui me sera dû, et votre ame ne me donnera rien...

— Vous avez raison, dit Saint-Julien en se jetant à ses pieds; gardez vos preuves, je n'en veux pas. Gardez votre amour à celui qui l'a mérité. Quant à mon respect, à mon dévouement, à mon amitié, si j'ose répéter le mot dont vous vous servez, mettez-les à l'épreuve. Vous avez vaincu une nature bien méfiante et bien chagrine. Il faut que Dieu ait récompensé votre grandeur d'ame d'une puissance bien grande sur l'ame d'autrui. Ah! ne vous plaignez plus : vous trouverez des amis toutes les fois que vous le voudrez; et d'ailleurs, si les amis vous manquent, je tâcherai de me mettre en cent pour vous obéir.

Quintilia, tout en larmes, se jeta à son cou; il l'embrassa avec l'effusion d'un frère.

En ce moment, on frappa doucement à la porte, et la princesse alla ouvrir elle-même : c'était la Ginetta, qui était chargée d'une commission pressée. La princesse passa avec elle sur le balcon, en faisant signe à Julien de rester. Leur entretien lui sembla long; et, cédant à l'émotion délicieuse dont son cœur était plein,

il désirait vivement voir reparaître Quintilia, et en recevoir encore quelque parole d'amitié avant de se retirer. Dans son impatience, il touchait aux objets qui étaient épars sur le bureau sans les regarder et presque sans les voir. Il se trouva qu'il eut dans les mains la montre de la princesse, et qu'il l'ouvrit pour compter les minutes que la Ginetta lui dérobait. En jetant les yeux sur l'intérieur de la boîte, un froid mortel passa dans ses veines. Un souvenir confus et douloureux l'oppressa, puis une curiosité irrésistible s'empara de lui. Il se pencha vers une bougie, et lut distinctement le nom de Charles Dortan.

— Infâme! dit-il, d'une voix sourde en jetant avec violence la montre sur le bureau; puis il la reprit, voulant bien se convaincre que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Il lut de nouveau le nom fatal, observa la boîte de platine avec les incrustations d'or émaillé; elle était absolument pareille à celle que le voyageur pâle lui avait montrée à Lyon, le matin de son départ dans la cour de l'auberge.

Cette histoire, qui d'abord l'avait vivement ému, lui était bientôt sortie de l'esprit. A cette époque, Julien, beaucoup moins expérimenté, était beaucoup plus en garde contre ses impres-

sions. Il s'était dit que le récit du voyageur était romanesque et invraisemblable, que son nom et son visage n'avaient pas fait le moindre effet sur la princesse, et que M. de Dortan lui-même n'avait pas soutenu son rôle jusqu'au bout, puisqu'il n'avait pas osé lui adresser la parole. Ce devait être un maniaque ou un hableur impertinent, déterminé à se jouer de la simplicité de son interlocuteur. Enfin, cette aventure n'était plus revenue que confusément et comme un rêve absurde et pénible dans la mémoire de Saint-Julien.

En acquérant la preuve irrécusable de la sincérité de Charles Dortan, une indignation profonde s'empara de lui. Cette femme qui exposait si magnifiquement la prétendue franchise de son ame, et qui en offrait des preuves, ne lui parut plus qu'une effrontée comédienne, une coquette odieuse, jouant tous les rôles pour son plaisir, et méprisant toutes les vertus qu'elle affichait.

Elle rentra en cet instant, et Julien fit tous ses efforts pour cacher l'état où il était; mais il prenait une peine inutile, la princesse pensait à tout autre chose. Elle erra dans sa chambre d'un air empressé, et dit à Ginetta à plusieurs reprises : — Vite, vite, mon mantelet avec un ca-

puchon de velours et la petite lanterne sourde... Tout à coup elle s'aperçut de la présence de Julien, et parut un peu contrariée de ce qui venait de lui échapper dans sa préoccupation. Néanmoins elle vint à lui avec beaucoup d'aplomb, et lui tendit la main en lui donnant le bonsoir. Saint-Julien baisa sa main lentement en tâchant de prendre l'insolence affectée d'un courtisan, et il lui adressa la phrase la plus impertinente qu'il put inventer. Elle ne l'entendit pas et lui répondit : Oui, oui, à demain. Bonne nuit, mon cher enfant.

XIV.

Dévoré de colère et de haine, le pauvre Julien entra dans la chambre de Galeotto. Le page s'était endormi sur un roman.

— Ah! c'est toi, lui dit-il en balbutiant, d'où viens-tu donc? On ne t'a pas vu de toute la soirée.

— Je viens de chez la Cavalcanti, répondit Julien.

— Oh! oh! qu'est-ce? dit le page en se mettant sur son séant. Vous venez d'être chassé, monsieur le secrétaire intime, ou vous êtes le plus heureux des hommes! Alors permettez-moi d'ôter mon bonnet de nuit pour saluer votre altesse! Prince pour trente-six heures au moins!

— Je ne descendrai jamais si bas, répondit Julien.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Rien, Galeotto, sinon que je sais maintenant à quoi m'en tenir sur le compte de cette femme. Vous lui faisiez trop d'honneur quand vous la traitiez de pédante, quand vous disiez qu'il était fort possible qu'elle n'eût jamais eu assez de sensibilité pour commettre une faute. Non, non, ce n'est pas cela. C'est une rouée impudente qui se passe toutes ses fantaisies, qui se livre en secret à tous ses vices, et qui a la prétention d'être un modèle de chasteté virginale et de sentimentalité allemande. C'est une effrontée courtisane avec des prétentions d'abbesse et la moqueuse hypocrisie d'une jeune marquise de la régence. C'est ce qu'il y a de plus hideux au monde, le vice sous le masque de la vertu. —Après cette préface, Saint-Julien fit le récit de la soirée.

— Je suis bien aise d'apprendre cela, répondit Galeotto d'un air pensif; mais en vérité j'en suis étonné. Cette femme est donc bien habile, car il y a eu des jours où elle m'a imposé à moi-même. Vous pouvez m'en croire, Julien, je ne suis pas crédule, et pourtant il y a eu des jours où, en l'entendant parler comme elle fait, j'ai

presque eu des remords de mes jugemens de la veille... Il est bien vrai que ces jours-là étaient rares, et que je me moquais de moi-même le lendemain. Eh bien! ce que vous me dites m'étonne comme si je m'étais attendu à autre chose... Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, Saint-Julien?

— J'en suis très sûr, Galeotto, et comme j'étais aussi dans une continuelle alternative de confiance et de méfiance (à l'exception que les jours de méfiance étaient rares, et les autres fréquens), il se trouve que je suis encore plus consterné que vous.

— Consterné! s'écria Galeotto. Est-ce que je suis consterné, moi? Non certes je ne le suis pas. Que m'importe? je n'ai jamais été amoureux d'elle. Et voulez-vous que je vous dise ce qui se passe maintenant dans mon cerveau? C'est singulier, mais c'est réel. Je crois que je suis capable maintenant de devenir amoureux de cette femme-là.

— Quoi! à présent que vous devez la mépriser?

— Je ne la méprise pas, tant s'en faut! Oh! à présent c'est bien différent! Je la croyais pédante, absurde, je la trouvais ridicule, et je me moquais d'elle. Je ne m'en moquerai plus, car

elle n'est plus rien de tout cela à mes yeux. Elle est adroite, menteuse, impudente; elle sait jouer tous les rôles, si bien que son véritable caractère échappe aux regards. Savez-vous que c'est là une femme supérieure, une vraie femme de cour, propre à remuer le monde, si elle était à la tête d'un vaste empire? Avec une conscience si flexible, tant d'art, tant de sang-froid, tant de perfidie, on peut aller loin... Et qui nous dit qu'elle n'ira pas loin? Qu'il se présente une bonne occasion, et elle fera parler d'elle. Savez-vous quelle est la première des facultés? Celle d'imposer aux autres. La véritable grandeur, c'est la puissance qu'on exerce sur les esprits. C'est ainsi qu'on arrive à l'exercer sur les choses. Allons, c'est dit, me voilà réconcilié avec elle. Je ne rougis plus d'être son page. Je pourrai prendre de bonnes leçons auprès d'elle, et pour mieux profiter à son école, je veux à mon tour être son amant... Il garda un instant le silence, puis il ajouta d'un air réfléchi : — Si je le peux; car la chose m'est démontrée à présent plus difficile que je ne pensais, et vaut la peine d'être tentée... Peste! c'est quelque chose que d'y parvenir!

— Ce n'est pas si difficile, reprit Julien. Il suffit que vous passiez dans la rue auprès d'elle,

et que votre figure lui plaise. Vous n'attendrez pas long-temps avant d'être enlevé dans sa voiture et introduit dans ses appartemens secrets.

— Eh bien ! raison de plus ! Vive Dieu ! des femmes qui ont de pareils désirs et qui les contentent d'une façon si dégagée, ne sont pas abordables pour tout le monde. On peut vivre dix ans sous le même toit sans obtenir de leur baiser la main. Elles peuvent résister au plus séduisant et au plus habile des hommes. On ne les prend pas par surprise celles-là. Elles se donnent ou se rendent ; le plaisir est à celui dont la mine leur plaît, l'honneur à celui dont l'esprit les subjugue. Maintenant je mettrais ma main au feu que le Lucioli n'a jamais été son amant. Il était trop maladroit, le cher homme ! Elle aurait pu lui ouvrir la porte du boudoir, s'il avait su cacher l'intention qu'il avait d'entrer dans la salle du conseil. Pour moi, qui ne me soucie guères d'être prince de Monte-Regale, je viserai plus haut désormais. Je tâcherai qu'elle me donne sa confiance, et qu'elle m'apprenne à régner sur les hommes par le mensonge.

— Ainsi, ce qui me guérit de mon amour allume le vôtre ? dit Saint-Julien.

— Appelez cela de l'amour, si vous voulez.

Je l'appellerai autrement : curiosité, aptitude, amour de la science, comme il vous plaira.

— Et ce qui fait que je la hais et la méprise vous réconcilie avec elle ?

— Complètement ; mais je n'en continuerai pas moins la petite guerre d'observation que nous lui faisons. Tout au contraire, j'y mettrai plus de zèle que jamais, et mes découvertes auront plus d'importance à mes yeux. Sois tranquille, Julien, je ne te trahirai jamais, quoi qu'il m'arrive.

— Vous pouvez me trahir tant qu'il vous plaira, je ne resterai pas long-temps ici. Mais écoutez ; avant que je vous souhaite le bon soir, il faut que vous me racontiez cette histoire de Max.

— Ce ne sera pas long. Max était l'amant de son altesse, lorsqu'à la mort du duc son époux, qu'elle n'a jamais vu, comme je vous l'ai déjà dit, elle devint souveraine libre et absolue. Max était tellement en faveur auprès d'elle, que, suivant l'opinion de toute la cour, il allait l'épouser. Il était donc traité ici avec le plus profond respect, tout bâtard de seize ans qu'il était. Mais une nuit, à souper, comme la gloriole et le marasquin de Hongrie portaient à la tête du jeune favori, il lui arriva de débiter je

ne sais quelle rodomontade en présence de son altesse. Son altesse fronça, dit-on, le sourcil d'une manière imperceptible, et ne dit pas un mot. Le lendemain matin, les serviteurs de Max ne le trouvèrent ni dans son lit, ni dans sa chambre, ni dans son palais, ni dans la ville, ni dans la province. On le chercha, et on l'attendit vainement. Il ne reparut jamais, on n'a jamais entendu parler de lui ; il paraît que ce fut un assassinat fort bien exécuté.

— Et personne n'a demandé vengeance de cet attentat ?

— Max était un bâtard dont on avait été sans doute bien aise de se débarrasser en l'envoyant dans une petite cour où il semblait prendre racine. Qu'il eût fini par un meurtre ou par un mariage, on fut sans doute bien aise de n'avoir plus à y songer, et l'on n'y songea plus, et l'on n'en parla plus que tout bas, afin de n'avoir pas à le réclamer ou à le venger. Mais il arrive qu'à présent on veut se servir de son nom comme d'un épouvantail pour forcer son altesse à acquiescer à des vues politiques ; et l'envoyé Gurck machine une fort belle réclamation de la personne de Max, si sa beauté personnelle échoue dans les premières entreprises. Tu sais cela ?

— C'est une justice du ciel qui tombe à l'improviste sur le crime impuni, s'écria Julien.

— Bah! bah! à présent que je vois les choses sous leur vrai point de vue, dit Galeotto, je trouve que ce fut un coup hardi pour une princesse de seize ans.

— Elle avait seize ans! quelle horreur! dit Julien.

— Bah! bah! reprit Galeotto, les crimes des princes ne sont pas ceux de tout le monde. Vous savez ce qu'il y a à dire là-dessus. Il y a dans les grandes destinées des résolutions inévitables, et c'est quelque chose que de savoir les prendre à temps et les accomplir habilement. Un enlèvement qui ne fait pas de bruit; un meurtre qui ne fait pas de taches; un homme qu'on anéantit comme on rayerait un chiffre, et qui s'évapore au milieu d'une ville comme une goutte d'eau sèche au soleil! Allons, ce n'est pas maladroit, il faut en convenir. Et pas l'ombre d'un remords sur un front de seize ans! et jamais la trace d'un souvenir amer dans toute une vie traînée en public! c'est là de la force, et bien des hommes ne l'auraient pas.

— J'espère que vous ne l'auriez pas vous-même, dit Saint-Julien en lui tournant le dos.

— Attendez! encore un mot avant d'aller

vous coucher, lui cria Galeotto. Avez-vous découvert quelque chose sur le Rosenhaïm?

— Rien sur celui-là, répondit Saint-Julien.

— Que sera-t-il devenu? dit Galeotto. Maître Cantharide est dans ce secret : il aura piqué ce criocère avec une épingle, et il l'aura mis dans un de ses cartons.

— Faut-il s'inquiéter de ce que devient un homme, dit Saint-Julien, dans une cour où un importun s'évapore comme une goutte d'eau sèche au soleil?

— Je crois que tu tournes mes métaphores en ridicule, dit le page; je te le pardonne, si tu te charges de pénétrer dans le pavillon du parc.

— Dans le pavillon où le professeur d'histoire naturelle fait ses expériences, et s'amuse à trancher, la nuit, de l'astrologue et de l'alchimiste en braquant son télescope vers la lune, et en effrayant les chiens par d'innocentes explosions d'électricité ?

— Il y a autre chose dans ce pavillon, dit le page, qu'une vieille parodie de sorcier et un tonnerre de poche.

— Madame Cavalcanti fait-elle semblant d'aller s'entretenir avec les ombres, en y traitant ses galans la nuit? Bah! c'est là qu'est caché

l'amant mystérieux du trimestre, le monsieur de Rosenhaïm?

— Peut-être!... Mais cet amant-là est peut-être plus qu'un amant... Il y avait peut-être quelque principe politique, quelque projet diplomatique sous ce masque de criocère. Ce n'est pas moi qui ai été dupe des jongleries du professeur. Ce Rosenhaïm me fait l'effet d'un antidote opposé aux philtres de Gurck et de Steinach.... Mais enfin il n'est ici que depuis trois jours, et depuis trois ans je vois la princesse fréquenter le pavillon. Sais-tu un conte étrange que m'a fait la Ginetta?

— Voyons.

— Un jour que, selon sa coutume, elle défendait sa maîtresse avec chaleur, elle crut m'ôter toute envie de croire à l'assassinat de Max, en me disant que son altesse l'avait aimé passionnément, et que c'était le seul homme qu'elle eût aimé ainsi. — Je lui répondis que je le croyais comme elle, et d'autant plus que c'était le seul que son altesse eût fait assassiner. Alors Ginetta se mit tout-à-fait en colère, ce qui la rendit bavarde une seule fois en sa vie. Elle me dit que non seulement son altesse avait aimé Max, mais qu'elle l'aimait encore, tout mort qu'il était. La preuve, ajouta-t-elle, c'est

que tous les jours elle va s'enfermer dans le souterrain du pavillon auprès d'une tombe de marbre qu'elle y a fait secrètement construire, et.... Mais vraiment, Julien, vous me regardez d'un air si dédaigneux, que je n'ose pas continuer cette histoire. Elle est fantasque à tel point que vous allez me rire au nez si j'ai seulement l'audace de la répéter telle qu'on me l'a donnée.

— Comme je pense que vous n'y ajoutez pas foi... dit Julien.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, dit le page. Les femmes sont si romanesques, et les vastes cerveaux tiennent tant de choses! Chez les êtres doués d'intelligence et de force, il y a de si singuliers contrastes, de si ténébreuses rêveries! Bah! dans ce monde, il faut tout croire et ne rien croire. Il faut voir!...

— Mais enfin, dit Julien, cette tombe de marbre contient une boîte d'or, s'il faut en croire la Ginetta. — Et cette boîte d'or, que contient-elle?

— Je n'en sais rien, et la Ginetta prétend n'en rien savoir; mais elle dit que cette boîte a la forme et le volume de celles dans lesquelles on embaume des cœurs humains...

— Cette histoire est dégoûtante, dit Julien

d'un air sombre, après un long silence. Assassiner un homme et le pleurer, lui faire percer le cœur à coups de poignard, et le faire ensuite arracher de ses entrailles pour l'embaumer et le conserver comme une relique ou comme un trophée ; s'enfoncer tous les jours dans une cave avec un tombeau et un remords, et en sortant de là, se prostituer au premier passant... Si tout cela est possible, à la bonne heure. — Il frappa du pied le parquet avec violence, et portant sa main à son front, il s'écria avec angoisse : — O mon père, mon vieux château, mes laboureurs, mes bois, mes livres, mon pays ! où êtes-vous ! où est le temps où j'ignorais tout ce que je sais à présent !

Il était si triste et si abattu, que Galeotto n'osa pas le railler, comme il faisait ordinairement lorsqu'il se livrait à sa sensibilité. Julien se promena en silence dans la chambre, puis il ajouta d'un ton amer :

— Si cet amant inconnu est caché dans le pavillon, ce doit être une savoureuse émotion pour elle que de recevoir ses caresses auprès du mausolée de Max. Peut-être est-ce dans cette cave que le malheureux a été massacré. Peut-être que sa tombe sert de lit aux monstrueux plaisirs de Quintilia ? Quelle horreur ! il me

semble que je rêve. En effet, elle s'est vantée à moi aujourd'hui d'avoir enseveli son propre cœur dans un cercueil. C'est là une belle métaphore! mais elle n'a pas dit qu'elle y eût enseveli son corps, et pardieu! elle a bien fait, car il y aurait assez de gens pour lui donner un démenti... Tenez... levez-vous et venez à la fenêtre. Voyez-vous cette étincelle pâle et furtive qui court le long des allées du parc? C'est la petite lanterne sourde qu'on a donné ordre à Ginetta d'allumer pour aller au rendez-vous.

— En vérité! cria le page en s'habillant précipitamment.

— Oui, dit Julien, c'est une distraction qu'on a eue devant moi. Mais que faites-vous donc?

— Parbleu, je m'habille et j'y cours. Quoi! il y a un rendez-vous à épier, et vous ne me le dites pas! et je reste là à babiller quand je devrais être sur la piste de la louve!

— Voilà le seul mot à propos que vous ayez dit de la journée, dit sèchement Julien en le voyant s'enfuir à demi habillé, et se glisser comme un chat dans l'ombre des corridors.

Julien alla se mettre au lit, mais il eut un sommeil affreux. Il rêva que des assassins se jetaient sur lui, lui ouvraient la poitrine et en

arrachaient son cœur tout palpitant, tandis que Quintilia, debout, immobile et pâle, vêtue d'une grande robe rouge, les regardait opérer avec un horrible sang-froid en leur tendant une boîte d'or ciselé, toute pleine de sang.

XV.

Saint-Julien passa la journée enfermé dans sa chambre, résolu à se faire passer pour malade, si la princesse le faisait demander. Mais elle ne le demanda pas; et, fatigué de souffrir seul, il sortit vers le soir pour se distraire un peu. Il se rappela alors l'étudiant dont il avait fait la connaissance la veille, et avec lequel il avait un rendez-vous à la taverne du Soleil-d'Or.

Il le trouva déjà à table, fumant vis-à-vis d'une cruche de bierre non débouchée, et de deux verres retournés.

Ils s'abordèrent cordialement; mais Saint-Julien ne put prendre sur lui d'être gai, et l'étudiant se chargea obligeamment de faire pres-

que tous les frais de la conversation. Il se montra encore plus aimable que la veille, et ils restèrent ensemble jusqu'à onze heures du soir. Alors Spark se leva, disant qu'il était esclave de ses habitudes régulières, et qu'il ne se couchait jamais plus tard. Mais il lui proposa une partie de promenade pour le lendemain. Saint-Julien ne désirait rien tant que de fuir l'air de la cour : il fit demander le lendemain à Quintilia si elle n'aurait pas d'ordre à lui donner dans la journée ; et comme elle lui fit répondre qu'il pouvait disposer de son temps le reste de la semaine, il ne passa à la résidence, durant plusieurs jours, que les heures consacrées au sommeil. Il employa toutes ses journées à errer dans les montagnes, tantôt seul, tantôt avec son étudiant allemand, qui, chaque jour, l'attirait par une sympathie plus vive.

Saint-Julien fut bientôt sous le charme de ce jeune homme, et il eût été difficile qu'avec son excellent cœur et l'élévation de ses sentimens, il en eût été autrement. Spark était un de ces hommes d'une nature si droite et si harmonieuse, qu'on les juge dès l'abord, et qu'on n'a rien à retrancher par la suite à l'estime qu'on leur a vouée. Il était simple et franc, ne visait à aucune supériorité, et touchait juste à toutes

choses. Il paraissait savoir plus qu'il ne disait, mais sa réserve n'avait rien de hautain. Il faisait des frais pour plaire, mais il n'allait pas jusqu'à cette insupportable coquetterie de langage qui rend l'esprit faux et le cœur sec. Il paraissait à la fois ferme et obligeant, sensible pour les autres, insouciant pour lui-même. Il avait en la Providence une confiance romanesque, mais non puérile, qui semblait être la conséquence d'une vie probe et d'un cœur généreux. Sa sensibilité n'était pas fougueuse et maladive comme celle de Julien; et le jeune homme sentit de plus en plus chaque jour le besoin de s'appuyer sur la douceur et sur la sérénité de cette ame plus forte et plus calme que la sienne. Oppressé par son chagrin, dévoré d'incertitudes, ne sachant à quoi se résoudre à l'égard de la princesse et à l'égard de lui-même, il résolut de se confier à cet homme si intelligent, si bon et pourtant si paisible, et de lui demander conseil. Il éprouvait bien quelque répugnance à ouvrir ainsi son cœur, car il n'était pas né expansif. Galeotto avait surpris ses secrets, et ne les comprenait pas; d'ailleurs le caractère de ce jeune courtisan était trop opposé au sien pour qu'il pût trouver quelque avantage dans sa société. Il avait l'art au contraire d'aigrir tous

ses maux, et d'envenimer toutes ses blessures.

Quoi qu'il pût lui en coûter, il prit le parti de consulter Spark, et un matin que leur promenade les avait ramenés sur la colline où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, il le pria de s'asseoir sur la bruyère, et de suspendre son cours d'observations botaniques pour en faire un de psychologie.

— Sur qui ? demanda Spark en souriant. Est-ce sur vous ou sur moi ?

— Ce sera sur moi si vous le permettez, mon cher Spark. J'ai un secret qui m'étouffe, et que je ne puis dire à personne. Il faut que je vous le dise.

— De tout mon cœur, répondit l'étudiant. Je ne me récuserai pas en affectant une modestie désobligeante. Les gens qui ont peur d'écouter une confidence sont ceux qui craignent d'avoir un secret à garder ou un service à rendre.

— J'ai besoin en effet d'un très grand service, dit Saint-Julien, mais ce n'est pas votre bras que je réclame pour me tirer du mauvais pas où je me trouve ; c'est votre cœur que j'appelle au secours du mien, c'est votre raison que je veux interroger, c'est un bon conseil que je vous demande.

— C'est demander beaucoup, répondit Spark,

et je ne vous promets pas de réussir. J'y ferai pourtant tout mon possible. Nous chercherons à nous deux, et Dieu nous aidera.

— Vous êtes, vis-à-vis des choses qui m'intéressent, dans une position tout-à-fait désintéressée, dit Julien ; vous ne connaissez point la personne dont j'ai à vous entretenir, et vous la jugerez simplement sur les faits que j'ai à vous raconter.

— Prenez garde, mon cher ami, dit Spark ; cela est sérieux. Si vous dénaturez les faits, et si vous en ignorez quelqu'un, nous pourrons bien porter un faux jugement.

— Vous jugerez seulement ceux que je sais et que je vous dirai ; et, comme vous ne serez pas sous le charme de la vipère, vous pourrez voir plus clair que moi.

— Il s'agit d'une histoire d'amour et d'une femme? à ce que je vois.

— Il s'agit d'une femme. Connaissez-vous la princesse Quintilia?

— Comment voulez-vous que je la connaisse? il y a huit jours que je suis ici.

— Quelqu'un vous en a-t-il parlé?

— Oui; des bourgeois qu'elle a obligés, des pauvres qu'elle a secourus, m'ont dit que c'était une femme bienfaisante.

— Toutes ces femmes-là le sont, dit Julien.

— Quelles femmes? demanda Spark avec beaucoup d'ingénuité.

— Ah ! Spark, s'écria Saint-Julien, je vois bien que vous ne la connaissez pas ; vous ne me demanderiez pas ce qu'elle est.

— Vous paraissez n'en avoir pas une haute opinion, dit Spark. Si votre opinion est arrêtée ainsi, pourquoi me consultez-vous ?

— Pour savoir si je dois la fuir et l'oublier, ou la poursuivre et la démasquer. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé depuis sept mois que j'ai quitté la maison paternelle.

Spark écouta l'histoire de Julien avec beaucoup d'attention, mais avec tant de calme, que le narrateur ne put, à aucun endroit de son récit, pressentir le jugement que portait l'auditeur. La belle et calme figure de l'étudiant ne fit pas un pli, et la fumée de sa pipe s'échappa par bouffées aussi régulières que la veille, lorsqu'il avait écouté Julien faire lecture de la Gazette d'Augsbourg à la taverne du Soleil-d'Or.

Quand Saint-Julien eut tout dit, Spark fit une espèce de grimace qui consiste à avancer un peu la lèvre inférieure, et qu'on peut généralement traduire par ces mots : Tout cela ne vaut guère la peine que vous vous donnez.

Après un instant de silence, il posa sa pipe sur le gazon, et lui dit :

— Mon ami, avant de vous dire ce que je pense de la princesse Quintilia, permettez-moi de vous dire ce que je pense de vous-même. Vous êtes très noble, mais très orgueilleux ; très vertueux, mais très intolérant ; très sincère, et pourtant très méfiant. D'où vient cela? N'auriez-vous pas été élevé par un prêtre catholique ?

— Oui, répondit Julien, et ce fut mon meilleur ami.

— Alors je comprends votre caractère ; et tout en le reconnaissant pour très beau (je vous parle strictement vrai), je voudrais que vous prissiez sur vous de le modifier et d'en équarrir l'écorce rude et noueuse. Je ne trouve point que le jeune page vous ait donné de bons conseils. Je le regarde comme un méchant cœur et un intrigant dangereux. Loin de railler, comme il le fait, l'austérité de vos principes, je les approuve rigoureusement, et je déclare que si votre princesse Quintilia était telle que vous la jugez aujourd'hui, vous feriez bien de la fuir et de l'oublier. Mais.... — Ici Spark fit une pause et réfléchit ; puis il continua :

— Mais je crois que vous êtes absolument

dans l'erreur sur son compte, et que c'est une excellente femme.

— Quoi! malgré l'assassinat de Max?

— Je ne crois pas à l'assassinat de Max, dit Spark en souriant; je ne croirai jamais que la mort d'un homme soit suffisamment prouvée par son absence, et le meurtre d'un amant par une parole légère d'un côté et un froncement de sourcil de l'autre. Cette histoire me paraît bonne à endormir les petits enfans et à leur donner de mauvais rêves.

— Vous ne croyez pas au crime? empêchez-moi d'y croire. Je ne demande pas mieux que d'ôter ce charbon allumé de mon cœur. Mais le vice, la débauche?

— Oh! oh! la galanterie, vous voulez dire? On peut être une femme galante et être une bonne femme. Pour moi, je n'aime pas les femmes galantes, mais je ne leur jette pas de pavés à la tête, et je passe auprès d'elles sans leur rien dire. Si la princesse Quintilia est ainsi, n'en dites pas de mal; quittez-la et n'y pensez plus.

— Tout cela vous semble facile, Spark. J'ai l'ame dévorée de colère et de jalousie.

— Vous avez tort.

— Mais enfin, ce que je vous ai raconté vous prouve bien que cette femme est une...

— Ce que vous avez raconté ne me prouve rien, sinon que vous avez contracté dans vos chagrins l'habitude d'une malveillance fâcheuse. Otez, ôtez cela de votre cerveau : c'est une mauvaise herbe.

— Mais, mon ami, une femme qui fait de pareils discours sur la candeur et le sentiment, et qui a pour amant, d'abord un Lucioli, qu'elle traîne partout, et qui se vante partout de ses faveurs !..

— Hum ! dit Spark, ce Lucioli me semble être un fat et un sot que je ne me ferais pas faute de rosser, s'il tombait sous ma main, et si j'étais ami de la princesse.

— S'il l'a décriée, c'est bien sa faute à elle ; pourquoi l'a-t-elle affiché comme un bouquet de noces ?

— Parce qu'elle est bonne et confiante, comme elle vous l'a dit. Tout ce qu'elle vous a dit là, Saint-Julien, me paraît sincère ; j'y crois. J'aime ce caractère ; j'approuve ces idées. Je ne dis pas que ce soit un exemple à suivre pour les femmes qui ne veulent pas être calomniées et persécutées ; mais pour un homme de cœur, qui se moque de l'opinion d'autrui et qui ne s'en rapporte qu'à sa conscience, c'est une belle maîtresse à aimer toute sa vie.

— Vraiment ! Spark, votre confiance me confond ; je ne sais pas si j'ai envie de vous embrasser comme le meilleur des hommes, ou de vous plaindre comme un fou.

— Comme vous voudrez, mon cher Julien ; vous m'avez demandé ma façon de penser, je vous la dis.

— Et je donnerais un de mes bras pour la partager. Mais enfin cette montre, ce Charles de Dortan ?

— Ce Dortan est un sot qu'elle aura mis à la porte au moment le plus hardi de la plaisanterie.

— Une femme qui se respecte fait-elle de semblables plaisanteries ? Elle se soucie donc bien peu du danger qu'elle court ? Plaisante-t-elle aussi avec la vengeance qu'un homme peut tirer ? A la place de ce Dortan, je suivrais une pareille femme au bout du monde, et je la forcerais de tenir ses promesses, et je lui cracherais ensuite au visage.

Le front de Spark se couvrit de rougeur, comme si l'idée d'une telle violence de ressentiment eût révolté son ame honnête et douce. Mais il reprit aussitôt son calme accoutumé, et dit d'un ton de certitude qui imposa à Julien :

— Cette histoire est fausse. Ce Charles de Dortan sera quelque garçon horloger qui aura

porté une montre de sa façon à la princesse, et qui aura bâti toute cette niaise aventure pour se moquer de vous, ou parce qu'il y a des fats d'une rare impudence, ou parce que ce monsieur est fou.

— Vous arrangez tout pour le mieux, et je me suis dit tout cela sans pouvoir me le persuader radicalement. N'ai-je pas vu la joie avec laquelle elle a appris l'arrivée de ce masque inconnu ?

— Qu'est-ce que cela prouve, s'il vous plaît ? Ne saute-t-on pas de joie à l'arrivée d'un frère, et même d'un ami? Les femmes sont plus démonstratives que nous, et les Italiennes le sont entre toutes les femmes.

— Mais ce Rosenhaïm est caché dans le pavillon. Cache-t-on ses amis?

— Souvent! surtout quand il s'agit de politique. Qu'est-ce que vous comprenez à la politique, vous? Et puis, il n'y a peut-être pas plus de Rosenhaïm dans le pavillon que de Max dans le tombeau.

— Vous ne croyez donc pas à la mort de Max ?

— J'ai dans l'idée, au contraire, que ce prétendu cœur inhumé dans un coffret d'or bat bien chaud et bien joyeux à l'heure qu'il est.

— Mais la princesse elle-même le fait passer pour mort ?

— Le fait-elle passer pour mort ? Ah ! en ce cas il est mort. Mais tout le monde peut mourir sans être aidé.

Et Spark, reprenant sa pipe, se mit à la charger paisiblement.

— Les griefs qui vous restent contre elle, ajouta-t-il après avoir rallumé son tabac, sont donc son air cavalier, sa gaîté juvénile, son latin, son amour pour les papillons, ses travaux politiques, sa soubrette Ginetta, sa camaraderie avec vous autres qu'elle traite en amis comme une bonne femme qu'elle est, tandis que vous ne la comprenez pas..... Eh bien ! à votre place, je l'aimerais de tout mon cœur, et je passerais ma vie à son service.

— Mais si j'acceptais tout cela comme vous, si je me remettais à croire en elle, j'en serais amoureux fou... et si elle ne m'aimait pas, je deviendrais le plus malheureux des hommes. Je suis absolu et entier dans tout, Spark. A la manière dont cette femme m'a bouleversé le cerveau, je vois bien que si je ne me guéris pas par la méfiance, il faudra que je me brûle la cervelle par désespoir.

— Non, dit Spark.

— Je deviendrai fou, vous dis-je, si elle ne m'aime pas.

— Non, vous dis-je, vous vous consolerez, vous vous guérirez. D'ailleurs elle vous aime beaucoup. Tout ce qu'elle a fait pour vous le prouve bien.

— Oh ! j'ai trop souffert de cette tranquille amitié ; j'ai renfermé trop de tourmens dans mon sein ! cela ne peut pas recommencer.

— Vous êtes un ingrat. Vous m'avez dit que ces six premiers mois avaient été les plus beaux de votre vie. Écoutez, Julien, vous êtes aigri et malade. Vous ne jugez pas bien votre position, vous ne vous connaissez plus vous-même. Croyez-en mon conseil. Avant de savoir de quoi il s'agissait, je ne croyais pas pouvoir trancher la question si hardiment ; à présent je me sens une grande confiance en ma raison ; les choses me semblent claires et indubitables. Voulez-vous me promettre de faire ce que je vous dirai ?

— Je vous promets de le tenter, dit Julien.

— Renfermez-vous donc en vous-même, et fermez vos poumons à l'atmosphère empoisonnée du dehors. Vivez avec Dieu et avec votre cœur qui est bon. Fuyez la cour, les envieux, les sots, les méchans, et surtout le petit page.

Restez auprès de la princesse, je veux lui servir de garant. Elle ne vous trompe pas. Je l'ai vue passer à cheval l'autre jour; elle a une grande bouche, un sourire franc, des yeux vifs et bons; j'aime sa figure et ses manières. Servez-la fidèlement, et ne croyez d'elle que ce qu'elle vous en dira; si votre amour persiste et vous fait souffrir, dites-le-lui, parlez-lui-en beaucoup et souvent.

— Vous croyez qu'elle m'écoutera? dit Julien dont les yeux brillèrent de joie.

— Sans doute, elle vous écoutera, puisqu'elle vous a déjà écouté; elle vous plaindra; elle ne vous aimera pas plus qu'elle ne fait...

— Vous croyez? dit Julien redevenant triste.

— J'en suis presque sûr. Mais n'importe, parlez-lui toujours, elle vous consolera en redoublant de soins et d'amitié. Avec cette amitié-là, Julien, avec l'amour du travail, avec le bon témoignage de votre conscience, et un peu de foi en la Providence, vous ne serez pas malheureux, croyez-en ma promesse.

— Et si avec tout cela, je suis joué! reprit Julien; si au bout de dix ans d'une pareille vie, je m'aperçois que j'ai bercé une chimère sur mon cœur?

— Vous aurez eu dix ans de bonheur, et vous

serez en droit de dire à Dieu quand vous paraîtrez devant lui : Seigneur, les hommes m'ont trompé, et je ne les ai pas haïs. Ils m'ont fait du mal, et je ne me suis pas vengé ! Et vous verrez ce que Dieu vous répondra. Allez, on ne se repent jamais d'être bon, même dès cette vie. Quand on s'en repent, on cesse de l'être.

— Honnête et excellent ami ! s'écria Saint-Julien en serrant vivement la main de Spark. Je suivrai vos conseils, et je viendrai souvent chercher auprès de vous le baume céleste qui guérit les plaies de l'ame.

Julien rentra au palais, la poitrine soulagée d'une montagne d'ennuis, et, pour la première fois, depuis bien des jours, il pria Dieu.

XVI.

Quintilia le fit appeler le lendemain matin. Elle avait l'air si heureux et si bon, que Saint-Julien se sentit tout disposé à suivre les conseils de Spark.

— J'ai des lettres à te dicter, lui dit-elle en lui tapant doucement l'épaule d'un air familier. Assieds-toi là, et prends ta meilleure plume.

Julien s'assit. La montre fatale était toujours sur le bureau ; il se sentit un mouvement de rage contre ce fâcheux accusateur, et feignant de la pousser gauchement avec son coude, il la jeta par terre.

La princesse s'en aperçut à peine, et quand

il la ramassa en s'excusant de l'avoir brisée, elle parut fort indifférente à cet accident.

— Ginetta, dit-elle, emporte ma montre que ce maladroit de Julien vient de casser. Il est décidé que je ne puis pas la garder, et qu'il lui arrivera toujours malheur. Fais-la raccommoder, et garde-la pour toi.

Julien regarda la princesse attentivement. Elle était aussi parfaitement calme que le jour où elle avait regardé en face M. de Dortan sans paraître le reconnaître. Mais il lui sembla que la Ginetta rougissait un peu. Était-ce de plaisir d'avoir la montre, ou perdait-elle contenance devant tant d'audace ?

Julien sentit la sienne augmenter, comme il lui arrivait toujours dans ses momens d'émotion ; et regardant alternativement la princesse et sa suivante :

— La signora Gina, dit-il, connaît peut-être à Paris un horloger habile à qui elle pourra confier la réparation de cette montre !

— Pourquoi à Paris? dit la princesse, nous avons d'excellens horlogers à Venise.

Elle n'avait pas changé de visage, et la Gina semblait être redevenue impénétrable. Saint-Julien insista obstinément.

— Si la signora Gina veut bien le permettre,

c'est moi qui me chargerai de la réparation, puisque c'est moi qui ai causé le dommage.

— Arrangez-vous ensemble, dit la princesse, cela ne me regarde plus. La montre appartient à Gina.

— Et je l'enverrai, continua Saint-Julien, à un de mes amis qui habite Paris, et qui s'appelle Charles de Dortan.

Gina se troubla visiblement. La princesse n'y prit pas garde, et répéta le nom de Charles de Dortan.

— Je crois qu'en effet son nom est sur cette montre, dit-elle en s'adressant à Ginetta. N'est-ce pas l'ouvrier à qui tu l'as confiée à Paris, après l'avoir jetée par terre comme Julien vient de faire ?

— Oui, madame, répondit Ginetta remise de son trouble, c'est un horloger qu'on m'a désigné comme très habile, et qui, selon l'usage, a gravé son nom sur la boîte.

Julien, frappé de tant d'assurance, et ne sachant plus que penser, tenta un dernier effort.

— Le hasard, dit-il, me l'a fait rencontrer à Lyon, précisément le jour....

Ginetta l'interrompit, et s'adressant à Quintilia :

— Votre altesse ne se souvient-elle plus de cet homme qui voulait absolument lui parler ?

— Non , dit la princesse avec un sang-froid imperturbable. Que voulait-il ? ne l'avais-tu pas payé ?

— Il m'avait beaucoup prié de le recommander à votre altesse , à laquelle il voulait vendre une pendule à musique ; mais elle était laide et de mauvais goût.

Ah ! dit la princesse d'un ton d'indifférence et de distraction , en ce cas , Julien , mets-toi à écrire , et toi , Gina , laisse-nous.

Elle semblait n'avoir pas pris le moindre intérêt à cette délicate explication , et pourtant Saint-Julien se disait : — Il y a quelque chose là-dessous. Spark lui-même aurait été frappé de la rougeur de Ginetta. — Il prit sa plume et commença sous la dictée de la princesse.

« Monsieur le duc,

« Votre personne est charmante, votre esprit supérieur , et votre emploi magnifique. Je compte écrire directement à votre auguste souverain , et le remercier de vous avoir choisi pour remplir cette importante et agréable mission auprès de moi. Il m'est impossible de vous voir

aujourd'hui ; et d'ailleurs j'ai besoin, pour répondre aux propositions de votre excellence, du plus grand calme et de la plus austère réflexion. Je craindrais de subir l'influence persuasive de votre esprit en traitant de vive voix une question si grave. Après mûre délibération, je me crois donc autorisée, par ma conscience et ma volonté, à refuser positivement l'alliance qui m'est offerte. Mes opinions sont invariables sur ce point, et vous les connaissez. La liberté de fait établie par moi, souverain absolu en vertu de pouvoirs absolus, etc. etc..... »

Saint-Julien écrivit sous sa dictée plusieurs lignes qu'il aurait pu tracer de lui-même, tant il était au fait des systèmes du potentat femelle de Monteregale.

Quand il eut terminé la partie politique de cette lettre (et nous en ferons grace au lecteur comme d'une chose étrangère à cette histoire), il continua sous la dictée de la princesse.

« Quant à la question que votre excellence m'a dit tenir en réserve, en cas de refus définitif de ma part, je demande en grace qu'elle me soit exposée sur-le-champ, car des occupations du plus grand intérêt pour moi vont me forcer à faire un petit voyage en Italie. Ce

sera pour moi un grand regret que de voir abréger le séjour de votre excellence dans mes états, et j'aurais vivement désiré qu'il me fût permis d'en jouir plus long-temps. »

— Ajoutez les formules d'usage, dit la princesse à Saint-Julien, et puis donnez-moi votre plume.

Quand elle eut signé et fait mettre le nom du duc de Gurck sur l'adresse, elle sonna, et le page se présenta.

— Portez cette lettre à M. de Gurck, lui dit-elle, et rapportez-moi la réponse. S'il demande à me voir, dites que c'est impossible.

Galeotto fut frappé de l'air froid et absolu de la princesse. Il eut besoin de rassembler tout son courage pour lui faire entendre qu'il avait un message secret pour elle.

— Je n'ai pas de secrets où vous puissiez être pour quelque chose, lui répondit-elle sèchement; parlez devant M. de Saint-Julien, je vous le permets.

Le page hésita; elle ajouta : — Je vous l'ordonne.

Galeotto, banni des appartemens particuliers depuis plusieurs jours sans en savoir la cause, avait beaucoup compté sur le moment où il lui serait permis d'approcher de la princesse. Il

avait fait part à Julien de l'intention où il était de nuire au comte de Steinach, tout en feignant de le servir et tout en travaillant pour son propre compte. Mais, quoique ces projets ne fussent point un secret pour lui, il était vivement contrarié de l'avoir pour témoin de sa conduite. Rien ne paralyse la ruse comme l'œil d'un juge prêt à censurer notre maladresse ou à s'effrayer de notre perfidie.

Néanmoins il fallait parler. Il donna quelques mots d'une explication moitié plaisante, moitié mystérieuse, et finit en tirant de son sein une lettre renfermée sous trois enveloppes.

Mais Quintilia, devant qui le page avait mis un genou en terre, n'avança point la main pour recevoir la lettre, et lui ordonna de la décacheter et de la lire tout haut.

Galeotto se troubla. — M'avez-vous entendue? répéta la princesse.

Alors, prenant courage, Galeotto imagina de lire hardiment la lettre d'un ton pathétique et en feignant un trouble toujours croissant : c'était une déclaration d'amour du comte de Steinach, rédigée dans des termes aussi passionnés que son rang avait pu le lui permettre. Le malin page la déclama d'une voix tremblante, et comme s'il eût été frappé de l'application qu'il

pouvait se faire des expressions timides et brûlantes de la lettre. Il affecta plusieurs fois de manquer de force pour achever une phrase, et de tenir le papier d'une main tremblante. Enfin il joua si bien la comédie, que Saint-Julien en eût été dupe complètement sans le dernier entretien qu'ils avaient eu ensemble.

Mais la princesse ne parut émue ni de l'amour de Steinach, ni de celui que Galeotto feignait d'abriter timidement sous les ailes de la diplomatie sentimentale.

— Cela est pitoyable, dit-elle quand le page eut fini. — Et, lui arrachant la lettre des mains, elle la jeta dans une corbeille de bambous qui était sous le bureau, et dans laquelle elle avait coutume d'entasser pêle-mêle tous les papiers inutiles.

— Mais tout mauvais que soit cet italien, ajouta-t-elle, le comte de Steinach, qui ne sait aucune langue, pas même la sienne, n'aurait jamais été capable de l'écrire. C'est vous qui avez composé ce pathos, Galeotto! — Et, sans attendre sa réponse, elle se tourna vers Julien.

— Écris, sous ma dictée, une autre lettre, lui dit-elle; Galeotto attendra et les portera toutes deux à leur adresse.

Elle lui dicta une formule de renvoi moqueuse

et impertinente pour Steinach, comme celle destinée à Gurck ; elle la signa de même, la cacheta, et la remit en silence à Galeotto. Le page voulut faire une question ; elle lui ferma la bouche d'un regard, et lui montra la porte d'un geste.

En attendant qu'il fût de retour, elle s'entretint amicalement avec Saint-Julien. Elle lui parut si franche et si bonne, qu'il céda au mouvement de son propre cœur, et se sentit plus que jamais dominé par elle. Les souffrances qu'il avait éprouvées lui rendirent plus vives les joies qu'il retrouvait. Il bénit intérieurement les conseils de son ami et reprit confiance dans la vie.

Au bout d'une heure, Galeotto revint. Il s'était composé un maintien grave et froid ; mais il cachait mal le dépit qu'il éprouvait d'avoir été si rudement traité par Quintilia. Elle était naturellement brusque et emportée ; mais ordinairement elle oubliait en moins d'une heure ses ressentimens, et jusqu'à la cause qui les avait produits. Cette fois pourtant, elle reçut le page aussi mal qu'elle l'avait congédié. Il voulut transmettre une réponse verbale du comte de Steinach ; elle lui dit : — Vous répondrez quand je vous interrogerai ; — puis, prenant la lettre de

M. de Gurck, elle la décacheta et la passa à Julien.

— Lisez tout haut, lui dit-elle; et vous, M. Galeotto de Stratigopoli, asseyez-vous au bout de la chambre, et attendez mes ordres.

Saint-Julien lut :

« Madame,

« La réponse de votre altesse est tellement décisive, que je croirais manquer au respect que je lui dois en insistant davantage. J'obéis à l'ordre qu'elle me donne en lui soumettant textuellement la réclamation de mon souverain.

« Un envoyé de notre cabinet portant le titre de chevalier et le nom de Max, chargé, il y a quinze ans, de représenter le prince de Monteregale au mariage de votre altesse, s'est établi auprès d'elle avec le consentement de ses protecteurs. Mais ayant été rappelé au bout de quatre ans, il n'a point répondu aux ordres de sa cour, et jamais il n'a reparu. Il est sommé aujourd'hui de rendre compte de sa conduite durant cette longue absence, et de se présenter devant moi, duc de Gurck, fondé de pouvoirs, etc., pour me remettre certains papiers, et répondre à certaines questions qui doivent décider de son identité. A défaut de cet acte de

soumission de la part du chevalier Max, votre altesse serait sommée de donner les preuves de son décès, ou de désigner le lieu de sa retraite. Et à défaut de cette satisfaction, elle serait reconnue en état d'hostilité contre notre gouvernement, etc. »

— Fort bien, dit Quintilia, reprenez votre plume et écrivez.

« Je ne reconnais à aucun souverain de la terre le droit de me faire une demande arbitraire ou une question absurde. Je n'ai aucun compte à rendre des actions d'autrui ; et jamais prince, petit ou grand, n'a été le gardien des étrangers résidant sur ses terres. Tout ce que je puis faire pour seconder les vœux de votre cour, c'est de vous permettre de publier et d'afficher dans mes états un ordre directement adressé au chevalier Max de la part de son souverain. S'il se rend à cet ordre, je serai charmée de voir cesser vos inquiétudes à son égard. »

Quintilia signa, cacheta, et s'adressant au page :

— Maintenant, monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous à dire de la part de M. de Steinach ?

Le comte au désespoir.... répondit Galeotto.

— Faites-moi grace des phrases de monsieur

le comte, interrompit Quintilia, à quoi se décide-t-il?

—Il se soumet à vos ordres.

—Quels ordres? Je lui ai donné le choix. Partir ou se taire.

—Il se taira.

—A la bonne heure. Celui-là n'est que sot, et je ne veux pas l'offenser s'il ne m'y contraint pas. L'autre est un insolent. Allez porter ma lettre et revenez.

La princesse se remit à causer avec Julien de choses étrangères à ce qui venait de se passer. Elle avait tant de calme et de lucidité d'esprit que Saint-Julien se déclara absurde dans ses soupçons.

Galeotto revint. Il demandait de la part du duc de Gurck la faveur d'un entretien particulier avant son départ.

—Nous verrons, répondit Quintilia, c'est assez s'occuper de ces messieurs pour aujourd'hui. C'est à vous que j'ai affaire, M. de Stratigopoli. Voici un billet que vous porterez à mon trésorier. Il vous remettra une somme qui vous mettra en état de voyager durant quelques années. C'est, je crois, l'objet de vos désirs. Vous trouverez bon que d'ici à quelques heures je dispose, pour votre remplaçant, de l'appartement

que vous occupez dans le palais. Pour faciliter votre départ, j'ai commandé des chevaux de poste qui viendront vous prendre ce soir, et qui vous conduiront jusqu'à la frontière. Je vous prie de garder la voiture pour continuer votre voyage. Vous désignerez vous-même la route qu'il vous plaira de prendre. Je fais des vœux pour votre avenir, et j'ai l'honneur de vous saluer.

Galeotto, frappé de la foudre, pâlit et balbutia, mais il vit dans les yeux de la princesse que l'arrêt était irrévocable. Il crut que Julien l'avait trahi. Incertain du parti qu'il prendrait, mais forcé d'obéir, et résolu à se venger, il s'inclina profondément, et sortit sans dire un seul mot.

Saint-Julien voulut intercéder en sa faveur, mais la princesse lui imposa silence avec douceur, et lui permit d'aller faire ses adieux au page.

Il le trouva au bas du grand escalier, et témoigna sa surprise et son chagrin avec tant de candeur, que le prince en fut ébranlé.

— Si vous n'êtes pas sincère en ce moment, lui dit-il, vous êtes le premier des fourbes, et le dernier des hommes. Après tout, je n'en sais rien, je ne pense pas, je crois rêver. Je ne sais ni ce qui m'arrive, ni ce que j'éprouve, ni ce que j'ai à faire.

— Il faut faire semblant d'obéir, lui dit Julien, et attendre à la frontière l'ordre de votre rappel. Il est impossible que la princesse ait des griefs sérieux contre vous. Elle se sera doutée de votre liaison avec Steinach, et elle aura voulu vous effrayer. Mais je vous justifierai de mon mieux, Gina pleurera à ses pieds, et vous lui écrirez, elle se laissera fléchir.

—Je ne sais pas, je ne sais pas, dit le page d'un air méfiant. Je ne sais pas si vous ne me trahissez pas; je ne sais pas si la Gina ne me donne pas ce soir pour successeur le page de Steinach ou le chasseur de Gurck, tandis que la princesse recevra dans le pavillon le mystérieux Rosenhaïm qu'elle embrassait si tendrement cette nuit sur le seuil en l'appelant son *seul* amour, ou bien le duc de Gurck qui saura peut-être se faire craindre, ou le Steinach qu'elle fait semblant de rudoyer, ou le tendre Julien qui a su cacher son indignation dévote, ou qui s'est fait tolérant... Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête des autres; j'aviserai à voir clair dans la mienne. Si vous me trompez, monsieur le secrétaire intime, ne chantez pas encore victoire. Je ne me tiens pas pour battu, et souvent les choses qui semblent m'échapper sont celles dont je suis sûr, parce qu'alors il me prend envie de m'en emparer... Attendons... Ve-

nez avec moi chez le trésorier, je vous permets de répéter à la princesse tout ce que vous me verrez faire et dire.

Ils entrèrent ensemble chez le trésorier, et Galeotto présenta le billet qui lui avait été remis cacheté. Lorsque le trésorier énonça la somme qu'il allait compter au jeune page, celui-ci eut un moment d'émotion. C'était beaucoup plus qu'il n'avait espéré dans sa petite ambition, et pendant un instant il abandonna l'idée singulière qui venait de le préoccuper. Mais tandis que le trésorier comptait l'argent, il se mit à marcher dans la salle avec anxiété. Cette petite fortune le mettait à même de satisfaire son goût pour les voyages, et d'aller se présenter d'une manière brillante dans quelque autre cour, plus importante que celle de Monteregale. Mais en même temps qu'il arrivait à l'accomplissement d'un vœu de plusieurs années, il renonçait à une entreprise conçue depuis quelques jours. Dans son amour pour l'intrigue, il avait caressé l'espoir de lutter avec l'expérience, et ce qu'il appelait l'habileté de Quintilia. Il s'était proposé, pour but de ses premières armes en ce genre, d'écarter, ne fût-ce que pendant quelques jours, des rivaux plus haut placés, et plus arrogans que lui. L'emporter sur eux,

lui paraissait une satisfaction nécessaire à son amour-propre froissé. Enfin tandis qu'une vanité cupide l'engageait à prendre l'argent, et à chercher ailleurs un autre genre de succès, une vanité raffinée, un véritable dépit d'homme de cour, l'engageait à sacrifier sa petite fortune à l'espoir incertain d'un frivole triomphe.

Ce dépit l'emporta, et au moment où le trésorier lui présenta une partie de sa fortune en or, et le reste en billets sur diverses banques étrangères qu'il avait désignées d'abord, il demanda du papier pour écrire un reçu, fit une déclaration d'amour à la princesse, et lui annonça qu'il n'avait besoin de rien au monde, puisqu'il allait mourir de chagrin; puis il redemanda le bon signé d'elle qu'il venait de remettre au trésorier; il le déchira, en mit les morceaux dans sa lettre, chargea le trésorier de la faire porter à Quintilia, jeta dédaigneusement les billets de banque sur la table, donna un coup de poing théâtral dans les piles d'or, et tournant le dos au trésorier stupéfait, sortit sans emporter un écu.

Julien, qui ne vit dans cette conduite qu'un acte de fierté, trouva le moment très beau, et l'approuva. En même temps, il mit tout ce qu'il possédait à la disposition du page.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répéta celui-ci, toujours sur ses gardes. Il est possible que vous soyez de bonne foi, il est possible aussi que vous me fassiez cette offre sans grand mérite. Quoi qu'il en soit, je n'ai besoin de rien, je ne vais pas loin, et vous ne serez pas long-temps sans entendre parler de moi. Vous pouvez dire cela à son altesse. La frontière est à trois lieues d'ici. On peut avoir un pied sur les terres du voisin, et un œil dans la résidence.... Adieu, adieu. Merci de votre amitié si elle est vraie. Si elle est feinte, on saura s'en passer.

Il monta en voiture en tenant le même langage, et laissa Julien très offensé et très affligé de ses doutes. Il demanda à voir la princesse, et lui rapporta la conduite magnanime du page, en la suppliant de le rappeler. Mais Quintilia, qui avait déjà reçu la lettre de Galeotto par son trésorier, ne parut point touchée de cette forfanterie.—Je ne puis pas lui faire grace, dit-elle; cesse de me parler de lui : ce serait me déplaire en pure perte. Il t'accuse de lui avoir nui auprès de moi, mon pauvre Julien. Accepte cette injustice en châtiment de celles que tu as commises, et apprends, mon cher enfant, combien il est cruel d'être accusé quand on n'est pas coupable.

XVII.

Saint-Julien, forcé d'abandonner la cause de Galeotto, alla passer la soirée avec Spark à la taverne du Soleil d'Or. Il lui raconta ce qui était arrivé; et Spark, avec son optimisme habituel, déclara que le renvoi du page était une mesure fort sage de la part de la princesse, et un événement fort heureux pour Saint-Julien. Il tâcha aussi de le consoler des soupçons injurieux de Galeotto, en lui disant que l'estime d'un pareil homme était presque une flétrissure.

Pendant que Spark parlait de la sorte, Saint-Julien crut voir, derrière le rideau de coutil de la tente sous laquelle ils étaient assis, l'ombre flottante d'un individu de petite taille qui

semblait les écouter. Ils parlèrent tout-à-fait bas, et l'ombre disparut. Mais lorsque, onze heures ayant sonné, Spark, selon sa coutume, eut pris congé de son ami, Saint-Julien, au détour de la rue, qui était fort sombre en cet endroit, se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna vivement et vit un petit homme enveloppé dans un manteau, qui lui dit à voix basse: —Tais-toi, je suis Galeotto. — Ils prirent une rue déserte et s'entretinrent à demi-voix.

— Eh quoi! dit Julien, te voilà déjà revenu! il n'y a pas plus de six heures que je t'ai vu monter en voiture.

— Il n'en faut pas tant dans un empire où l'on ne peut pas tirer sur un lièvre sans risquer de tuer le gibier de ses voisins. Je me suis fait descendre à la frontière; j'ai pris une tasse de chocolat et mis mon porte-manteau à l'auberge; puis, prenant par la route des montagnes, je suis revenu à la résidence sans rencontrer personne. Oh! doucement, madame Quintilia, vous n'avez pas encore de Sibérie à votre service. Mais écoute, Julien; je sais à quoi m'en tenir sur ton compte. Tu m'as trahi sans le vouloir, et sans le savoir tu t'es trahi toi-même; tu as été confiant comme de coutume, et il faut bien que je te pardonne de m'avoir rendu victime de ta

niaiserie, car je présume que tu le seras à ton tour avant peu. Apparemment qu'on a encore besoin de toi, puisqu'on ne nous a pas renvoyés ensemble.

—Que veux-tu dire? demanda Saint-Julien.

—Écoute, écoute, répliqua le page; j'ai entendu ta conversation avec cet étudiant que le diable emporte et dont je ne sais pas le nom.

—Il s'appelle Spark, et c'est le meilleur des hommes.

— Tant mieux pour la Quintilia; il est son amant, et il paraît qu'il nous recommande au prône. Pauvre homme! nous pourrons le récompenser de sa peine quelque jour. Le règne d'un homme n'est pas ici de longue durée; il y a du temps et de l'espoir pour tout le monde.

— Galeotto, je crois que vous êtes fou, dit Julien; vous croyez que Spark est l'amant de la princesse. Il ne la connaît pas; il arrive de Munich. Il l'a vue passer l'autre jour pour la première fois; n'a jamais mis le pied au palais...

—Belles raisons! Demandez à M. de Dortan comme on fait connaissance avec les dames. Votre fumeur allemand a la taille assez bien prise, et son fade visage blond vaut bien les favoris teints de Lucioli. Il a vu passer la princesse l'autre jour.

—Quand cela, l'autre jour? Est-ce hier?

— C'est bien tout ce qu'il faut, je crois. S'il l'a vue passer, c'est qu'il passait aussi apparemment, ou bien il était assis la toque sur l'oreille et la pipe à la bouche. Madame Quintilia ne fume-t-elle pas comme une Géorgienne? Cette pipe l'aura charmée. Elle lui aura fait un signe, ou la Ginetta aura porté un petit billet.

— Galeotto, la tête vous tourne ; le soupçon devient votre monomanie: si vous continuez ainsi, vous prendrez votre ombre pour un voleur.

— Seigneur Candide, dit le page, savez-vous lire, et connaissez-vous l'écriture de la princesse?

—Eh bien! eh bien! qu'as-tu? dit Julien tout tremblant.

—Approchons de ce réverbère, dit Galeotto, et lisez ce billet que M. Sparco ou Sparchi, je ne sais comment vous l'appelez, a laissé misérablement tomber de sa poche tout à l'heure, tout en se donnant avec vous les airs d'un profond scélérat.

Saint-Julien reconnut sur-le-champ l'écriture de Quintilia et lut avec stupeur ce peu de mots:

« Puisque je ne puis voir Rosenhaïm au pavillon cette nuit, j'irai te trouver, cher Spark ;

laisse ouverte la porte de ta maison qui donne sur la rivière. »

— Tu vois, dit Galeotto, que M. Sparchi est un bon diable, très accommodant, point jaloux et vraiment philosophe. Nous autres, nous aurions peut-être le sot orgueil de vouloir au moins être rois absolus pendant trois jours. Peu lui importe à ce bon Allemand; qu'une belle princesse vienne le trouver la nuit, il ôtera sa pipe de sa bouche pour dire: Eh! eh! Mais que le pavillon et M. de Rosenhaïm aient la préférence et remettent son bonheur au lendemain, il reprendra sa pipe en disant: Ah! ah!

— Eh bien! Julien, qu'as-tu à faire cette mine de tortue en colère? Marchons.

— Où veux-tu que nous allions?

— Au bord de la rivière. Nous verrons passer la princesse incognito; et nous aurons soin de baisser les yeux comme les sujets du prince Irénéus, lorsqu'ils le rencontraient vêtu de cette fameuse redingote verte, qui, au dire de tout le monde, le rendait méconnaissable.

—Galeotto, dit Julien avec angoisse, je crois que tu es le diable.

Ils passèrent quelque temps à chercher autour de la maison que Spark habitait, une cachette convenable. Cette maisonnette apparte-

nait à un menuisier qui avait consenti à la céder tout entière pour quelque temps. Spark y vivait donc seul et ignoré dans l'endroit le plus désert de la résidence. Ses fenêtres donnaient sur la Célina et sur des massifs de saules où les deux amis purent facilement se cacher. Un quart d'heure après minuit, le silence fut troublé par un léger bruit de sillage, et ils virent glisser devant eux une petite barque montée par deux hommes.

— Ce n'est pas cela, dit Julien.

— Silence, dit Galeotto. Il me semble que je reconnais le coup de rames. La Gina est fille d'un gondolier de Venise.

La barque vint aborder tout près d'eux, et un des deux hommes se pencha pour amarrer à un des saules du rivage, tandis que l'autre, sautant légèrement sur la grève, lui dit à voix basse : — Tu m'attendras ici.

— Oui, madame répondit-il, et tandis que le premier gagnait d'un bond la porte de la maisonnette, le prétendu batelier se roula dans son manteau et se coucha au fond de la barque.

— Gina ! dit le page d'une voix flûtée en se penchant vers elle.

La Gina tressaillit, se leva et regarda autour d'elle avec inquiétude. Mais le page s'était re-

jeté dans l'ombre et s'y tenait immobile. Elle crut s'être trompée et se recoucha dans la barque. Galeotto prit le bras de Julien, et l'emmena sans bruit à cent pas de la rivière.

—Maintenant diras-tu que je suis le diable, et que je fais passer des fantômes devant tes yeux? lui dit-il.

— Galeotto, répondit Julien, vous me faites faire de tristes rêves; mais si quelqu'un ici joue le rôle de Satan, c'est cette femme impure qui a sur les lèvres de si chastes paroles au service de son impudente fausseté. Mais dites-moi donc pourquoi elle est ainsi avec nous? Que ne nous traite-t-elle comme Dortan, comme Spark et comme Rosenhaïm? Pourquoi ne recevons-nous pas le matin un rendez-vous pour le soir sans autre cérémonie? A quoi bon la peine qu'elle prend pour nous inspirer du respect et de la crainte?

—Vous ne le savez pas? dit Galeotto en riant. C'est que nous vivons auprès d'elle, et qu'elle a besoin de serviteurs qui la craignent, et de dupes qui l'admirent. Et puis les femmes blasées deviennent romanesques, c'est-à-dire dépravées de cœur et de tête. Elles mettent fort bien à part le plaisir et à part le sentiment. La confiance niaise d'un enfant comme vous les amuse

et flatte leur vanité. C'est une occupation de la matinée, en attendant l'amant du soir qui est aimable à sa manière sans faire tort à la vôtre. De quoi vous inquiétez-vous? vous avez le beau rôle.

— Par l'éternelle damnation de l'enfer! s'écria Julien, c'est un rôle abject et stupide.

Galeotto éclata de rire. — Bonsoir, lui dit-il. Je vais demander asile à une fille de ma connaissance; toi, retourne au palais et prépare un sonnet pastoral pour le présenter demain dans un bouquet sur l'assiette de son altesse.

Saint-Julien, au lieu de se retirer, alla se cacher sous les saules jusqu'au moment où Quintilia sortit de la maisonnette. Spark lui donnait le bras. Il l'accompagna jusqu'au bord de la barque, et s'arrêtant sous les saules, à trois pas de Saint-Julien, il l'embrassa. Ce baiser fit involontairement tressaillir Saint-Julien, et le cœur lui battit violemment.

Gina se réveilla en sursaut lorsque sa maîtresse sauta dans la barque.

—Rentrez vite, dit Quintilia au jeune Allemand.

Il obéit, mais il resta à sa fenêtre jusqu'à ce que la barque se fût perdue dans la brume. Saint-Julien caché sous les saules la suivait

aussi des yeux. La princesse avait ôté son chapeau, le vent agitait ses cheveux, elle était debout et belle comme un ange sous son costume d'homme.

XVIII.

Pendant le reste de la nuit, Saint-Julien fut en proie à des angoisses plus vives que toutes celles qu'il avait déjà éprouvées. Décidément il méprisait Quintilia, car la découverte de cette dernière turpitude confirmait toutes les autres. Pour mentir ainsi, il fallait avoir l'assurance que donne une longue carrière de vices.—Mais, se disait Saint-Julien, pourquoi prendre tant de soin avec moi et si peu avec les autres? Pourquoi ne s'est-elle pas confiée à moi comme elle se confie à Spark? Elle ne le connaît pas, et elle se jette dans ses bras aujourd'hui sans avoir le moindre souci du mépris qu'il aura pour elle demain matin. Assez orgueilleuse pour repous-

ser les insolentes prétentions de Gurck et de Steinach, elle se livre le même soir à un pauvre étudiant dont elle sait à peine le nom. Pourquoi ne s'est-elle pas montrée à moi telle qu'elle est ? Je l'aurais aimée peut-être ; et du moins l'affection que j'aurais eue pour elle ne m'aurait pas rendu malheureux. Franche, hardie et galante, je l'aurais aimée comme un homme. J'aurais été discret comme la Ginetta, s'il l'avait fallu ; et du moins lorsque j'aurais causé avec elle, je n'aurais pas été sur un continuel qui-vive. Je n'aurais pas joué un rôle ridicule ; je ne me serais pas laissé subjuguer par de fausses vertus. Une telle femme ne m'eût pas inspiré d'amour ; mais, du moment qu'elle m'aurait loyalement avoué ses faiblesses, je ne me serais pas cru en droit de la mépriser. Par combien de hautes facultés et de qualités nobles ne pouvait-elle pas racheter un vice ! J'aurais été tolérant ; l'amitié peut l'être. Croyait-elle ne pouvoir faire de moi son ami sans monter sur un piédestal et sans diviniser en elle la boue humaine ? Elle n'est pas si craintive, elle qui fait gloire de pardonner à ceux que les hommes condamnent. Croyait-elle pouvoir se farder de tant de perfections sans me forcer à l'aimer passionnément ? Oh ! elle n'est pas si ingénue ; elle sait ce qu'elle veut et ce

qu'elle peut. Mais que voulait-elle de moi? Elle m'a pris par caprice comme elle avait pris Dortan, comme elle prend Spark, et pourtant elle n'a pas fait de moi son amant. Elle m'a traité comme un personnage politique dont l'estime lui serait utile, et elle a mis en œuvre toute l'habileté d'une fille de Satan pour me fermer les yeux à l'évidence. Oh! la savante comédie que de me jeter une clé qui ouvrait sans doute un coffre vide, et de me dire tout ce qui devait empêcher un homme d'honneur de la ramasser! Elle a pleuré vraiment! et moi aussi. O dérision! Est-ce ainsi, mon Dieu, qu'on se joue de ceux qui croient en votre nom!

— Mais enfin pourquoi ces raffinemens d'hypocrisie avec moi? Elle laisse croire aux autres tout ce que bon leur semble; elle ne s'est jamais expliquée avec Galeotto, et c'est pour moi seul qu'elle s'impose un rôle si magnifique.

Julien rentra au palais et se retourna cent fois dans son lit, cherchant toujours une réponse à cette question. Il n'en trouva pas d'autre que celle que Galeotto lui avait faite : c'est que Quintilia, en femme raffinée, voulait essayer de tout, même de ce dont elle n'était pas capable; c'est qu'elle voulait satisfaire sa vanité ou sa curiosité, en inspirant un véritable amour, en contemplant

du sein de la débauche le spectacle, nouveau pour elle, des souffrances timides d'un cœur pur. Ce n'était qu'un essai à faire, une scène ou deux à bien jouer, un amusement à se donner gratis; c'était une partie engagée avec un partenaire qui mettait tout son avoir, et qui devait perdre ou gagner sans qu'elle risquât rien au jeu.

Cette idée transporta Julien de colère; il ne put dormir, et alla courir les bois toute la journée. Il aperçut Spark dans un sentier, et s'éloigna précipitamment. Il ne savait plus que penser de son ami. Tantôt il le regardait comme un insouciant spirituel, capable de parler des jours entiers sur la vertu, mais capable aussi de frayer gaiement avec le vice; tantôt il le regardait comme un intrigant plus fourbe que Quintilia elle-même, et faisant pour elle le métier d'espion.

Il rentra le soir harassé de fatigue, et monta à sa chambre, incertain s'il se coucherait ou s'il se ferait servir à souper. Il trouva sa porte fermée en dedans au verrou, et une espèce de voix de bal masqué lui glissa le *qui est là?* au travers de la serrure.

— Parbleu! qui est là, vous-même? répondit-il; je suis moi, et je veux rentrer chez moi.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et il recula de surprise en voyant Galeotto. — Silence ! pas d'exclamations, dit le page ; j'ai trouvé plaisant de me cacher dans le palais même et de choisir ta chambre pour mon asile. Je me suis glissé, avec la nuit, par les jardins, et j'ai pris le petit escalier. Me voici installé : personne ne s'en doute ; mais que Dieu te maudisse pour m'avoir fait attendre ainsi ton retour ! Je n'ai pas soupé, je meurs de faim. Ah çà, toi qui peux circuler dans les corridors, va me chercher bien vîte quelque perdrix froide aux citrons, avec deux ou trois bouteilles du meilleur vin qui te tombera sous la main ; et si dans ton chemin tu vois passer quelque gelée aux roses ou quelque pastèque confite d'Alexandrie, ne néglige pas de t'approprier ces douceurs. Un page italien ne se nourrit pas comme un groom anglais, et, depuis que j'ai changé de régime, je me sens tout *splenetic and rash.*

Saint-Julien ne fut pas fâché de retrouver son malicieux compagnon : l'ironie était la seule distraction dont il se sentît capable. Il se glissa dans les offices, et revint avec un faisan, deux bouteilles de vin de Chypre et un gâteau de pistaches.

Ils fermèrent les fenêtres, baissèrent les ri-

deaux et poussèrent tous les verrous, après quoi ils se mirent à souper. Les railleuses folies de Galeotto et la chaleur du vin fouettèrent peu à peu les esprits de Julien, et au lieu de s'endormir sur sa chaise, comme d'abord il en avait menacé son compagnon, il tomba dans un état d'exaltation moitié fébrile et moitié bachique qui divertit singulièrement le malin page. Après une heure de babil, il se calma tout à coup, et devint si sombre, que Galeotto, n'en pouvant plus tirer une parole, prit le parti de se jeter sur le lit et de s'assoupir.

Saint-Julien ressentait d'assez vives douleurs à la tête et à la poitrine, mais il était tout-à-fait dégrisé; il ne lui restait qu'une exaltation nerveuse qui le disposait à la colère.

— Non, se disait-il en marchant lentement dans sa chambre, à la lueur rouge d'une lampe prête à s'éteindre; non, il n'en sera pas ainsi. Je n'aurai pas été pris pour jouet et pour passe-temps; on ne m'aura pas mis dans une collection pour me regarder à la loupe comme un des insectes de M. Cantharide; je ne m'en irai pas sottement promener au loin la blessure que m'a faite une flèche empoisonnée, tandis qu'on fera la description de mon cerveau lunatique et la dissection de mes phrases de roman entre une

séance de métaphysique et une joyeuse prouesse de nuit. Je ne laisserai pas incruster l'épisode du secrétaire intime dans les annales galantes de la cour ou dans les mémoires secrets de la princesse. Si M. Spark ou quelque autre rédige le chapitre, je veux lui fournir un dénouement digne de l'exposition. Voyons ! voyons ! Galeotto , ne dors pas comme une huître , et dis-moi la première parole qu'on adresse à une femme quand on sort de dessous son lit.

— Ah, c'est selon ! dit Galeotto en bâillant ; on se jette à genoux , et on demande pardon d'une voix étouffée, ou bien, et c'est le mieux, on ne dit rien, et on demande pardon plus tard.

— Si elle crie, que fait-on?

— Fi donc ! est-ce qu'une femme crie?

— Mais si elle se met en colère?

— Est-ce qu'on est un sot?

— On n'en est pas dupe, bien. Mais si la crainte d'être surprise et l'inopportunité du moment lui donnaient de la vertu...

— Quand on a entrepris de pareilles choses, on n'hésite pas, quels que soient les premiers obstacles. Etre insolent à demi, c'est faire la plus sotte figure possible. Il vaudrait cent fois mieux ne l'être pas du tout. En toutes choses,

pour réussir, il faut oser, et quand on est audacieux, on a quatre-vingt-dix-neuf chances pour soi, tandis que la vertu des femmes n'en a qu'une.

—Soit... Bon soir, Galeotto. Dans une heure j'aurai disparu comme Max le bâtard, ou je serai vengé comme il convient à un homme.

— Par le diable, es-tu devenu fou, Julien? Où vas-tu? qu'as-tu dans la cervelle?

—De quoi parlons-nous depuis deux heures?

—Ma foi! je n'en sais rien. Nous parlons sans rien dire, et en conséquence de quoi tu vas te faire assassiner.

—Il me faut ce danger pour me donner du cœur. Si ce n'était pas un acte de témérité, ce serait une lâcheté insigne. Je n'aurais jamais le courage d'embrasser cette femme, si je n'y risquais pas un coup de poignard.

— Et si tu n'avais pas bu une dose exorbitante de vin de Chypre. Est-ce que ces entreprises-là te conviennent? Allons donc, tu es fou, Julien. Regarde-moi en face, ne me vois-tu pas double?

Julien s'arrêta et le regarda en face.

—Ma foi, tu me fais peur, dit le page, tu as l'air d'un spectre très sournois. Mais songe que si tu n'es gris qu'à demi... il y a encore du vin; achève la bouteille.

— Je ne suis pas gris du tout, dit Julien, je suis offensé. Je veux me venger, voilà tout.

— Eh bien! s'écria Galeotto, tu as raison. Par la barbe que j'aurai peut-être un jour, c'est une idée que tu as là! Si j'étais dans la même position que toi, je l'aurais déjà risqué. Pour moi qui veux réussir pour mon compte, c'est bien différent. Mais tu es trop vertueux, toi, pour y chercher autre chose qu'une sainte vengeance. Va, mon fils, et que Dieu te protège. Mais prends mon stylet, et laisse-moi aller avec toi jusqu'à la porte.

— Non, dit Julien, il ne faut pas qu'on te voie, et quant à ce poignard, si je l'avais, je serais trop tenté d'assassiner la femme, au lieu de l'embrasser.

— Un instant, un instant! pour Dieu, un instant! dit Galeotto, c'est une idée plaisante; mais ne te dépêche pas comme si c'était une idée raisonnable.

— Était-ce une idée raisonnable que de jeter l'argent au nez du trésorier, et de partir les mains vides? Je puis bien risquer ma vie pour sauver mon honneur, quand vous sacrifiez votre fortune pour satisfaire votre vanité. Allons, c'est assez.

— Mais, Saint-Julien, songez un peu à ce

que vous allez dire d'abord. Ne soyez pas impertinent pour commencer. Flattez, pleurez, et puis tombez dans le délire; sanglotez, menacez, demandez pardon, et que des paroles humbles et suppliantes fassent passer les actions les plus hardies. Entendez-vous, Saint-Julien? c'est le rôle que vous devez jouer. Si vous preniez un air de matamore, cela ne vous irait pas du tout, et elle verrait que vous vous moquez. Laissez-lui croire jusqu'à la fin que c'est elle qui se moque de vous, et quand elle vous aura pris en pitié, quand elle croira que vous êtes transporté de joie et de reconnaissance, alors dites tout ce que vous voudrez. La colère parle toujours bien, mais elle écrit encore mieux. Écrivez, Julien, et sauvez-vous.

— Oui, demain, répondit Saint-Julien.

— Et ce soir priez et sanglotez.

— Laissez-moi faire, je n'aurai qu'à me rappeler ce que j'ai été, et je dirai mon amour passé comme on récite un rôle: adieu.

Il prit la lumière, et sans faire attention à Galeotto, qui continuait à lui donner ses instructions, il sortit, et le laissa dans l'obscurité.

A peine le page fut-il seul, qu'il se demanda si Julien ne faisait pas la plus grande sottise du monde. Il l'avait un peu poussé pour voir com-

ment l'événement justifierait ses idées générales sur les femmes qu'il jugeait depuis long-temps, et ne connaissait pas encore, et pour savoir quelle dose de fierté ou d'effronterie possédait Quintilia. Il s'était promis de profiter également des succès ou des fautes de Saint-Julien, et il n'était pas fâché de le voir se mettre en avant, et accaparer tous les dangers de l'entreprise.

Néanmoins la peur le prit en songeant qu'au cas où Saint-Julien ferait une maladresse, il serait perdu par contre-coup, si on le trouvait dans sa chambre. Il pouvait passer pour son complice, et quoique Galeotto eût souvent traité l'histoire de Max de conte de bonne femme, il y croyait fermement. Il n'était pas très brave, et sa délicate constitution excusait assez cette faiblesse d'esprit. Il songea donc à se mettre au large pour commencer, et à s'enfuir par le petit escalier; mais, à sa grande surprise, il le trouva fermé en dehors, et tous ses efforts pour ébranler la porte furent inutiles : alors il se décida à traverser l'intérieur du palais, au risque d'être rencontré et reconnu dans les corridors. Il n'y avait probablement pas d'ordre donné contre lui, et dès qu'il aurait gagné les jardins, il était bien sûr de s'échapper; mais une secrète terreur le pénétra lorsqu'il vit que Saint-Julien,

dans sa distraction, avait fermé la porte en dehors en retirant la clé. Il fallut se résigner à l'attendre, et il se rassura un peu en se disant que Saint-Julien était capable de revenir amoureux après s'être prosterné devant la princesse. — Au fait, se dit-il, j'aurais une bien pauvre idée de Quintilia, si elle ne réussissait à jouer encore une fois un fou qui a la bonté de la prendre au sérieux.

XIX.

Saint-Julien se glissa par des passages dérobés jusqu'au cabinet de toilette de la princesse. Il l'ouvrit sans bruit, traversa dans l'obscurité la chambre à coucher, et s'approcha avec précaution de son cabinet de travail d'où il voyait s'échapper par la porte entr'ouverte un pâle rayon de lumière. En appliquant son visage à cette fente, il put voir et entendre ce qui se passait dans le cabinet.

Quintilia était couchée dans un hamac de soie des Indes. Elle était vêtue d'une robe ample et légère, et ses cheveux dénoués tombaient sur ses épaules nues. La Ginetta, assise sur un pliant, balançait mollement le hamac

dont elle tenait les tresses d'argent dans sa main. Une lampe d'albâtre suspendue au plafond répandait une lueur voluptueuse, et des parfums exquis s'exhalaient d'un réchaud de vermeil allumé au milieu de la chambre.

—Je suis horriblement lasse, dit la princesse ; parle-moi, Ginetta, empêche-moi de m'endormir.

— Vous menez une vie trop rude, répondit la soubrette. Tout le jour aux affaires, et toute la nuit aux amours. A peine dormez-vous quatre heures le matin. Certes, ce n'est pas assez.

—Tu parles pour toi, ma pauvre enfant, et tu as raison. Je te fais courir toute la nuit, et tu dois souvent me maudire. Mais ne peux-tu dormir le jour, toi qui n'as rien à gouverner?

— Ah! madame, qui est-ce qui n'a pas ses soucis?

— Est-ce que tu as des soucis, toi? Voilà déjà que tu es consolée de la perte de Galeotto!

— Comment ne le serais-je pas? Un monstre qui nous calomnie toutes deux.

— Ginetta, Ginetta, vous êtes une volage, et vous avez raison si cela vous sauve des cha-

grins. Je ne me mêle pas de vos sentimens ; je ne sais si vous êtes blâmable, mais je ne veux voir en vous que ce qu'il y a de bon : votre discrétion à toute épreuve, votre dévouement.

— Et ma reconnaissance, dit la Ginetta, car je vous en dois une bien grande.

— Et pourquoi, mon enfant?

— Parce que vous avez été bonne envers moi, et c'est tout ce que je sais de vous. Je ne m'occupe pas du reste, et quand je ne comprends pas, je ne cherche pas à comprendre. Ah ! madame, voilà que vous vous endormez !

— Vraiment je ne puis m'en empêcher. Écoute, Ginetta ; quelle est l'heure qui sonne?

— Minuit.

— Eh bien ! puisque nous ne partons qu'à une heure, j'aime mieux dormir ce peu de temps, et me réveiller après, quoi qu'il m'en coûte, que de lutter ainsi contre la fatigue. Laisse-moi donc m'assoupir, et réveille-moi quand il le faudra.

— En ce cas, je vais m'occuper dans ma chambre ; car, si je reste ici dans ce demi-jour, je vais m'endormir aussi.

— Va, mon enfant, et sois toujours bonne et fidèle.

Saint-Julien entendit Ginetta sortir par la

porte opposée et la refermer sur elle. Il attendit trois minutes, et quand il se fut assuré que la princesse commençait à s'endormir, il entra sur la pointe du pied et s'approcha d'elle.

Maintenant qu'il ne l'aimait plus, et qu'il la regardait comme une courtisane, il était plus effrayé qu'enivré des voluptés qui semblaient nager autour d'elle; et en même temps qu'un trouble pénible oppressait sa poitrine, un sentiment de curiosité avide l'excitait à l'insolence. Il pouvait compter les pulsations de son cœur et respirer son haleine embrasée. En se laissant aller à ses impressions naturelles, il sentait un mélange de désir et de crainte; mais, lorsqu'il se rappelait l'amour insensé qu'il avait eu pour cette femme, il ne sentait plus que le besoin de la vengeance. Cependant, tout en contemplant cette figure si noble, embellie par le calme du sommeil, il se prit, malgré lui, à douter de l'infamie dont il la croyait marquée au front. Ce front était si pur, si uni sous ses longs cheveux noirs; cette attitude accablée marquait tant d'oubli du moment présent, tant d'insouciance de ce qui se passait dans l'ame de Julien, qu'il fut comme frappé d'un respect involontaire. Il la regardait attentivement, cherchant à surprendre, dans le secret de ses rêves, dan

l'agitation de son sein, la révélation immédiate d'un caractère avili et d'une habitude de dépravation. Une syllabe furtive échappée de ses lèvres, un soupir lascif, eussent suffi pour lui donner l'insolence qui lui manquait ; mais un sommeil tranquille ressemble tellement à l'innocence, que Saint-Julien fut un instant sur le point de se retirer sans bruit et de renoncer à son entreprise.

Cependant le souvenir de Galeotto, qui l'attendait et qui se moquerait de lui, le fit rougir de sa timidité ; et, songeant que les momens étaient précieux, il résolut de déposer un baiser sur les lèvres de Quintilia ; mais en vain il se pencha vers elle, il ne put s'y décider, et il se contenta de baiser sa main.

— Qu'est-ce donc? lui dit-elle en s'éveillant sans trop de surprise et sans la moindre frayeur.

— C'est celui qui vous aime et qui se meurt pour vous, lui répondit-il.

— Julien! dit-elle en se soulevant sur un bras ; comment cela se fait-il? quelle heure est-il ? où sommes-nous ? qui a pris ma main? que veux-tu et que dis-tu ?

— Je dis qu'il faut que vous ayez pitié de moi ou que je meure, dit Julien en se jetant à ses

pieds et en essayant de reprendre sa main; mais elle la lui tendit d'elle-même, et lui dit avec douceur :

— Eh! mon Dieu! que t'est-il arrivé, mon pauvre enfant? d'où vient que tu es entré ici? quel malheur te menace? que puis-je faire pour toi?

— Ne le savez-vous pas?

— Non, je ne sais rien; je dormais. Que se passe-t-il? que t'a-t-on fait?

— Ah! s'écria Julien, dominé par l'indignation, vous êtes fort habile, en vérité; vous feignez de ne pas savoir les choses les plus simples, et pourtant....

— Et pourtant quoi? dit Quintilia stupéfaite en se mettant sur son séant.

Alors, s'apercevant qu'elle avait la poitrine nue, elle n'en témoigna pas un grand trouble et lui dit: Mon cher enfant, je te prie de me donner un schall, et puis tu m'expliqueras ce qui t'afflige et te trouble si fort.

Saint-Julien pensa qu'elle ne lui demandait son schall que pour qu'il songeât à admirer ses épaules. Il l'entoura de ses bras en s'écriant: Restez ainsi, restez ainsi, écoutez-moi!

— Julien, vous êtes égaré, lui dit-elle en le repoussant avec douceur; il est impossible que

vous n'ayez pas quelque chose d'extraordinaire : dites-moi donc vite ce que c'est, car vous m'effrayez, et je ne vous reconnais plus.

— Bon! pensa Julien, elle fait semblant d'oublier son schall ; elle fait semblant de ne pas me comprendre pour que je m'enhardisse davantage. Elle veut avoir l'air de se laisser surprendre; le moment est venu, et elle m'aide merveilleusement.

— O Quintilia, s'écria-t-il en la serrant vivement contre lui, ne sais-tu pas que je t'adore, et que je perds la raison en voulant essayer de me vaincre ? Ne sais-tu pas que cela est au-dessus des forces humaines, et qu'il faut te fléchir ou mourir ?

En même temps qu'il la serrait ainsi dans ses bras, il sentit s'allumer en lui les feux du désir, et, oubliant sa haine et son ressentiment, il n'eut plus besoin de feindre : il la conjura avec ardeur, il couvrit ses bras nus de baisers brûlans ; et, comme elle le repoussait sans colère et cherchait à le ramener à la raison par des paroles affectueuses et compatissantes, il crut qu'il pouvait s'enhardir, et il employa la force pour baiser ses cheveux et son cou. Mais il n'avait pas prévu ce qui arriva.

La princesse se leva tout à coup, et, l'éloi-

gnant d'un bras vigoureux, lui dit d'un ton où l'étonnement dominait encore la colère : — Est-ce que vous croyez réussir par de tels moyens? est-ce que votre respect et votre amitié étaient un jeu? aviez-vous donc résolu d'agir ainsi?

—J'ai résolu de vous posséder, dussé-je expier mon crime par mille morts, répondit Julien avec exaspération ; et, se flattant de bien suivre le conseil de Galeotto en redoublant de hardiesse, il la saisit de nouveau à bras-le-corps.

Mais la Quintilia était aussi grande et aussi forte que lui : c'était une femme d'une vigueur peu commune et d'un caractère ferme et violent quand on la poussait à bout. Elle le saisit à la gorge et la lui serra d'une main si virile, qu'il tomba pâle et suffoqué à ses pieds. Alors elle s'élança sur lui, lui mit un genou sur la poitrine, et avant qu'il eût le temps de se reconnaître, elle fit briller au-dessus de son visage la lame du poignard qui ne la quittait jamais. Saint-Julien pensa à Max et fit un effort pour se dégager. Elle lui posa la pointe du poignard sur les artères du cou en lui disant : Si tu fais un mouvement , tu es mort ; de l'autre main elle agita précipitamment la sonnette dont la torsade dorée pendait du milieu du plafond jusque sur

le hamac. Saint-Julien essaya encore de se dégager; il sentit l'acier entrer légèrement dans sa chair, et quelques gouttes chaudes de son sang humecter sa poitrine. — Chien que vous êtes, lui dit Quintilia avec l'accent de la colère et du mépris, prenez soin de votre vie : épargnez-moi le dégoût de vous tuer moi-même.

Des pas précipités se firent entendre. La sonnette que la princesse avait ébranlée appelait ordinairement dans la chambre de Ginetta ; mais quand elle était secouée avec force, elle donnait l'alarme aux valets couchés dans une autre pièce. En entendant venir ces témoins de sa honteuse défaite, et peut-être ces vengeurs de la princesse outragée, Saint-Julien fit un dernier effort et se dégagea : il en fut quitte pour une coupure peu profonde, et, gagnant la porte par laquelle il était entré, il s'enfuit à toutes jambes.

XX.

Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que la princesse, informée par un de ses gens de la présence de Galeotto dans le palais, en avait fait fermer toutes les portes et garder toutes les issues. Elle n'avait pas voulu faire procéder à une recherche qui eût jeté l'alarme, mais elle avait recommandé qu'on s'emparât du rebelle à la moindre tentative qu'il ferait pour sortir de sa retraite.

Saint-Julien, voyant donc à toutes les portes des hallebardes croisées et des figures menaçantes, prit le parti d'aller s'enfermer dans sa chambre et d'y attendre son sort. En le voyant entrer pâle, effaré et la poitrine tachée de sang,

Galeotto, épouvanté, s'écria comme en délire : Monaldeschi ! Monaldeschi !

Il s'attendait à le voir tomber mort au bout d'un instant; mais Saint-Julien, ayant essuyé sa poitrine et repris ses forces, lui raconta d'une voix entrecoupée ce qui venait de se passer.

Cette fois Galeotto ne trouva pas à rire. Toutes ces précautions pour garder les portes et cette fureur de Quintilia contre Julien ne lui faisaient rien présager de bon pour lui-même.

— Mon avis, lui dit-il, est que nous mettions tout en œuvre pour nous sauver d'ici. Sautons par la fenêtre. Mieux vaut nous casser les deux jambes que d'être inhumés dans des cercueils d'or comme Max.

Saint-Julien ouvrit la fenêtre, et vit six hommes armés de fusils au bas du mur.

— Il n'y faut pas songer, dit-il. Toute fuite, toute résistance est inutile. Attendons; peut-être que cet orage se calmera. Je n'entends plus aucun bruit.

— Quintilia se met rarement en fureur, dit le page; mais l'Italienne est vindicative, plus que vous ne pensez. Que le diable vous emporte ! Vous me mettez dans une belle position. Voici que je vais passer pour votre complice, et que l'on m'égorgera incognito avec vous dans

quelque cave du palais. Tout cela est votre faute. Vous avez voulu faire le vainqueur, et vous vous serez comporté comme un sot.

— Vous êtes un sot vous-même, répondit Julien. Pourquoi êtes-vous venu vous cacher dans ma chambre? Ce n'est pas moi qui vous y ai engagé.

Leur querelle fût devenue plus vive si un bruit de pas ne se fût fait entendre. Les deux pauvres jeunes gens se regardèrent avec consternation. Galeotto, pâle et à demi évanoui, se laissa tomber sur le lit. Saint-Julien, plus courageux, parce qu'il avait provoqué toutes les conséquences de sa folie, attendit les assassins de pied ferme. Ils entrèrent, et prièrent poliment les deux victimes de se laisser bander les yeux et attacher les mains. Saint-Julien voulut se révolter contre ce traitement humiliant; mais le chef des hommes armés qui remplissaient la chambre lui dit avec douceur :

— Monsieur, si vous faites la moindre résistance, j'emploierai la force, ce qui vous rendra le traitement plus désagréable encore.

Il n'y avait rien à répondre à cet argument. Saint-Julien se soumit. Quant à Galeotto, le pauvre enfant était tellement glacé de peur, qu'il fallut presque l'emporter.

Lorsqu'on délia leurs mains et qu'on ôta leurs bandeaux, ils se virent dans un cachot étroit, et on les laissa dans les ténèbres.

— Malédiction! dit le page, voici notre dernier jour.

—Plaise au ciel que vous disiez vrai, répondit Julien, et qu'on ne nous laisse pas mourir de langueur et de froid!

Ils s'assirent tous deux sur la paille, et, trop consternés pour se communiquer leur terreur, ils restèrent dans un morne silence. La jeunesse du page vint pourtant à son secours. Au bout de deux heures, Saint-Julien l'entendit ronfler; pour lui, ses agitations cruelles ne lui permirent pas de goûter le moindre repos.

Lorsque Galeotto s'éveilla, et qu'il vit, au faible jour qui éclairait le cachot, Saint-Julien triste, mais en apparence calme, à ses côtés, il retrouva sa fierté, et craignant de s'être montré pusillanime, il affecta une insouciance qu'il était loin d'avoir. Son esprit facétieux vint à son secours, et il exhorta son compagnon à braver gaîment l'adversité. Saint-Julien sourit en songeant à la grande vaillance de Panurge après la tempête. Néanmoins, comme le danger pouvait bien n'être pas passé, et que, dans tous les cas, il avait entraîné le pauvre page dans une aven-

ture peu agréable, Saint-Julien eut assez d'égards pour lui, et feignit de croire à son courage. Ils passèrent une assez maussade journée, et prirent le plus maigre des repas. La résolution de Galeotto faillit s'évanouir en cette circonstance; mais le sang-froid de Julien le piqua d'honneur; et chacun, jouant de son mieux un rôle héroïque vis-à-vis de l'autre, ils arrivèrent bravement jusqu'à la nuit. Alors Julien, accablé de fatigue, s'étendit sur la paille et s'endormit. Mais au bout de quelques heures ils furent éveillés par le bruit des verroux et des clés tournant dans la serrure; la lueur sinistre d'une torche pénétra dans le cachot, et lui montra la sombre figure du geôlier conduisant quatre hommes masqués. A cette vue, Galeotto jeta un cri d'épouvante, et Julien jugea que sa dernière heure était sonnée. Alors s'armant de toute la fermeté d'ame dont il était capable, il s'avança gravement au-devant de ses bourreaux, et leur dit :

— Je sais ce que vous voulez faire de moi. Ne me faites pas languir.

Mais on ne lui répondit pas un mot, et on lui attacha les mains comme la veille. Au moment où on lui remettait le bandeau sur les yeux, il demanda si on allait le séparer de son compagnon d'infortune.

— Vous pouvez lui faire vos adieux, répondit une voix creuse et lugubre qui partait de dessous un des masques.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent. On emmena Julien en silence, et Galeotto navré resta seul dans la prison.

Saint-Julien, après avoir marché long-temps, s'aperçut qu'on lui faisait descendre un escalier, et tout à coup il se trouva les mains libres. Son premier mouvement fut d'arracher son bandeau; il se vit seul dans un caveau de marbre magnifiquement sculpté, selon le goût sarrazin. Quatre lampes de bronze fumaient aux angles d'un tombeau de marbre noir sur lequel une figure d'albâtre était couchée dans l'attitude du sommeil. Saint-Julien resta frappé de terreur en reconnaissant le caveau et le monument dont Galeotto lui avait parlé, et en lisant sur la face principale du cénotaphe les trois lettres d'argent qui formaient le nom de Max.

— Dieu juste, s'écria-t-il en s'agenouillant sur le tapis de velours noir qui revêtait les marches du mausolée, si vous laissez consommer de tels actes d'iniquité, donnez-nous au moins la force de franchir ce rude passage. A genoux sur le seuil d'une autre vie, je vous demande pardon des fautes que j'ai commises en celle-ci.

En parlant ainsi, il se pencha, et ses yeux s'étant attachés sur la figure d'albâtre, il fut frappé de la ressemblance qu'elle présentait. C'était la tête et le corps d'un jeune homme de quinze ans, enveloppé dans une légère draperie semblable à un linceul. Mais dans le calme de cette charmante figure, et dans tous les linéamens du visage, Julien trouva une similitude extraordinaire avec les traits de Spark, quoique ceux-ci fussent virils et plus développés.

Un léger bruit le tira de sa rêverie. Il se retourna et vit une grande figure vêtue de noir, et armée d'un instrument singulier, ressemblant à une large et brillante épée ; Julien fut frappé de terreur.

— Exécuteur de meurtres infâmes, s'écria-t-il, toi qui as versé sans doute le sang de celui qui repose ici, spectre de la vengeance ! puisque je dois être ta victime...

— Mon cher M. de Saint-Julien, répondit le sombre personnage avec civilité, vous vous trompez absolument. Je ne suis ni un exécuteur de meurtres infâmes, ni le spectre de la vengeance. Je suis un professeur d'histoire naturelle fort paisible, et incapable d'aucun mauvais dessein.

En parlant ainsi, maître Cantharide, car c'é-

tait lui dans son docte habit de drap noir, et dans ses véritables culottes de satin, souleva sa grande épée et la dirigea vers Julien.

— Je serais bien sot, pensa rapidement le jeune homme, de me laisser égorger par ce facétieux bourreau lorsque je suis seul avec lui, et que je puis lui sauter à la gorge.

— Il allait le faire en effet lorsque maître Cantharide, toujours plein de courtoisie, le pria de prendre une des extrémités de l'instrument, et de l'aider à soulever le couvercle du sépulcre.

Cette nouvelle facétie parut si horrible à Saint-Julien, qu'il recula en pâlissant, et regarda autour de lui, s'attendant à voir paraître ses meurtriers au premier signe de résistance.

— Ne soyez pas effrayé, lui dit le professeur; vous ne courez aucun danger, à moins que vous ne cherchiez à vous enfuir, ou à me maltraiter, et je vous crois trop bien élevé pour cela. Veuillez m'aider, vous dis-je; c'est la volonté de son altesse, notre très gracieuse souveraine, Quintilia première, et je suppose que vous n'êtes pas accessible à des frayeurs d'enfant.

Saint-Julien, toujours plein de méfiance, mais résolu à montrer du cœur, aida maître Cantharide à soulever le couvercle du sarcophage. Le

professeur enleva un grand crêpe noir, et pria Saint-Julien de prendre la boîte d'or en forme de cœur qui était dessous. Saint-Julien frissonna; mais, pensant qu'on voulait peut-être l'effrayer seulement par le spectacle du châtiment d'un autre, il prit la boîte et la présenta d'une main tremblante au professeur qui l'ouvrit en pressant un ressort, et la lui rendit en disant : Regardez ce qu'il y a dedans.

Un nuage passa sur les yeux du jeune homme, et pendant quelques secondes il lui sembla voir un objet hideux, sans forme et sans nom, au fond du terrible coffret. Enfin sa vue s'éclaircit, son cœur reprit le mouvement, et il ne vit dans le velours blanc dont la boîte était doublée qu'un paquet de lettres attachées par un ruban noir.

— Lisez ces papiers, monsieur, dit le professeur, c'est la volonté de son altesse. Je vais rester auprès de vous pour suppléer par mes explications aux lacunes qui vous en rendraient le sens difficile.

Saint-Julien, ne pouvant plus se soutenir, s'assit sur les marches du tombeau. Le professeur posa une des lampes à côté de lui, et déplia le premier papier.

C'était un acte de mariage contracté légale-

ment, mais secrètement, entre la princesse Quintilia et le chevalier Max. Ce contrat avait plus de dix ans de date.

Le second papier était un billet ainsi conçu :

« J'ai eu le malheur de vous déplaire, et je l'ai mérité. L'orgueil a enflé mon cœur un instant, et vous m'avez rigoureusement puni. Cependant vous avez été trop sévère. C'était un doux et noble orgueil que le mien ; la joie d'être aimé de vous, l'espoir de posséder bientôt la plus noble femme de l'univers, ont pu m'enivrer, et, dans un moment d'exaltation, me faire oublier la prudence. Vous m'avez pris pour un lâche courtisan, avide de monter sur un trône et de couvrir d'un titre de duc son titre de bâtard. Oh ! vous vous êtes trompée, Quintilia; j'en prends le ciel à témoin. Vous avez été cruelle, et pourtant je ne vous maudis pas, je vais mourir loin de vous. Puisse ma conduite et ma fin vous prouver que je n'aimais en vous que vous-même ! Puissiez-vous me plaindre, me pardonner, pleurer un peu sur moi, et trouver dans un autre cœur l'amour qui était dans le mien, et que vous avez méconnu !

« Max. »

— Ne connaissez-vous pas l'écriture de ce

billet, monsieur le comte? dit le professeur lorsque Saint-Julien eut fini.

— Je la connais en effet, répondit Julien. Si ce n'est point un rêve, c'est celle d'un homme qui habite la ville depuis peu, et qui s'appelle Spark.

— Je crois qu'il vous sera facile de vous en assurer en lisant les lettres suivantes. Mais auparavant il faut que je vous prie de remarquer la date de celle-ci. Elle correspond, vous le voyez, au lendemain du prétendu meurtre du chevalier Max; il y aura quinze ans dans deux mois. Vous savez, m'a-t-on dit, les motifs de l'altercation qui eut lieu dans la nuit entre la princesse et son jeune fiancé, après un souper où celui-ci s'était comporté assez légèrement. Max et Quintilia étaient alors deux enfans. La princesse avait seize ans, son amant en avait quinze. Leur querelle eut toute l'importance qu'à cet âge on donne aux petites choses. Son altesse déclara au triste Max qu'elle ne serait jamais à lui, et dans un mouvement de colère lui ordonna de ne jamais reparaître devant elle. Il ne suivit que trop cet ordre précipité. Amoureux et fier, le noble jeune homme fut révolté d'avoir été soupçonné d'une basse ambition; il partit mystérieusement dans la nuit, et alla vivre à Paris

sous le nom de Rosenhaïm. Là, renonçant à toute pensée de fortune, à tout espoir d'avenir, à toute vanité humaine, il s'ensevelit pour ainsi dire, et ne donna, pendant cinq ans, aucun signe de son existence à qui que ce soit.

La princesse, après avoir pleuré son absence, reprit courage et gaîté; car elle se flatta qu'il reviendrait. Résolue à lui pardonner, elle attendit qu'il fît les premières tentatives pour obtenir sa grace. Au bout de quelque temps, n'entendant point parler de lui, elle crut qu'il s'était déjà consolé, et, quoique dévorée de chagrin, elle affecta de ne plus penser à lui, et souffrit les assiduités de ses nouveaux adorateurs; mais, fidèle en dépit d'elle-même à l'unique amour de sa vie, elle ne put se résoudre à faire un nouveau choix. On a beaucoup douté de la conduite de Quintilia, monsieur; vous aurez des preuves irrécusables de tout ce que je vous dis...

—Eh quoi! monsieur, dit Julien, est-ce donc une justification dont la princesse vous charge? C'est me faire trop d'honneur, et prendre trop de peine. Je suis résigné à tous les châtimens.

— Je ne suis pas chargé de discuter avec vous, répondit le maître. Il faut que vous ayez la bonté de m'écouter, puisque mon devoir est de parler. J'en appelle à votre politesse.

Ce ton froid et sec blessa profondément Julien. Il se tut, et écouta d'un air morne qu'il affectait de rendre indifférent.

Le professeur reprit :

Une année s'était écoulée ainsi ; la princesse, cédant à son inquiétude et à sa douleur, fit faire des recherches dans tous les pays, et prendre secrètement des informations dans toutes les cours de l'Europe, sans qu'il fût possible de retrouver les traces de l'infortuné Max. Alors, convaincue qu'il s'était donné la mort et qu'elle avait blessé le cœur le plus noble et le plus sincère, une passion plus vive s'alluma dans le sien ; elle nourrit sa douleur avec toute l'exaltation de son âge, mais en secret et loin de tous les regards. Pour mieux s'y livrer, elle fit creuser ce caveau et sculpter ce tombeau, où elle venait pleurer chaque jour.

Trois autres années s'écoulèrent, et je vins me fixer à Monteregale. La princesse cherchait dans les sciences une distraction à ses ennuis, et un refuge contre les illusions de la vie auxquelles elle avait fait vœu de résister désormais. Elle se plut à mes entretiens et m'appela auprès d'elle jusqu'à ce que je fusse fixé dans son palais. Une affaire d'intérêt l'ayant conduite à Paris, elle me permit de l'y accompagner.

Je n'avais jamais vu cette ville célèbre, et je désirais examiner les précieuses collections scientifiques qu'elle possède.

C'est en explorant les cabinets d'histoire naturelle et les bibliothèques que je fis par hasard la connaissance du prétendu Rosenhaïm. Je n'avais jamais vu ce jeune homme, et je fus frappé de sa beauté, de sa grace, de son caractère noble et de ses manières affectueuses. L'amour de la science nous rapprocha bien vite. Je fus ébloui de ses connaissances et charmé de son aptitude. Mais en même temps je m'affligeai de voir toujours ses traits empreints d'une mélancolie profonde, et lorsque j'interrogeais ses pensées sur d'autres sujets que la science et la philosophie, j'étais effrayé du découragement dont cette ame si jeune et si pure était déjà flétrie. Je cherchai à obtenir sa confiance. Il me répondit qu'un amour malheureux l'avait pour jamais dégoûté de la société; que le seul lien qui l'attachait au monde était rompu, et que, renonçant à toute carrière d'ambition, il s'était fixé à Paris, dans la condition la plus obscure, et ne trouvait plus de bonheur que dans la science et les arts qu'il cultivait avec enthousiasme.

Ce récit me toucha vivement, et je lui de-

mandai la permission de le voir plus intimement. Il me conduisit dans sa mansarde ; elle était bien pauvre, mais charmante de propreté et toute brillante de fleurs et d'oiseaux. Comme j'examinais avec délices une aéride d'Afrique, il m'arriva de m'écrier : Que vous êtes heureux de posséder une plante aussi rare ! J'en ai fait souvent la description à son altesse Quintilia, et jamais je n'ai pu me procurer... Mais je m'arrêtai, effrayé de l'impression que ce nom lui avait faite. Il devint pâle comme un camélia, et se laissa tomber sur une chaise. Ensuite il devint rouge comme la pourpre, et me fit les questions les plus empressées et les plus singulières. A toutes mes réponses, il tombait dans une sorte de délire, et quand il apprit que son altesse était à Paris, il s'élança vers la porte comme un fou, puis il s'arrêta, et tomba évanoui sur le seuil.

Je m'empressai de le secourir; mais, en revenant à lui, il s'entoura de réserve et de défaites. Je ne pus jamais en tirer que des explications vagues et sans vraisemblance ; il me conjura surtout de ne pas parler de lui à la princesse, mais de lui fournir le moyen de la voir sans en être vu. Je lui dis qu'elle devait assister le lendemain à une séance de botanique chez un de mes amis, professeur distingué. Il s'y glissa, mais se tint

tellement caché, je ne sais dans quel coin, que je ne pus le joindre et lui parler.

Je savais très vaguement l'histoire de Max, et j'ignorais à cette époque la secrète douleur de la princesse. Je ne pensais donc point à l'avertir de la rencontre que j'avais faite, et j'étais loin d'établir dans ma pensée aucun rapprochement entre Max et Rosenhaïm. Cependant je fus tellement frappé du changement qui s'opérait dans les traits et les manières de mon jeune ami au seul nom de Quintilia, que je crus pouvoir me permettre d'en parler à la signora Ginetta. Cette jeune personne un peu légère, dit-on, pour son compte, mais pleine de franchise et de dévouement pour sa maîtresse, fit de grandes exclamations de joie en m'écoutant, et s'écria : Oh! c'est lui, ce doit être lui. Je n'ai jamais cru à sa mort... Elle voulait courir vers sa maîtresse, puis elle s'arrêta en pensant que si elle se trompait dans ses conjectures, ce serait faire saigner le cœur de la princesse d'une fausse joie et d'une affreuse déception. Elle m'engagea à mettre Quintilia et Rosenhaïm en présence comme par hasard, m'assurant que si c'était Max en effet, la princesse se jetterait dans ses bras. Cette rencontre a eu lieu déjà plusieurs fois, lui dis-je. Depuis que Rosenhaïm sait que

la princesse est ici, il n'y a pas de jours qu'il ne se repaisse du douloureux plaisir de la suivre et de la contempler. Il est vrai qu'il se cache tellement qu'il a dû être impossible à son altesse de le remarquer. En outre, il m'a recommandé le secret en termes si positifs, que je crains de l'offenser en le trahissant.

— C'est pour cela, reprit la Ginetta, que mon moyen est bon et nécessaire.

Nous nous concertâmes ensemble, et le lendemain j'engageai Rosenhaïm à venir voir une collection de médailles antiques dont je venais de faire emplette pour le cabinet de la princesse. Je lui jurai (et j'avoue que, pour la seule fois de ma vie, je fis un faux serment, mais ce fut à bonne intention) que la princesse ne venait jamais chez moi, quoique j'occupasse une maison voisine de la sienne. Rosenhaïm se laissa entraîner, et de son côté la Ginetta eut l'esprit d'amener la princesse dans mon appartement pour voir mes médailles. J'ai trop peu d'éloquence pour vous faire la description de la scène dont je fus témoin. D'ailleurs elle se termina d'une manière qui faillit me rendre fou; les deux amans furent près de mourir, et la princesse surtout, que la surprise avait suffoquée, retrouva avec peine l'usage de ses sens.

Cette touchante réconciliation fut suivie promptement d'un mariage dont vous venez de lire l'acte authentique.

La princesse voulait se déclarer et ramener son époux avec éclat à Monteregale. Mais rien au monde ne put déterminer Max à partager son rang, et vous pouvez lire, à ce sujet, la seconde lettre que vous avez là sous la main.

Saint-Julien, entraîné par l'intérêt romanesque de ce récit, lut ce qui suit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE
SECRÉTAIRE INTIME.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON,
Boulevard de Waterloo, nº 34.

LE

SECRÉTAIRE

INTIME,

SUIVI DE

METELLA. — LA MARQUISE. — LAVINIA.

PAR

G. SAND.

Tome Second.



Bruxelles.

ANT. PEETERS, LIBRAIRE.

LEIPZIG,

ALLGEMEINE NIEDERLANDISCHE BUCHHANDLUNG.

1834

LE

SECRÉTAIRE INTIME.

XXI.

« Non, ma bien-aimée, non, jamais ! La nature humaine est fragile et pleine de misérables passions. Une seule est grande et belle : c'est l'amour. Mais c'est une flamme divine qu'il faut garder comme on gardait jadis le feu sacré dans des cassolettes fermées sur un autel d'or ; c'est un parfum qu'il faut envelopper et sceller, de peur qu'il ne s'évapore ; une empreinte précieuse qu'il ne faut pas exposer au frottement de la circulation, de peur qu'on ne l'efface. Que notre cœur soit un tabernacle mystérieux et

sacré où reposera le dieu. Vivons l'un pour l'autre, et que le monde n'en sache rien. Ne me contraignez pas à porter au travers des envieux ou des indifférens un visage radieux de bonheur qui serait une insulte pour eux tous, et qu'ils s'efforceraient de ternir à vos yeux. Non, non, j'ai trop souffert du contact empoisonné de votre cour, et je sais trop peu comment il faudrait s'y conduire pour ne pas s'y perdre. Mon caractère fut de tout temps opposé à la contrainte et à la méfiance, et, malgré une enfance passée tout entière dans cette atmosphère mortelle, je n'avais pu corriger mon imprudente vivacité. Je ne puis jamais oublier ce qu'il m'en a coûté et par quelles années de désespoir j'ai expié un instant d'étourderie. Si nous eussions été alors de pauvres bourgeois allemands, au milieu d'une honnête famille, et ne craignant rien les uns des autres, j'aurais pu être bien plus expansif, Quintilia, et vous voir sourire à ma joie candide. Mais, hélas! j'étais un aventurier, un bâtard; vous étiez une princesse, et notre hymen devait être un mystère. Je n'avais pas le droit de parler de mon bonheur et je ne pouvais pas me réjouir sans avoir l'air insolent et vain. Aujourd'hui votre générosité m'accorde un dédommagement dont je sens

toute la grandeur; mais je n'en ai pas besoin. Être aimé de vous, vous presser dans mes bras et vous appeler ma femme; vous voir moins souvent, mais sans témoins importuns, sans ennemis de mon bonheur, toujours placés entre vous et moi; pouvoir me livrer à mes transports, à ma reconnaissance, sans jamais être soupçonné d'aucun vil motif d'intérêt; être aux pieds de ma maîtresse et de ma femme sans avoir l'air de ramper devant ma souveraine ou de solliciter ma bienfaitrice, n'est-ce pas là un bonheur plus sûr et plus vrai? — D'ailleurs j'ai contracté, dans la solitude et dans le travail des goûts et des habitudes si différens de ce qui se fait autour de vous, que j'y serais perpétuellement déplacé et malheureux. Laissez-moi dans ma chère obscurité. J'ai trouvé dans mon malheur une amie généreuse qui m'a sauvé de moi-même, qui m'a préservé du suicide, et qui, pendant cinq ans, m'a aidé à vivre sans chercher à vous arracher de mon cœur, ni à ternir la pureté de votre image dans ma mémoire. Cette amie, c'est l'étude. Je serais un ingrat si je l'abandonnais à présent que j'ai retrouvé l'objet de tous mes vœux. Laissez-moi dans ma mansarde : c'est le temple où je l'ai servie, le sanctuaire où elle s'est révélée à moi, où elle a

fait descendre du ciel la science vêtue de sa robe étoilée. Ma vocation est là, j'en suis bien convaincu. Permettez-moi d'aller tous les ans passer quelque temps auprès de vous ; mais que personne ne le sache, et que mon nom s'efface de la mémoire des hommes. Que votre cœur soit l'unique page où je le retrouve inscrit quand j'irai vous offrir le mien, toujours embrasé d'une flamme nouvelle, etc. »

Le professeur, continuant son récit, apprit à Saint-Julien qu'après de vains efforts pour arracher Rosenhaïm à sa retraite, Quintilia avait fini par consentir à l'épouser secrètement, et à retourner sans lui dans ses états. Mais depuis lors elle avait été passer, tous les hivers, un certain temps à Paris ; et tous les étés Max était venu habiter pendant plusieurs semaines le pavillon du parc. Son séjour à Monteregale avait toujours été enveloppé du plus profond mystère, et toujours il était venu à l'improviste, procurant ainsi à sa femme la plus douce surprise et lui prouvant qu'il comptait sur elle au point de ne jamais craindre d'arriver mal à propos. Cette union a toujours été si belle et si pure, continua le professeur, qu'elle prouve l'excellence des lois de Lycurgue, qui enjoignaient aux maris de n'aller trouver leurs

femmes qu'avec toutes les précautions que prennent les amans pour n'être pas observés.

Saint-Julien, à l'invitation du professeur, ouvrit au hasard plusieurs lettres de Max et de la princesse, et y trouva partout les expressions d'une tendresse exaltée, jointe à la confiance la plus absolue et à l'amitié la plus douce et la plus sainte. En voici quelques-unes, que Saint-Julien lut au hasard et par fragmens.

..... « Autrefois, Max, je fis un beau rêve : je m'imaginai qu'il suffisait d'être sans détour pour être sainement jugé, et que la bouche qui ne mentait pas devait être écoutée avec confiance. Je me persuadais que la vertu était un vêtement d'or éclatant qui devait faire remarquer les justes au milieu de la foule ; je croyais que nul ne pouvait feindre la sérénité d'une ame pure, et que le calme n'habitait point les fronts souillés. Je me trompais, puisque je fus cent fois la dupe des traîtres, et alors je cessai de me révolter contre les injustices d'autrui à mon égard. Tous ces hommes qui me jugent et me condamnent ont sans doute été trompés aussi souvent que moi. Toutes ces convictions, qui composent la voix de l'opinion, ont sans doute été troublées et abusées par les mé-

chans, comme le fut la mienne. Si l'on me confond avec ceux qui mentent, c'est la faute de ceux-ci, et non celle du monde qui craint et qui se méfie avec raison de ce qu'il ne comprend pas. Je ne méprise donc pas le monde, je ne le hais pas ; mais je ne veux jamais l'aduler ni le craindre. C'est un géant aveugle qui va fauchant indistinctement le froment et l'ivraie. Haïssons les fourbes qui ont crevé l'œil du cyclope, et laissons-le passer sans lui nuire et sans souffrir qu'il nous nuise. Laissons-le passer comme une montagne qui croule, comme un torrent qui suit son cours. Il est, au sein des plaines, des oasis où l'on peut aller vivre ignoré, loin des vains bruits de l'orage. C'est dans ton cœur, Max, que je me suis retirée et que je vis au milieu des vivans sans avoir rien de commun avec eux . . . .
. . . .

« Je suis décidée à laisser dire. Je ne me baisserai pas pour regarder si l'on a mis de la boue sur le chemin où je dois passer. Je passerai et j'essuierai mes pieds au seuil de ta maison, et tu me recevras dans tes bras, car toi, tu sais bien que je suis pure. »

Voici la réponse de Max.

«Tu as raison, mon amie. Tu es ma femme et ma sœur, tu es ma maîtresse, mon bonheur et ma gloire. Que m'importe le reste? Je sais qui tu es et ce que tu as été pour moi depuis vingt ans; car il y a vingt ans que nous nous aimons, Quintilia! Je n'étais qu'un enfant lorsqu'on m'envoya représenter un vieillard à la cérémonie de tes noces. Tu avais douze ans, et nous étions trop petits pour monter sur le grand trône ducal qu'on avait élevé pour nous. Il fallut que le digne abbé Scipione te prît dans ses bras pour t'asseoir sur le siége de brocard; et sans l'aimable duc de Gurck, qui était plus grand que moi, et qui dans ce temps-là ne songeait guère à être mon rival, je n'aurais jamais pu m'asseoir à tes côtés. C'est moi qui te mis au doigt l'anneau nuptial. Oh le premier beau jour de ma vie! je ne l'oublierai jamais, et jamais je ne me lasserai de le repasser joyeusement dans ma mémoire. Que vous étiez déjà belle, ô ma petite princesse, avec vos grands yeux noirs, vos joues vermeilles et veloutées, vos cheveux bouclés sur vos épaules, et cette grande robe de drap d'argent dont vous ne pouviez traîner la longue queue, et cette

immense fraise de dentelle où votre petite tête prenait des attitudes royales, tandis que votre sourire espiègle démentait toute cette gravité affectée! Savez-vous que j'étais déjà amoureux comme un fou? Ne vous souvenez-vous pas de la déclaration que je vous fis après la cérémonie en jouant aux onchets avec vous dans la chambre de votre gouvernante? La chère mistress White voulut m'imposer silence, mais vous prîtes un air majestueux pour lui dire: « A présent, White, je suis mariée, et personne n'a le droit de se mêler de ma conduite. Monsieur le chevalier, vous êtes mon époux, le seul que j'accepte et que j'aime. Si M. le duc de Monteregale s'imagine que je suis sa femme, il se trompe. On dit qu'il est vieux et laid. Je le déteste. S'il vient me menacer, je lui ferai la guerre et vous le tuerez, n'est-ce pas, chevalier? » Alors comme mistress White, malgré l'inconvenance de ces propos, ne pouvait s'empêcher de sourire, vous lui dîtes d'un ton imposant : De quoi riez-vous, White? N'avons-nous pas lu ensemble l'histoire de David combattant Goliath?

« Oh! que vous étiez gentille, ma chère femme! quelle singulière petite fille vous faisiez! Sensible et mutine, caressante et irritable,

bonne et colère, jouant toujours un grand rôle le reine qui semblait aller tout naturellement à votre petite personne, récitant des vers latins, improvisant des discours de réception, condamnant à mort votre perruche et lui faisant grace avec gravité, demandant pardon à votre bonne quand vous l'aviez affligée, et l'embrassant avec les graces insinuantes d'une petite femme........ Je n'oublierai jamais rien de tout cela, chère amie, quoique ce soit déjà si loin, si loin!

« Évidemment on pensait dès ce temps-là à nous marier tout de bon aussitôt que le duc de Monteregale, qu'on savait bien dès lors atteint d'une maladie mortelle, vous aurait laissée libre. Le souverain qui vous persécute, et qui, je crois, m'a fait l'honneur d'être mon père, voulait absolument que ces biens fussent l'apanage d'un de ses protégés. Mais qu'il est heureux pour nous que la destinée ait déjoué ses projets! Si j'étais maintenant ton mari publiquement, je serais peut-être ton maître, peut-être ton esclave. Qui sait? Que seraient devenus nos caractères dans ce conflit de volontés étrangères occupées à nous façonner selon leurs intérêts, sans se soucier de notre affection et de notre bonheur? Vois comme nous avons raison de croire

à la Providence ! C'est elle qui nous a séparés pour nous réunir ensuite avec toutes les conditions d'indépendance et de confiance mutuelle qui devaient assurer la durée de notre union. C'est à toi seule que je t'ai due, ou plutôt c'est à Dieu, qui, touché de mon désespoir, te gardait à moi, fidèle et sainte femme en qui je me repose comme en lui !

« Laisse donc dire, et crois en moi ! Quand l'univers se lèverait en masse pour te lapider, je saurais bien encore te défendre et te faire un rempart de mon corps. Laisse dire. N'aie jamais l'air de savoir si on dit du mal de toi. Lis les pamphlets des beaux esprits de ta cour, si cela t'amuse ; mais ne t'en fâche jamais, car tu aurais l'air de les avoir lus, et c'est un honneur qu'il ne faut leur faire qu'à leur insu. La bonne compagnie va quelquefois voir les mascarades du peuple, mais ne s'y mêle pas, et se cache pour que le peuple n'en sache rien. Elle peut rire alors de ses grimaces insolentes ; mais comme elle ne peut lutter de grossièreté avec lui, elle se garde bien de rire tout haut. Agis donc toujours comme si tu ignorais le mal qu'on dit de toi, c'est le seul conseil de prudence que je te donnerai. Pour le reste fais ce que tu voudras, et ne crois jamais que tu aies des ex-

plications à me donner sur quoi que ce soit. Que peut le monde sur notre bonheur? Penses-tu qu'entre ses paroles et la tienne j'hésite un instant? Qu'ai-je besoin de savoir comment tu agis avec les autres? Ne sais-je pas comment tu as agi envers moi? Depuis vingt ans que nous nous connaissons, m'as-tu dit un mot qui s'écartât de la vérité? M'as-tu fait une promesse que tu n'aies pas religieusement accomplie?

«Oh! qu'il est beau le monde que nous habitons à nous deux! nous y sommes seuls, aucune voix fâcheuse du dehors n'en trouble la délicieuse harmonie. Les flèches que d'impuissans ennemis nous lancent viennent mourir à nos pieds, et tu les regardes tomber en souriant. L'orage gronde là-bas, mais nous, retirés sur les cimes élevées, près des cieux, nous voyons les anges nous appeler au travers d'un voile d'azur, et nous entendons leurs divins concerts, auxquels nos ames ardentes mêlent leurs pieuses aspirations, etc.»

A cette lettre, Quintilia répondait ainsi:

«Que je t'aime, mon Allemand, avec ta bonté naïve et ta poésie enthousiaste! toujours le même depuis tant d'années! Nous avons donc

trouvé le secret d'être toujours amans, quoique mariés? car nous sommes mariés, sais-tu cela? moi je n'y pense jamais, excepté quand on m'engage de la part de mes chers cousins, les princes voisins, à prendre un époux de leur choix. Alors en songeant à l'opportunité de leurs instances, et au succès probable de leurs intrigues, il me prend des accès d'une gaîté persiffleuse dont plus d'un bel esprit d'ambassade s'est mordu la lèvre en temps et lieu. Oui, oui, mon enfant, nous avons bien fait de cacher notre bonheur, et d'interdire l'accès de notre Eden aux profanes dont le souffle en aurait terni l'éclat. Le mariage, tel que le monde l'a institué, est le plus amer et le plus dérisoire des parjures que l'homme ait faits à Dieu. A présent, je vois comme dans les cours et autour des princes, les plus religieux sermens servent aux plus viles intrigues, et je m'applaudis de ne t'avoir pas jeté au milieu de ces hommes et de ces choses-là. Tu sais à peine que tout cela existe, tu es plus heureux que moi, Max! tu ne vois pas ces turpitudes; quand tu quittes ta chère retraite, c'est pour être plus heureux encore auprès de ta femme. Moi je les traverse, et au sein de ce monde bruyant je suis seule et triste. Mais souvent au milieu de

la foule ton image m'apparaît, et, comme une céleste révélation, me remplit de force et d'espérance. Alors je songe aux jours de bonheur qui nous réunissent, et je les vois si purs, si enivrans, que je me soumets à les acheter au prix des peines et des fatigues de ma vie présente. Oh! je les achèterais au prix de mon sang, et je ne croirais pas les avoir trop payés!

«Parfois au milieu d'un bal splendide, abrutie en quelque sorte par l'ennui de la représentation, une circonstance légère, un son, le parfum d'une fleur me réveille et me ranime tout à coup; frappée d'une émotion inexplicable, il me semble que je viens d'entendre ta voix ou de respirer tes cheveux; je tressaille, mon cœur bat avec violence, c'est comme si j'allais mourir. Alors je m'enfuis, je m'enfonce dans l'ombre des jardins, et je vais pleurer de souffrance et de bonheur dans notre cher pavillon. Quelquefois par de violentes aspirations je voudrais franchir l'espace et suivre ma pensée qui s'élance vers toi; mon désir devient un feu qui consume ma poitrine, la force me manque. J'accuse le destin qui nous sépare; prête à renier mon bonheur, je pleure et je perds courage. Mais alors je descends dans le caveau, et, sur la tombe qu'autrefois je te

fis élever, je pleure de joie et je remercie Dieu qui t'a rendu à moi. J'aime à ouvrir cette tombe vide où nous serons à jamais réunis un jour; j'aime à contempler cette boîte où j'enferme aujourd'hui nós lettres, et où je fis vœu autrefois d'enfermer mon cœur afin qu'il te restât fidèle et que mon amour fût enseveli vivant avec toi, etc. »

XXII.

La lecture de ces lettres affecta Julien d'un sentiment douloureux.

— J'en ai assez vu, monsieur, dit-il au professeur; si la princesse veut m'humilier par la comparaison qu'elle fait de mon caractère avec celui de M. Max...

— Je présume que la princesse, interrompit le professeur, ne fait aucune comparaison entre vous deux : mais écoutez le reste de cette histoire.

Le jour du bal entomologique, le chevalier Max arriva déguisé par mes soins, et la princesse, surprise au milieu des ennuis de la diplomatie qu'elle s'efforçait en vain de couvrir

par les bruits des fêtes, ne reçut jamais son époux avec tant de joie. Il fut d'abord installé comme de coutume dans ce pavillon. Mais lorsqu'elle eut compris les menaces et les prières du duc de Gurck, elle pensa qu'au lieu de cacher Max, il serait peut-être bientôt nécessaire de le faire paraître. Ce n'est pas que la princesse tienne à se justifier des horribles soupçons que les cabinets de ses voisins affectent d'avoir conçus à cet égard. Elle sait bien que ce sont là de misérables ruses, et, quant à l'opinion publique, elle a trop appris à ses dépens le cas qu'elle en doit faire, pour plier maintenant devant elle. Mais la crainte d'une guerre l'empêchera de braver trop ouvertement le ressentiment d'un prince plus puissant qu'elle. Elle ne veut pas exposer le repos de ses sujets pour une question d'orgueil personnel.

Il a donc été décidé que Max cesserait de se cacher, et vivrait tranquillement à la résidence sous un nom supposé afin de se laisser reconnaître au besoin. Peu désireux de se montrer en public, il habite un lieu retiré, et ne se montre guère autour du palais. Personne jusqu'ici n'a fait attention à lui. Quinze ans d'absence l'ont tellement changé, qu'il serait difficile qu'on le reconnût, s'il ne produisait des

preuves de son identité. C'est ce qu'il fera auprès du duc de Gurck. Il a existé entre eux des rapports particuliers dans lesquels le duc ne s'est pas conduit d'une manière assez honorable pour désirer que Max soit encore vivant. Il baissera le ton dès que l'époux de la princesse lui aura dit deux mots en particulier. C'est ce qui doit arriver ce soir même; car, après s'être amusée de l'arrogance de Gurck, son altesse commence à ne pouvoir plus la tolérer.

Maintenant, monsieur, que vous êtes au courant, lisez les dernières lettres que Max écrivait, il y a peu de jours, à son altesse.

« Sais-tu, ma chère enfant, que l'on cause beaucoup sur ton compte, et que de grands seigneurs, si humbles et si flexibles devant toi aux lumières du bal, tiennent des propos impertinens dans les allées sombres de ton jardin? Comme ils ont peu de méfiance du pavillon, ils viennent souvent s'asseoir dans l'obscurité sur les bancs qui l'entourent, et, séparé d'eux par les persiennes du petit salon, j'entends leurs fades quolibets. Dieu me préserve de te les répéter, et de te nommer les sots qui les inventent! Si, les croyant tes amis, tu te confiais à eux,

mon devoir serait de t'éclairer sur leur compte ; mais je sais le cas que tu fais d'eux tous, et je n'en fais pas plus de leurs discours que toi de leur personne.

« Il faut pourtant que je te fasse part d'une observation qui m'est venue en écoutant gloser sur ton entourage et tes habitudes. On dit que tes secrétaires intimes, tes écuyers et tes pages sont tes amours. Eh bien, moi, j'ai bien autre chose à te reprocher, à propos de tes écuyers et de tes pages! je trouve que tu ne les traites pas assez comme des hommes. Tu les choisis beaux et bien faits, et tu ne mettrais pas plus de soin à acheter un cheval qu'à enrôler un serviteur. Tu leur donnes des fonctions et des habits d'homme, mais tu leur fais jouer un rôle de lévrier. Ils courent devant toi ou dorment à tes pieds comme de vrais petits chiens, et tu n'y fais pas plus d'attention que s'ils n'étaient pas de la même espèce que toi et moi.

« Cela n'est pas bien, ma chère femme. Tu n'es pas orgueilleuse, je le sais. Tu n'agis ainsi que par simplicité et par étourderie. Mais tu es imprudente, et cruelle peut-être sans le savoir. Songes-tu bien que ces hommes-là sont jeunes? qu'ils sont capables d'ambition et d'amour? Si, dans l'espérance d'atteindre à une condition

plus élevée, ils supportent le ridicule de leur condition présente, voilà des gens que tu avilis ou que tu aides au moins à s'avilir eux-mêmes. Si c'est par affection pour toi qu'ils se soumettent à tous tes petits caprices, songes-tu bien qu'il faut reconnaître cette affection par la tienne, ou passer pour ingrate? Tu es douce envers eux, je le sais; tu ne les humilies ni par tes paroles, ni par tes manières. Tu les combles de présens, et tu flattes tous leurs goûts avec prodigalité. Ils doivent t'adorer, Quintilia, car je sais combien tu mets de délicatesse et de grace dans toutes tes relations. Mais ne pense pas que ce soit assez pour les rendre heureux, s'ils te chérissent comme ils le doivent. Tes douces paroles et tes aimables sourires, s'ils ont un peu de sérieux dans l'esprit et de fierté dans l'ame, ne peuvent les consoler de la continuelle mascarade à laquelle tu les condamnes. Tu exposes leur cœur à bien des dangers; ils sont jeunes, imprévoyans, avantageux peut-être; tu les attires vers toi, tu les admets à ton intimité, tu leur montres naïvement tout ce caractère extérieur de bonhomie, de gaîté et de folle camaraderie qui ferait tourner la tête à maître Cantharide lui-même, si l'amour des insectes ne le retenait au fond du pavillon

à l'abri de tes séductions innocentes ; et quand les pauvres fous se sont flattés d'avoir au moins ta confiance, ils s'aperçoivent que tu ne leur as montré que ton vêtement. Ils s'effraient de ne pas connaître le mystère de ta destinée. Ils se demandent si tu es un ange ou un démon, un de ces rochers de glace que le soleil ne fond jamais, ou un de ces torrens fougueux qui tombent à grand bruit, dévastant tout ce qui s'oppose à leur course fantasque et terrible. Alors, Quintilia, ces hommes, s'ils sont méchans, deviennent tes ennemis. C'est là le moindre inconvénient à mes yeux ; tes ennemis n'existent pas pour moi. Mais si ces hommes sont bons, ils deviennent malheureux. C'est ce qui est arrivé à Saint-Julien. Crois-moi, il t'aime, que ce soit d'amour ou d'amitié, il t'aime assurément, et il souffre d'être si bien traité et si peu aimé. Car, d'après ce que tu m'as dit de lui, c'est un homme délicat et intelligent. Ne joue pas avec son repos, ma chère amie ; explique-toi avec lui ; si tu as pour lui plus de confiance et d'estime que pour les autres ; ne le lui laisse pas ignorer. Si tu n'en fais pas plus de cas que de Galeotto ou de ta chevrette, ne lui laisse pas concevoir des espérances funestes, car ton cœur est à moi, je le sais, et ma pitié pour les

autres ne va pas jusqu'à vouloir partager avec eux, au moins ! »

Réponse.

« Nous nous sommes si peu vus hier soir, que je n'ai pas eu le temps de m'expliquer avec toi complètement sur le compte de Saint-Julien. Voici une heure dont je puis disposer pour t'écrire, tandis que Saint-Julien lui-même griffonne autre chose sous ma dictée. Je veux te tirer d'inquiétude à ce sujet, afin de n'avoir plus à te parler ce soir que de toi.

« D'abord, il faut que je convienne que j'ai peut-être des torts envers les autres. Je suis bien étourdie et souvent bien égoïste dans mon ennui et dans mes amusemens. Cela vient de ce que je vis toujours seule au milieu de tous, n'aimant qu'un souvenir, ne contemplant qu'une forme absente, et ne pouvant partager les impressions de ceux qui vivent à mes côtés. Quand je sors de mes rêveries pour tomber au milieu d'eux dans la réalité, je suis comme une somnambule qui fait des choses bizarres et inattendues dans un état qui n'est ni la veille, ni le sommeil. On m'accuse d'être très fantasque, et vraiment je vois bien que cela est. J'ai mille ca-

prices qui s'évanouissent avant d'être satisfaits. Dans les efforts que je fais pour chasser ma tristesse ou ma joie intérieure, je semble brusque et froide à ceux qui tout-à-l'heure me trouvaient expansive et douce. J'essaierai de me corriger, je te le promets. Mais j'aurai bien de la peine à être comme tout le monde, à m'apercevoir à toute heure de ce qui se passe autour de moi, à prévoir les inconvéniens de chaque chose, à éviter le danger pour moi ou pour autrui. Il en est un que je ne puis jamais craindre, c'est celui d'être distraite de toi ; et cette grande sécurité où je vis pour moi-même, cette confiance que j'ai dans ma force contre tout ce qui n'est pas toi, me rend insensible en apparence aux souffrances des autres. C'est que je ne vois pas, c'est que je ne comprends pas ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce qu'ils pensent ; c'est que je ne sais moi-même, ni ce que je dis, ni ce que je fais en pensant à toi. Oui, cela est de l'égoïsme. Tu as raison de me gronder, j'aviserai à mieux réfléchir.

« Mais, pour le moment, je crois qu'il y a peu de mal de fait, s'il y en a. Ceux qui pouvaient devenir mes ennemis ou mes victimes sont éloignés. Je n'ai autour de moi que la Gina que j'aime et qui le mérite, Galeotto et Saint-Julien.

Le Galeotto, pour commencer, est, je t'assure, de la véritable espèce des chiens savans. Je ne suis point injuste, et il ne faut pas me dire que je me trompe ou que je lui fais injure en le traitant comme tel. C'est un petit être sans cœur et sans tête, joli, bien peigné, plein de caquet, de bons petits mots, équivalant à la danse des roquets sur leurs pattes de derrière. Il n'aime personne, ni moi, ni la Ginetta, qui, cependant, je crois, l'aime un peu plus que son confesseur ne le lui a permis. Il aime les bonbons, les rubans, les plumes, la danse, les feux d'artifice, les chevaux barbes, les bagues de pierreries et les complimens. Je l'ai pris pour sa jolie personne, j'en conviens. Serait-il convenable que le manteau ducal de mon altesse fût porté par un nain difforme ou par un négrillon? C'était la mode autrefois, mais c'était une vilaine mode. J'ai horreur des monstres, j'aime à m'entourer de belles choses et de beaux visages. J'aime le luxe en tout, j'aime les beaux appartemens, les beaux costumes, les beaux chiens, les beaux pages, les belles fleurs, les belles pipes, les parfums, la musique, le beau temps, les grandes fêtes, tout ce qui flatte les sens d'une manière noble. En cela je tiens du Galeotto, mais j'ai de plus que lui une tête et un cœur, et

je mêle le goût des arts à mes fantaisies. Tu aimes cela en moi, et tu t'amuses quelquefois un jour entier à me dessiner un costume de bal. Aussi tu en as toujours l'étrenne. Quel plaisir de le tirer pour la première fois de son coffre, et de te recevoir au pavillon dans mon plus bel attirail de reine ! Tu me regardes avec tant de plaisir, il te passe par la tête tant d'amour, de fantômes, de poésie et de délire, quand tu me possèdes à toi seul, dans tout l'éclat de ma richesse et de ma coquetterie ! car je suis coquette, tu le sais, et je ne le nie pas. Mais je ne montre à la foule que la parure dont tu as joui avant elle, et la foule qui m'admire n'a que ton reste.

« Mais me voici loin de Galeotto. Je te disais donc et je te répète que celui-là n'a rien à craindre auprès de moi, et vivra, tant que je voudrai, de pralines et de bouts rimés.

« Quant à Julien, c'est autre chose. Celui-là aussi je l'ai choisi sur sa bonne mine. Mais comme j'ai trouvé en lui plutôt l'expression d'une ame noble que l'éclat d'une beauté d'apparat, j'en ai fait non un page, mais un secrétaire intime, c'est-à-dire un agréable compagnon d'études, un ami sincère, et une espèce de confident de mes projets philosophiques,

littéraires, scientifiques, politiques, etc.; car que n'ai-je pas dans la tête? Et tu travailles sans cesse à agrandir le cercle où mon ame avide s'élance, n'aimant que toi dans toute cette création que j'aime à cause de toi!

« J'aime et j'estime Saint-Julien, sois-en sûr. Je ne joue pas avec son repos, j'en serais désespérée. Je sais qu'il m'aime plus que je ne voudrais. Cela s'est fait je ne sais comment, car je croyais ne lui avoir montré de mon caractère que ce qui devait établir entre lui et moi une amitié virile. Le mal est arrivé. Je tâcherai de le réparer et de lui faire comprendre ce qu'il peut et doit espérer et connaître de moi. Malheureusement il se mêle dans son amour des idées de blâme et de soupçon que je répugne à combattre moi-même. Nous verrons. Il faudra peut-être que tu m'aides. Nous en reparlerons. Adieu jusqu'à ce soir. Aime-moi, Max, aime-moi telle que je suis. Aime mes défauts et mes travers. Si tu en avais, je les aimerais. »

Le billet suivant, plus récemment daté que les précédens, était le dernier de la collection.

« Ma chère femme, puisque je ne puis te voir avant cette nuit, je veux t'écrire un mot

tout de suite. Julien m'a ouvert son cœur, il t'aime passionnément, mais on a troublé son esprit de mille contes absurdes et odieux. Je lui ai conseillé de rester près de toi et de tâcher de changer son amour en une douce et bienfaisante amitié. Seconde ses efforts, sois indulgente et bonne avec lui. Ne te fâche pas si dans les commencemens son langage ressemble plus à la passion qu'au sentiment. C'est un enfant, mais un enfant excellent, dont il faudrait fortifier l'esprit et tranquilliser l'ame. Je désire que tu le gardes et qu'il te soit un ami fidèle. Tu as tant d'esprit et de bonté, que tu peux certainement le guérir et le convaincre. Mais écoute, chasse de ta maison à l'heure même ton petit page Galeotto, comme le plus venimeux aspic qui se soit jamais caché sous les fleurs. Chasse-le tout de suite, je t'en dirai la raison ce soir.— Je crains que la Ginetta ne soit coupable aussi de quelque légèreté envers toi. Il y a une sotte histoire de montre et d'horloger, à laquelle je ne comprends rien et que je ne veux pas même te raconter avant d'avoir pris des informations à ce sujet. Les discours de Julien m'ont prouvé que la Gina t'est dévouée sincèrement, et que sa discrétion sur ce qui nous concerne est à toute épreuve. Mais la coquet-

terie de cette petite n'est peut-être pas sans inconvéniens, et tu feras bien, si ce que je présume se réalise, de la gronder et de lui pardonner. A ce soir.

« Spark. »

— Maintenant nous avons fini, monsieur, dit le professeur, veuillez me suivre.

— Où dois-je vous suivre, monsieur? dit Julien. Après tout ce que je viens de lire, je vois qu'à beaucoup d'égards, j'ai été la dupe des plus sots mensonges et des plus absurdes préventions. Je ne puis plus croire à une vengeance indigne de Quintilia. Menez-moi vers elle, monsieur, ou plutôt laissez-moi sortir d'ici. Je courrai me jeter à ses pieds. J'obtiendrai mon pardon.....

— Monsieur, répondit maître Cantharide, dans une heure vous serez libre; la princesse doit se rendre ici avec le duc de Gurck, avant le feu d'artifice; vous pourrez la voir lorsqu'elle sortira. En attendant, venez avec moi, je compte que vous n'aurez pas la désobligeance de me refuser.

Saint-Julien suivit le professeur; il espérait se débarrasser de lui dans le jardin, mais en traversant les allées que l'on commençait à illu-

miner, il vit qu'il était suivi de près par les quatre hommes qui l'avaient emmené. Il fallait se résigner et obéir de bonne grace aux volontés obséquieuses du professeur.

On le fit entrer au palais par de petits escaliers. Il se flatta alors qu'on allait le reconduire à son appartement et l'y tenir prisonnier jusqu'à son explication avec Quintilia. Il en tirait un bon augure; mais, à sa grande surprise, on le fit entrer dans les appartemens de la princesse, et le professeur l'ayant accompagné jusqu'au cabinet de travail, lui remit une petite clé en lui disant : Veuillez ouvrir le secrétaire et prendre connaissance des papiers qu'il contient; puis il le salua profondément et sortit après l'avoir enfermé à double tour dans le cabinet. Saint-Julien jeta la clé par terre avec dépit.

— Et que m'importe à présent? s'écria-t-il. Qu'ai-je besoin de vous respecter, si vous ne songez plus avec moi qu'à vous faire craindre? Oh! Quintilia! votre orgueil m'a perdu! Pourquoi m'avez-vous traité comme un ancien ami, moi qui ne vous connaissais pas? Max mérite tout votre amour par sa confiance; mais à quel autre avez-vous donné le droit de croire ainsi en vous sans être ridicule? Hélas! il eût fallu vous deviner!... Vous avez été trop exigeante

en vérité ; mais vous deviez vous douter de l'affection qui, en dépit de mes soupçons, vivait toujours au fond de mon cœur? Cette haine, cette soif de vengeance, cette folie qui m'a porté au crime, n'étaient-ce pas les conséquences d'une passion violente?... suis-je seul ici? N'êtes-vous pas cachée derrière une cloison pour voir et entendre ce que je fais? Quintilia, m'écoutez-vous? Eh bien! écoutez-moi, écoutez-moi, je suis un misérable!... Je suis au désespoir!...

Julien n'en put dire davantage, il se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes. Aucun bruit, aucun mouvement ne répondit à ses sanglots. Seul dans la demi-clarté que jetait la lampe d'albâtre, il promenait ses regards mornes sur ce cabinet qui lui rappelait de si heureux jours. C'est là qu'il avait passé le seul beau temps de sa vie. C'est là que pendant six mois il s'était abandonné aux douceurs d'une amitié si sainte et d'une admiration si fervente! Mais combien de souffrances et d'agitations! quel siècle de peines et d'événemens le séparait déjà de cet heureux souvenir! Combien d'injures, de colères et d'injustices s'étaient accumulées sur sa conscience depuis un mois, un mois fatal, plus rempli à lui seul de soucis et de tergiversations que toutes les années de sa vie! Mais

que lui dirai-je pour m'excuser, pensait-il? Comment pourrai-je lui faire oublier la plus grossière insulte qu'un homme puisse faire à une femme de cœur?...

Dans ses perplexités il lui vint à l'esprit de se conformer aux ordres de Quintilia, en lisant les papiers renfermés dans le secrétaire. Peut-être y trouverait-il une lettre de la princesse pour lui, et cette idée le fit tressaillir d'impatience. Il courut au secrétaire et prit connaissance de toutes les lettres qu'il contenait. Il ne s'y trouvait pas une ligne pour lui.

XXIII.

Le biographe de la princesse Quintilia, qui nous a transmis les documens relatifs au chevalier Max, n'a jamais pu nous fournir de renseignemens précis sur les papiers qu'elle conservait dans son secrétaire. Saint-Julien ne s'est point expliqué à cet égard. Il a dit seulement quelle impression avait produite sur lui cette lecture. Tout nous porte à croire que c'était une collection de lettres autographes adressées à la princesse. Saint-Julien reconnut dans plusieurs de ces lettres l'écriture de Lucioli avec laquelle il avait eu souvent l'occasion de se familiariser.

Quand il eut refermé le secrétaire, il cacha

son visage dans ses mains et resta absorbé dans ses pensées. Puis il le rouvrit et écrivit à la princesse ce qui suit :

« Un témoignage manquait à ceux-ci, et je vais vous le fournir de bonne grace. A genoux dans votre appartement, seul, et le cœur brisé de remords, je déclare que j'ai été infame envers vous, que j'ai payé vos bienfaits de la plus noire ingratitude. Il me serait facile de faire comme tous ceux dont l'écriture compose ce recueil, c'est-à-dire de me soumettre à une disgrace méritée et me consoler en disant tout bas à l'oreille de tout le monde que j'ai été votre amant. Tous ceux-là l'ont dit, sans s'inquiéter des preuves du contraire qu'ils vous laissaient entre les mains. Ils savaient bien que vous répugneriez à vous en servir ; que vous étiez au-dessus du soupçon dans l'esprit de quelques-uns, et que vous ne feriez pas assez de cas des autres pour vous disculper auprès d'eux. Ainsi ils vous ont impunément calomniée, et ils ont eu le monde pour les croire, pour les féliciter ou les plaindre aux dépens de votre honneur. J'ai été plus criminel qu'eux tous, mais je ne serai pas vil. Je ne répondrai pas par un lâche sourire à ceux qui me demanderont ce qui s'est

passé entre vous et moi pendant six mois de tête à tête. Je leur dirai : Allez demander à Quintilia quel témoignage de ma gloire elle a entre les mains. Recevez-le ce témoignage, madame, comme une expiation de mon forfait, comme le cri d'une conscience déchirée. Vous m'aviez accordé la chaste protection d'une sœur, et je vous en ai récompensée par l'insulte et l'outrage. Je mérite tous les châtimens que vous voudrez m'infliger, mais je ne crois pas qu'il en existe un plus humiliant et plus atroce que celui que je m'inflige moi-même en signant cet écrit.

« Louis de Saint-Julien. »

Louis, ayant posé ce papier sur les autres, ferma le secrétaire et se promena dans la chambre avec agitation. Le hamac suspendu au milieu, la lampe blême et triste, l'éventail de plumes de paon oublié à terre à côté d'une pantoufle brodée d'argent, un reste de parfum répandu dans l'air, minuit qui sonnait à l'horloge du palais, tout rappelait à Saint-Julien le moment fatal où son erreur l'avait porté à une tentative odieuse. Avec ses remords et son désespoir, son amour se rallumait plus profond et plus grave. Il se jeta à genoux auprès du hamac, et baisa la

pantoufle comme une relique, puis il recommença à parler avec véhémence.

— N'y a-t-il personne ici pour me plaindre? s'écria-t-il, car je suis encore plus malheureux que coupable. Oh! voyez, voyez mes larmes; croyez-vous qu'elles ne soient pas sincères? Quintilia, si vous m'entendez, prenez pitié de moi! Gina, Gina, n'êtes-vous pas là quelque part? Ne voulez-vous pas intercéder pour moi? Vous êtes bonne, vous! Et vous, Max! vous qui êtes heureux, ne serez-vous pas généreux avec moi? ne me pardonnerez-vous pas, pour qu'elle me pardonne, votre Quintilia, votre femme! Ah! je l'aime! oui, je l'aime avec passion, mais je vous aime aussi et je ne suis pas jaloux, je souffre, je pleure, voilà tout... Vous ne pouvez pas m'en vouloir, vous savez que j'étais fou, vous avez vu ce que je souffrais, vous étiez mon ami alors! ne l'êtes-vous plus? Spark, où êtes-vous? J'espère en vous! qu'on me dise où est Spark, cet homme si bon et si vrai? qu'on me laisse aller vers lui, Spark! Spark!

Las de secouer la porte inflexible et d'invoquer les murailles silencieuses, Julien se laissa tomber épuisé auprès de la fenêtre entr'ouverte. Il y avait encore bal cette nuit-là. Une apparente réconciliation ayant eu lieu entre la princesse

et M. de Gurck, cette fête devait clore le mois consacré aux plaisirs. Saint-Julien vit le grand corps de bâtiment qui donnait sur la Celina resplendissant de lumières, les sons de l'orchestre arrivaient jusqu'à lui, et, de l'aile obscure où il se trouvait alors, il pouvait voir passer et repasser devant les vastes fenêtres de la salle de danse les robes brillantes et les têtes empanachées. Deux ou trois fois il lui sembla reconnaître le costume grec que la princesse portait souvent. La vue de cette fête insouciante aigrit tellement sa douleur, qu'il résolut de sortir de son inaction, dût-il briser les portes.

Mais la consigne venait apparemment d'être levée, car la première porte qu'il toucha n'offrit aucune résistance, et il se trouva seul dans les corridors faiblement éclairés. Il courut au hasard, rencontra des figures qu'il vit à peine, essaya de pénétrer dans le bal, et fut repoussé, parce qu'il n'était pas en toilette. Alors il descendit précipitamment le grand escalier et s'arrêta en voyant la Ginetta sur la dernière marche. Elle avait un costume éblouissant, et, gracieusement appuyée sur un grand vase de jaspe rempli de lis jaunes, elle écoutait, en jouant avec son éventail, les fadeurs de cinq ou six hommes.

Julien, pâle, les cheveux et les vêtemens en désordre, s'élança au milieu de ce groupe, et, s'adressant à Gina, lui dit avec agitation : — Mademoiselle, ayez la bonté de m'accorder un instant... Mais la Gina, l'ayant regardé d'un air froid et dédaigneux, passa son bras sous celui d'un des cavaliers qui l'entouraient, et s'éloigna sans lui répondre, en murmurant à demi-voix quelques mots : il crut entendre le mot de *pazzato* accolé à son nom. Les jeunes gens qui s'en allaient avec elle se retournèrent plusieurs fois pour regarder Julien. Indigné de ces manières insultantes, il n'osait pourtant en demander raison, car l'idée que sa folie était le sujet de toutes les conversations et qu'il ne pouvait plus faire un pas sans être traité avec ironie ou avec mépris, l'écrasait de honte et de crainte. Il se sentait défaillir ; mais, rassemblant toutes ses forces, il se mit à courir dans le jardin, espérant trouver quelqu'un qui le prendrait en pitié. Le jardin lui sembla d'abord presque désert. Bientôt il s'aperçut que des groupes inquiets et curieux se répandaient dans les endroits sombres et particulièrement vers la partie où était situé le pavillon. Alors il se rappela que la princesse devait y conduire le duc de Gurck pour le mettre en présence de Max, et il se dé-

cida à demander à la première personne qu'il rencontra si la princesse était toujours dans la salle de bal. Le personnage auquel il s'adressa n'était rien autre que le gracieux Lucioli ; le reconnaissant, Julien qui l'avait toujours détesté fut prêt à lui tourner le dos sans attendre sa réponse. Mais, au lieu de l'air insolent que Lucioli prenait ordinairement de préférence avec Julien, il lui présenta la main et s'informa de sa santé avec beaucoup de courtoisie. — La signora Gina nous a dit que depuis trois jours vous étiez au lit avec la fièvre, ajouta-t-il, et, à voir votre pâleur, je croirais assez que vous n'êtes pas guéri.

— Voulez-vous me faire jouer la scène de Basile chez Bartholo? dit Julien avec aigreur. N'allez-vous pas dire que je sens la fièvre? Dites-moi, de grace, si la princesse est au bal.

— Elle vient de sortir, mon cher monsieur, et vous devinez avec qui.

— Non, en vérité !

— Avec quel autre que le favori du jour, le duc de Gurck ?

— Vraiment ! dit Julien d'un ton moqueur et méprisant, dont Lucioli ne se fit pas l'application.

— Que voulez-vous, mon cher comte, reprit-il

en baissant la voix, la faveur des princes et surtout celle des princesses est un brillant météore qui ne fait que luire et s'effacer. Nos yeux ont vu cette lumière et ils l'ont perdue, n'est-il pas vrai? Vous et moi, heureux hier, disgraciés aujourd'hui, nous pourrions prédire à Gurck ce qui lui arrivera demain, mais qu'importe? Ne faut-il pas que chacun ait part aux rayons du soleil? — Mais vous prenez la chose trop au sérieux, mon cher comte, vous êtes défait comme un spectre. Eh, que diable! regardez-moi, mon cher, on ne meurt pas de ces choses-là!

Saint-Julien venait de voir apparemment dans les papiers de la princesse des documens très contraires à cette prétention de Lucioli; car il fut indigné de son impudence, au point de se demander s'il ne ferait pas bien de le souffleter. Mais, en se rappelant sa propre conduite, il fut accablé de l'idée qu'il était encore plus coupable, et il se contenta de lui tourner le dos.

A quelques pas de là, il vit un groupe d'Autrichiens et s'y mêla dans l'obscurité. — Je vous dis que nous voici au dénouement, disait l'un d'eux en mauvais français, la petite princesse s'humanise avec nous. Il était temps, l'opinion se révoltait contre elle dans sa propre cour. M. de Shrabb avait pris des mesures pour qu'on

ne parlât pas d'autre chose depuis huit jours ; le scandale grondait sourdement, et il l'aurait fait éclater si la princesse n'eût entendu raison et promis une satisfaction complète au duc. — Mais, dit un autre interlocuteur, fera-t-elle apparaître Max dans un miroir magique? Le professeur Cantharide aura-t-il le pouvoir de dire à Lazare : Levez-vous?

— Et si le mort ne ressuscite pas, dit un troisième, en quoi consistera la satisfaction promise à M. de Gurck?

Un gros rire mal étouffé accueillit cette question et résuma toutes les réponses.

Saint-Julien, saisi de dégoût, mais toujours sous le coup du découragement et du remords, se dirigea vers la grande salle de verdure où le feu d'artifice se préparait et où presque toute la cour était déjà rassemblée. Une agitation qui n'était pas ordinaire semblait régner dans les esprits. Julien comprit, à quelques paroles saisies de côté et d'autre, qu'on attendait avec anxiété le résultat de la conférence du pavillon, et que personne ne croyait à l'existence de Max. Les plus insolens dans leurs commentaires étaient ceux dont Julien venait d'apprécier au juste le véritable crédit auprès de la princesse, en feuilletant les papiers du secrétaire.

Tout à coup une figure nouvelle à la cour, mais que Saint-Julien se souvint confusément d'avoir vue ailleurs, vint à lui et lui demanda avec empressement un mot d'entretien particulier.

— Qui êtes-vous? lui dit Julien vivement en le suivant à l'écart. Je vous ai vu... Oui, c'est vous! Vous êtes Charles de Dortan!

— Silence! lui dit le voyageur pâle d'un air mystérieux. Si mon nom allait jusqu'aux oreilles de la princesse, elle me ferait peut-être chasser.

— Que venez-vous donc faire ici?

— Parlons bas, je vous en prie. Lorsque je vous rencontrai à Lyon, j'allais aussi en Italie. Me trouvant à Venise et entendant vanter, en plusieurs endroits, les talens et la beauté de la princesse Cavalcanti, l'amour, le dépit, l'espoir, que sais-je!... enfin, je suis venu ici, et, à la faveur d'un costume brillant et d'un faux nom, j'en ai imposé au maître des cérémonies lui-même. Je me suis glissé jusqu'ici, mais j'y suis fort mal à l'aise, n'étant connu de personne. Je crains que mon isolement dans cette foule ne me fasse suspecter. Ayez la bonté de marcher avec moi jusqu'à ce que la princesse paraisse. Alors je risquerai mon sort. — Quel que soit votre projet, répondit froidement Julien, je le crois

absurde, d'autant plus que vous ne connaissez pas la princesse, et que votre aventure avec elle est un rêve ou un roman.

— Que signifie le ton que vous prenez? dit Dortan avec colère; au lieu de me rendre service, voulez-vous m'insulter?

— Vous n'êtes qu'un horloger, dit Saint-Julien en levant les épaules.

— Un horloger, moi! s'écria Dortan stupéfait. J'avais bien entendu dire tout-à-l'heure à une dame que vous avez une fièvre cérébrale; je vois que vous avez le délire.

— Le délire, non, mordieu, reprit Saint-Julien! Voyons, qui êtes-vous? D'où connaissez-vous la princesse; donnez-moi votre parole d'honneur... Oui, vous avez raison, je crois que je perds la tête.

Ils s'assirent sur un banc. Là, Julien, ayant gardé un instant le silence et réfléchi à cette singulière rencontre, fut saisi d'une étrange idée. Fatigué du rôle pénible qu'il jouait vis-à-vis de lui-même, il chercha à se persuader qu'il n'était pas coupable; que Quintilia venait de le jouer de nouveau, et que l'arrivée de Dortan était une circonstance fatale, une prévision de la destinée pour le retirer de l'abyme où il allait rouler encore une fois. Sa méfiance innée

se réveilla avec toutes ses objections. Au fait, l'histoire de la montre n'avait jamais été expliquée. Il se pouvait que la princesse aimât son mari et le préférât à ses autres amans. Mais il se pouvait aussi qu'elle se permît parfois certaines distractions, surtout dans le mystère et l'impunité. Avec le caractère de Spark, cela était si facile!

Cette idée, confusément développée dans son cerveau, le porta à faire mille questions à Dortan. Les réponses de celui-ci avaient un tel caractère de vérité, que Saint-Julien ne savait plus à quoi s'arrêter. —Mais enfin, lui dit-il, pourquoi ne lui parlâtes-vous pas vous-même à Lyon, lorsque vous la vîtes monter en voiture?

— Je la vis, je la reconnus fort bien: c'est elle, je n'en puis douter; mais elle me regardait d'un air si étonné, elle affectait si admirablement de ne m'avoir jamais vu, que je me troublai, et la crainte de parler sottement m'empêcha de parler...

Tout à coup Dortan fit un cri, se leva et se rassit précipitamment, et, saisissant le bras de Julien, dit d'une voix étouffée : — La voilà, c'est elle ; oui, c'est elle !...

— Où donc, s'écria Saint-Julien, ému lui-même et cherchant des yeux avec anxiété?

— Quoi ! vous ne la voyez pas? dit Dortan, baissant la voix de plus en plus. Ici, tout près de nous, cette belle reine, en robe de satin de Perse.

— Qui, celle dont un freluquet ramasse l'éventail ?

— Eh ! sans doute !

— C'est là votre dame du bal masqué? Votre conquête d'une nuit, votre princesse Quintilia?

— Oui, sur mon honneur !

— Eh ! mon cher, dit Saint-Julien en se levant pour s'en aller, vous vous êtes un peu trompé ; c'est la Gina, la Ginetta, la suivante, la confidente, la camériste, comme vous voudrez.

— Est-il possible ! dit Dortan avec consternation, ne me trompez-vous pas ?

— Allez, mon cher, abordez-la sans crainte et comptez que la chose vaut mieux ainsi pour vous. C'est une aimable personne et nullement prude. Vous avez cru posséder une princesse, vous n'avez eu affaire qu'à la soubrette. C'est une conquête un peu moins glorieuse, mais plus certaine : profitez-en si le cœur vous en dit.

Il s'éloigna précipitamment et plus honteux que jamais de ses méfiances toujours renaissantes ; il remercia Dieu d'avoir vaincu la dernière, et se dirigea vers le pavillon, décidé à mériter sa grace par le plus fervent repentir.

XXIV.

Il en approcha sans obstacle. Mais, lorsqu'il voulut franchir l'enceinte du parterre qui l'entourait, des sentinelles posées de distance en distance lui ordonnèrent de passer au large. Comme il semblait résister à cet ordre, il fut couché en joue par un garde de service et forcé d'attendre dans l'allée. Au bout de quelques instans, les sentinelles, se repliant sur cette partie du parc, le forcèrent à reculer sous la futaie. Ce ne fut donc que de loin que Saint-Julien aperçut la princesse; elle marchait seule, et les paillettes de son costume brillaient dans la nuit comme des étincelles mystérieuses. Il fit de vains efforts pour arriver jusqu'à elle, il ne

put la rejoindre qu'à l'entrée de la salle de verdure , et aussitôt elle fut entourée de tant de monde, qu'il fut impossible à Julien d'en espérer un regard. Il attendit vainement la fin du feu d'artifice : aucun moment favorable ne se présenta. Il vit Dortan qui semblait avoir été assez bien accueilli par la Ginetta. Un magicien fut introduit et s'offrit pour dire la bonne aventure. La princesse lui tendit sa main la première, et tous s'empressant à son exemple , le magicien qui , au milieu de son patois étrange , semblait être un homme spirituel et sensé , distribua à chacun sa part d'éloges et de railleries avec autant de justice que les convenances le permirent. Saint-Julien s'approcha, et, malgré la grande barbe et les sourcils postiches du nécroman , il reconnut Max qui s'amusait aux dépens de toute la cour et particulièrement du duc de Gurck. Celui-ci , quoique charmant comme à l'ordinaire, semblait quelquefois singulièrement embarrassé auprès de la princesse. Son trouble augmenta à certaines paroles que lui adressa le magicien et qui semblèrent n'offrir aucun sens aux autres personnes. Enfin , la princesse donna le signal , et on rentra au palais pour le souper. Là, Julien fut arrêté par l'abbé Scipione qui lui dit : Monsieur , vous vous êtes promené dans

les jardins, c'est fort bien; je n'avais aucun ordre pour vous en empêcher, mais je suis forcé de vous faire observer que votre toilette plus que négligée vous interdit l'accès du bal. Son altesse nous a fait part du mauvais état de votre santé, et nous en sommes vivement touchés; mais cela ne vous autorise point à enfreindre l'étiquette.

Saint-Julien se rendit à ces objections, et, tirant un bon augure de l'explication que Quintilia avait donnée à tout le monde de son absence, il se retira dans sa chambre et attendit la fin du bal pour lui demander un instant d'entretien. Lorsque le moment fut venu, il adressa sa demande, par un valet de service, mais il lui fut répondu que la princesse ne donnait pas d'audience à pareille heure.

L'idée vint alors à Saint-Julien d'aller trouver Spark qui devait être rentré à sa petite maison du faubourg. Il descendit, et, comme il traversait les jardins, avec la foule des invités qui se retiraient, il entendit annoncer le départ de Gurck et de Shrabb pour le lendemain matin. Il se glissa dans les groupes et surprit divers commentaires.

— Oh! disaient les uns, allons-nous avoir la guerre?

— Non, répondaient les autres. On a entendu M. de Gurck dire à M. de Shrapp qu'il était pleinement satisfait et qu'il n'avait plus rien à faire ici.

— C'est bien là le trait d'un Lovelace comme Gurck !

— Eh pourquoi? Il paraît que Max est retrouvé ; que Gurck l'a vu, lui a parlé...

— Allons donc ! allons donc ! allez conter de pareilles folies aux vieilles femmes du faubourg ! Est-ce qu'on retrouve ainsi du jour au lendemain un homme perdu depuis quinze ans?

— Il est vrai qu'on peut trouver un imposteur qui, pour quelque argent, au moyen d'une ressemblance et de faux papiers...

— Bah ! on ne se donne pas tant de peine, dit à voix basse le marquis de Lucioli, en regardant Julien d'un air d'intelligence. On ouvre la porte du pavillon au duc de Gurck et on s'explique. Quel est donc l'homme qui, en pareille circonstance, ne se déclarerait pas satisfait? Vous connaissez le pavillon, M. le comte?

— Pas plus que vous, M. le marquis, répondit Julien d'un ton sec !

Il courut à la maison de Spark. Il y entra sans effort ; elle était déserte ; il y attendit le jour. Spark ne revint pas. Accablé de fatigue,

il prit le parti d'aller louer une chambre dans une auberge. Quand il se fut un peu reposé , il courut au palais et se rendit à son appartement, Il y trouva l'abbé Scipione qui le reçut avec politesse et lui dit :—Vous me voyez empressé à mettre en ordre vos effets afin de les emballer et de les faire transporter au lieu que vous m'indiquerez. Son altesse nous a fait savoir que des événemens survenus dans votre famille vous forçaient à nous quitter. Vous m'en voyez pénétré de regret et occupé à m'installer dans cet appartement ; car la volonté de notre très gracieuse souveraine est de me faire reprendre les fonctions de secrétaire intime que j'occupais avant votre excellence.

Saint-Julien , trop orgueilleux pour montrer sa douleur , indiqua à l'abbé l'auberge où il s'était installé provisoirement, et fit demander la Ginetta. Celle-ci lui fit répondre qu'elle était malade. Il demanda directement audience à la princesse. Elle fit répondre qu'elle n'avait pas le temps. Son refus était accompagné cependant d'une phrase polie , mais glaciale.

Saint-Julien retourna au faubourg et vit le menuisier propriétaire de la maison de Spark. Il apprit de lui que le jeune Allemand était parti et ne reviendrait que dans quelques mois.

Julien résolut d'attendre quelques jours avant de faire de nouvelles tentatives pour obtenir sa grace. Il resta tristement à l'auberge, attendant d'heure en heure un message de la cour. Enfin il se décida à retourner au palais. Les personnes qui le rencontrèrent l'abordèrent poliment, mais lui témoignèrent une extrême surprise de ce qu'il n'était point encore parti. Il essaya de pénétrer jusqu'à la princesse, mais ce fut impossible, et pendant trois jours ses demandes furent repoussées avec une politesse et une indifférence aussi cruelles l'une que l'autre.

Le soir du troisième jour il s'avisa d'aller trouver maître Cantharide et de s'humilier jusqu'à le prier d'intercéder pour lui.

—J'ignore absolument, lui répondit le professeur, les raisons de la conduite de son altesse à votre égard. J'ai exécuté ponctuellement ses ordres sans en savoir et sans en chercher le motif. Si vous me demandez des explications, vous tombez donc bien mal; mais si vous me demandez un conseil d'ami, voici celui que je vous donne : partez et n'espérez pas fléchir son altesse. Elle n'est jamais revenue sur un arrêt semblable. Autant elle a de peine à employer la rigueur, autant il lui est impossible de par-

donner quand elle s'est décidée à punir. Les émolumens de votre place vous ayant été remis exactement chaque mois, la princesse ne vous fera pas l'affront de vous remettre comme à M. de Stratigopoli des présens que vous refuseriez. Elle vous congédie simplement et désire sans doute qu'il n'y ait aucune humiliation extérieure pour vous dans votre renvoi, puisqu'elle n'a fait entendre aucune expression de mécontentement contre vous et qu'elle n'a donné aucun ordre public qui vous force à sortir de ses États. Mais croyez-moi, sortez-en avant que vos vaines supplications vous attirent la raillerie de vos ennemis et le ridicule qui s'attache si facilement aux imprudens.

— Julien sentit que le professeur avait raison; la conduite de Quintilia impliquait un mépris plus profond et plus irrévocable que tous les témoignages de colère qu'il avait espérés. Le lendemain soir, une voiture de poste, aux armoiries de la cour, s'arrêta devant la porte de son auberge. L'abbé Scipione en descendit, et se faisant introduire dans la chambre, lui dit : Voici, monsieur le comte, la voiture que vous avez fait demander à son altesse pour vous conduire jusqu'à Milan.

— Avant que Julien eût trouvé la force de

répondre, les valets entrèrent, fermèrent ses malles, les chargèrent sur la voiture, et tout en ayant l'air d'exécuter ses ordres, l'emballèrent pour ainsi dire avec ses paquets. L'abbé lui fit mille humbles salutations, et les chevaux prirent le galop. Cependant, à la sortie de la ville, on amena un homme enveloppé d'un manteau, et on le fit monter auprès de Julien; c'était Galeotto.

— Béni soit le ciel! s'écria le page, tu n'es donc pas mort, mon pauvre camarade?

— J'aimerais mieux la mort que le chagrin dont je suis dévoré, répondit Julien. Mais d'où viens-tu, et qu'es-tu devenu depuis notre séparation?

— Je sors de la prison où tu m'as laissé. Seulement on m'avait mis dans une pièce plus commode et plus saine que notre vilain cachot. On vient de m'en tirer après m'avoir lu une sentence d'exil éternel, accompagnée de promesse de peine de mort, si je remets les pieds sur le territoire, ce qui ne m'arrivera jamais. J'en prends à témoin tous les saints et tous les diables.

— Galeotto écouta, non sans surprise, mais sans grand repentir, le récit de Julien. Un peu touché d'abord, il finit par railler son compa-

gnon de se laisser ainsi abattre. En arrivant à Milan, il ouvrit son porte-feuille qu'on lui avait rendu avec ses autres effets, et il y trouva en billets de banque la somme qu'il avait refusée. Cette fois, il ne la refusa pas, et prit congé de Julien, non sans lui avoir fait des offres de services que celui-ci refusa.

— Saint-Julien, resté seul, hésita et fut malade pendant quelques jours. Puis il perdit tout reste d'espoir, et partit pour la France.

Lorsqu'il franchit le seuil du manoir héréditaire, des chants et des rires bruyans frappèrent son oreille. Il paraît, se dit-il, que mon absence n'a pas laissé beaucoup de vide et que le chagrin n'a pas tué mon père.

— Il trouva le hobereau à table, au milieu de ses amis. Saint-Julien fut reçu à bras ouverts; mais l'instant de joie qu'il éprouva, en se sentant pressé sur le cœur de son père, fut rapidement effacé par le dégoût que lui causèrent les chansons grivoises, la grosse joie et la lourde affabilité des convives. Il quitta la table de bonne heure, et parcourut la maison et le verger, pour y trouver quelque doux souvenir, quelque consolation naïve; mais le souvenir de son enfance si triste et si comprimée lui fit sentir davantage ses souffrances présentes.

— Il essaya, pendant quelques semaines, de se faire au séjour de la maison paternelle. Il fut bientôt forcé d'y renoncer, et alla se fixer à Paris. Il souffrit long-temps, et long-temps son ame fut fermée à l'espoir d'une nouvelle vie et de nouvelles affections. Cependant l'étude le sauva du découragement, et peu à peu sa santé, fortement compromise par le chagrin, se rétablit.

— Un an s'était passé, lorsqu'un soir de l'hiver, en sortant de l'Opéra, il vit passer une femme couverte de pierreries, sur les traces de laquelle on se précipitait. Bien qu'il n'eût entrevu que sa robe de velours et son épaule nue, il tressaillit et faillit s'évanouir. Puis il courut à son tour et reconnut madame Cavalcanti. Au moment où elle montait en voiture, il s'élança vers elle en criant; — mais elle le regarda fixement d'un air étonné, puis elle dit à ses laquais de fermer la portière, leva la glace et disparut. Ce fut la dernière fois que Saint-Julien la vit.

METELLA.

METELLA.

I.

— Le comte de Buondelmonte, revenant d'un voyage de quelques journées aux environs de Florence, fut versé par la maladresse de son postillon, et tomba, sans se faire aucun mal, dans un fossé de plusieurs pieds de profondeur. La chaise de poste fut brisée, et le comte allait être forcé de gagner à pied le plus prochain relais, lorsqu'une calèche de voyage, qui avait changé de chevaux peu après à la poste précédente, vint à passer. Les postillons des deux

voitures entamèrent un dialogue d'exclamations qui aurait pu durer long-temps encore sans remédier à rien, si le voyageur de la calèche, ayant jeté un regard sur le comte, n'eût proposé le dénouement naturel à ces sortes d'accidens : il pria poliment Buondelmonte de monter dans sa voiture, et de continuer avec lui son voyage. Le comte accepta sans répugnance, car les manières distinguées du voyageur rendaient au moins tolérable la perspective de passer plusieurs heures en tête-à-tête avec un inconnu.

Le voyageur se nommait Olivier; il était Genevois, fils unique, héritier d'une grande fortune. Il avait vingt ans, et voyageait pour son instruction ou son plaisir. C'était un jeune homme blanc, frais et mince. Sa figure était charmante, et sa conversation, sans avoir un grand éclat, était fort au-dessus des banalités que le comte, encore un peu aigri intérieurement de sa mésaventure, s'attendait à échanger avec lui. La politesse, néanmoins, empêcha les deux voyageurs de se demander mutuellement leur nom.

Le comte, forcé de s'arrêter au premier relais pour y attendre ses gens, leur donner ses ordres et faire raccommoder sa chaise brisée, voulut

prendre congé d'Olivier ; mais celui-ci n'y consentit point, il déclara qu'il attendrait à l'auberge que son compagnon improvisé eût réglé ses affaires, et qu'il ne repartirait qu'avec lui pour Florence. — Il m'est absolument indifférent, lui dit-il, d'arriver dans cette ville quelques heures plus tard ; aucune obligation ne m'appelle impérieusement dans un lieu ou dans un autre. Je vais, si vous me le permettez, faire préparer le dîner pour nous deux. Vos gens viendront vous parler ici, et nous pourrons repartir dans deux ou trois heures, afin d'être à Florence demain matin.

Olivier insista si bien que le Florentin fut contraint de se rendre à sa politesse. La table fut servie aussitôt par les ordres du jeune Suisse; et le vin de l'auberge n'étant pas fort bon, le valet de chambre d'Olivier alla chercher dans la calèche quelques bouteilles d'un excellent vin du Rhin, que le vieux serviteur réservait à son maître pour les mauvais gîtes.

Le comte, qui, même sur les meilleures apparences, se livrait rarement avec les étrangers, but très modérément, et s'en tint à une politesse franche et de bonne humeur. Le Genevois, plus expansif, plus jeune, et sachant bien, sans doute, qu'il n'était forcé de veiller

à la garde d'aucun secret, se livra au plaisir de boire plusieurs larges verres d'un vin généreux, après une journée de soleil et de poussière. Peut-être aussi commençait-il à s'ennuyer de son voyage solitaire, et la société d'un homme d'esprit l'avait-elle disposé à la joie : il devint communicatif.

Il est fort rare qu'un homme parle de lui-même sans dire bientôt quelque impertinence ; aussi le comte, qu'une certaine malice contractée dans le commerce du monde abandonnait rarement, s'attendait-il à chaque instant à découvrir dans son compagnon ce levain d'égoïsme et de fatuité que nous avons tous au-dessous de l'épiderme. Il fut surpris d'avoir long-temps attendu inutilement ; il essaya de flatter toutes les idées du jeune homme pour lui trouver enfin un ridicule, et il n'y parvint pas ; ce qui le piqua un peu, car il n'était pas habitué à déployer en vain les finesses gracieuses de sa pénétration.

— Monsieur, dit le Genevois dans le cours de la conversation, pouvez-vous me dire si lady Mowbray est en ce moment à Florence ?

— Lady Mowbray? dit Buondelmonte avec un léger tressaillement : oui, monsieur, elle doit être de retour de Naples.

— Elle passe tous les hivers à Florence?

— Oui, monsieur, depuis bien des années. Vous connaissez lady Mowbray ?

— Non, mais j'ai un vif désir de la connaître.

— Ah!

— Est-ce que cela vous surprend, monsieur? On dit que c'est la femme la plus aimable de l'Europe.

— Oui, monsieur, et la meilleure. Vous en avez beaucoup entendu parler, à ce que je vois.

— J'ai passé une partie de la saison dernière aux eaux d'Aix; lady Mowbray venait d'en partir, et il n'était question que d'elle. Combien j'ai regretté d'être arrivé si tard! J'aurais adoré cette femme-là.

— Vous en parlez vivement! dit le comte.

— Je ne risque pas d'être impertinent envers elle, reprit le jeune homme; je ne l'ai jamais vue, et ne la verrai peut-être jamais.

— Pourquoi non?

— Sans doute, pourquoi non? mais l'on peut aussi demander pourquoi oui. Je sais qu'elle est affable et bonne, que sa maison est ouverte aux étrangers, et que sa bienveillance leur est une protection précieuse; je sais aussi que je pourrais me recommander de quelques personnes qu'elle honore de son amitié; mais vous devez

comprendre et connaître, monsieur, cette espèce de répugnance craintive que nous éprouvons tous à nous approcher des personnes qui ont le plus excité de loin nos sympathies et notre admiration.

— Parce que nous craignons de les trouver au-dessous de ce que nous en avons attendu, dit le comte.

— Oh ! mon Dieu, non, reprit vivement Olivier, ce n'est pas cela. Quant à moi, c'est parce que je me sens peu digne d'inspirer tout ce que j'éprouve, et en outre malhabile à l'exprimer.

— Vous avez tort, dit le comte en le regardant en face avec une expression singulière; je suis sûr que vous plairiez beaucoup à lady Mowbray.

— Comment! vous croyez? et pourquoi? d'où me viendrait ce bonheur?

— Elle aime la franchise, la bonté. Je crois que vous êtes franc et bon.

— Je le crois aussi, dit Olivier; mais cela peut-il suffire pour être remarqué d'elle au milieu de tant de gens distingués qui lui forment, dit-on, une petite cour?

— Mais..., dit le comte reprenant son sourire ironique, remarqué.... remarqué.... comment l'entendez-vous?

— Oh ! monsieur, ne me faites pas plus d'honneur que je ne mérite, répondit Olivier en riant ; je l'entends comme un écolier modeste qui désire une mention honorable au concours, mais qui n'ambitionne pas le grand prix. D'ailleurs... mais je vais peut-être dire une sottise. Si vous ne buvez plus, permettez-moi de faire emporter cette dernière bouteille. Depuis un quart d'heure, je bois par distraction.

— Buvez, dit le comte en remplissant le verre d'Olivier, et ne me laissez pas croire que vous craignez de vous faire connaître à moi.

— Soit, dit le Genevois en avalant gaiement son sixième verre de vin du Rhin. Ah ! vous voulez savoir mes secrets, monsieur l'Italien ? Eh bien ! de tout mon cœur. Je suis amoureux de lady Mowbray.

— Bien ! dit le comte en lui tendant la main dans un accès de gaieté sympathique ; très bien !

— Est-ce la première fois qu'un homme serait devenu amoureux d'une femme sans l'avoir vue !

— Non, parbleu ! dit Buondelmonte. J'ai lu plus de trente romans, j'ai vu plus de vingt pièces de théâtre, qui commençaient ainsi ; et, croyez-moi, la vie ressemble plus souvent à un roman qu'un roman ne ressemble à la vie. Mais,

dites-moi, je vous en prie, de tous les éloges que vous avez entendu faire de lady Mowbray, quel est celui qui vous a le plus enthousiasmé?

— Attendez... dit Olivier, dont les idées commençaient à s'embrouiller un peu. On raconte d'elle beaucoup de traits presque merveilleux : on dit pourtant que, dans sa première jeunesse, elle avait montré le caractère d'une personne assez frivole.

— Comment dites-vous? demanda Buondelmonte avec sécheresse; mais Olivier n'y fit pas attention.

— Oui, continua-t-il; je dis un peu coquette.

— C'est beaucoup plus flatteur! dit le comte. De sorte que... ?

— De sorte que, soit imprudence de sa part, soit jalousie de la part des autres femmes, sa réputation avait reçu en Angleterre quelques atteintes assez sérieuses pour lui faire désirer de quitter ce pays d'hommes flegmatiques et de femmes collets-montés. Elle vint donc en Italie chercher une vie plus libre, des mœurs plus élégantes. Même on dit...

— Que dit-on, monsieur? dit le comte d'un air sévère.

— On dit.... continua Olivier, dont la vue était un peu troublée, bah! elle l'a dit elle-

même en confidence, à Aix, à une de ses amies intimes, qui l'a répété à tous les buveurs d'eau...

— Mais qu'est-ce donc qu'elle a dit? s'écria le comte en coupant avec impatience un fruit et un peu de son doigt.

— Elle a dit qu'à son arrivée en Italie, elle était si aigrie contre l'injustice des hommes et si offensée d'avoir été victime de leurs calomnies, qu'elle se sentait disposée à fouler aux pieds les lois du préjugé, et à mener une aussi joyeuse vie que la plupart des grands personnages de ce pays-ci.

Le comte ôta son bonnet de voyage et le remit gravement sur sa tête sans dire une seule parole. Olivier continua.

— Mais ce fut en vain. La noble lady fit ce vœu sans connaître son propre cœur. N'ayant point encore aimé, et s'en croyant incapable, elle allait y renoncer, lorsqu'un jeune homme tomba éperdument amoureux d'elle, et lui écrivit sans façon pour lui demander un rendez-vous.

— Vous a-t-on dit le nom de ce jeune homme? demanda Buondelmonte.

— Ma foi! je ne m'en souviens plus. C'était un Florentin; et vous devez le connaître, car il est encore....

Le comte l'interrompit afin d'éluder la question : — Et que répondit lady Mowbray ?

— Elle accorda le rendez-vous, résolue à punir le jeune homme de sa fatuité, et à le couvrir de ridicule. Elle avait préparé, à cet effet, je ne sais quel guet-apens de bonne compagnie, dont je ne sais pas bien les détails.

N'importe, dit le comte.

Le Florentin arriva donc; mais il était si beau, si aimable, si spirituel, que lady Mowbray chancela dans sa résolution. Elle l'écouta parler, hésita et l'écouta encore. Elle s'attendait à voir un impertinent qu'il faudrait châtier ; elle trouva un jeune homme sincère, ardent et romanesque... Que vous dirai-je? Elle se sentit émue, et essaya pourtant de lui faire peur en lui parlant de prétendus dangers qui l'environnaient. Le Florentin était brave; il se mit à rire. Elle tenta alors de l'effrayer en le menaçant de sa froideur et de sa coquetterie; il se mit à pleurer et elle l'aima... Si bien que le comte de... Ma foi ! je crois que son nom va me revenir... Buonacorsi... Belmonte... Buondelmonte, ah ! m'y voici ! le comte de Buondelmonte eut le pouvoir d'attendrir ce cœur rebelle. Lady Mowbray fixa à Florence ses affections et sa vie. Le comte de Buondelmonte fut son premier et son seul

amant sur la joyeuse terre d'Italie. Maintenant que je vous ai raconté cette histoire telle qu'on me l'a donnée, dites-moi, vous qui êtes de Florence, si elle est vraie de tous points... Et cependant, si elle ne l'est pas, ne me dites pas que c'est un conte fait à plaisir; il est trop beau pour que je sois désabusé sans regret!

— Monsieur, dit le comte, dont la figure avait pris une expression grave et pensive, cette histoire est belle et vraie. Le comte de Buondelmonte a vécu dix ans le plus heureux et le plus envié des hommes, aux pieds de lady Mowbray.

— Dix ans! s'écria Olivier.

— Dix ans, monsieur, reprit Buondelmonte. Il y a dix ans que ces choses se sont passées.

— Dix ans! répéta le jeune homme; lady Mowbray ne doit plus être très jeune?

Le comte ne répondit rien.

— On m'a pourtant assuré à Aix, poursuivit Olivier, qu'elle était toujours belle comme un ange, qu'elle était grande, légère, agile, qu'elle galopait au bord des précipices sur un vigoureux cheval, qu'elle dansait à merveille. Elle doit avoir trente ans environ, n'est-ce pas, monsieur?

— Qu'importe son âge? dit le comte avec im-

patience. Une femme n'a jamais que l'âge qu'elle paraît avoir, et tout le monde vous l'a dit : lady Mowbray est toujours belle. On vous l'a dit, n'est-ce pas?

— On me l'a dit partout, à Aix, à Berne, à Gênes, dans tous les lieux où elle a passé.

— Elle est admirée et respectée, dit le comte.

— Oh! monsieur, vous la connaissez, vous êtes son ami peut-être? Je vous en félicite; quelle réputation plus glorieuse que celle de savoir aimer? Que ce Buondelmonte a dû être fier de retremper cette belle ame et de voir refleurir cette plante courbée par l'orage!

Le comte fit une légère grimace de dédain. Il n'aimait pas les phrases de roman, peut-être parce qu'il les avait aimées jadis. Il regarda fixement le Genevois; mais voyant que celui-ci se grisait décidément, il voulut en profiter pour échanger avec un homme sincère et confiant des idées qui le gênaient depuis long-temps.

Sans se donner la peine de feindre beaucoup de désintéressement, car Olivier n'était plus en état de faire de très clairvoyantes observations, le comte posa sa main sur la sienne, afin d'appeler son attention sur le sens de ses paroles.

— Pensez-vous, lui demanda-t-il, qu'il ne

soit pas plus glorieux pour un homme d'ébranler la réputation d'une femme, que de la rétablir quand elle a reçu à tort ou à raison de notables échecs ?

— Ma foi, ce n'est pas mon opinion, dit Olivier. J'aimerais mieux élever un temple que de l'abattre.

— Vous êtes un peu romanesque, dit le comte.

— Je ne m'en défends pas, cela est de mon âge ; et ce qui prouve que les exaltés n'ont pas toujours tort, c'est que Buondelmonte fut récompensé d'une heure d'enthousiasme par dix ans d'amour.

— Lui seul pourrait être juge dans cette question, reprit le comte ; et il se promena dans la chambre, les mains derrière le dos et le sourcil froncé. Puis, craignant de se laisser deviner, il jeta un regard de côté sur son compagnon. Olivier avait la tête penchée en avant, le coude dans son assiette, et l'ombre de ses cils, abaissés par un doux assoupissement, se dessinait sur ses joues, que la chaleur généreuse du vin colorait d'un rose plus vif qu'à l'ordinaire. Le comte continua de marcher silencieusement dans la chambre jusqu'à ce que le claquement des fouets et les pieds des chevaux eussent an-

noncé que la calèche était prête. Le vieux domestique d'Olivier vint lui offrir une pelisse fourrée que le jeune homme passa en bâillant et en se frottant les yeux. Il ne s'éveilla tout-à-fait que pour prendre le bras de Buondelmonte et le forcer de monter le premier dans sa voiture, qui prit aussitôt la route de Florence. — Parbleu, dit-il en regardant la nuit qui était sombre, ce temps de voleurs me rappelle une histoire que j'ai entendu raconter sur lady Mowbray.

—Encore! dit le comte, lady Mowbray vous occupe beaucoup !

— Ne me demandiez-vous pas quel trait de son caractère m'avait le plus enthousiasmé? Je ne saurais dire lequel, mais voici une aventure qui m'a rendu plus envieux de voir lady Mowbray que Rome, Venise et Naples. Vous allez me dire si celle-là est aussi vraie que la première. Un jour qu'elle traversait les Apennins avec son heureux amant Buondelmonte, ils furent attaqués par des voleurs ; le comte se défendit bravement contre trois hommes : il en tua un, et luttait contre les deux autres, lorsque lady Mowbray, qui s'était presque évanouie dans le premier accès de surprise, s'élança hors de la calèche, et tomba sur le cadavre du brigand que

Buondelmonte avait tué. Dans ce moment d'horreur, ranimée par une présence d'esprit au dessus de son sexe, elle vit à la ceinture du brigand un grand pistolet dont il n'avait pas eu le temps de faire usage, et que sa main semblait encore presser. Elle écarta cette main encore chaude, arracha le pistolet de la ceinture, et se jetant au milieu des combattans, qui ne s'attendaient à rien de semblable, elle déchargea le pistolet à bout portant dans la figure d'un bandit qui tenait Buondelmonte à la gorge. Il tomba raide mort, et Buondelmonte eut bientôt fait justice du dernier. N'est-ce pas là encore une belle histoire, monsieur?

— Aussi belle que vraie, répéta Buondelmonte. Le courage de lady Mowbray la soutint encore quelque temps après cette terrible scène. Le postillon, à demi mort de peur, s'était tapi dans un fossé, les chevaux effrayés avaient rompu leurs traits; le seul domestique qui accompagnât les voyageurs était blessé et évanoui. Buondelmonte et sa compagne furent obligés de réparer ce désordre en toute hâte, car à tout instant d'autres bandits, attirés par le bruit du combat, pouvaient fondre sur eux, comme cela arrive souvent. Il fallut battre le postillon pour le ranimer, bander la plaie du domestique, qui

perdait tout son sang, le porter dans la voiture, et ratteler les chevaux. Lady Mowbray s'employa à toutes ces choses avec une force de corps et d'esprit vraiment extraordinaire. Elle avisait à tous les expédiens, et trouvait toujours le plus sûr et le plus prompt moyen de sortir d'embarras. Ses belles mains, souillées de sang, rattachaient des courroies, déchiraient des vêtemens, soulevaient des pierres. Enfin tout fut réparé, et la voiture se remit en route. Lady Mowbray s'assit auprès de son amant, le regarda fixement, fit un grand cri, et s'évanouit. — A quoi pensez-vous? ajouta le comte en voyant Olivier tomber dans le silence et la méditation.

— Je suis amoureux, dit Olivier.

— De lady Mowbray?

— Oui, de lady Mowbray.

— Et vous allez sans doute à Florence pour le lui déclarer, dit le comte.

— Je vous répéterai le mot que vous me disiez tantôt : Pourquoi non?

— En effet, dit le comte d'un ton sec, pourquoi non? — Puis il ajouta d'un autre ton, et comme s'il se parlait à lui-même : — Pourquoi non?

— Monsieur, reprit Olivier après un instant

de silence, soyez assez bon pour confirmer ou démentir une troisième histoire qui m'a été racontée à propos de lady Mowbray, et qui me semble moins belle que les deux premières.

— Voyons, monsieur.

— On dit que le comte de Buondelmonte quitte lady Mowbray?

— Pour cela, monsieur, répondit le comte très brusquement, je n'en sais rien et n'ai rien à vous dire.

— Mais, moi, on me l'a assuré, reprit Olivier; et quelque triste que soit ce dernier dénouement, il ne me paraît pas impossible.

— Mais que vous importe? dit le comte.

— Vous êtes le comte de Buondelmonte, dit Olivier, vivement frappé de l'accent de son compagnon; et lui saisissant le bras, il ajouta : Et vous ne quittez pas lady Mowbray.

— Je suis le comte de Buondelmonte, répondit celui-ci; le saviez-vous, monsieur?

— Sur mon honneur, non.

— En ce cas vous n'avez pu m'offenser. Mais parlons d'autre chose.

Ils essayèrent, mais la conversation languit bientôt. Tous deux étaient contraints. Ils prirent d'un commun accord le parti de feindre le sommeil. Aux premiers rayons du jour, Olivier,

qui avait fini par s'endormir tout de bon, s'éveilla au milieu de Florence. Le comte prit congé de lui avec une cordialité à laquelle il avait eu le temps de se préparer.

— Voici ma demeure, lui dit-il en lui montrant un des plus beaux palais de la ville, devant lequel le postillon s'était arrêté ; et au cas où vous en oublieriez le chemin, vous me permettrez d'aller vous chercher pour vous servir de guide moi-même. Puis-je savoir où vous descendrez, et à quelle heure je pourrai, sans vous déranger, aller vous offrir mes remerciemens et mes services?

— Je n'en sais rien encore, répondit Olivier un peu embarrassé ; mais il est inutile que vous preniez cette peine. Aussitôt que je serai reposé, j'irai vous demander vos bons offices dans cette ville, où je ne connais personne.

— J'y compte, reprit Buondelmonte en lui tendant la main.

— Je m'en garderai bien, pensa le Genevois en lui rendant sa politesse. — Ils se séparèrent.

— J'ai fait une belle école! se disait Olivier le lendemain matin, en s'éveillant dans la meilleure hôtellerie de Florence ; je commence bien.

— Aussi, cet homme est fou d'avoir pris au sérieux les divagations d'un étourdi à moitié ivre.

J'ai réussi toutefois à me fermer la porte de lady Mowbray, moi qui désirais tant la connaître! c'est horriblement désagréable, après tout!... Il appela son valet de chambre pour qu'il lui fît la barbe, et s'impatientait sérieusement de ne pouvoir retrouver dans son nécessaire une certaine savonnette au garafoli qu'il avait achetée à Parme, lorsque le comte de Buondelmonte entra dans sa chambre.

— Pardonnez-moi, si j'entre en ami sans me faire annoncer, lui dit-il d'un air riant et ouvert; j'ai su en bas que vous étiez éveillé, et je viens vous chercher pour déjeuner avec moi chez lady Mowbray.

Olivier s'aperçut que le comte cherchait dans ses yeux à deviner l'effet de cette nouvelle. Malgré sa candeur, il ne manquait pas d'une certaine défiance des autres, il avait en même temps une honnête confiance en son propre jugement. On pouvait l'affliger, mais non le jouer ou l'intimider.

— De tout mon cœur, répondit-il avec assurance, et je vous remercie, mon cher compagnon de voyage, de m'avoir procuré cette faveur. Maintenant nous sommes quittes.

Les manières cordiales et franches de Buondelmonte ne se démentirent point. Seulement,

comme le jeune étranger, tout en se hâtant, donnait des soins minutieux à sa toilette, le comte ne put réprimer un sourire qu'Olivier saisit au fond de la glace devant laquelle il nouait sa cravate. — Si nous faisons une guerre d'embûches, pensa-t-il, c'est fort bien, avançons. — Il ôta sa cravate, et gronda son domestique de lui en avoir donné une mal pliée. Le vieux Hantz en apporta une autre : — J'en aimerais mieux une bleu-de-ciel, dit Olivier ; et quand Hantz eut apporté la cravate bleu-de-ciel, Olivier les examina l'une après l'autre d'un air d'incertitude et de perplexité.

— S'il m'était permis de donner mon avis, dit le valet de chambre timidement....

— Vous n'y entendez rien, dit gravement Olivier ; monsieur le comte, je m'en rapporte à vous qui êtes un homme de goût : laquelle de ces deux couleurs convient le mieux au ton de ma figure?

— Lady Mowbray, répondit le comte en souriant, ne peut souffrir ni le bleu ni le rose.

— Donnez-moi une cravate noire, dit Olivier à son domestique.

La voiture du comte les attendait à la porte. Olivier y monta avec lui. Ils étaient contraints tous deux, et cependant il n'y parut point. Buon-

delmonte avait trop l'habitude du monde pour ne pas sembler ce qu'il voulait être ; Olivier avait trop de résolution pour laisser voir son inquiétude. Il pensait que si lady Mowbray était d'accord avec Buondelmonte pour se moquer de lui, sa situation pouvait devenir difficile ; mais si Buondelmonte était seul de son parti, il pouvait être agréable de le tourmenter un peu. En secret, leur première sympathie avait fait place à une sorte d'aversion. Olivier ne pouvait pardonner au comte de l'avoir laissé parler à tort et à travers, sans se nommer ; le comte avait sur le cœur, non les étourderies qu'Olivier avait débitées la veille, mais le peu de repentir ou de confusion qu'il en montrait.

Lady Mowbray habitait un palais magnifique; le comte mit quelque affectation à y entrer comme chez lui, et à parler aux domestiques comme s'ils eussent été les siens. Olivier se tenait sur ses gardes, et observait les moindres mouvemens de son guide. La pièce où ils attendirent était décorée avec un art et une richesse dont le comte semblait orgueilleux, bien qu'il n'y eût coopéré ni par son argent ni par son goût. Cependant il fit les honneurs des tableaux de lady Mowbray comme s'il avait été son maître de peinture, et semblait jouir de l'émotion in-

surmontable avec laquelle Olivier attendait l'apparition de lady Mowbray.

Metella Mowbray était fille d'une Italienne et d'un Anglais; elle avait les yeux noirs d'une Romaine et la blancheur rosée d'une Anglaise. Ce que les lignes de sa beauté avaient d'antique et de sévère, était adouci par une expression sereine et tendre qui est particulière aux visages britanniques. C'était l'assemblage des deux plus beaux types. Sa figure avait été reproduite pàr tous les peintres et sculpteurs de l'Italie; mais malgré cette perfection, malgré ces triomphes, malgré la parure exquise qui faisait ressortir tous ses avantages, le premier regard qu'Olivier jeta sur elle lui dévoila le secret tourment du comte de Buondelmonte : Metella n'était plus jeune.....

Aucun des prestiges du luxe qui l'entourait, aucune des gloires dont l'admiration universelle l'avait couronnée, aucune des séductions qu'elle pouvait encore exercer, ne la défendirent de ce premier arrêt de condamnation que le regard d'un homme jeune lance à une femme qui ne l'est plus. En un clin d'œil, en une pensée, Olivier rapprocha de cette beauté si parfaite et si rare le souvenir d'une fraîche et brutale beauté de Suissesse. Les sculpteurs et les peintres en

eussent pensé ce qu'ils auraient voulu ; Olivier se dit qu'il valait toujours mieux avoir seize ans que cet âge problématique dont les femmes cachent le chiffre comme un affreux secret.

Ce regard fut prompt, mais il n'échappa point au comte, et lui fit involontairement mordre sa lèvre inférieure.

Quant à Olivier, ce fut l'affaire d'un instant; il se remit et veilla mieux sur lui-même : il se dit qu'il ne serait point amoureux, mais qu'il pouvait fort bien, sans se compromettre, agir comme s'il l'était ; car, si lady Mowbray n'avait plus le pouvoir de lui faire faire des folies, elle valait encore la peine qu'il en fît pour elle. Il se trompait peut-être; peut-être une femme en a-t-elle le pouvoir tant qu'elle en a le droit.

Le comte, dissimulant aussi sa mortification, présenta Olivier à lady Mowbray avec toutes sortes de cajoleries hypocrites pour l'un et pour l'autre ; et au moment où Metella tendait sa main au Genevois en le remerciant du service qu'il avait rendu à *son ami*, le comte ajouta : — Et vous devez aussi le remercier de l'enthousiasme passionné qu'il professe pour vous, madame. Celui-ci mérite plus que les autres, il vous a adorée avant de vous voir.

Olivier rougit jusqu'aux yeux, mais lady

Mowbray lui adressa un sourire plein de douceur et de bonté ; et lui tendant la main : — Soyons donc amis, lui dit-elle, car je vous dois un dédommagement pour cette mauvaise plaisanterie de monsieur.

— Soyez ou non sa complice, répondit Olivier, il vous a dit ce que je n'aurais jamais osé vous dire. Je suis trop payé de ce que j'ai fait pour lui. — Et il baisa résolument la main de lady Mowbray.

— L'insolent ! pensa le comte.

Pendant le déjeûner, le comte accabla sa maîtresse de petits soins et d'attentions. Sa politesse envers Olivier ne put dissimuler entièrement son dépit. Olivier cessa bientôt de s'en apercevoir. Lady Mowbray, de pâle, nonchalante et un peu triste qu'elle était d'abord, devint vermeille, enjouée et brillante. On n'avait exagéré ni son esprit ni sa grace. Lorsqu'elle eut parlé, Olivier la trouva rajeunie de dix ans ; cependant son bon sens naturel l'empêcha de se tromper sur un point important. Il vit que Metella, sincère dans sa bienveillance envers lui, ne tirait sa gaîté, son plaisir et son *rajeunissement* que des attentions affectueuses du comte. Elle l'aime encore, pensa-t-il, et lui l'aimera tant qu'elle sera aimée des autres.

Dès ce moment, il fut tout-à-fait à son aise, car il comprit ce qui se passait entre eux, et il s'inquiéta peu de ce qui pouvait se passer en lui-même ; il était encore trop tôt.

Le comte vit que Metella avait charmé son adversaire ; il crut tenir la victoire. Il redoubla d'affection pour elle, afin qu'Olivier se convainquît bien de sa défaite.

A trois heures, il offrit à Olivier, qui se retirait, de le reconduire chez lui ; et au moment de quitter Metella, il lui baisa deux fois la main si tendrement, qu'une rougeur de plaisir et de reconnaissance se répandit sur le visage de lady Mowbray. L'expression du bonheur dans l'amour semble être exclusivement accordée à la jeunesse ; et quand on la rencontre sur un front flétri par les années, elle y jette de magiques éclairs. Metella parut si belle en cet instant, que Buondelmonte en eut de l'orgueil ; et passant son bras sous celui d'Olivier, il lui dit en descendant l'escalier : — Eh bien ! mon cher ami, êtes-vous toujours amoureux de ma maîtresse ?

— Toujours, répondit hardiment Olivier, quoiqu'il n'en pensât pas un mot.

— Vous y mettez de l'obstination !

— Ce n'est pas ma faute, mais bien la vôtre.

Pourquoi vous êtes-vous emparé de mon secret, et pourquoi l'avez-vous révélé? A présent nous jouons jeu sur table.

— Vous avez la conscience de votre habileté!

— Pas du tout, l'amour est un jeu de hasard.

— Vous êtes très facétieux!

— Et vous donc, monsieur le comte?

Olivier consacra plusieurs jours à parcourir Florence. Il pensa peu à lady Mowbray; il aurait fort bien pu l'oublier, s'il ne l'eût pas revue. Mais un soir il la vit au spectacle, et il crut devoir aller la saluer dans sa loge. Elle était magnifique aux lumières et en grande toilette; il en devint amoureux, et résolut de ne plus la voir.

Lady Mowbray s'était maintenue miraculeusement belle au-delà de l'âge marqué pour le déclin du règne des femmes; mais depuis un an le temps inexorable semblait vouloir reprendre ses droits sur elle et lui faire sentir le réveil de sa main endormie. Souvent, le matin, Metella, en se regardant sans parure devant sa glace, jetait un cri d'effroi à l'aspect d'une ride légère creusée durant la nuit sur les plans lisses et nobles de son visage et de son cou. Elle se défen-

dait encore avec orgueil de la tentation de se mettre du rouge, comme faisaient autour d'elle les femmes de son âge. Jusque-là elle avait pu braver le regard d'un homme en plein midi; mais des nuances ternes s'étendaient au contour de ses joues, et un reflet bleuâtre encadrait ses grands yeux noirs. Elle voyait déjà ses rivales se réjouir autour d'elle, et lui faire un meilleur accueil à mesure qu'elles la trouvaient moins redoutable.

Dans le monde, on disait qu'elle était si affectée de vieillir, qu'elle en était malade. Les femmes assuraient déjà qu'elle se teignait les cheveux et qu'elle avait plusieurs fausses dents. Le comte de Buondelmonte savait bien que c'étaient autant de calomnies; mais il s'en affectait peut-être plus sincèrement que d'une vérité qui serait restée secrète. Il avait été trop heureux, trop envié depuis dix ans, pour que les jouissances de la vanité, qui sont les plus durables de toutes, n'eussent pas fait pâlir celles de l'amour.—L'attachement et la fidélité de la plus belle et de la plus aimable des femmes avaient-ils développé en lui un immense orgueil, ou l'avaient-ils seulement nourri?

Je n'en sais rien. Toutes les personnes que je connais ont eu vingt ans, et mes études psy-

chologiques me portent à croire que presque tout le monde est capable d'avoir vingt ans, ne fût-ce qu'une fois en sa vie. Mais le comte en eut trente et demi le jour où lady Mowbray en eut... (je suis trop bien élevé pour tracer un chiffre qui désignerait au juste ce que j'appellerai, sans offenser ni compromettre personne, l'âge *indéfinissable* d'une femme); et le comte, qui avait tiré une grande gloire de la préférence de lady Mowbray, commença à jouer dans le monde un rôle moitié honorable, moitié ridicule, qui fit beaucoup souffrir sa vanité. Dix ans apportent dans toutes les passions possibles beaucoup de calme et de raisonnement. L'amitié qui survit à l'amour est plus susceptible de calcul et plus froide dans ses jugemens. L'amitié (que deux ou trois exceptions qui sont dans le monde me le pardonnent!) n'est point héroïque de sa nature. L'amitié de Buondelmonte pour Metella vit d'un œil très clairvoyant les chances d'ennui et de dépendance qui allaient s'augmentant d'un côté, de l'autre les chances d'avenir et de triomphe qui étaient encore vertes et séduisantes. Une certaine princesse allemande, grande liseuse de romans, et renommée pour le luxe de ses équipages, débitait des œillades sentimentales qui, au spectacle, attiraient dans

leur direction magnétique tous les yeux vers la loge du comte. Une prima donna, pour laquelle quantité de colonels s'étaient battus en duel, invitait souvent le comte à ses soupers et le raillait de sa vie bourgeoise et retirée. Des jeunes gens, dont il faisait du reste l'admiration par ses gilets et les pierres gravées de ses bagues, lui reprochaient sérieusement la perte de sa liberté. Enfin, il ne voyait plus personne se lever et se dresser sur la pointe des pieds, quand lady Mowbray, appuyée sur son bras, paraissait en public. Elle était encore belle, mais tout le monde le savait; on l'avait tant vue, tant admirée! il y avait si long-temps qu'on l'avait proclamée la reine de Florence, qu'il n'était plus question d'elle, et que la moindre pensionnaire excitait plus d'intérêt. Les femmes osaient aborder les modes que la seule lady Mowbray avait eu le droit de porter; on ne disait plus le moindre mal d'elle, et le comte entendait avec un plaisir diabolique répéter autour de lui que sa conduite était exemplaire, et que c'était une bien belle chose que de s'abuser aussi long-temps sur les attraits de sa maîtresse.

La douleur de Metella, en se voyant négligée de celui qu'elle aimait exclusivement, fut si grande, que sa santé s'altéra, et que les ravages

du temps firent d'effrayans progrès. Le refroidissement de Buondelmonte en fit à proportions égales; et, lorsque le jeune Olivier les vit ensemble, lady Mowbray n'en était plus à compter son bonheur par années, mais par heures.

— Savez-vous, ma chère Metella, lui dit le comte le lendemain du jour où elle avait rencontré Olivier au spectacle, que ce jeune Suisse est éperdument amoureux de vous?

—Est-ce que vous auriez envie de me le faire croire? dit lady Mowbray en s'efforçant de prendre un ton enjoué. Voilà au moins la dixième fois depuis quinze jours que vous me le répétez!

— Et quand vous le croiriez, dit assez sèchement le comte, qu'est-ce que cela me ferait?

Metella eut envie de lui dire qu'il n'avait pas toujours été aussi insouciant; mais elle craignit de tomber dans les phrases du vocabulaire des femmes abandonnées, elle garda le silence.

Le comte se promena quelque temps dans l'appartement d'un air sombre.

—Vous vous ennuyez, mon ami? lui dit-elle avec douceur.

— Moi! pas du tout. Je suis un peu souffrant.

Lady Mowbray se tut de nouveau, et le comte continua à se promener en long et en large.

Quand il la regarda, il s'aperçut qu'elle pleu-

rait : — Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ? lui dit-il en feignant la plus grande surprise. Vous pleurez, parce que j'ai un peu mal à la gorge !

— Si j'étais sûre que vous souffrez, je ne pleurerais pas.

— Grand merci, milady !

— J'essaierais de vous soulager ; mais je crois que votre mal est sans remède !

— Quel est donc mon mal, s'il vous plaît ?

— Regardez-moi, monsieur, répondit-elle en se levant et en lui montrant son visage flétri : votre mal est écrit sur mon front...

— Vous êtes folle, répondit-il en levant les épaules, ou plutôt vous êtes furieuse de vieillir ! Est-ce ma faute, à moi ? puis-je l'empêcher ?

— Oh ! certainement, Luigi, répondit Metella, vous auriez pu l'empêcher encore ! — Elle retomba sur son fauteuil, pâle, tremblante, et fondit en larmes.

Le comte fut attendri, puis contrarié ; et cédant au dernier mouvement, il lui dit brutalement : — Parbleu, madame, vous ne devriez pas pleurer, cela ne vous embellira pas. — Et il sortit avec colère.

Il faut absolument que cela finisse, pensa-t-il quand il fut dans la rue. Il n'est pas en mon pouvoir de feindre plus long-temps un amour

que je ne ressens plus. Tous ces ménagemens ressemblent à l'hypocrisie. Ma faiblesse d'ailleurs prolonge l'incertitude et les souffrances de cette malheureuse femme. C'est une sorte d'agonie que nous endurons tous deux. Il faut couper ce lien, puisqu'elle ne veut pas le dénouer.

Il retourna sur ses pas, et la trouva évanouie dans les bras de ses femmes; il en fut touché, et lui demanda pardon. Quand il la vit plus calme, il se retira plus mécontent lui-même que s'il l'eût laissée furieuse. Il est donc décidé, se dit-il en serrant les poings sous son manteau, que je n'aurai pas l'énergie de me débarrasser d'une femme! Il s'excita tant qu'il put à prendre un parti décisif; et toujours au moment d'en adopter un, il sentit qu'il n'aurait pas le courage de braver le désespoir de Metella. Après tout, que ce fût par vanité ou par tendresse, il l'avait aimée; il avait vécu dix ans heureux auprès d'elle, il lui devait en partie l'éclat de sa position dans le monde; et il y avait des jours où elle était encore si belle, qu'on le proclamait heureux: il était heureux ces jours-là. Cependant il le faut, pensa-t-il, car dans peu de temps elle sera décidément laide, je ne pourrai plus la souffrir, et je ne serai pas assez fort pour lui cacher mon dégoût; alors notre rupture sera

éclatante et rude : il vaudrait mieux qu'elle se fît à l'amiable dès à présent....

Il se promena seul pendant une heure au clair de la lune ; il était tellement malheureux, que lady Mowbray serait venue au-devant de ses desseins, si elle avait su combien il était rongé d'ennui. Enfin il s'arrêta au milieu de la rue, et regardant autour de lui dans une sorte de détresse, il vit qu'il était devant l'hôtel où logeait Olivier ; il y entra précipitamment, je ne sais pas bien pourquoi, et peut-être ne le savait-il pas non plus lui-même. Quoi qu'il en soit, il demanda le Genevois et apprit avec plaisir qu'il était chez lui ; il le trouva se disposant à aller au bal chez un banquier auquel il était recommandé. Olivier fut surpris de l'agitation du comte : il ne l'avait pas encore vu ainsi, et ne savait que penser de son air inquiet et de ses fréquentes contradictions. Rien de ce qu'il disait ne semblait être dans ses habitudes ni dans son caractère. Enfin, après un quart d'heure de cette étrange manière d'être, Buondelmonte lui pressa la main avec effusion, le conjura de venir souvent chez lady Mowbray ; après lui avoir fait mille politesses exagérées, il se retira précipitamment comme un homme qui vient de commettre un crime.

Il retourna chez lady Mowbray ; il la trouva souffrante, et prête à se mettre au lit ; il l'engagea à se distraire et à venir avec lui au bal chez le banquier A... Metella n'en avait pas la moindre envie ; mais voyant que le comte le désirait vivement, elle céda pour lui faire plaisir, et ordonna à ses femmes de préparer sa toilette.

— Vraiment, Luigi, lui dit-elle en s'habillant, je ne vous comprends plus ; vous avez mille caprices : avant-hier, je désirais aller au bal de la princesse Wilhelmine, et vous m'en avez empêchée ; aujourd'hui...

— Ah ! c'était bien différent : j'avais un rhume effroyable ce jour-là...je tousse encore un peu...

— On m'a dit cependant....

— Qu'est-ce qu'on vous a dit? et qui est-ce qui vous l'a dit?

— Oh ! c'est le jeune Suisse avec lequel vous avez voyagé, et que j'ai vu au spectacle hier soir : il m'a dit qu'il vous avait rencontré la veille au bal chez la princesse Wilhelmine.

— Ah ! madame, dit le comte, je comprends très bien les raisons de M. Olivier de Genève pour me calomnier auprès de vous !

— Vous calomnier ! dit Metella en levant les épaules. Est-ce qu'il sait que vous m'avez fait un mensonge ?

— Est-ce que vous allez mettre cette robe-là, milady? interrompit le comte. Oh! mais vous négligez votre toilette déplorablement!

— Cette robe arrive de France, mon ami; elle est de Victorine, et vous ne l'avez pas encore vue.

— Mais une robe de velours violet! c'est d'une sévérité effrayante.

— Attendez donc; il y a des nœuds et des torsades d'argent qui lui donnent beaucoup d'éclat.

— Ah! c'est vrai! voilà une toilette très riche et très noble. On a beau dire, Metella, c'est encore vous qui avez la mise la plus élégante, et il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une taille aussi belle...

— Hélas! dit Metella, je ne sens plus la souplesse que j'avais autrefois, ma démarche n'est plus aussi légère; il me semble que je m'affaisse, et que je suis moins grande d'une ligne chaque jour.

— Vous êtes trop sincère et trop bonne, ma chère lady, dit le comte en baissant la voix. Il ne faut pas dire cela, surtout devant vos soubrettes. Ce sont des babillardes qui iront le répéter dans toute la ville.

— J'ai un délateur qui parlera plus haut

qu'elles, répondit Metella, c'est votre indifférence.

— Ah! toujours des reproches; mon Dieu! qu'une femme qui se croit offensée est cruelle dans sa plainte et persévérante dans sa vengeance!

— Vengeance? moi, vengeance? dit Metella.

— Non, je me sers d'un mot inconvenant, ma chère lady, vous êtes douce et généreuse, en ai-je jamais douté? Allons, ne nous querellons pas, au nom du ciel! ne prenez pas votre air abattu et fatigué. Votre coiffure est bien plate, ne trouvez-vous pas?

— Vous aimez ces bandeaux lisses avec un diamant sur le front...

— Je trouve qu'à présent les tresses descendant le long des joues, à la manière des reines du moyen âge, vous vont encore mieux.

— Il est vrai que mes joues ne sont plus très rondes, et qu'on les voit moins avec des tresses. Francesca, faites-moi des tresses.

— Metella, dit le comte lorsqu'elle fut coiffée, pourquoi ne mettez-vous pas de rouge?

— Hélas! il est donc temps que j'en mette, répondit-elle tristement; je me flattais de n'en jamais avoir besoin.

— C'est une folie, ma chère : est-ce que tout le monde n'en met pas? Les jeunes femmes en ont.

— Vous haïssez le fard, et vous me disiez souvent que vous préfériez ma pâleur à une fraîcheur factice.

— Mais la dernière fois que vous êtes sortie, on vous a trouvée bien pâle... On ne va pas au bal uniquement pour son amant.

— J'y vais uniquement pour vous aujourd'hui, je vous jure.

— Ah ! milady, c'est à mon tour de dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi ! *Autrefois* vous étiez un peu fière de vos triomphes.

— J'en étais fière à cause de vous, Luigi ; à présent qu'ils m'échappent, et que je vous vois en souffrir, je voudrais me cacher. Je voudrais éteindre le soleil et vivre avec vous dans les ténèbres.

— Ah ! vous êtes en veine de poésie, milady. J'ai trouvé tout à l'heure votre Byron ouvert à cette belle page des ténèbres ; je ne m'étonne pas de vous voir des idées sombres. Eh bien ! le rouge vous sied à merveille. Regardez-vous, vous êtes superbe ; allons, Francesca, apportez les gants et l'éventail de milady ; voici votre bouquet, Metella ; c'est moi qui l'ai

apporté, c'est un droit que je ne veux pas perdre.

Metella prit le bouquet et regarda tendrement le comte avec un sourire sur les lèvres, et une larme dans les yeux. — Allons, venez, mon amie, lui dit-il, vous allez être encore une fois la reine du bal.

Le bal était somptueux, mais, par un de ces hasards facétieux qui se rencontrent souvent dans le monde, il y avait une quantité exorbitante de femmes laides et vieilles. Parmi les jeunes et les agréables, il y en avait peu de vraiment jolies. Lady Mowbray eut donc un très grand succès, et Olivier, qui ne s'attendait pas à la rencontrer, s'abandonna à sa naïve admiration. Dès que le comte le vit auprès de lady Mowbray, il s'éloigna, et dès qu'il les vit s'éloigner l'un de l'autre, il prit le bras d'Olivier, et sous le premier prétexte venu, il le ramena auprès de Metella. — Vous m'avez dit en route que vous aviez vu Goëthe, dit-il au jeune voyageur; parlez donc de lui à milady, elle est si avide d'entendre parler du vieux Faust, qu'elle voulait m'envoyer à Weimar tout exprès pour lui rapporter les dimensions exactes de son front. Heureusement pour moi, le grand homme est mort au moment où j'allais me

mettre en route. — Buondelmonte tourna sur ses talons fort habilement en achevant sa phrase, et laissa Olivier parler de Goëthe à lady Mowbray.

Metella, qui l'avait d'abord accueilli avec une politesse bienveillante, l'écouta peu à peu avec intérêt. Olivier n'avait pas infiniment d'esprit, mais il avait fait beaucoup de bonnes lectures; il avait de la vivacité, de l'enthousiasme, et, ce qui est extrêmement rare chez les jeunes gens, pas la moindre affectation. Avec lui, on n'était pas forcé de pressentir le grand homme en herbe, la puissance intellectuelle méconnue et comprimée; c'était un vrai Suisse pour la franchise et le bon sens, une sorte d'Allemand pour la sensibilité et la confiance; il n'avait rien de français, ce qui plut infiniment à Metella.

Vers la fin du bal, le comte revint auprès d'eux, et les retrouvant ensemble, il se sentit joyeux et triompha intérieurement de son habileté. Il laissa Olivier donner le bras à lady Mowbray pour la reconduire à sa voiture, et les suivit par derrière avec une discrétion vraiment maritale.

Le lendemain, il fit à Metella le plus pompeux éloge du jeune Suisse, et l'engagea à lui

écrire un mot pour l'inviter à dîner. Après le dîner, il se fit appeler dehors pour une prétendue affaire imprévue, et les laissa ensemble toute la soirée. Comme il revenait seul et à pied, il vit deux jeunes bourgeois de la ville arrêtés devant le balcon de lady Mowbray, et il s'arrêta pour entendre leur conversation.

— Vois-tu la taille de lady Mowbray, au clair de la lune? On dirait une belle statue sur une terrasse.

— Le comte est aussi un beau cavalier. Comme il est grand et mince!

— Ce n'est pas là le comte de Buondelmonte; celui-ci est plus grand de toute la tête. Qui diable est-ce donc? Je ne le connais pas.

— C'est le jeune duc d'Asti.

— Non, je viens de le voir passer en sédiole.

— Bah! ces grandes dames ont tant d'adorateurs, celle-là qui est si belle surtout! Le comte de Buondelmonte doit être fier!...

— C'est un niais. Il s'amuse à faire la cour à cette grosse princesse allemande, qui a des yeux de faïence et des mains de macaroni, tandis qu'il y a dans la ville un petit étranger nouvellement débarqué, qui donne le bras à Mme Metella, et qui change d'habit sept fois par jour pour lui plaire.

— Ah ! parbleu ! c'est lui que nous voyons là-haut sur le balcon. Il a l'air de ne pas s'ennuyer.

— Je ne m'ennuierais pas à sa place.

— Il faut que Buondelmonte soit bien fou !

Le comte entra dans le palais et traversa les appartemens avec agitation. Il arriva à l'entrée de la terrasse, et s'arrêta pour regarder Metella et Olivier, dont les silhouettes se dessinaient distinctement sur le ciel pur et transparent d'une belle soirée. Il trouva le Genevois bien près de sa maîtresse ; il est vrai que celle-ci regardait d'un autre côté et semblait rêver à autre chose ; mais un sentiment de jalousie et d'orgueil blessé s'alluma dans l'ame italienne du comte. Il s'approcha d'eux et leur parla de choses indifférentes. Lorsqu'ils rentrèrent tous trois dans le salon, Buondelmonte remarqua tout haut que Metella avait été bien préoccupée, car elle n'avait pas fait allumer les bougies, et il se heurta à plusieurs meubles pour atteindre à une sonnette, ce qui acheva de le mettre de très mauvaise humeur.

Le jeune Olivier n'avait pas assez de fatuité pour s'imaginer qu'il pouvait consoler Metella de l'abandon de son amant. Quoiqu'elle ne lui eût fait aucune confidence, il avait pénétré faci-

lement son chagrin, et il en voyait la cause. Il la plaignait sincèrement et l'en aimait davantage. Cette compassion, jointe à une sorte de ressentiment des persifflages du comte, lui inspirait l'envie de le contrarier. Il vit avec joie que le dépit avait pris la place de cette singulière affectation de courtoisie, et il reprit la conversation sur un ton de sentimentalité que le comte était peu disposé à goûter, et qui augmenta singulièrement sa mauvaise humeur. Metella, surprise de voir son amant capable encore d'un sentiment de jalousie, s'en réjouit, et, femme qu'elle était, se plut à l'augmenter en accordant beaucoup d'attention au Genevois. Si ce fut une scélératesse, elle fut excusable, et le comte l'avait bien méritée. Il devint âcre et querelleur, au point que lady Mowbray, qui vit Olivier très disposé à lui tenir tête, craignit une scène ridicule et fit entendre au jeune homme qu'il eût à se retirer. Olivier comprit fort bien, mais il affecta la gaucherie d'un campagnard, et parut ne se douter de rien jusqu'à ce que Metella lui eût dit tout bas : — Allez-vous-en, mon cher monsieur, je vous en prie.

Olivier feignit de la regarder avec surprise.

— Allez, ajouta-t-elle, profitant d'un moment où le comte allait prendre le chapeau

d'Olivier pour le lui présenter ; vous m'obligerez, je vous reverrai...

— Madame, le comte s'apprête à me faire une impertinence ; il tient mon chapeau : je vais être obligé de le traiter de fat ; que faut-il que je fasse ?

— Rien, allez-vous-en et revenez demain soir.

Olivier se leva : — Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit-il, vous vous trompez, c'est mon chapeau que vous prenez pour le vôtre ; veuillez me le rendre, je vais avoir l'honneur de vous saluer.

Le comte, toujours prudent, non par absence de courage (il était brave), mais par habitude de circonspection et par crainte du ridicule, fut enchanté d'en être quitte ainsi. Il lui remit son chapeau et le quitta poliment ; mais, dès qu'il fut parti, il le déclara souverainement insipide, mal appris et ridicule. — Je ne sais comment vous avez fait pour supporter ce personnage, dit-il à Metella ; il faut que vous ayez une patience angélique.

— Mais il me semble, mon ami, que c'est vous qui m'avez priée de l'inviter, et vous me l'avez laissé sur les bras ensuite.

— Depuis quand êtes-vous si Agnès, que

vous ne sachiez pas vous débarrasser d'un fat importun ? Vous n'êtes plus dans l'âge de la gaucherie et de la timidité.

Metella se sentit vivement offensée de cette insolence ; elle répondit avec aigreur, le comte s'emporta, et lui dit tout ce que depuis long-temps il n'osait pas lui dire. Metella comprit sa position, et, en s'éclairant sur son malheur, elle retrouva l'orgueil que son affection irréprochable envers le comte devait lui inspirer.

— Il suffit, monsieur, lui dit-elle ; il ne fallait pas me faire attendre si long-temps la vérité. Vous m'avez trop fait jouer auprès de vous un rôle odieux et ridicule. Il est temps que je comprenne celui que mon âge et le vôtre m'imposent : je vous rends votre liberté.

Il y avait long-temps que le comte aspirait à ce jour de délivrance, il lui avait semblé que le mot échappé aux lèvres de Metella le ferait bondir de joie. Il avait trop compté sur la force que nous donne l'égoïsme. Quand il entendit ce mot si étrange entre eux, quand il vit en face ce dénouement triste et honteux à une vie d'amour et de dévouement mutuels, il eut horreur de Metella et de lui-même ; il demeura pâle et consterné. Puis un violent sentiment de colère et de jalousie s'empara de lui.

— Sans doute, s'écria-t-il, cet aveu vous tardait, madame! En vérité, vous êtes très jeune de cœur, et je vous faisais injure en voulant compter vos années. Vous avez promptement rencontré le réparateur de mes torts et le consolateur de vos peines. Vous comptez recourir à lui pour oublier les maux que je vous ai causés, n'est-ce pas? Mais il n'en sera pas ainsi; demain un de nous deux, madame, sera près de vous. L'autre ne vous disputera plus jamais à personne. Dieu ou le sort décideront de votre joie ou de votre désespoir.

Metella ne s'attendait point à cette bizarre fureur. La malheureuse femme se flatta d'être encore aimée ; elle attribua tout ce que le comte lui avait dit d'abord à la colère. Elle se jeta dans ses bras, lui fit mille sermens, lui jura qu'elle ne reverrait jamais Olivier, s'il le désirait, et le supplia de lui pardonner un instant de vanité blessée.

Le comte s'apaisa sans joie, comme il s'était emporté sans raison. Ce qu'il craignait le plus au monde était de prendre une résolution, dans l'état de contradiction continuelle où il était vis-à-vis de lui-même. Il fit des excuses à lady Mowbray, s'accusa de tous les torts, la conjura de ne pas lui retirer son affection et l'engagea à

recevoir Olivier, dans la crainte qu'il ne soupçonnât ce qui s'était passé à cause de lui.

Le jour vint et termina enfin les orages d'une nuit d'insomnie, de douleur et de colère. Ils se quittèrent réconciliés en apparence, mais tristes, découragés, incertains et tellement accablés de fatigue l'un et l'autre, qu'ils comprenaient à peine leur situation.

Le comte dormit douze heures à la suite de cette rude émotion. Lady Mowbray s'éveilla assez tôt dans la journée; elle attendait Olivier avec inquiétude, elle ne savait comment lui expliquer ses paroles de la veille et la conduite de M. de Buondelmonte.

Il vint et se conduisit avec assez d'adresse pour rendre Metella plus expansive qu'elle ne l'avait résolu. Son secret lui échappa, et des larmes couvrirent son visage en avouant tout ce qu'elle avait souffert et tout ce qu'elle craignait d'avoir à souffrir encore.

Olivier s'attendrit à son tour, et, comme un excellent enfant qu'il était, il pleura avec lady Mowbray. Il est impossible, quand on est malheureux par suite de l'injustice d'autrui, de n'être pas reconnaissant de l'intérêt et de l'affection qu'on rencontre ailleurs. Il faudrait, pour s'en défendre, un stoïcisme ou une défiance

qu'on n'a point dans ces momens-là. Metella fut touchée de la réserve délicate et des larmes silencieuses du jeune Olivier. Elle avait compris vaguement la veille qu'elle était aimée de lui, et maintenant elle en était sûre. Mais elle ne pouvait trouver dans cet amour qu'un faible allégement aux douleurs du sien.

Plusieurs semaines se passèrent dans cette incertitude. Le comte ne pouvait rallumer son amour, sans cesse prêt à s'éteindre, qu'au feu de la jalousie. Dès qu'il se retrouvait seul avec sa maîtresse, il regrettait de ne l'avoir pas quittée lorsqu'elle le lui avait offert. Alors il ramenait son rival auprès d'elle, espérant qu'une autre affection consolerait Metella et la rendrait complice de son parjure. Mais dès qu'il lui semblait voir Olivier gagner du terrain sur lui, sa vanité blessée et sans doute un reste d'amour pour lady Mowbray le rejetaient dans de violens accès de fureur. Il ne sentait le prix de sa maîtresse qu'autant qu'elle lui était disputée. Olivier comprit le caractère du comte et sa situation d'esprit. Il vit qu'il disputerait le cœur de Metella tant qu'il aurait un rival. Il s'éloigna et alla passer quelque temps à Rome. Quand il revint, il trouva Metella au désespoir et presque entièrement délaissée. Son malheur était enfin livré au public,

toujours avide de se repaître d'infortunes et de se réjouir la vue avec les chagrins qu'il ne sent pas ; la désertion du comte et ses motifs rendirent le rôle de lady Mowbray fâcheux et triste. Les femmes s'en réjouissaient, et quoique les hommes la tinssent encore pour charmante et désirable, nul n'osait se présenter, dans la crainte d'être accepté comme un pis-aller. Olivier vint, et comme il aimait sincèrement, il ne craignit pas d'être ridicule; il s'offrit non pas encore comme un amant, mais comme un ami sincère, comme un fils dévoué. Un matin, lady Mowbray quitta Florence sans qu'on sût où elle était allée ; on vit encore le jeune Olivier pendant quelques jours dans les endroits publics, se montrant comme pour prouver qu'il n'avait pas enlevé lady Mowbray. Le comte lui en sut bon gré et ne lui chercha pas querelle. Au bout de la semaine, le Genevois disparut à son tour, sans avoir prononcé devant personne le nom de lady Mowbray.

Il la rejoignit à Milan, où, selon sa promesse, elle l'attendait ; il la trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Je ne sais si son amour diminua, mais son amitié s'en accrut. Il se mit à ses genoux, baisa ses mains, l'appela sa mère, et la supplia de prendre courage.

— Oui, appelez-moi toujours votre mère, lui dit-elle; je dois en avoir pour vous la tendresse et l'autorité. Écoutez donc ce que ma conscience m'ordonne de vous dire dès aujourd'hui. Vous m'avez parlé souvent de votre affection, non pas seulement de celle qu'un généreux enfant peut avoir pour une vieille amie, mais vous m'avez parlé comme un jeune homme pourrait le faire à une femme dont il désire l'amour. Je crois, mon cher Olivier, que vous vous êtes trompé alors, et qu'en me voyant vieillir chaque jour, vous serez bientôt désabusé. Quant à moi, je vous dirai la vérité. J'ai essayé de partager tous vos sentimens; je ne devais plus rien à Buondelmonte, et je me devais à moi-même de le laisser disposer de son avenir. J'ai quitté Florence dans l'espoir de me guérir de ce cruel amour, et d'en ressentir un plus jeune et plus enivrant avec vous. Eh bien! je ne vous dirai pas aujourd'hui que ma raison repousse cette imprudente alliance entre deux âges aussi différens que le vôtre et le mien. Je ne vous dirai pas non plus que ma conscience me défend d'accepter un dévouement dont vous vous repentiriez peut-être bientôt. Je ne sais pas à quel point j'écouterais ma conscience et ma raison, si l'amour était une fois rentré dans mon cœur. Je sais que je suis

encore malheureusement bien jeune au moral ; mais voici ma véritable raison. Olivier, n'en soyez pas offensé, et songez que vous me remercierez un jour de vous l'avoir dite, et que vous m'estimerez de n'avoir pas agi comme une femme de mon âge, blessée dans ses plus chères vanités, eût agi envers un jeune homme tel que vous. Je suis femme, et j'avoue qu'au milieu de mon désespoir j'ai ressenti vivement l'affront fait à mon sexe et à ma beauté passée. J'ai versé des larmes de sang en voyant le triomphe de mes rivales, en essuyant les railleries de celles qui sont jeunes aujourd'hui, et qui semblent ignorer qu'elles passeront, et que demain elles seront comme moi. Eh bien ! Olivier, je me suis débattue contre ce dépit poignant ; j'ai résisté aux conseils de mon orgueil, qui m'engageait à recevoir vos soins publiquement et à me parer de votre jeune amour comme d'un dernier trophée : je ne l'ai pas fait, et j'en remercie Dieu et ma conscience. Je vous dois aujourd'hui une dernière preuve de loyauté...

— Arrêtez, madame, dit Olivier, et ne m'ôtez pas tout espoir. Je sais ce que vous avez à me dire : vous aimez encore le comte de Buondelmonte, et vous voulez rester fidèle à la mémoire d'un bonheur qu'il a détruit. Je vous en

vénère et vous en aime davantage ; je respecterai ce noble sentiment, et j'attendrai que le temps et Dieu vous parlent en ma faveur. Si j'attends en vain, je ne regretterai pas de vous avoir consacré mes soins et mon respect.

Lady Mowbray serra la main d'Olivier, et l'appela son fils. Ils se rendirent à Genève, et Olivier tint ses promesses. Peut-être ne furent-elles pas très héroïques d'abord : mais, au bout de six mois, Metella, apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des montagnes, retrouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues. Ainsi qu'on voit, après les premières pluies de l'automne, recommencer une saison chaude et brillante, lady Mowbray entra dans son *été de la Saint-Martin;* c'est ainsi que les villageois appellent les beaux jours de novembre. Elle redevint si belle, qu'elle espéra avec raison jouir encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne.

Ils avaient fait ensemble le voyage de Venise ; et, à la suite des fêtes du carnaval, ils s'apprêtaient à revenir à Genève, lorsque le comte de Buondelmonte, tiré à la remorque par sa princesse allemande, vint passer une semaine dans la ville des doges. La princesse Wilhelmine était

jeune et vermeille; mais, lorsqu'elle lui eut récité une assez grande quantité de phrases apprises par cœur dans ses livres favoris, elle rentra dans un pacifique silence, dont elle ne sortit plus que pour redire ses apologues et ses sentences accoutumées. Le pauvre comte se repentait cruellement de son choix, et commençait à craindre une luxation de la mâchoire, s'il continuait à jouir de son bonheur, lorsqu'il vit passer dans une gondole Metella avec son jeune Olivier. Elle avait l'air d'une belle reine suivie de son page. La jalousie du comte se réveilla, et il rentra chez lui déterminé à passer son épée au travers de son rival. Heureusement pour lui ou pour Olivier, il fut saisi d'un accès de fièvre qui le retint au lit huit jours. Durant ce temps, la princesse Wilhelmine, scandalisée de l'entendre invoquer sans cesse dans son délire lady Mowbray, prit la route de Wurtemberg avec un chevalier d'industrie qui se donnait à Venise pour un prince grec, et qui, grace à de fort belles moustaches noires et à un costume théâtral, passait pour un homme très vaillant. Pendant le même temps, lady Mowbray et Olivier quittèrent Venise sans avoir appris qu'ils avaient heurté la gondole du comte de Buondelmonte et qu'ils le laissaient entre deux mé-

decins, dont l'un le traitait pour une gastrite, et l'autre pour une affection cérébrale. A force de glace appliquée, par l'un sur l'estomac, et par l'autre sur la tête, le comte se trouva bientôt guéri des deux maladies qu'il n'avait pas eues; et, revenant à Florence, il oublia les deux femmes qu'il n'avait plus.

II.

Un matin, lady Mowbray, qui s'était fixée en Suisse, reçut une lettre datée de Paris; elle était de la supérieure d'un couvent de religieuses où Metella avait mis, deux ou trois ans auparavant, sa nièce miss Sarah Mowbray, jeune orpheline *très intéressante* comme le sont toutes les orphelines en général, et particulièrement celles qui ont de la fortune. La supérieure avertissait lady Mowbray que la maladie de langueur dont miss Sarah était atteinte depuis un an faisait des progrès assez sérieux pour que les médecins eussent prescrit le changement d'air et de lieu dans le plus court délai possible. Aussitôt après la réception de cette lettre, lady

Mowbray demanda des chevaux de poste, fit faire à la hâte quelques paquets, et partit pour Paris dans la journée.

Olivier resta seul dans le grand château que lady Mowbray avait acheté près du lac Léman, et dans lequel depuis cinq ans il passait auprès d'elle tous les étés. C'était depuis ces cinq années la première fois qu'il se trouvait seul à la campagne, forcé, pour ainsi dire, de réfléchir, et de contempler sa situation. Bien que le voyage de lady Mowbray dût être d'une quinzaine de jours tout au plus, elle avait semblé très affectée de cette séparation, et lui-même n'avait point accepté sans répugnance l'idée qu'un tiers allait venir se placer dans une intimité jusqu'alors si paisible et si douce. Le caractère romanesque d'Olivier n'avait pas changé, son cœur avait le même besoin d'affection, son esprit la même candeur qu'autrefois. Avait-il obéi à la loi du temps, et son amour pour lady Mowbray avait-il fait place à l'amitié? il n'en savait rien lui-même, et Metella n'avait jamais eu l'imprudence de l'interroger à cet égard. Elle jouissait de son affection sans l'analyser. Trop sage et trop juste pour n'en pas sentir le prix, elle s'appliquait à rendre douce et légère cette chaîne qu'Olivier portait avec reconnaissance et avec joie.

Metella était si supérieure à toutes les autres femmes, sa société était si aimable, son humeur si égale, elle était si habile à écarter de son jeune ami tous les ennuis ordinaires de la vie, qu'Olivier s'était habitué à une existence facile, calme, délicieuse tous les jours, quoique tous les jours semblable. Quand il fut seul il s'ennuya horriblement, engendra malgré lui des idées sombres, et s'effraya de penser que lady Mowbray pouvait et devait mourir longtemps avant lui.

Metella retira sa nièce du couvent, et reprit avec elle la route de Genève. Elle avait fait toutes choses si précipitamment dans ce voyage, qu'elle avait à peine vu Sarah; elle était partie de Paris le soir même de son arrivée. Ce ne fut qu'après douze heures de route, que, s'éveillant au grand jour, elle jeta un regard attentif sur cette jeune fille étendue auprès d'elle dans le coin de sa berline.

Lady Mowbray écarta doucement la pelisse dont Sarah était enveloppée, et la regarda dormir. Sarah avait quinze ans, elle était pâle et délicate, mais belle comme un ange. Ses longs cheveux blonds s'échappaient de son bonnet de dentelle, et tombaient sur son cou blanc et lisse, orné çà et là de signes bruns semblables à de

petites mouches de velours. Dans son sommeil, elle avait cette expression raphaélique qu'on avait si long-temps admirée dans Metella, et dont elle avait conservé la noble sérénité en dépit des années et des chagrins. En retrouvant sa beauté dans cette jeune fille, Metella éprouva comme un sentiment d'orgueil maternel. Elle se rappela son frère qu'elle avait tendrement aimé, et qu'elle avait promis de remplacer auprès du dernier rejeton de leur famille ; lady Mowbray était le seul appui de Sarah, elle retrouvait dans ses traits le beau type de ses nobles ancêtres. En la lui rendant au couvent avec des larmes de regret, on lui avait dit que son caractère était angélique comme sa figure. Metella se sentit pénétrée d'intérêt et d'affection pour cette enfant, elle prit doucement sa petite main pour la réchauffer dans les siennes, et se penchant vers elle, elle la baisa au front.

Sarah s'éveilla, et à son tour regarda Metella; elle la connaissait fort peu, et l'avait vue préoccupée la veille. Naturellement timide, elle avait osé à peine la regarder. Maintenant la voyant si belle, avec un sourire si doux et les yeux humides d'attendrissement, elle retrouva la confiance caressante de son âge, et se jeta à son cou avec joie.

Lady Mowbray la pressa sur son cœur, lui parla de son père, le pleura avec elle; puis la consola, lui promit sa tendresse et ses soins, l'interrogea sur sa santé, sur ses goûts, sur ses études, jusqu'à ce que Sarah, un peu fatiguée du mouvement de la voiture, se rendormit à son côté.

Metella pensa à Olivier, et l'associa intérieurement à la joie qu'elle éprouvait d'avoir auprès d'elle une si aimable enfant. Mais peu à peu ses idées prirent une teinte plus sombre: des conséquences qu'elle n'avait pas encore abordées se présentèrent à son esprit; elle regarda de nouveau Sarah, mais cette fois avec une inconcevable souffrance d'esprit et de cœur. La beauté de cette jeune fille lui fit amèrement sentir ce que la femme doit perdre de sa puissance et de son orgueil en perdant sa jeunesse. Involontairement elle mit sa main auprès de celle de Sarah: sa main était toujours belle; mais elle pensa à son visage, et regardant celui de sa nièce: Quelle différence! se dit-elle; comment Olivier fera-t-il pour ne pas s'en apercevoir? Olivier est aussi beau qu'elle; ils vont s'admirer mutuellement; ils sont bons tous deux, ils s'aimeront... Et pourquoi ne s'aimeraient-ils pas? Ils seront frère et sœur; moi, je serai leur mère...

La mère d'Olivier! Ne le faut-il pas? n'ai-je pas pensé cent fois qu'il en devait être ainsi? Mais déjà! Je ne m'attendais pas à trouver une jeune fille, presque une femme, dans cette enfant! Je n'avais pas prévu que ce serait une rivale.... Une rivale, ma nièce! mon enfant! Quelle horreur! Oh! jamais!

Lady Mowbray cessa de regarder Sarah; car, malgré elle, sa beauté, qu'elle avait admirée tout à l'heure avec joie, lui causait maintenant un effroi insurmontable; le cœur lui battait; elle fatiguait son cerveau à trouver une pensée de force et de calme à opposer à ses craintes qui s'élevaient de toutes parts, et que, dans sa première consternation, elle exagérait sans doute. De temps en temps, elle jetait sur Sarah un regard effaré, comme ferait un homme qui s'éveillerait avec un serpent dans la main. Elle s'effrayait surtout de ce qui se passait en elle; elle croyait sentir des mouvemens de haine contre cette orpheline qu'elle devait, qu'elle voulait aimer et protéger: — Mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-elle, vais-je devenir jalouse? Est-ce qu'il va falloir que je ressemble à ces femmes que la vieillesse rend cruelles, et qui se font uue joie infame de tourmenter leurs rivales? Est-ce une horrible conséquence de mes années

que de haïr ce qui me porte ombrage? Haïr Sarah! la fille de mon frère! cette orpheline qui tout à l'heure pleurait dans mon sein!.... Oh! cela est affreux, et je suis un monstre!

— Mais non, ajoutait-elle, je ne suis pas ainsi : je ne peux pas haïr cette pauvre enfant; je ne peux pas lui faire un crime d'être belle! Je ne suis pas née méchante; je sens que ma conscience est toujours jeune, mon cœur toujours bon : je l'aimerai; je souffrirai quelquefois peut-être, mais je surmonterai cette folie...

Mais l'idée d'Olivier amoureux de Sarah revenait toujours l'épouvanter, et ses efforts pour affronter une pareille crainte étaient infructueux. Elle en était glacée, attérée; et Sarah, en s'éveillant, trouvait souvent une expression si sombre et si sévère sur le visage de sa tante, qu'elle n'osait la regarder, et feignait de se rendormir pour cacher le malaise qu'elle en éprouvait.

Le voyage se passa ainsi, sans que lady Mowbray pût sortir de cette anxiété cruelle. Olivier ne lui avait jamais donné le moindre sujet d'inquiétude : il ne se plaisait nulle part loin d'elle, et elle savait bien qu'aucune femme n'avait jamais eu le pouvoir de le lui enlever; mais Sarah allait vivre près d'eux, entre eux deux,

pour ainsi dire ; il la verrait tous les jours ; et, lors même qu'il ne lui parlerait jamais, il aurait toujours devant les yeux cette beauté angélique à côté de la beauté flétrie de lady Mowbray ; lors même que cette intimité n'aurait aucune des conséqnences que Metela craignait, il y en avait une affreuse, inévitable, ce serait la continuelle angoisse de cette ame jalouse, épiant les moindres chances de sa défaite, s'aigrissant dans sa souffrance, et devenant injuste et haïssable à force de soins pour se faire aimer ! — Pourquoi m'exposerais-je gratuitement à ce tourment continuel? pensait Metella. J'étais si calme et si heureuse il y a huit jours ! Je savais bien que mon bonheur ne pouvait pas être éternel, mais, du moins, il aurait pu dui · quelque temps encore. Pourquoi faut-il que j'aille chercher une ennemie domestique, une pomme de discorde, et que je l'apporte précieusement au sein de ma joie et de mon repos, qu'elle va troubler et détruire peut-être à jamais? Je n'aurais qu'un mot à dire pour faire tourner bride aux postillons, et pour reconduire cette petite fille à son couvent.... Je retournerais plus tard à Paris pour la marier : Olivier ne la verrait jamais ; et, si je dois perdre Olivier, du moins ce ne serait pas à cause d'elle !

Mais l'état de langueur de Sarah, l'espèce de consomption qui menaçait sa vie, imposait à lady Mowbray le devoir de la soigner et de la guérir. Son noble caractère prit le dessus, et elle arriva chez elle sans avoir adressé une seule parole dure ou désobligeante à la jeune Sarah.

Olivier vint à leur rencontre sur un beau cheval anglais, qu'il fit caracoler autour de la voiture pendant deux lieues. En les abordant, il avait mis pied à terre, et il avait baisé la main de lady Mowbray en l'appelant, comme à l'ordinaire, sa chère maman. Lorsqu'il se fut éloigné de la portière, Sarah dit ingénument à lady Mowbray : — Ah ! mon Dieu, chère tante, je ne savais pas que vous aviez un fils ; on m'avait toujours dit que vous n'aviez pas d'enfans?

— C'est mon fils adoptif, Sarah, répondit lady Mowbray; regardez-le comme votre frère.

Sarah n'en demanda pas davantage, et ne s'étonna même pas : elle regarda de côté Olivier, lui trouva l'air noble et doux ; mais, réservée comme une véritable Anglaise, elle ne le regarda plus, et durant huit jours, ne lui parla que par monosyllabes et en rougissant.

Ce que lady Mowbray voulait éviter par-dessus tout, c'était de laisser voir ses craintes à Olivier ; elle en rougissait à ses propres yeux,

et ne concevait pas la jalousie qui se manifeste. Elle était Anglaise aussi, et fière au point de mourir de douleur plutôt que d'avouer une faiblesse. Elle affecta au contraire d'encourager l'amitié d'Olivier pour Sarah ; mais Olivier s'en tint avec la jeune miss à une prévenance respectueuse, et la timide Sarah eût pu vivre dix ans près de lui sans faire un pas de plus.

Lady Mowbray se rassura donc, et commença à goûter un bonheur plus parfait encore que celui dont elle avait joui jusqu'alors. La fidélité d'Olivier paraissait inébranlable ; il semblait ne pas voir Sarah lorsqu'il était auprès de Metella, et s'il la rencontrait seule dans la maison, il l'évitait sans affectation.

Une année s'écoula pendant laquelle Sarah, fortifiée par l'exercice et l'air des montagnes, devint tellement belle, que les jeunes gens de Genève ne cessaient d'errer autour du parc de lady Mowbray pour tâcher d'apercevoir sa nièce.

Un jour que lady Mowbray et sa nièce assistaient à une fête villageoise aux environs de la ville, un de ces jeunes gens s'approcha très près de Sarah et la regarda presque insolemment. La jeune fille effrayée saisit vivement le bras d'Olivier, et le pressa sans savoir ce qu'elle faisait.

Olivier se retourna, et comprit en un instant le motif de sa frayeur. Il échangea d'abord des regards menaçans et bientôt des paroles sérieuses avec le jeune homme. Le lendemain, Olivier quitta le château de bonne heure, et revint à l'heure du déjeuner; mais, malgré son air calme, lady Mowbray s'aperçut bientôt qu'il souffrait, et le força de s'expliquer. Il avoua qu'il venait de se battre avec l'homme qui avait regardé insolemment miss Mowbray, et qu'il l'avait grièvement blessé, mais il l'était lui-même; et Metella l'ayant forcé de retirer sa main, qu'il tenait dans sa redingote, vit qu'il l'était assez sérieusement. Elle s'occupait avec anxiété des soins qu'il fallait donner à cette blessure, lorsqu'en se retournant vers Sarah, elle vit qu'elle s'était évanouie auprès de la fenêtre. Cette excessive sensibilité parut naturelle à Olivier, dans une personne d'une complexion aussi délicate; mais lady Mowbray y fit une attention plus marquée.

Lorsque Metella eut secouru sa nièce, et qu'elle se trouva seule avec Olivier, elle lui demanda le motif et les détails de son affaire. Elle n'avait rien vu de ce qui s'était passé la veille; elle était dans ce moment à plusieurs pas en avant de sa nièce et d'Olivier, et donnait le bras à une autre personne. Olivier tâcha d'éluder ses ques-

tions ; mais comme lady Mowbray le pressait de plus en plus, il raconta avec beaucoup de répugnance que miss Mowbray ayant été regardée insolemment par un jeune homme d'assez mauvais ton, il s'était placé entre elle et ce jeune homme; celui-ci avait affecté de se rapprocher encore pour le braver, et Olivier avait été forcé de le pousser rudement pour l'empêcher de froisser le bras de Sarah, qui se pressait, tout effrayée, contre son défenseur. Les deux adversaires s'étaient donné rendez-vous dans des termes que Sarah n'avait pas compris; et au bout d'une heure, après que les dames étaient montées en voiture, Olivier avait été retrouver le jeune homme et lui demander compte de sa conduite. Celui-ci avait soutenu son arrogance, et malgré les efforts des témoins de la scène pour l'engager à reconnaître son tort, il s'était obstiné à braver Olivier; il lui avait même fait entendre assez grossièrement qu'on le regardait comme l'amant de miss Sarah, en même temps que celui de sa tante, et que quand on promenait en public le scandale de pareilles relations, on devait être prêt à en subir les conséquences.

Olivier n'avait donc pas hésité à se constituer le défenseur de Sarah, et tout en repoussant avec mépris ces imputations ignobles, il

avait versé son sang pour elle.—Je suis prêt à recommencer demain, s'il le faut, dit-il à lady Mowbray, que ces calomnies avaient jetée dans la consternation. Vous ne devez ni vous affliger ni vous effrayer; votre nièce est sous ma protection, et je me conduirai comme si j'étais son père; quant à vous, votre nom suffira auprès des gens de bien pour mettre le sien à l'abri de toute atteinte.

Lady Mowbray feignit de se calmer, mais elle ressentit une profonde douleur de l'affront fait à sa nièce. Ce fut dans ce moment qu'elle comprit toute l'affection que cette aimable enfant lui inspirait. Elle s'accusa de l'avoir amenée auprès d'elle pour la rendre victime de la méchanceté de ces provinciaux, et s'effraya de sa situation, car elle n'y voyait d'autre remède que d'éloigner Olivier de chez elle tant que Sarah y demeurerait.

L'idée d'un sacrifice au-dessus de ses forces, mais qu'elle croyait devoir à la réputation de sa nièce, la tourmenta secrètement sans qu'elle pût se décider à prendre un parti.

Elle remarqua, quelques jours après, que Sarah paraissait moins timide avec Olivier, et qu'Olivier, de son côté, lui montrait moins de froideur; lady Mowbray en souffrit, mais elle

pensa qu'elle devait encourager cette amitié, au lieu de la contrarier; et elle la vit croître de jour en jour sans paraître s'en alarmer.

Peu à peu Olivier et Sarah en vinrent à une sorte de familiarité; Sarah, il est vrai, rougissait toujours en lui parlant, mais elle osait lui parler, et Olivier était surpris de lui trouver autant d'esprit et de naturel. Il avait eu contre elle une sorte de prévention qui s'effaçait de de plus en plus. Il aimait à l'entendre chanter; il la regardait souvent peindre des fleurs, et lui donnait des conseils. Il en vint même à lui montrer la botanique et à se promener avec elle dans le jardin. Un jour Sarah témoigna le regret de ne plus monter à cheval. Lady Mowbray, indisposée depuis quelque temps, ne pouvait plus supporter cette fatigue; ne voulant pas priver sa nièce d'un exercice salutaire, elle pria Olivier de monter à cheval avec elle dans l'intérieur du parc, qui était fort grand, et où miss Mowbray pût se livrer à l'innocent plaisir de galoper pendant une heure ou deux tous les jours.

Ces heures étaient mortelles pour Metella. Après avoir embrassé sa nièce au front et lui avoir fait un signe d'amitié en la voyant s'éloigner avec Olivier, elle restait sur le perron du

château, pâle et consternée comme si elle les eût vus partir pour toujours ; puis elle allait s'enfermer dans sa chambre et fondait en larmes. Elle s'enfonçait quelquefois furtivement dans les endroits les plus sombres du parc, et les apercevait au loin, lorsqu'ils franchissaient rapidement tous les deux les arcades de lumière qui terminaient le berceau des allées. Mais elle se cachait aussitôt dans la profondeur du taillis, car elle craignait d'avoir l'air de les observer, et rien au monde ne l'effrayait tant que de paraître ridicule et jalouse.

Un jour qu'elle était dans sa chambre et qu'elle pleurait le front appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Sarah et Olivier passèrent au galop ; ils rentraient de leur promenade, les pieds de leurs chevaux soulevaient des tourbillons de sable ; Sarah était rouge, animée, aussi souple, aussi légère que son cheval avec lequel elle ne semblait faire qu'un ; Olivier galopait à son côté ; ils riaient tous les deux de ce bon rire franc et heureux de la jeunesse qui n'a pas d'autre motif qu'un besoin d'expansion, de bruit et de mouvement. Ils étaient comme deux enfans contens de crier et de se voir courir. Metella tressaillit, et se cacha derrière son rideau pour les regarder. Tant de beauté, d'innocence et de douceur,

brillait sur leurs fronts, qu'elle en fut attendrie. — Ils sont faits l'un pour l'autre : la vie s'ouvre devant eux, pensa-t-elle, l'avenir leur sourit, et moi, je ne suis plus qu'une ombre que le tombeau semble réclamer... — Elle entendit bientôt les pas d'Olivier qui approchait de sa chambre ; s'asseyant précipitamment devant sa toilette, elle feignit de se coiffer pour le dîner.

Olivier avait l'air content et ouvert ; il lui baisa tendrement les mains, et lui remit de la part de Sarah, qui était allée se débarrasser de son amazone, un gros bouquet d'hépatiques qu'elle avait cueillies dans le parc. — Vous êtes donc descendus de cheval ? dit lady Mowbray.

— Oui, répondit-il ; Sarah, en apercevant toutes ces fleurs dans la clairière, a voulu absolument vous en apporter, et, avant que j'eusse pris la bride de son cheval, elle avait sauté sur le gazon. Je lui ai servi de page, et j'ai tenu sa monture pendant qu'elle courait comme un petit chevreau après les fleurs et les papillons. Ma bonne Metella, votre nièce n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas une petite fille, c'est une espèce d'oiseau déguisé. Je le lui ai dit, et je crois qu'elle rit encore.

— Je vois avec plaisir, dit lady Mowbray avec un sourire mélancolique, que ma Sarah est de-

venue gaie. Chère enfant! elle est si aimable et si belle!

Oui, elle est jolie, dit Olivier, elle a une physionomie que j'aime beaucoup. Elle a l'air intelligent et bon; elle vous ressemble, Metella; je ne m'en suis jamais tant aperçu qu'aujourd'hui. Elle a votre son de voix par instans.

— Je suis heureuse de voir que vous l'aimez enfin, cette pauvre petite! dit lady Mowbray. Dans les commencemens, elle vous déplaisait, convenez-en?

— Non, elle me gênait, voilà tout.

— Et à présent, dit Metella en faisant un violent effort sur elle-même pour conserver un air calme et doux, vous voyez bien qu'elle ne vous gêne plus.

— Je craignais, dit Olivier, qu'elle ne fût pas avec vous ce qu'elle devait être; à présent je vois qu'elle vous comprend, qu'elle vous apprécie, et cela me fait plaisir. Je ne suis pas seul à vous aimer ici. Je puis parler de vous à quelqu'un qui m'entend, et qui vous aime autant qu'un autre que moi peut vous aimer.

Sarah entra en cet instant, en s'écriant : — Eh bien! chère tante, vous a-t-il remis le bouquet de ma part? C'est un méchant homme que M. votre fils. Il me l'a presque ôté de force pour

vous l'apporter lui-même. Il est aussi jaloux que votre petit chien, qui pleure quand vous caressez ma chevrette.

Lady Mowbray embrassa la jeune fille, et se dit qu'elle devait se trouver heureuse d'être aimée comme une mère.

Quelques jours après, tandis que les deux enfans de lady Mowbray (c'est ainsi qu'elle les appelait) faisaient leur promenade accoutumée, elle entra dans la chambre de Sarah pour prendre un livre, et ramassa un petit coin de papier déchiré qui était sur le bord d'une tablette. Au milieu de mots interrompus qui ne pouvaient offrir aucun sens, elle lut distinctement le nom d'Olivier, suivi d'un grand point d'exclamation. C'était l'écriture de Sarah. Lady Mowbray jeta un regard sur les meubles : le secrétaire et les tiroirs étaient fermés avec soin, toutes les clés étaient retirées. Il ne convenait pas au caractère de lady Mowbray de faire d'autre enquête. Elle sortit cependant pour résister aux suggestions d'une curiosité inquiète.

Lorsque Sarah rentra de la promenade, lady Mowbray remarqua qu'elle était fort pâle, et que sa voix tremblait. Un sentiment d'effroi mortel passa dans l'ame de Metella. Elle remarqua pendant le dîner que Sarah avait pleuré,

et le soir elle était si abattue et si triste, qu'elle ne put s'empêcher de la questionner. Sarah répondit qu'elle était souffrante, et demanda à se retirer.

Lady Mowbray interrogea Olivier sur sa promenade. Il lui répondit, avec le calme d'une parfaite innocence, que Sarah avait été fort gaie toute la première heure, qu'ensuite ils avaient été au pas et en causant; qu'elle ne se plaignait d'aucune douleur, et que c'était lady Mowbray qui, en rentrant, l'avait fait apercevoir de sa pâleur.

En quittant Olivier, lady Mowbray, inquiète de sa nièce, se rendit à sa chambre, et, avant d'entrer, elle y jeta un coup-d'œil par la porte entr'ouverte. Sarah écrivait. Au léger bruit que fit Metella, elle tressaillit, et cacha précipitamment son papier, jeta sa plume et saisit un livre; mais elle n'avait pas eu le temps de l'ouvrir que lady Mowbray était près d'elle. — Vous écriviez, Sarah? lui dit-elle d'un ton grave et doux cependant.

— Non, ma tante, répondit Sarah dans un trouble inexprimable.

— Ma chère fille, est-il possible que vous me fassiez un mensonge?

Sarah baissa la tête et resta toute tremblante.

— Qu'est-ce que vous écriviez, Sarah? continua lady Mowbray avec un calme désespérant.

— J'écrivais..... une lettre, répondit Sarah au comble de l'angoisse.

— A qui, ma chère? continua Metella.

— A Fanny Hurst, mon amie de couvent.

— Cela n'a rien de répréhensible, ma chère; pourquoi donc vous cachiez-vous?

— Je ne me cachais pas, ma tante, répondit Sarah en essayant de reprendre courage. Mais sa confusion n'échappa point au regard sévère de lady Mowbray.

— Sarah, lui dit-elle, je n'ai jamais surveillé votre correspondance. J'avais une telle confiance en vous, que j'aurais cru vous outrager en vous demandant à voir vos lettres. Mais si j'avais pensé qu'il pût exister un secret entre vous et moi, j'aurais regardé comme un devoir de vous en demander l'aveu. Aujourd'hui, je vois que vous en avez un, et je vous le demande.

— Oh! ma tante! s'écria Sarah éperdue.

— Sarah, si vous me refusiez, dit Metella avec beaucoup de douceur et en même temps de fermeté, je croirais que vous avez dans le cœur quelque sentiment coupable, et je n'insisterais pas, car rien n'est plus opposé à mon caractère que la violence. Mais je sortirais de

votre chambre le cœur navré, car je me dirais que vous ne méritez plus mon estime et mon affection.

— Oh ! ma chère tante, ma mère, ne dites pas cela, s'écria miss Mowbray en se jetant tout en larmes aux pieds de Metella.

Metella craignit de se laisser attendrir ; et, lui retirant sa main, elle rassembla toutes ses forces pour lui dire froidement : — Eh bien ! miss Mowbray, refusez-vous de me remettre le papier que vous écriviez ?

Sarah obéit, voulut parler, et tomba demi-évanouie sur son fauteuil. Lady Mowbray résista au sentiment d'intérêt qui luttait chez elle contre un sentiment tout contraire. Elle appela la femme de chambre de Sarah, lui ordonna de la soigner, et courut s'enfermer chez elle pour lire la lettre. Elle était ainsi conçue : « Je vous « ai promis depuis long-temps, *dearest* Fanny, « l'aveu de mon secret. Il est temps enfin que je « tienne ma promesse. Je ne pouvais pas con- « fier au papier une chose si importante sans « trouver un moyen de vous faire parvenir di- « rectement ma lettre. Maintenant je saisis l'oc- « casion d'une personne que nous voyons sou- « vent ici, et qui part pour Paris. Elle veut bien « se charger de vous porter de ma part des mi-

« néraux et un petit herbier. Elle vous deman-
« dera au parloir, et vous remettra le paquet et
« la lettre, qui de cette manière ne passera pas
« par les mains de madame la supérieure. Ne
« me grondez donc pas, ma chère amie, et ne
« dites pas que je manque de confiance en vous.
« Vous verrez, en lisant ma lettre, qu'il ne s'agit
« plus de bagatelles comme celles qui nous oc-
« cupaient au couvent. Ceci est une affaire sé-
« rieuse, et que je ne vous confie pas sans un
« grand trouble d'esprit. Je crois que mon cœur
« n'est pas coupable, et cependant je rougis
« comme si j'allais paraître devant un confes-
« seur. Il y a plusieurs jours que je veux vous
« écrire. J'ai fait plus de dix lettres que j'ai
« toutes déchirées; enfin je me décide, soyez
« indulgente pour moi, et si vous me trouvez
« imprudente et blâmable, reprenez-moi dou-
« cement.

« Je vous ai parlé d'un jeune homme qui de-
« meure ici avec nous, et qui est le fils adoptif
« de ma tante. La première fois que je le vis,
« c'était le jour de notre arrivée, je fus telle-
« ment troublée, que je n'osai pas le regarder.
« Je ne sais pas ce qui se passa en moi lorsqu'il
« entra à demi dans la calèche pour baiser les
« mains de ma tante. Il le fit avec tant de ten-

« dresse, que je me sentis tout émue, et que je
« compris tout de suite la bonté de son cœur;
« mais il se passa plus de six mois avant que je
« connusse sa figure, car je n'osai jamais le re-
« garder autrement que de profil. Ma tante
« m'avait dit : Sarah, regardez Olivier comme
« votre frère. Je me livrais donc d'abord à une
« joie intérieure que je croyais très légitime. Il
« me semblait doux d'avoir un frère, et s'il m'eût
« traitée tout de suite comme sa sœur, peut-
« être n'aurais-je jamais songé à l'aimer autre-
« ment!.... Hélas! vous voyez quel est mon
« malheur, Fanny; j'aime, et je crois que je
« ne serai jamais unie à celui que j'aime. Pour
« vous dire comment j'ai eu l'imprudence d'ai-
« mer ce jeune homme, je ne le puis pas; en
« vérité, je n'en sais rien moi-même, et c'est
« une bien affreuse fatalité. Imaginez-vous qu'au
« lieu de me parler avec la confiance et l'aban-
« don d'un frère, il a passé plus d'un an sans
« m'adresser plus de trois paroles par jour, si
« bien que je crois que tous nos entretiens du-
« rant tout ce temps-là tiendraient à l'aise dans
« une page d'écriture. J'attribuais cette froi-
« deur à sa timidité; mais le croirez-vous? il
« m'a avoué depuis qu'il avait pour moi une es-
« pèce d'antipathie avant de me connaître.

« Comment peut-on haïr une personne qu'on n'a « jamais vue, et qui ne vous a fait aucun mal ? « Cette injustice aurait dû m'empêcher de pren- « dre de l'attachement pour lui. Eh bien! c'est « tout le contraire, et je commence à croire « que l'amour est une chose tout-à-fait involon- « taire, une maladie de l'ame à laquelle tous « nos raisonnemens ne peuvent rien.

« J'ai été bien long-temps sans comprendre « ce qui se passait en moi. Javais tellement « peur de M. Olivier, que je croyais parfois « avoir aussi de l'éloignement pour lui. Je le « trouvais froid et orgueilleux, et cependant « lorsqu'il parlait à ma tante, il changeait tel- « lement d'air et de langage, il lui rendait des « soins si délicats, que je ne pouvais pas m'em- « pêcher de le croire sensible et généreux.

« Une fois, je passais au bout de la galerie, « je le vis à genoux auprès de ma tante; elle « l'embrassait, et tous deux semblaient pleu- « rer. Je passai bien vite et sans qu'on m'aper- « çût, mais je ne saurais vous rendre l'émotion « que cette scène touchante me causa. J'en fus « agitée toute la nuit, et je me surpris plusieurs « fois à désirer d'avoir l'âge de ma tante, afin « d'être aimée comme une mère par celui qui « ne voulait pas m'aimer comme une sœur.

« Je compris mes véritables sentimens à l'oc-
« casion du duel dont je vous ai parlé. Je ne
« vous ai pas nommé la personne qui me don-
« nait le bras, et qui se battit pour moi; je
« vous ai dit que c'était un ami de la maison :
« c'était M. Olivier. Lorsqu'il revint, il était fort
« pâle, et tenait sa main dans sa redingote; ma
« tante se douta de la vérité, et le força de nous
« la montrer. Je ne sais si cette main était en-
« sanglantée. Il me sembla voir du sang sur le
« linge qui l'enveloppait et je sentis tout le
« mien se retirer vers mon cœur. Je m'évanouis,
« ce qui fut bien imprudent et bien malheu-
« reux; mais je crois qu'on ne se douta de rien.
« Quand je revis M. Olivier, je ne pus m'em-
« pêcher de le remercier de ce qu'il avait fait
« pour moi; et tout en voulant parler, je me
« mis à pleurer comme une sotte. Je ne sais
« pourquoi je n'avais jamais pu me décider à le
« remercier devant ma tante. Peut-être que ce
« fut un mauvais sentiment qui me fit attendre
« un moment où j'étais seule avec lui. Je ne sais
« pas ce qu'il y avait de coupable à le faire, et
« cependant je me le suis toujours reproché
« comme une dissimulation envers lady Mow-
« bray. J'avais espéré, je crois, être moins ti-
« mide devant une seule personne que devant

« deux. Mais ce fut encore pis, je sentis que
« j'étouffais, et j'eus comme un vertige, car je
« ne m'aperçus pas que M. Olivier me pressait
« les mains. Quand je revins à moi, mes mains
« étaient dans les siennes, et il me dit plusieurs
« choses que je n'entendis pas. Je sais seulement
« qu'il me dit en s'en allant : Ma chère miss Mow-
« bray, je suis touché de votre amitié ; mais en
« vérité il ne faut pas que vous pleuriez pour
« cette égratignure. Depuis ce temps, sa con-
« duite envers moi a été toute différente, et il a
« été d'une bonté et d'une obligeance qui ont
« achevé de me gagner le cœur. Il me donne
« des leçons, il corrige mes dessins, il fait de
« la musique avec moi ; ma tante semble pren-
« dre un grand plaisir à nous voir si unis. Elle
« nous fait monter à cheval ensemble, elle nous
« force à nous donner la main pour nous rac-
« commoder, car il arrive souvent que tout en
« riant, nous finissons par nous disputer et nous
« bouder un peu. Moi, j'étais tout-à-fait à l'aise
« avec lui, j'étais heureuse, et j'avais la va-
« nité de croire qu'il m'aimait. Il me le disait
« du moins, et je m'imaginais que quand on
« s'aime seulement d'amitié, et qu'on se convient
« sous les rapports de la fortune et de l'éduca-
« tion, il est tout simple qu'on se marie ensem-

« ble. La conduite de ma tante semblait autoriser
« en moi cette espérance, et je pensais qu'on me
« trouvait encore trop jeune pour m'en parler.
« Dans ces idées, j'étais aussi heureuse qu'il est
« permis de l'être, je ne désirais rien sur la terre
« que la continuation d'une semblable exis-
« tence. Mais hélas ! ce rêve s'est effacé, et le
« désespoir depuis ce matin.... »

Ici la lettre avait été interrompue par l'arrivée de lady Mowbray.

Metella laissa tomber la lettre, et cachant son visage dans ses mains, elle resta plongée dans une morne consternation. Elle demeura ainsi jusqu'à une heure du matin, s'accusant de tout le mal, et cherchant en vain comment elle pourrait le réparer. Enfin elle céda à un besoin instinctif, et se rendit à la chambre de sa nièce. Tout le monde dormait dans la maison, le temps était superbe, la lune éclairait en plein la façade du château, et répandait de vives clartés dans les galeries dont toutes les fenêtres étaient ouvertes ; Metella les traversa lentement et sans bruit, comme une ombre qui glisse le long des murs. Tout à coup elle se trouva face à face avec Sarah, qui, les pieds nus et vêtue d'un peignoir de mousseline blanche, allait à sa rencontre ; elles ne se virent que quand elles

traversèrent l'une et l'autre un angle lumineux des murs. Lady Mowbray, surprise, continua de s'avancer pour s'assurer que c'était Sarah ; mais la jeune fille, voyant venir à elle cette grande femme pâle, traînant sur le pavé de la galerie sa longue robe de chambre en velours noir, fut saisie d'effroi. Cette figure morne et sombre ressemblait si peu à celle qu'elle avait habitude de voir à sa tante, qu'elle crut rencontrer un spectre et faillit tomber évanouie ; mais elle fut aussitôt rassurée par la voix de lady Mowbray, qui était pourtant froide et sévère.

— Que faites-vous ici à cette heure, Sarah, et où allez-vous ?

— Chez vous, ma tante, répondit Sarah sans hésiter.

— Venez, mon enfant, lui dit lady Mowbray, en prenant son bras sous le sien.

Elles regagnèrent en silence l'appartement de Metella. Le calme, la nuit et le chant joyeux des rossignols contrastaient avec la tristesse profonde dont ces deux femmes étaient accablées.

Lady Mowbray ferma les portes, et attira sa nièce sur le balcon de sa chambre. Là, elle s'assit sur une chaise et la fit asseoir à ses pieds

sur un tabouret ; elle attira sa tête sur ses genoux, et prit ses mains dans les siennes que Sarah couvrit de larmes et de baisers.

— Oh ! ma tante, ma cher tante, pardonnez-moi, je suis coupable...

— Non, Sarah, vous n'êtes pas coupable : je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est d'avoir manqué de confiance en moi. Votre réserve a fait tout le mal, mon enfant ; maintenant il faut être franche, il faut tout me dire... tout ce que vous savez...

Lady Mowbray prononça ces paroles dans une angoisse mortelle; et en attendant la réponse de sa nièce, elle sentit son front se couvrir de sueur. Sarah avait-elle découvert à quel titre Olivier vivait, ou du moins avait vécu auprès d'elle durant plusieurs années? Lady Mowbray ne savait pas quelle raison Sarah pouvait avoir pour renoncer tout à coup à une espérance si longtemps nourrie en secret, et frémissait d'entendre sortir de sa bouche des reproches qu'elle croyait mériter. Un poids énorme fut ôté de son cœur lorsque Sarah lui répondit avec assurance :

— Oui, ma tante, je vous dirai tout ; que ne vous ai-je dit plus tôt mes folles pensées ! vous m'auriez empêchée de m'y livrer, car vous saviez bien que votre fils ne pouvait pas m'épouser.

— Mais, Sarah, quelles sont vos raisons pour le croire?... Qui l'a donc dit?

— Olivier, répondit Sarah. Ce matin, nous causions de choses indifférentes dans le parc; nons étions près de la grille qui donne sur la route. Une noce vint à passer, nous nous arrêtâmes pour voir la figure des mariés; je remarquai qu'ils avaient l'air timide. — Ils ont l'air triste, répondit Olivier. Comment ne l'auraient-ils pas? Quelle chose stupide et misérable qu'un jour de noce! — Eh quoi! lui dis-je, vous voudriez qu'on se mariât en secret? Ce serait encore bien plus triste. — Je voudrais qu'on ne se mariât pas du tout, répondit-il : pour moi, j'ai le mariage en horreur, et je ne me marierai jamais. — Oh! ma chère tante, cette parole m'enfonça un poignard dans le cœur; en même temps elle me sembla si extraordinaire, que j'eus la hardiesse d'insister et de lui dire, en affectant de le plaisanter : — Vous ne savez guère ce que vous ferez à cet égard-là. — Il me répondit avec beaucoup d'empressement, et comme s'il eût eu l'intention de m'ôter toute présomption : — Soyez sûre de ce que je vous dis, miss; j'ai fait un serment devant Dieu, et je le tiendrai. — La honte et la douleur me rendirent silencieuse, et j'ai fait de vains efforts toute la journée pour ca-

cher mon désespoir... Sarah fondit en larmes. Metella, soulagée d'une affreuse inquiétude, fut pendant quelques instans insensible à la douleur de sa nièce. Olivier n'aimait pas Sarah! En vain elle l'aimait, en vain elle était jeune, riche et belle; il ne voulait pas d'autre affection intime, pas d'autre bonheur domestique que celui qu'il avait goûté auprès de lady Mowbray. Un instant livrée à une reconnaissance égoïste, à une secrète gloire de son cœur enivré, elle laissa pleurer la pauvre Sarah, et oublia que son triomphe avait fait une victime. Mais sa cruauté ne fut pas de longue durée; la passion de lady Mowbray pour Olivier prenait sa source dans une ame chaleureuse, ouverte à toutes les tendresses qui embellissent les femmes. Elle aimait Sarah presque autant qu'Olivier, car elle l'aimait comme une mère aime sa fille. La vue de sa douleur brisa le cœur de Metella: elle avait bien des torts à se reprocher; elle aurait dû prévoir les conséquences d'un rapprochement continuel entre ces deux jeunes gens. Déjà la malignité des voisins lui avait signalé un grave inconvénient de cette situation. Elle avait résisté à cet avertissement, et maintenant le bonheur de Sarah était compromis plus encore que sa réputation.

Elle la pressa dans ses bras en pleurant, et dans le premier instant de sa compassion et de sa tendresse, elle pensa à lui sacrifier son amour. — Non, lui dit-elle égarée par un sentiment de générosité exaltée, Olivier n'a pas fait de serment; il est libre, il peut vous épouser : qu'il vous aime, qu'il vous rende heureuse, et je vous bénirai tous deux : ce ne sera pas moi qui m'opposerai à l'union de deux êtres qui sont ce que j'ai de plus cher au monde...

— Oh! je le crois bien, ma bonne tante! s'écria Sarah en se jetant de nouveau à son cou; mais c'est lui qui ne m'aime pas! Que faire à cela?

— Il ne vous a pas dit qu'il ne vous aimait pas? Est-ce qu'il vous l'a dit, Sarah?

— Non, mais pourquoi se dit-il engagé? Oh! peut-être qu'il l'est en effet. Il a quelque raison que vous ne connaissez pas! Il aime une femme, il est marié en secret peut-être!

— Je l'interrogerai, je saurai ce qu'il pense, répondit Metella; je ferai pour vous, ma fille, tout ce qui dépendra de moi. Si je ne puis rien, ma tendresse vous restera.

— Oh! oui, ma mère! toujours, toujours! s'écria Sarah en se jetant à ses pieds.

Apaisée par les promesses hasardées de sa tante, Sarah se retira plus tranquille. Metella la

mit au lit elle-même, lui fit prendre une potion calmante, et ne la quitta que quand elle eut cessé de soupirer dans son sommeil, comme font les enfans qui s'endorment en pleurant et qui sanglotent encore à demi en rêvant.

Lady Mowbray ne dormit pas ; elle était rassurée sur certains points, mais à l'égard des autres elle était en proie à mille agitations, et ne voyait pas d'issue à la position délicate où elle avait placé la pauvre Sarah. La pensée d'engager Olivier à l'épouser n'avait pu prendre de consistance dans son esprit ; vainement eût-elle sacrifié cette jalousie de femme qu'elle combattait si généreusement depuis plus d'une année. Il y a dans la vie des rapports qui deviennent aussi sacrés que si les lois les eussent sanctionnés, et Olivier lui-même n'eût pas pu oublier qu'il avait regardé Sarah comme sa fille.

Incapable de se tirer elle-même de cette perplexité, lady Mowbray résolut d'attendre quelques jours pour prendre un parti ; elle chercha à se persuader que la passion de Sarah n'était peut-être pas aussi sérieuse que, dans ses romanesques confidences, la jeune fille se l'imaginait ; ensuite, Olivier pouvait par sa froideur l'en guérir mieux que tous les raisonnemens. Elle alla retrouver Sarah le lendemain, lui dit

qu'elle avait réfléchi, et que le résultat de ses réflexions était celui-ci : il était impossible d'interroger Olivier sur ses intentions, et de lui demander l'explication de ses paroles de la veille, sans lui laisser deviner l'impression qu'elles avaient produite sur miss Mowbray, et sans lui faire soupçonner l'importance qu'elle y attachait.—Dans la situation où vous êtes vis-à-vis de lui, dit-elle, le premier point, le plus important de tous, c'est de ne pas avouer que vous aimez, sans savoir si l'on vous aime.

— Oh ! certainement, ma tante, dit Sarah en rougissant.

—Il n'est pas besoin sans doute, mon enfant, que je fasse appel à votre pudeur et à votre fierté ; l'une et l'autre doivent vous suggérer une grande prudence et beaucoup d'empire sur vous-même...

—Oh ! certes, ma tante, repartit la jeune Anglaise avec un mélange d'orgueil et de douleur qui lui donna l'expression d'une vierge martyre du Schidone.

— Si mon fils, poursuivit Metella, est réellement lié au célibat par quelque engagement qu'il ne puisse pas confier, même à moi, il faudra bien, Sarah, que vous vous sépariez l'un de l'autre...

— Oh! s'écria Sarah effrayée, est-ce que vous me chasseriez de chez vous? Est-ce qu'il faudrait retourner au couvent, ou en Angleterre? Loin de lui, loin de vous, toute seule!... Oh! j'en mourrais! Après avoir été tant aimée!

— Non, dit Metella d'une voix grave, je ne t'abandonnerai jamais; je te suis nécessaire: nous sommes liées l'une à l'autre pour la vie.

En parlant ainsi, elle posa ses deux mains sur la tête blonde de Sarah, et leva les yeux au ciel d'un air solennel et sombre. En se consacrant à cette enfant de son adoption, elle sentait combien étaient terribles les devoirs qu'elle s'était imposés envers elle, puisqu'il faudrait peut-être lui sacrifier le bonheur de toute sa vie, la société d'Olivier.

— Me promettez-vous du moins, continua-t-elle, que si, après avoir fait tout ce qui dépendra de moi pour votre bonheur, je ne réussis pas à fermer cette plaie de votre ame, vous ferez tous vos efforts pour vous guérir? Ai-je affaire à une enfant romanesque et entêtée, ou bien à une jeune fille forte et courageuse?

— Doutez-vous de moi? dit Sarah.

— Non, je ne doute pas de toi: tu es une Mowbray, tu dois savoir souffrir en silence... Allez vous coiffer, Sarah, et tâchez d'être aussi

soignée dans votre toilette, aussi calme dans votre maintien, que de coutume. Nous allons attendre quelques jours encore avant de décider de notre avenir. Jurez-moi que vous n'écrirez à aucune de vos amies, que je serai votre seule confidente, votre seul conseil, et que vous travaillerez à être digne de ma tendresse.

Sarah jura, en pleurant, de faire tout ce que désirait sa tante; mais, malgré tous ses efforts, son chagrin fut si visible, qu'Olivier s'en aperçut dès le premier instant. Il regarda lady Mowbray, et trouva la même altération sur ses traits. Les vérités qu'il avait confusément entrevues brillèrent à son esprit; les pensées qui, par bouffées brûlantes, avaient traversé son cerveau à de rares intervalles, revinrent l'embraser. Il fut effrayé de ce qui se passait en lui et autour de lui; il prit son fusil, et sortit. Après avoir tué quelques innocens gibiers, il rentra plus fort, trouva les deux femmes plus calmes, et la soirée s'écoula assez doucement. Quand on a l'habitude de vivre ensemble, quand on s'est compris si bien, que, durant long-temps, toutes les idées, tous les intérêts de la vie privée, ont été en commun, il est presque impossible que le charme des relations se rompe tout à coup sur une première atteinte. Les jours

suivans virent donc se prolonger cette intimité, dont aucun des trois n'avait altéré la douceur par sa faute. Néanmoins la plaie allait s'élargissant dans le cœur de ces trois personnes. Olivier ne pouvait plus douter de l'amour de Sarah pour lui ; il en avait toujours repoussé l'idée, mais maintenant tout le lui disait, et chaque regard de Metella, quelle qu'en fût l'expression, lui en donnait une confirmation irrécusable. Olivier chérissait si réellement, si tendrement sa mère adoptive ; il avait connu auprès d'elle une manière d'aimer si paisible et si bienfaisante, qu'il s'était cru incapable d'une passion plus vive : il s'était donc livré en toute sécurité au danger d'avoir pour sœur une créature vraiment angélique. A mesure que ses sentimens pour Sarah devenaient plus vifs, il réussissait à se tranquilliser en se disant que Metella lui était toujours aussi chère ; et en cela, il ne se trompait pas ; seulement pour l'une l'amour prenait la place de l'amitié, et pour l'autre l'amitié avait remplacé l'amour. L'ame de ce jeune homme était si bonne et si ardente, qu'il ne savait pas se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Mais, quand il crut s'en être assuré, il ne transigea point avec sa conscience : il résolut de

partir. La tristesse de Sarah, sa douceur modeste, sa tendresse réservée et pleine d'une noble fierté, achevèrent de l'enthousiasmer : expansif et impressionnable comme il l'était, il sentit qu'il ne serait pas long-temps maître de son secret, et ce qui acheva de le déterminer, ce fut de voir que Metella l'avait deviné.

En effet, lady Mowbray connaissait trop bien toutes les nuances de son caractère, tous les plis de son visage, pour n'avoir pas pénétré, avant lui-même peut-être, ce qu'il éprouvait auprès de Sarah : ce fut pour elle le dernier coup; car, en dépit de sa bonté, de son dévouement et de sa raison, elle aimait toujours Olivier comme aux premiers jours. Ses manières avec lui avaient pris cette dignité que le temps, qui sanctifie les affections, devait nécessairement apporter; mais le cœur de cette femme infortunée était aussi jeune que celui de Sarah. Elle devint presque folle de douleur et d'incertitude : devait-elle laisser sa nièce courir les dangers d'une passion partagée? devait-elle favoriser un mariage qui lui semblait contraire à toute délicatesse d'esprit et de mœurs? Mais pouvait-elle s'y opposer, si Olivier et Sarah le désiraient tous deux? Cependant il fallait s'expliquer, sortir de ces perplexités, interroger Olivier sur ses

intentions ; mais à quel titre ? Était-ce l'amante désespérée d'Olivier, ou la mère prudente de Sarah, qui devait provoquer un aveu aussi difficile à faire pour lui ?

Un soir, Olivier parla d'un voyage de quelques jours qu'il allait faire à Lyon ; lady Mowbray, dans la position désespérée où elle était réduite, accepta cette nouvelle avec joie, comme un répit accordé à ses souffrances. Le lendemain, Olivier fit seller son cheval pour aller à Genève, où il devait prendre la poste. Il vint à l'entrée du salon prendre congé des dames. Sarah, dont il baisa la main pour la première fois de sa vie, fut si troublée, qu'elle n'osa pas lever les yeux sur lui ; Metella, au contraire, l'observait attentivement ; il était fort pâle et calme comme un homme qui accomplit courageusement un devoir rigoureux. Il embrassa lady Mowbray, et alors sa force parut l'abandonner, des larmes roulèrent dans ses yeux, sa main trembla convulsivement en lui glissant une lettre humide...

Il se précipita dehors, monta à cheval et partit au galop. Metella resta sur le perron jusqu'à ce qu'elle n'entendit plus les pas de son cheval. Alors elle mit une main sur son cœur, pressa le billet dans l'autre, et comprit que tout était fini pour elle.

Elle rentra dans le salon. Sarah, penchée sur sa broderie, feignait de travailler pour prouver à sa tante qu'elle avait du courage et savait tenir sa promesse; mais elle était aussi pâle que Metella, et comme elle, elle ne sentait plus battre son cœur.

Lady Mowbray traversa le salon sans lui adresser une parole; elle monta dans sa chambre et lut le billet d'Olivier.

« Je pars; vous ne me reverrez plus, à moins « que dans plusieurs années... et lorsque miss « Mowbray sera mariée!... Ne me demandez pas « pourquoi il faut que je vous quitte; si vous le « savez, ne m'en parlez jamais! »

Metella crut qu'elle allait mourir, mais elle éprouva ce que la nature a de force contre le chagrin. Elle ne put pleurer, elle étouffait, elle eut envie de se briser la tête contre les murs de sa chambre; et puis elle pensa à Sarah, et elle eut un instant de haine et de fureur.

— Maudit soit le jour où tu es entrée ici! s'écria-t-elle. La protection que je t'ai accordée me coûte cher, et mon frère m'a légué la robe de Déjanire!

Elle entendit Sarah qui approchait, et se calma aussitôt; la vue de cette aimable créature réveilla sa tendresse, elle lui tendit ses bras.

— O mon Dieu! qu'est-ce qui nous arrive? s'écria Sarah épouvantée. Ma tante, où est allé Olivier?

— Il va voyager pour sa santé, répondit lady Metella avec un sourire mélancolique; mais il reviendra : ayons courage, restons ensemble, aimons-nous bien.

Sarah sut renfermer ses larmes; Metella reporta sur elle toute son affection. Olivier ne revint pas : Sarah ne sut jamais pourquoi.

FIN DE METELLA.

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

I.

La marquise de R. n'était pas fort spirituelle, quoiqu'il soit reçu en littérature que toutes les vieilles femmes doivent pétiller d'esprit. Son ignorance était extrême sur toutes les choses que le frottement du monde ne lui avait point apprises. Elle n'avait pas non plus cette excessive délicatesse d'expression, cette pénétration exquise, ce tact merveilleux qui distinguent, à ce qu'on dit, les femmes qui ont beaucoup vécu. Elle était, au contraire, étourdie, brusque,

franche, quelquefois même cynique. Elle détruisait absolument toutes les idées que je m'étais faites d'une marquise du bon temps. Et pourtant elle était bien marquise, et elle avait vu la cour de Louis XV; mais, comme ç'avait été dès lors un caractère d'exception, je vous prie de ne pas chercher dans son histoire l'étude sérieuse des mœurs d'une époque. La société me semble si difficile à connaître bien et à bien peindre dans tous les temps, que je ne veux point m'en mêler. Je me bornerai à vous raconter de ces faits particuliers qui établissent des rapports de sympathie irrécusable entre les hommes de toutes les sociétés et de tous les siècles.

Je n'avais jamais trouvé un grand charme dans la société de cette marquise. Elle ne me semblait remarquable que pour la prodigieuse mémoire qu'elle avait conservée du temps de sa jeunesse, et pour la lucidité virile avec laquelle s'exprimaient ses souvenirs. Du reste elle était, comme tous les vieillards, oublieuse des choses de la veille et insouciante des événemens qui n'avaient point sur sa destinée une influence directe.

Elle n'avait pas eu une de ces beautés piquantes qui, manquant d'éclat et de régularité, ne pouvaient se passer d'esprit. Une femme ainsi

faite en acquérait pour devenir aussi belle que celles qui l'étaient davantage. La marquise, au contraire, avait eu le malheur d'être incontestablement belle. Je n'ai vu d'elle que son portrait, qu'elle avait, comme toutes les vieilles femmes, la coquetterie d'étaler dans sa chambre à tous les regards. Elle y était représentée en nymphe chasseresse avec un corsage de satin imprimé imitant la peau de tigre, des manches de dentelle, un arc de bois de santal, et un croissant de perles qui se jouait sur ses cheveux crêpés. C'était, malgré tout, une admirable peinture, et surtout une admirable femme : grande, svelte, brune, avec les yeux noirs d'une Espagnole, des traits sévères et nobles, une bouche vermeille qui ne souriait point, et des mains qui, dit-on, avaient fait le désespoir de la princesse de Lamballe. Sans la dentelle, le satin et la poudre, c'eût été vraiment là une de ces nymphes fières et agiles que les mortels apercevaient au fond des forêts ou sur le flanc des montagnes pour en devenir fous d'amour et de regret.

Pourtant la marquise avait eu peu d'aventures. De son propre aveu, elle avait passé pour manquer d'esprit. Les hommes blasés d'alors aimaient moins la beauté pour elle-même que

pour ses agaceries coquettes. Des femmes infiniment moins admirées lui avaient ravi tous ses adorateurs, et, ce qu'il y a d'étrange, elle n'avait pas semblé s'en soucier beaucoup. Ce qu'elle m'avait raconté, à *bâtons rompus*, de sa vie me faisait penser que ce cœur-là n'avait point eu de jeunesse, et que la froideur de l'égoïsme avait dominé toute autre faculté. Cependant je voyais autour d'elle des amitiés assez vives pour la vieillesse: ses petits-enfans la chérissaient, et elle faisait du bien sans ostentation; mais comme elle ne se piquait point de principes, et avouait n'avoir jamais aimé son amant, le vicomte de Larrieux, je ne pouvais pas trouver d'autre explication à son caractère.

Un soir je la vis plus expansive encore que de coutume. Il y avait de la tristesse dans ses pensées. — Mon cher enfant, me dit-elle, le vicomte de Larrieux vient de mourir de sa goutte; c'est une grande douleur pour moi qui fus son amie pendant soixante ans. Et puis il est effrayant de voir comme l'on meurt! Ce n'est pas étonnant après tout, il était si vieux!

— Quel âge avait-il? lui demandai-je.

— Quatre-vingt-quatre ans. Pour moi, j'en ai quatre-vingts; mais je ne suis pas infirme comme il l'était, je dois espérer de vivre plus

que lui. N'importe! voici plusieurs de mes amis qui s'en vont cette année, et on a beau se dire qu'on est plus jeune et plus robuste, on ne peut pas s'empêcher d'avoir peur quand on voit partir ainsi ses contemporains.

— Ainsi, lui dis-je, voilà tous les regrets que vous lui accordez, à ce pauvre Larrieux, qui vous a adorée pendant soixante ans, qui n'a cessé de se plaindre de vos rigueurs, et qui ne s'en est jamais rebuté? C'était le modèle des amans, celui-là! On ne fait plus de pareils hommes!

— Laissez donc, dit la marquise avec un sourire foid, cet homme avait la manie de se lamenter et de se dire malheureux. Il ne l'était pas du tout; chacun le sait.

Voyant ma marquise en train de babiller, je la pressai de questions sur ce vicomte de Larrieux et sur elle-même; et voici la singulière réponse que j'en obtins :

— Mon cher enfant, je vois bien que vous me regardez comme une personne d'un caractère très maussade et très inégal. Il se peut que cela soit. Jugez-en vous-même, je vais vous dire toute mon histoire, et vous confesser des travers que je n'ai jamais dévoilés à personne. Vous qui êtes d'une époque sans préjugés, vous

me trouverez moins coupable peut-être que je ne me le semble à moi-même ; mais, quelle que soit l'opinion que vous prendrez de moi, je ne mourrai pas sans m'être fait connaître à quelqu'un. Peut-être me donnerez-vous quelque marque de compassion qui adoucira la tristesse de mes souvenirs.

Je fus élevée à Saint-Cyr. L'éducation brillante qu'on y recevait produisait effectivement fort peu de chose. J'en sortis à seize ans pour épouser le marquis de R..... qui en avait cinquante, et je n'osai pas m'en plaindre, car tout le monde me félicitait sur ce beau mariage, et toutes les filles sans fortune enviaient mon sort.

J'ai toujours eu peu d'esprit ; dans ce temps-là j'étais tout-à-fait bête. Cette éducation claustrale avait achevé d'engourdir mes facultés déjà très lentes. Je sortis du couvent avec une de ces niaises innocences dont on a bien tort de nous faire un mérite, et qui nuisent souvent au bonheur de toute notre vie.

En effet, l'expérience que j'acquis en six mois de mariage trouva un esprit si étroit pour la recevoir qu'elle ne me servit de rien. J'appris, non pas à connaître la vie, mais à douter de moi-même. J'entrai dans le monde avec des

idées tout-à-fait fausses et des préventions dont toute ma vie n'a pu détruire l'effet.

A seize ans et demi j'étais veuve ; et ma belle-mère, qui m'avait prise en amitié pour la nullité de mon caractère, m'exhorta à me remarier. Il est vrai que j'étais grosse, et que le faible douaire qu'on me laissait devait retourner à la famille de mon mari au cas où je donnerais un beau-père à son héritier. Dès que mon deuil fut passé, on me produisit donc dans le monde, et l'on m'y entoura de galans. J'étais alors dans tout l'éclat de ma beauté, et, de l'aveu de toutes les femmes, il n'était point de figure ni de taille qui pussent m'être comparées.

Mais mon mari, ce libertin vieux et blasé qui n'avait jamais eu pour moi qu'un dédain ironique, et qui m'avait épousée pour obtenir une place promise à ma considération, m'avait laissé tant d'aversion pour le mariage que jamais je ne voulus consentir à contracter de nouveaux liens. Dans mon ignorance de la vie, je m'imaginais que tous les hommes étaient les mêmes, que tous avaient cette sécheresse de cœur, cette impitoyable ironie, ces caresses froides et insultantes qui m'avaient tant humiliée. Toute bornée que j'étais, j'avais fort bien compris que les rares transports de mon mari ne s'adres-

saient qu'à une belle femme, et qu'il n'y mettait rien de son ame. Je redevenais ensuite pour lui une sotte dont il rougissait en public, et qu'il eût voulu pouvoir renier.

Cette funeste entrée dans la vie me désenchanta pour jamais. Mon cœur, qui n'était peut-être pas destiné à cette froideur, se resserra et s'entoura de méfiances. Je pris les hommes en aversion et en dégoût. Leurs hommages m'insultèrent ; je ne vis en eux que des fourbes qui se faisaient esclaves pour devenir tyrans. Je leur vouai un ressentiment et une haine éternels.

Quand on n'a pas besoin de vertu, on n'en a pas. Voilà pourquoi avec les mœurs les plus austères je ne fus point vertueuse. Oh ! combien je regrettai de ne pouvoir l'être ! combien je l'enviai, cette force morale et religieuse qui combat les passions et colore la vie ! La mienne fut si froide et si nulle ! Que n'eussé-je point donné pour avoir des passions à réprimer, une lutte à soutenir, pour pouvoir me jeter à genoux et prier comme ces jeunes femmes que je voyais, au sortir du couvent, se maintenir sages dans le monde durant quelques années, à force de ferveur et de résistance ! Moi, malheureuse, qu'avais-je à faire sur la terre ? Rien qu'à me

parer, à me montrer et à m'ennuyer. Je n'avais point de cœur, point de remords, point de terreurs ; mon ange gardien dormait au lieu de veiller. La Vierge et ses chastes mystères étaient pour moi sans consolation et sans poésie. Je n'avais nul besoin des protections célestes ; les dangers n'étaient pas faits pour moi, et je me méprisais pour ce dont j'eusse dû me glorifier.

Car il faut vous dire que je m'en prenais à moi autant qu'aux autres, quand je trouvais en moi cette volonté de ne pas aimer dégénérée en impuissance. J'avais souvent confié aux femmes qui me pressaient de faire choix d'un mari ou d'un amant l'éloignement que m'inspiraient l'ingratitude, l'égoïsme et la brutalité des hommes. Elles me riaient au nez quand je parlais ainsi, m'assurant que tous n'étaient pas semblables à mon vieux mari, et qu'ils avaient des secrets pour se faire pardonner leurs défauts et leurs vices. Cette manière de raisonner me révoltait ; j'étais humiliée d'être femme en entendant d'autres femmes exprimer des sentimens aussi grossiers, et rire comme des folles quand l'indignation me montait au visage. Je m'imaginais un instant valoir mieux qu'elles toutes.

Et puis je retombais avec douleur sur moi-

même ; l'ennui me rongeait. La vie des autres était remplie, la mienne était vide et oisive. Alors je m'accusais de folie et d'ambition démesurée ; je me mettais à croire tout ce que m'avaient dit ces femmes rieuses et philosophes, qui prenaient si bien leur siècle comme il était. Je me disais que l'ignorance m'avait perdue, que je m'étais forgé des espérances chimériques, que j'avais rêvé des hommes loyaux et parfaits qui n'étaient point de ce monde. En un mot, je m'accusais de tous les torts qu'on avait eus envers moi.

Tant que les femmes espérèrent me voir bientôt convertie à leurs maximes et à ce qu'elles appelaient leur sagesse, elles me supportèrent. Il y en avait même plus d'une qui fondait sur moi un grand espoir de justification pour elle-même ; plus d'une, qui avait passé des témoignages exagérés d'une vertu farouche à une conduite éventée, et qui se flattait de me voir donner au monde l'exemple d'une légèreté capable d'excuser la sienne.

Mais quand elles virent que cela ne se réalisait point, que j'avais déjà vingt ans et que j'étais incorruptible, elles me prirent en horreur ; elles prétendirent que j'étais leur critique incarnée et vivante ; elles me tournèrent en

ridicule avec leurs amans, et ma conquête fut l'objet des plus outrageans projets et des plus immorales entreprises. Des femmes d'un haut rang dans le monde ne rougirent point de tramer en riant d'infâmes complots contre moi, et, dans la liberté de mœurs de la campagne, je fus attaqué de toutes les manières avec un acharnement de désirs qui ressemblait à de la haine. Il y eut des hommes qui promirent à leurs maîtresses de m'apprivoiser, et des femmes qui permirent à leurs amans de l'essayer. Il y eut des maîtresses de maison qui s'offrirent à égarer ma raison avec l'aide des vins de leurs soupers. J'eus des amies et des parentes qui me présentèrent, pour me tenter, des hommes dont j'aurais fait de très beaux cochers pour ma voiture. Comme j'avais eu l'ingénuité de leur ouvrir toute mon ame, elles savaient fort bien que ce n'était ni la piété, ni l'honneur, ni un ancien amour, qui me préservaient, mais bien la méfiance et un sentiment de répulsion involontaire; elles ne manquèrent pas de divulguer mon caractère, et sans tenir compte des incertitudes et des angoisses de mon ame, elles répandirent hardiment que je méprisais tous les hommes. Il n'est rien qui les blesse plus que ce sentiment; ils pardonnent plutôt le liberti-

nage que le dédain. Aussi partagèrent-ils l'aversion que les femmes avaient pour moi ; ils ne me recherchèrent plus que pour satisfaire leur vengeance et me railler ensuite. Je trouvai l'ironie et la fausseté écrites sur tous les fronts , et ma misanthropie s'en accrut chaque jour.

Une femme d'esprit eût pris son parti sur tout cela ; elle eût persévéré dans la résistance, ne fût-ce que pour augmenter la rage de ses rivales ; elle se fût jetée ouvertement dans la piété , pour se rattacher à la société de ce petit nombre de femmes vertueuses qui, même en ce temps-là , faisaient l'édification des honnêtes gens. Mais je n'avais pas assez de force dans le caractère pour faire face à l'orage qui grossissait contre moi. Je me voyais délaissée , haïe , méconnue ; déjà ma réputation était sacrifiée aux imputations les plus horribles et les plus bizarres. Certaines femmes vouées à la plus licencieuse débauche feignaient de se croire en danger auprès de moi.

II.

Sur ces entrefaites arriva de province un homme sans talent, sans esprit, sans aucune qualité énergique ou séduisante, mais doué d'une grande candeur et d'une droiture de sentimens bien rare dans le monde où je vivais. Je commençais à me dire qu'il fallait faire enfin un *choix*, comme disaient mes compagnes. Je ne pouvais pas me marier, étant mère, et, n'ayant confiance à la bonté d'aucun homme, je ne croyais pas avoir ce droit. C'était donc un amant qu'il me fallait accepter pour être au niveau de la compagnie où j'étais jetée. Je me déterminai en faveur de ce provincial, dont le nom et l'état dans le monde me couvraient

d'une assez belle protection. C'était le vicomte de Larrieux.

Il m'aimait, lui, et dans la sincérité de son ame. Mais son ame ! en avait-il une ? C'était un de ces hommes froids et positifs qui n'ont pas même pour eux l'élégance du vice et l'esprit du mensonge. Il m'aimait à son ordinaire comme mon mari m'avait quelquefois aimée. Il n'était frappé que de ma beauté, et ne se mettait pas en peine de découvrir mon cœur. Chez lui ce n'était pas dédain, c'était ineptie. S'il eût trouvé en moi la puissance d'aimer, il n'eût pas su comment y répondre.

Je ne crois pas qu'il ait existé un homme plus matériel que ce pauvre Larrieux. Il mangeait avec volupté, il s'endormait sur tous les fauteuils, et le reste du temps il prenait du tabac. Il était ainsi toujours occupé à satisfaire quelque appétit physique. Je ne pense pas qu'il eût une idée par jour.

Avant de l'élever jusqu'à mon intimité, j'avais de l'amitié pour lui, parce que si je ne trouvais en lui rien de grand, du moins je n'y trouvais rien de méchant ; et en cela seul consistait sa supériorité sur tout ce qui m'entourait. Je me flattai donc, en écoutant ses galanteries, qu'il me réconcilierait avec la nature humaine, et je

me confiai à sa loyauté. Mais à peine lui eus-je donné sur moi ces droits que les femmes faibles ne reprennent jamais, qu'il me persécuta d'un genre d'obsession insupportable, et réduisit tout son système d'affection aux seuls témoignages qu'il fût capable d'apprécier.

Vous voyez, mon ami, que j'étais tombée de Charybde en Scylla. Cet homme, qu'à son large appétit et à ses habitudes de sieste j'avais cru d'un sang si calme, n'avait même pas en lui le sentiment de cette forte amitié que j'espérais rencontrer. Il disait en riant qu'il lui était impossible d'avoir de l'amitié pour une belle femme. Et si vous saviez ce qu'il appelait l'amour !

Je n'ai point la prétention d'avoir été pétrie d'un autre limon que toutes les autres créatures humaines. A présent que je ne suis plus d'aucun sexe, je pense que j'étais alors tout aussi femme qu'une autre, mais qu'il a manqué au développement de mes facultés de rencontrer un homme que je pusse aimer assez pour jeter un peu de poésie sur les faits de la vie animale. Mais cela n'étant point, vous-même qui êtes un homme, et par conséquent moins délicat sur cette perception de sentimens, vous devez comprendre le dégoût qui s'empare du cœur

quand on se soumet aux exigences de l'amour sans en avoir compris les besoins. En trois jours le vicomte de Larrieux me devint insoutenable.

Eh bien ! mon cher, je n'eus jamais l'énergie de me débarrasser de lui ! Pendant soixante ans il a fait mon tourment et ma satiété. Par complaisance, par faiblesse ou par ennui, je l'ai supporté. Toujours mécontent de mes répugnances, et toujours attiré vers moi par les obstacles que je mettais à sa passion, il a eu pour moi l'amour le plus patient, le plus courageux, le plus soutenu et le plus ennuyeux qu'un homme ait jamais eu pour une femme.

Il est vrai que depuis que je l'avais érigé auprès de moi en protecteur, mon rôle dans le monde était infiniment moins désagréable. Les hommes n'osaient plus me rechercher ; car le vicomte était un terrible ferrailleur et un atroce jaloux. Les femmes, qui avaient prédit que j'étais incapable de fixer un homme, voyaient avec dépit le vicomte enchaîné à mon char ; et peut-être entrait-il dans ma patience envers lui un peu de cette vanité qui ne permet point à une femme de paraître délaissée. Il n'y avait pourtant pas de quoi se glorifier beaucoup dans la personne de ce pauvre Larrieux ; mais c'était un fort bel homme ; il avait du cœur ; il savait

se taire à propos, il menait un grand train de vie, il ne manquait pas non plus de cette fatuité modeste qui fait ressortir le mérite d'une femme. Enfin, outre que les femmes n'étaient point du tout dédaigneuses de cette fastidieuse beauté qui me semblait être le principal défaut du vicomte, elles étaient surprises du dévouement sincère qu'il me marquait, et le proposaient pour modèle à leurs amans. Je m'étais donc placée dans une situation enviée; mais cela, je vous assure, me dédommageait médiocrement des ennuis de l'intimité. Je les supportai pourtant avec résignation, et je gardai à Larrieux une inviolable fidélité. Voyez, mon cher enfant, si je fus aussi coupable envers lui que vous l'avez pensé.

— Je vous ai parfaitement comprise, lui répondis-je; c'est vous dire que je vous plains et que je vous estime. Vous avez fait aux mœurs de votre temps un véritable sacrifice, et vous fûtes persécutée pour la conduite contraire à celle qui vous ferait honnir et condamner aujourd'hui. Avec un peu plus de force morale vous eussiez trouvé dans la vertu tout le bonheur que vous ne trouvâtes point dans une intrigue. Mais laissez-moi m'étonner d'un fait, c'est que vous n'ayez point rencontré, dans

tout le cours de votre vie, un seul homme capable de vous comprendre et digne de vous convertir au véritable amour. Faut-il en conclure que les hommes d'aujourd'hui valent mieux que les hommes d'autrefois ?

—Ce serait de votre part une grande fatuité, me répondit-elle en riant. J'ai fort peu à me louer des hommes de mon temps, et cependant je doute que vous ayez fait beaucoup de progrès; mais ne moralisons point. Qu'ils soient ce qu'ils sont; la faute de mon malheur est tout à moi; je n'avais pas l'esprit de le juger. Avec ma sauvage fierté, il aurait fallu être une femme supérieure, et choisir d'un coup d'œil d'aigle, entre tous ces hommes si plats, si faux et si vides, un de ces êtres si vrais et si nobles, qui sont rares et exceptionnels dans tous les temps. J'étais trop ignorante, trop bornée pour cela. A force de vivre, j'ai acquis plus de jugement : je me suis aperçue que certains d'entre eux, que j'avais confondus dans ma haine, méritaient d'autres sentimens; mais alors j'étais vieille. Il n'était plus temps de m'en aviser.

—Et tant que vous fûtes jeune, repris-je, vous ne fûtes pas une seule fois tentée de faire un nouvel essai? Cette aversion farouche n'a pas été ébranlée un instant? Cela est étrange!

III.

La marquise garda un instant le silence ; mais tout à coup, posant avec bruit sur la table sa tabatière d'or, qu'elle avait long-temps roulée entre ses doigts : — Eh bien ! puisque j'ai commencé à me confesser, dit-elle, je veux tout vous avouer. Écoutez bien !

Une fois, une seule fois dans ma vie, j'ai été amoureuse, mais amoureuse comme personne ne l'a été, d'un amour passionné, indomptable, dévorant, et pourtant idéal et platonique s'il en fut. Oh ! cela vous étonne bien d'apprendre qu'une marquise du dix-huitième siècle n'ait eu dans toute sa vie qu'un amour, et un amour platonique ! C'est que, voyez-vous, mon enfant,

vous autres jeunes hommes, vous croyez bien connaître les femmes, et vous n'y entendez rien. Si beaucoup de vieilles de quatre-vingts ans se mettaient à vous raconter franchement leur vie, peut-être découvririez-vous dans l'ame féminine des sources de vice et de vertu dont vous n'avez pas l'idée.

Maintenant devinez de quel rang fut l'homme pour qui, moi, marquise, et marquise hautaine et fière entre toutes, je perdis tout-à-fait la tête.

— Le roi de France ou le dauphin Louis XVI?..

— Oh! si vous débutez ainsi, il vous faudra trois heures pour arriver jusqu'à mon amant. J'aime mieux vous le dire : c'était un comédien.

— C'était toujours bien un roi, j'imagine?

— Le plus noble et le plus élégant qui monta jamais sur les planches. Vous n'êtes pas surpris?

— Pas trop. J'ai ouï dire que ces unions disproportionnées n'étaient pas rares, même dans le temps où les préjugés avaient le plus de force en France. Laquelle des amies de Mme d'Épinay vivait donc avec Jéliotte?

— Comme vous connaissez notre temps! Cela fait pitié. Eh! c'est précisément parce que ces traits-là sont consignés dans les mémoires, et cités avec étonnement, que vous devriez con-

clure leur rareté et leur contradiction avec les mœurs du temps. Soyez sûr qu'ils faisaient dès lors un grand scandale ; et lorsque vous entendez parler d'horribles dépravations, du duc de Guiche et de Manicamp, de Mme de Lionne et de sa fille, vous pouvez être assuré que ces choses-là étaient aussi révoltantes au temps où elles se passèrent qu'au temps où vous les lisez. Croyez-vous donc que ceux dont la plume indignée vous les a transmises fussent les seuls honnêtes gens de France ?

Je n'osais point contredire la marquise. Je ne sais point lequel de nous deux était compétent pour juger la question. Je la ramenai à son histoire, qu'elle reprit ainsi :

— Pour vous prouver combien peu cela était toléré, je vous dirai que la première fois que je le vis et que j'exprimai mon admiration à la comtesse de Ferrières, qui se trouvait auprès de moi, elle me répondit : « Ma toute belle, vous ferez bien de ne pas dire votre avis si chaudement devant une autre que moi ; on vous raillerait cruellement si l'on vous soupçonnait d'oublier qu'aux yeux d'une femme bien née, un comédien ne peut pas être un homme. »

Cette parole de Mme de Ferrières me resta dans l'esprit, et je ne sais pourquoi. Dans la

situation où j'étais, ce ton de mépris me paraissait absurde; et cette crainte que je ne vinsse à me compromettre par mon admiration me semblait une hypocrite méchanceté.

Il s'appelait Lélio, était Italien de naissance, mais parlait admirablement le français. Il pouvait bien avoir trente-cinq ans, quoique sur la scène il parût souvent n'en avoir pas vingt. Il jouait mieux Corneille que Racine; mais dans l'un et dans l'autre il était inimitable.

— Je m'étonne, dis-je en interrompant la marquise, que son nom ne soit pas resté dans les annales du talent dramatique.

— Il n'eut jamais de réputation, répondit-elle; on ne l'appréciait ni à la ville ni à la cour. A ses débuts, j'ai ouï dire qu'il fut outrageusement sifflé. Par la suite, on lui tint compte de la chaleur de son ame et de ses efforts pour se perfectionner; on le toléra, on l'applaudit parfois; mais, en somme, on le considéra toujours comme un comédien de mauvais goût.

C'était un homme qui en fait d'art n'était pas plus de son siècle qu'en fait de mœurs je n'étais du mien. Ce fut peut-être là le rapport immatériel, mais tout puissant, qui des deux extrémités de la chaîne sociale attira nos ames l'une vers l'autre. Le public n'a pas plus compris

Lélio que le monde ne m'a jugée. « Cet homme est exagéré, disait-on de lui ; il se force, il ne sent rien ; » et de moi l'on disait ailleurs : « Cette femme est méprisante et froide ; elle n'a pas de cœur. » Qui sait si nous n'étions pas les deux êtres qui sentaient le plus vivement de l'époque ?

Dans ce temps-là on jouait la tragédie *décemment;* il fallait avoir bon ton, même en donnant un soufflet ; il fallait mourir convenablement, et tomber avec grace. L'art dramatique était dans l'enfance ; la diction et le geste des acteurs étaient en rapport avec les paniers et la poudre, dont on affublait encore Phèdre et Clytemnestre. Je n'avais pas calculé et senti les défauts de cette école. Je n'allais pas loin dans mes réflexions ; seulement la tragédie m'ennuyait à mourir ; et comme il était de mauvais ton d'en convenir, j'allais courageusement m'y ennuyer deux fois par semaine ; mais l'air froid et contraint dont j'écoutais ces pompeuses tirades faisait dire de moi que j'étais insensible au charme des beaux vers.

J'avais fait une assez longue absence de Paris, quand je retournai un soir à la Comédie-Française pour voir jouer *le Cid*. Pendant mon séjour à la campagne, Lélio avait été admis à ce

théâtre, et je le voyais pour la première fois. Il joua Rodrigue. Je n'entendis pas plus tôt le son de sa voix que je fus émue. C'était une voix plus pénétrante que sonore, une voix nerveuse et accentuée. Sa voix était une des choses que l'on critiquait en lui. On voulait que le Cid eût une basse-taille, comme on voulait que tous les héros de l'antiquité fussent grands et forts. Un roi qui n'avait pas cinq pieds six pouces ne pouvait pas ceindre le diadème : cela était reçu dans les arrêts du bon goût.

Lélio était petit et grêle ; sa beauté ne consistait pas dans les traits, mais dans la noblesse du front, dans la grace irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la physionomie. Je n'ai jamais vu dans une statue, dans une peinture, dans un homme, une puissance de beauté plus idéale et plus suave. C'est pour lui qu'aurait dû être créé le mot de *charme,* qui s'appliquait à toutes ses paroles, à tous ses regards, à tous ses mouvemens.

Que vous dirai-je ? Ce fut en effet un *charme* jeté sur moi. Cet homme qui marchait, qui parlait, qui agissait sans méthode et sans prétention, qui sanglotait avec le cœur autant qu'avec la voix, qui s'oubliait lui-même pour

s'identifier avec la passion; cet homme que l'ame semblait user et briser, et dont un regard renfermait tout l'amour que j'avais cherché vainement dans le monde, exerça sur moi une puissance vraiment électrique; cet homme qui n'était pas né dans son temps de gloire et de sympathies, et qui n'avait que moi pour le comprendre et marcher avec lui, fut, pendant cinq ans, mon roi, mon dieu, ma vie, mon amour.

Je ne pouvais plus vivre sans le voir : il me gouvernait, il me dominait. Ce n'était pas un homme pour moi; mais je l'entendais autrement que Mme de Ferrières; c'était bien plus : c'était une puissance morale, un maître intellectuel, dont l'ame pétrissait la mienne à son gré. Bientôt il me fut impossible de renfermer les impressions que je recevais de lui. J'abandonnai ma loge à la Comédie-Française pour ne pas me trahir. Je feignis d'être devenue dévote, et d'aller, le soir, prier dans les églises. Au lieu de cela, je m'habillais en grisette, et j'allais me mêler au peuple pour l'écouter et le contempler à mon aise. Enfin je gagnai un des employés du théâtre, et j'eus, dans un coin de la salle, une place étroite et secrète, où nul regard ne pouvait m'atteindre, et où je me rendais par un passage dérobé. Pour plus de sûreté, je m'ha-

billais en écolier. Ces folies, que je faisais pour un homme avec lequel je n'avais jamais échangé un mot ni un regard, avaient pour moi tout l'attrait du mystère et toute l'illusion du bonheur. Quand l'heure de la comédie sonnait à l'énorme pendule dorée de mon salon, de violentes palpitations me saisissaient. J'essayais de me recueillir, tandis qu'on apprêtait ma voiture; je marchais avec agitation, et si Larrieux était près de moi, je le brutalisais pour le renvoyer; j'éloignais avec un art infini les autres importuns. Tout l'esprit que me donna cette passion de théâtre n'est pas croyable. Il faut que j'aie eu bien de la dissimulation et bien de la finesse pour la cacher pendant cinq ans à Larrieux, qui était le plus jaloux des hommes, et à tous les méchans qui m'entouraient.

Il faut vous dire qu'au lieu de la combattre, je m'y livrais avec avidité, avec délices. Elle était si pure! Pourquoi donc en aurais-je rougi? Elle me créait une vie nouvelle; elle m'initiait enfin à tout ce que j'avais désiré connaître et sentir; jusqu'à un certain point elle me faisait femme.

J'étais heureuse, j'étais fière de me sentir trembler, étouffer, défaillir. La première fois qu'une violente palpitation vint éveiller mon

cœur inerte, j'eus autant d'orgueil qu'une jeune mère au premier mouvement de l'enfant renfermé dans son sein. Je devins boudeuse, rieuse, maligne, inégale. Le bon Larrieux observa que la dévotion me donnait de singuliers caprices. Dans le monde, on trouva que j'embellissais chaque jour davantage, que mon œil noir se veloutait, que mon sourire avait de la pensée, que mes remarques sur toutes choses portaient plus juste, et allaient plus loin qu'on ne m'en aurait crue capable. On en fit tout l'honneur à Larrieux, qui en était pourtant bien innocent.

Je suis décousue dans mes souvenirs, parce que voici une époque de ma vie où ils m'inondent. En vous les disant, il me semble que je rajeunis, et que mon cœur bat encore au nom de Lélio. Je vous disais tout à l'heure qu'en entendant sonner la pendule je frémissais de joie et d'impatience. Maintenant encore, il me semble ressentir l'espèce de suffocation délicieuse qui s'emparait de moi au timbre de cette sonnerie. Depuis ce temps-là, des vicissitudes de fortune m'ont amenée à me trouver fort heureuse dans un petit appartement du Marais. Eh bien! je ne regrette rien de mon riche hôtel, de mon noble faubourg et de ma splendeur

passée, que les objets qui m'eussent rappelé ce temps d'amour et de rêves. J'ai sauvé du désastre quelques meubles qui datent de cette époque, et que je regarde avec la même émotion que si l'heure allait sonner, et que si le pied de mes chevaux battait le pavé. Oh! mon enfant, n'aimez jamais ainsi; car c'est un orage qui ne s'apaise qu'à la mort.

Alors je partais, vive, et légère, et jeune, et heureuse! Je commençais à apprécier tout ce dont se composait ma vie, le luxe, la jeunesse, la beauté. Le bonheur se révélait à moi par tous les sens, par tous les pores. Doucement pliée au fond de mon carrosse, les pieds enfoncés dans la fourrure, je voyais ma figure brillante et parée se répéter dans la glace encadrée d'or placée vis-à-vis de moi. Le costume des femmes, dont on s'est tant moqué depuis, était alors d'une richesse et d'un éclat extraordinaires; porté avec goût et châtié dans ses exagérations, il prêtait à la beauté une noblesse et une grace moelleuse, dont les peintures ne sauraient vous donner l'idée. Avec tout cet attirail de plumes, d'étoffes et de fleurs, une femme était forcée de mettre une sorte de lenteur à tous ses mouvemens. J'en ai vu de fort blanches qui, lorsqu'elles étaient poudrées et habillées

de blanc, traînant leur longue queue de moire, et balançant avec souplesse les plumes de leur front, pouvaient, sans hyperbole, être comparées à des cygnes. C'était, en effet, quoi qu'en ait dit Rousseau, bien plus à des oiseaux qu'à des guêpes que nous ressemblions avec ces énormes plis de satin, cette profusion de mousselines et de bouffantes qui cachaient un petit corps tout frêle, comme le duvet cache la tourterelle; avec ces longs ailerons de dentelle qui tombaient du bras, avec ces vives couleurs qui bigarraient nos jupes, nos rubans et nos pierreries, et quand nous tenions nos petits pieds en équilibre dans de jolies mules à talons, c'est alors vraiment que nous semblions craindre de toucher la terre, et que nous marchions avec la précaution dédaigneuse d'une bergeronnette au bord d'un ruisseau.

A l'époque dont je vous parle, on commençait à porter de la poudre blonde, qui donnait aux cheveux une teinte douce et cendrée. Cette manière d'atténuer la crudité des tons de la chevelure donnait au visage beaucoup de douceur et aux yeux un éclat extraordinaire. Le front, entièrement découvert, se perdait dans les pâles nuances de ces cheveux de convention; il en paraissait plus large, plus pur, et

toutes les femmes avaient l'air noble. Aux crêpés, qui n'ont jamais été gracieux, à mon sens, avaient succédé les coiffures basses, les grosses boucles rejetées en arrière et tombant sur le cou et sur les épaules. Cette coiffure m'allait fort bien, et j'étais renommée pour la richesse et l'invention de mes parures. Je sortais tantôt avec une robe de velours cramoisi, garnie de grèbe; tantôt avec une tunique de satin blanc, bordée de peau de tigre; quelquefois avec un habit complet de damas lilas, lamé d'argent, et des plumes blanches, montées en perles C'est ainsi que j'allais faire quelques visites, en attendant l'heure de la seconde pièce, car Lélio ne jouait jamais dans la première.

Je faisais sensation dans les salons, et lorsque je remontais dans mon carrosse, je regardais avec complaisance la femme qui aimait Lélio, et qui pouvait s'en faire aimer. Jusque-là le seul plaisir que j'eusse trouvé à être belle consistait dans la jalousie que j'inspirais. Le soin que je prenais à m'embellir était une bien bénigne vengeance envers ces femmes qui avaient ourdi de si horribles complots contre moi. Mais, du moment que j'aimai, je me mis à jouir de ma beauté pour moi-même. Je n'avais que cela à offrir à Lélio, en compensation de

tous les triomphes qu'on lui déniait à Paris, et je m'amusais à me représenter l'orgueil et la joie de ce pauvre comédien si moqué, si méconnu, si rebuté, le jour où il apprendrait que la marquise de R.... lui avait voué son culte.

Au reste, ce n'étaient là que des rêves rians et fugitifs ; c'étaient tous les résultats, tous les profits que je tirais de ma position. Dès que mes pensées prenaient un corps, et que je m'apercevais de la consissance d'un projet quelconque dans mon amour, je l'étouffais courageusement, et tout l'orgueil du rang reprenait ses droits sur mon ame. Vous me regardez d'un air étonné ? Je vous expliquerai cela tout à l'heure. Laissez-moi parcourir le monde enchanté de mes souvenirs.

Vers huit heures, je me faisais descendre à la petite église des Carmélites, près le Luxembourg ; je renvoyais ma voiture, et j'étais censée assister à des conférences religieuses qui s'y tenaient à cette heure-là ; mais je ne faisais que traverser l'église et le jardin ; je sortais par une autre rue ; j'allais trouver dans sa mansarde une jeune ouvrière nommée Florence, qui m'était toute dévouée. Je m'enfermais dans sa chambre, et je déposais avec joie sur son grabat tous mes atours pour endosser l'habit noir carré, l'épée

à gaîne de chagrin et la perruque symétrique d'un jeune proviseur de collége, aspirant à la prêtrise. Grande comme j'étais, brune et le regard inoffensif, j'avais bien l'air gauche et hypocrite d'un petit prestolet qui se cache pour aller au spectacle. Florence, qui me supposait une intrigue véritable au dehors, riait avec moi de mes métamorphoses, et j'avoue que je ne les eusse pas prises plus gaiement pour aller m'enivrer de plaisir et d'amour, comme toutes ces jeunes folles qui avaient des soupers clandestins et des petites maisons.

Je montais dans un fiacre, et j'allais me blottir dans ma logette du théâtre. Ah! alors mes palpitations, mes terreurs, mes joies, mes impatiences, cessaient. Un recueillement profond s'emparait de toutes mes facultés, et je restais comme absorbée jusqu'au lever du rideau, dans l'attente d'une grande solennité.

Comme le vautour prend une perdrix dans son vol magnétique, comme il la tient haletante et immobile dans le cercle magique qu'il trace au-dessus d'elle, l'ame de Lélio, sa grande ame de tragédien et de poète, enveloppait toutes mes facultés, et me plongeait dans la torpeur de l'admiration. J'écoutais, les mains contractées sur mon genou, le menton appuyé

sur le velours d'Utrecht de la loge, le front baigné de sueur. Je retenais ma respiration, je maudissais la clarté fatigante des lumières, qui lassait mes yeux secs et brûlans, attachés à tous ses gestes, à tous ses pas. J'aurais voulu saisir la moindre palpitation de son sein, le moindre pli de son front. Ses émotions feintes, ses malheurs de théâtre, me pénétraient comme des choses réelles. Je ne savais bientôt plus distinguer l'erreur de la vérité. Lélio n'existait plus pour moi : c'était Rodrigue, c'était Xipharès, c'était Hippolyte. Je haïssais ses ennemis, je tremblais pour ses dangers ; ses douleurs me faisaient répandre avec lui des flots de larmes ; sa mort m'arrachait des cris que j'étais forcée d'étouffer en mâchant mon mouchoir. Dans les entr'actes, je tombais épuisée au fond de ma loge, j'y restais comme morte, jusqu'à ce que l'aigre ritournelle m'eût annoncé le lever du rideau. Alors je ressuscitais, je redevenais forte et ardente, pour admirer, pour sentir, pour pleurer. Que de fraîcheur, que de poésie, que de jeunesse il y avait dans le talent de cet homme! Il fallait que toute cette génération fût de glace pour ne pas tomber à ses pieds.

Et pourtant, quoiqu'il choquât toutes les idées

reçues, quoiqu'il lui fût impossible de se refaire au goût de ce sot public, quoiqu'il scandalisât les femmes par le désordre de sa tenue, quoiqu'il offensât les hommes par ses mépris pour leurs sottes exigences, il avait des momens de puissance sublime et de fascination irrésistible, où il prenait tout ce public rétif et ingrat dans son regard et dans sa parole, comme dans le creux de sa main, et il le forçait d'applaudir et de frissonner. Cela était rare, parce que l'on ne change pas subitement tout l'esprit d'un siècle; mais quand cela arrivait, les applaudissemens étaient frénétiques; il semblait que, subjugués alors par son génie, les Parisiens voulussent expier toutes leurs injustices. Moi, je croyais plutôt que cet homme avait par instans une puissance surnaturelle, et que ses plus amers contempteurs se sentaient entraînés à le faire triompher malgré eux. En vérité, dans ces momens-là, la salle de la Comédie-Française semblait frappée de délire; et en sortant, on se regardait, tout étonné d'avoir applaudi Lélio. Pour moi, je me livrais alors à mon émotion; je criais, je pleurais, je le nommais avec passion, je l'appelais avec folie; ma faible voix se perdait heureusement dans le grand orage qui éclatait autour de moi.

D'autres fois on le sifflait dans des situations où il me semblait sublime, et je quittais le spectacle avec rage ; ces jours-là étaient les plus dangereux pour moi, J'étais violemment tentée d'aller le trouver, de pleurer avec lui, de maudire le siècle et de le consoler en lui offrant mon enthousiasme et mon amour.

Un soir que je sortais par le passage dérobé où j'étais admise, ou plutôt *admis*, je vis passer rapidement devant moi un homme petit et maigre qui se dirigeait vers la rue. Un machiniste lui ôta son chapeau, en lui disant : « Bonsoir, monsieur Lélio. » Aussitôt, avide de regarder de près cet homme extraordinaire, je m'élance sur ses traces, je traverse la rue, et, sans me soucier du danger auquel je m'expose, j'entre avec lui dans un café. Heureusement c'était un café borgne, où je ne devais rencontrer aucune personne de mon rang.

Quand, à la clarté d'un mauvais lustre enfumé, j'eus jeté les yeux sur Lélio, je crus m'être trompée, et avoir suivi un autre que lui. Il avait au moins trente-cinq ans ; il était jaune, flétri, usé ; il était mal mis ; il avait l'air commun ; il parlait d'une voix rauque et éteinte, donnait la main à des pleutres, avalait de l'eau-de-vie et jurait horriblement. Il me fallut en-

tendre prononcer plusieurs fois son nom pour m'assurer que c'était bien là le dieu du théâtre et l'interprète du grand Corneille. Je ne retrouvais plus rien en lui des charmes qui m'avaient fascinée, pas même son regard si noble, si ardent et si triste. Son œil était morne, éteint, presque stupide; sa prononciation accentuée devenait ignoble en s'adressant au garçon de café, en parlant de jeu, de cabaret et de filles. Sa démarche était lâche, sa tournure sale, ses joues mal essuyées de fard. Ce n'était plus Hippolyte, c'était Lélio. Le temple était vide et pauvre ; l'oracle était muet ; le dieu s'était fait homme, pas même homme, comédien.

Il sortit, et je restai long-temps stupéfaite à ma place, ne songeant point à avaler le vin chaud épicé que j'avais demandé pour me donner un air cavalier. Quand je m'aperçus du lieu où j'étais et des regards qui s'attachaient sur moi, la peur me prit ; c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une situation si équivoque et dans un contact si direct avec des gens de cette classe ; depuis, l'émigration m'a bien aguerrie à ces inconvenances de position.

Je me levai et j'essayai de fuir, mais j'oubliai de payer. Le garçon courut après moi. J'eus

une honte effroyable ; il fallut rentrer, m'expliquer au comptoir, soutenir tous les regards méfians et moqueurs dirigés sur moi. Quand je fus sortie, il me sembla qu'on me suivait. Je cherchai vainement un fiacre pour m'y jeter, il n'y en avait plus devant la Comédie. Des pas lourds se faisaient entendre toujours sur les miens. Je me retournai en tremblant ; je vis un grand escogriffe que j'avais remarqué dans un coin du café, et qui avait bien l'air d'un mouchard ou de quelque chose de pis. Il me parla ; je ne sais pas ce qu'il me dit, la frayeur m'ôtait l'intelligence ; cependant j'eus assez de présence d'esprit pour m'en débarrasser. Transformée tout d'un coup en héroïne par ce courage que donne la peur, je lui alongeai rapidement un coup de canne dans la figure, et jetant aussitôt la canne pour mieux courir, tandis qu'il restait étourdi de mon audace, je pris ma course, légère comme un trait, et ne m'arrêtai que chez Florence. Quand je m'éveillai le lendemain à midi dans mon lit à rideaux ouatés et à chapiteaux de plumes roses, je crus avoir fait un rêve et j'éprouvai de ma déception et de mon aventure de la veille une grande mortification. Je me crus sérieusement guérie de mon amour, et j'essayai de m'en féliciter ; mais ce fut en vain.

J'en éprouvais un regret mortel; l'ennui retombait sur ma vie, tout se désenchantait. Ce jour-là je mis Larrieux à la porte.

Le soir arriva et ne m'apporta plus ces agitations bienfaisantes des autres soirs. Le monde me sembla insipide. J'allai à l'église ; j'écoutai la conférence, résolue à me faire dévote : je m'y enrhumai, j'en revins malade.

Je gardai le lit plusieurs jours. La comtesse de Ferrières vint me voir, m'assura que je n'avais point de fièvre, que le lit me rendait malade, qu'il fallait me distraire, sortir, aller à la comédie. Je crois qu'elle avait des vues sur Larrieux, et qu'elle voulait ma mort.

Il en arriva autrement; elle me força d'aller avec elle voir jouer *Cinna*. « Vous ne venez plus au spectacle, me disait-elle; c'est la dévotion et l'ennui qui vous minent. Il y a long-temps que vous n'avez vu Lélio ; il a fait des progrès; on l'applaudit quelquefois maintenant; j'ai dans l'idée qu'il deviendra supportable. »

Je ne sais comment je me laissai entraîner. Au reste, désenchantée de Lélio comme je l'étais, je ne risquais plus de me perdre en affrontant ses séductions en public. Je me parai excessivement, et j'allai en grande loge d'avant-scène braver un danger auquel je ne croyais plus.

Mais le danger ne fut jamais plus imminent. Lélio fut sublime, et je m'aperçus que jamais je n'en avais été plus éprise. L'aventure de la veille ne me paraissait plus qu'un rêve; il ne se pouvait pas que Lélio fût autre qu'il ne me paraissait sur la scène. Malgré moi je retombai dans toutes les agitations terribles qu'il savait me communiquer. Je fus forcée de couvrir mon visage en pleurs de mon mouchoir; dans mon désordre, j'effaçai mon rouge, j'enlevai mes mouches, et la comtesse de Ferrières m'engagea à me retirer au fond de ma loge, parce que mon émotion faisait événement dans la salle. Heureusement j'eus l'adresse de faire croire que tout cet attendrissement était produit par le jeu de mademoiselle Hippolyte Clairon. C'était, à mon avis, une tragédienne bien froide et bien compassée, trop supérieure peut-être, par son éducation et son caractère, à la profession du théâtre comme on l'entendait alors; mais la manière dont elle disait: *tout beau*, dans *Cinna*, lui avait fait une réputation de haut lieu.

Il est vrai de dire que, lorsqu'elle jouait avec Lélio, elle devenait très supérieure à elle-même. Quoiqu'elle affichât aussi un mépris de bon ton pour sa méthode, elle subissait l'influence de son génie sans s'en apercevoir, et s'inpirait de

lui lorsque la passion les mettait en rapport sur la scène.

Ce soir-là Lélio me remarqua, soit pour ma parure, soit pour mon émotion, car je le vis se pencher, dans un instant où il était hors de scène, vers un des hommes qui étaient assis à cette époque sur le théâtre, et lui demander mon nom. Je compris cela à la manière dont leurs regards me désignèrent. J'en eus un battement de cœur qui faillit m'étouffer, et je remarquai que dans le cours de la pièce les yeux de Lélio se dirigèrent plusieurs fois de mon côté. Que n'aurais-je pas donné pour savoir ce que lui avait dit de moi le chevalier de Brétillac, celui qu'il avait interrogé et qui, en me regardant, lui avait parlé à plusieurs reprises! La figure de Lélio, forcé de rester grave pour ne pas déroger à la dignité de son rôle, n'avait rien exprimé qui pût me faire deviner le genre de renseignemens qu'on lui donnait sur mon compte. Je connaissais du reste fort peu ce Brétillac, je n'imaginais pas ce qu'il avait pu dire de moi en bien ou en mal.

De ce soir seulement je compris l'espèce d'amour qui m'enchaînait à Lélio; c'était une passion tout intellectuelle, toute romanesque. Ce n'était pas lui que j'aimais, mais les héros des

anciens jours qu'il savait représenter ; ces types de franchise, de loyauté et de tendresse à jamais perdus revivaient en lui, et je me trouvais avec lui et par lui reportée à une époque de vertus désormais oubliées. J'avais l'orgueil de penser qu'en ces jours-là je n'eusse pas été méconnue et diffamée, que mon cœur eût pu se donner, que je n'eusse pas été réduite à aimer un fantôme de comédie. Lélio n'était pour moi que l'ombre du Cid, que le représentant de l'amour antique et chevaleresque dont on se moquait maintenant en France. Lui, l'homme, l'histrion, je ne le craignais guère ; je l'avais vu ; je ne pouvais l'aimer qu'en public. Mon Lélio à moi, c'était un être factice que je ne pouvais plus saisir dès qu'on éteignait le lustre de la Comédie. Il lui fallait l'illusion de la scène, le reflet des quinquets, le fard du costume pour être celui que j'aimais. En dépouillant tout cela il rentrait pour moi dans le néant ; comme une étoile il s'effaçait à l'éclat du jour. Hors les planches il ne me prenait plus la moindre envie de le voir, et même j'en eusse été désespérée. C'eût été pour moi comme de contempler un grand homme réduit à un peu de cendre dans un vase d'argile.

Mes fréquentes absences aux heures où j'avais

l'habitude de recevoir Larrieux, et surtout mon refus formel d'être désormais sur un autre pied avec lui que sur celui de l'amitié, lui inspirèrent un accès de jalousie mieux fondée, je l'avoue, qu'aucun de ceux qu'il eût ressentis. Un soir que j'allais aux Carmélites dans l'intention de m'en échapper par l'autre issue, je m'aperçus qu'il me suivait, et je compris qu'il serait désormais presque impossible de lui cacher mes courses nocturnes. Je pris donc le parti d'aller publiquement au théâtre. J'acquis peu à peu l'hypocrisie nécessaire pour renfermer mes impressions, et d'ailleurs je me mis à professer hautement pour Hippolyte Clairon une admiration qui pouvait donner le change sur mes véritables sentimens. J'étais désormais plus gênée; forcée comme je l'étais de m'observer attentivement, mon plaisir était moins vif et moins profond; mais de cette situation il en naquit une autre qui établit une compensation rapide. Lélio me voyait, il m'observait; ma beauté l'avait frappé, ma sensibilité le flattait. Ses regards avaient peine à se détacher de moi. Quelquefois il en eut des distractions qui mécontentèrent le public. Bientôt il me fut impossible de m'y tromper; il m'aimait à en perdre la tête.

Ma loge ayant semblé faire envie à la princesse de Vaudémont, je la lui avais cédée pour en prendre une plus petite, plus enfoncée et mieux située. J'étais tout-à-fait sur la rampe; je ne perdais pas un regard de Lélio, et les siens pouvaient m'y chercher sans me compromettre. D'ailleurs je n'avais même plus besoin de ce moyen pour correspondre avec toutes ses sensations; dans le son de sa voix, dans les soupirs de son sein, dans l'accent qu'il donnait à certains vers, à certains mots, je comprenais qu'il s'adressait à moi. J'étais là plus fière et la plus heureuse des femmes; car, à ces heures-là, ce n'était pas du comédien, c'était du héros que j'étais aimée.

Eh bien! après deux années d'un amour que j'avais nourri inconnu et solitaire au fond de mon ame, trois hivers s'écoulèrent encore sur cet amour désormais partagé, sans que jamais mon regard donnât à Lélio le droit d'espérer autre chose que ces rapports intimes et mystérieux. J'ai su depuis que Lélio m'avait souvent suivie dans les promenades; je ne daignai pas l'apercevoir ni le distinguer dans la foule, tant j'étais peu avertie par le désir de le distinguer hors du théâtre. Ces cinq années sont les seules que j'aie vécu sur quatre-vingts.

Un jour enfin je lus dans le *Mercure de France* le nom d'un nouvel acteur engagé à la Comédie-Française, à la place de Lélio, qui partait pour l'étranger. Cette nouvelle fut un coup mortel pour moi; je ne concevais point comment je pourrais vivre désormais sans cette émotion, sans cette existence de passion et d'orage. Cela fit faire à mon amour un progrès immense, et faillit me perdre.

Désormais je ne me combattis plus pour étouffer dès sa naissance toute pensée contraire à la dignité de mon rang. Je ne m'applaudis plus de ce qu'était réellement Lélio. Je souffris, je murmurai en secret de ce qu'il n'était point ce qu'il paraissait être sur les planches, et j'allai jusqu'à le souhaiter beau et jeune comme l'art le faisait chaque soir, afin de pouvoir lui sacrifier tout l'orgueil de mes préjugés et toutes les répugnances de mon organisation. Maintenant que j'allais perdre cet être moral qui remplissait depuis si long-temps mon ame, il me prenait envie de réaliser tous mes rêves et d'essayer de la vie positive, sauf à détester ensuite et la vie, et Lélio, et moi-même.

J'en étais à ces irrésolutions terribles, lorsque je reçus une lettre d'une écriture inconnue; c'est la seule lettre d'amour que j'aie conservée

parmi les mille protestations écrites de Larrieux et les mille déclarations parfumées de cent autres; c'est qu'en effet c'est la seule lettre d'amour que j'aie reçue. »

La marquise s'interrompit, se leva, alla ouvrir d'une main assurée un coffre de marqueterie, et en tira une lettre bien froissée, bien amincie, que je lus avec peine.

« Madame,

« Je suis moralement sûr que cette lettre ne vous inspirera que du mépris ; vous ne la trouverez même pas digne de votre colère; mais qu'importe à l'homme qui tombe dans un abyme une pierre de plus ou de moins dans le fond? Vous me considérerez comme un fou, et vous ne vous tromperez pas. Eh bien! vous me plaindrez peut-être en secret, car vous ne pourrez pas douter de ma sincérité. Quelque humble que la piété vous ait faite, vous comprendrez peut-être l'étendue de mon désespoir; vous devez savoir déjà, madame, ce que *vos yeux* peuvent faire de mal et de bien.

« Eh bien! dis-je, si j'obtiens de vous une seule pensée de compassion, si ce soir à l'heure avidement appelée où chaque jour je recom-

mence à vivre, j'aperçois sur vos traits une légère expression de pitié, je partirai moins malheureux ; j'emporterai de France un souvenir qui me donnera peut-être la force de vivre ailleurs et d'y poursuivre mon ingrate et pénible carrière.

« Mais vous devez le savoir déjà, madame, il est impossible que mon trouble, mon emportement, mes cris de colère et de désespoir ne m'aient pas trahi vingt fois sur la scène. Vous n'avez pas pu *allumer tous ces feux* sans avoir un peu la conscience de ce que vous faisiez. Ah ! vous avez peut-être joué comme le tigre avec sa proie ; vous vous êtes fait un amusement peut-être de mes tourmens et de mes folies.

« Oh ! non : c'est trop de présomption. Non, madame, je ne crois pas, vous n'y avez jamais songé. Vous êtes sensible aux vers du grand Corneille ; vous vous identifiez avec les nobles passions de la tragédie, voilà tout. Et moi insensé, j'ai osé croire que ma voix seule éveillait quelquefois vos sympathies; que mon cœur avait un écho dans le vôtre ; qu'il y avait entre vous et moi quelque chose de plus qu'entre moi et le parterre. Oh ! c'était une insigne mais bien douce folie ! Laissez-la-moi, madame : que vous importe ? Craindriez-vous que j'allasse m'en

vanter? De quel droit pourrais-je le faire, et quel titre aurais-je pour être cru sur ma parole? Je ne ferais que me livrer à la risée des gens sensés. Laissez-la-moi, vous dis-je, cette conviction que j'accueille en tremblant et qui m'a donné plus de bonheur à elle seule que la sévérité du public envers moi ne m'a donné de chagrin. Laissez-moi vous bénir, vous remercier à genoux de cette sensibilité que j'ai découverte dans votre ame et que nulle autre ame ne m'a accordée, de ces larmes que je vous ai vue verser sur mes malheurs de théâtre, et qui ont souvent porté mes inspirations jusqu'au délire, de ces regards timides qui, je l'ai cru du moins, cherchaient à me consoler des froideurs de mon auditoire.

« Oh! pourquoi êtes-vous née dans l'éclat et dans le faste? Pourquoi ne suis-je qu'un pauvre artiste sans gloire et sans nom? Que n'ai-je la faveur du public et la richesse d'un financier à troquer contre un nom, contre un de ces titres que jusqu'ici j'ai dédaignés, et qui me permettraient peut-être d'aspirer à vous! Autrefois je préférais l'aristocratie du talent à toute autre; je me demandais à quoi bon être chevalier ou marquis, si ce n'est pour être sot, fat ou impertinent; je haïssais l'orgueil des grands, et je me

croyais assez vengé de leurs dédains si je m'élevais au-dessus d'eux par mon génie.

« Chimères et déceptions! mes forces ont trahi mon ambition insensée. Je suis resté obscur; j'ai fait pis, j'ai frisé le succès et je l'ai laissé échapper. Je croyais me sentir grand, et on m'a jeté dans la poussière; je m'imaginais toucher au sublime, on m'a condamné au ridicule. La destinée m'a pris avec mes rêves démesurés et mon ame audacieuse, et elle m'a brisé comme un roseau : je suis un homme bien malheureux!

« Mais la plus grande de mes folies, c'est d'avoir jeté mes regards au-delà de cette rampe de quinquets qui trace une ligne invincible entre moi et le reste de la société; c'est pour moi le cercle de Popilius; j'ai voulu le franchir! J'ai osé avoir des yeux, moi comédien, et les arrêter sur une belle femme! sur une femme si jeune, si noble, si généreuse, si aimante et placée si haut! Car vous êtes tout cela, madame, je le sais. Le monde vous accuse de froideur et de dévotion outrée, moi seul je vous juge et je vous connais. Un seul de vos sourires, une seule de vos larmes, ont suffi pour démentir les fables stupides qu'un chevalier de Brétillac m'a débitées contre vous.

« Mais quelle destinée est donc aussi la vôtre? Quelle étrange fatalité pèse donc sur vous comme sur moi, pour qu'au sein d'un monde si brillant et qui se dit si éclairé vous n'ayez trouvé, pour vous rendre justice, que le cœur d'un pauvre comédien ? Eh bien ! rien ne m'ôtera cette pensée triste et consolante, que, si nous étions nés sur le même échelon de la société, vous n'auriez pas pu m'échapper, quels qu'eussent été mes rivaux, quelle que soit ma médiocrité. Il aurait fallu vous rendre à une vérité, c'est qu'il y a en moi quelque chose de plus grand que leurs fortunes et leurs titres, la puissance de vous aimer.

Lélio. »

Cette lettre, continua la marquise, étrange pour le temps où elle fut écrite, me sembla, malgré quelques souvenirs de déclamation racinienne qui percent dans le commencement, tellement forte et vraie, j'y trouvai un sentiment de passion si neuf et si hardi, que j'en fut bouleversée. Le reste de fierté qui combattait en moi s'évanouit. J'eusse donné tous mes jours pour une heure d'un pareil amour.

Je ne vous raconterai pas mes irrésolutions,

mes fantaisies, mes terreurs; moi-même je ne pourrais en retrouver le fil et la liaison. Je répondis quelques mots que voici, autant que je me les rappelle :

« Je ne vous accuse pas, Lélio, j'accuse la destinée. Je ne vous plains pas seul, je me plains aussi. Pour aucune raison d'orgueil, de prudence ou de pruderie, je ne voudrais vous retirer la consolation de vous croire distingué de moi. Gardez-la, parce que c'est la seule que j'aie à vous offrir. Je ne puis jamais consentir à vous voir. »

Le lendemain je reçus un billet que je lus à la hâte, et que j'eus à peine le temps de jeter au feu pour le dérober à Larrieux, qui me surprit occupée à le lire. Il était à peu près conçu en ces termes :

« Madame, il faut que je vous parle ou que je meure. Une fois, une seule fois, une heure seulement, si vous voulez. Que craignez-vous donc d'une entrevue, puisque vous vous fiez à mon honneur et à ma discrétion ? Madame, je sais qui vous êtes; je connais l'austérité de vos mœurs, je connais votre piété, je connais même vos sen-

timens pour le vicomte de Larrieux. Je n'ai pas la sottise d'espérer de vous autre chose qu'une parole de pitié, mais il faut qu'elle tombe de vos lèvres sur moi. Il faut que mon cœur la recueille et l'emporte, ou il faut que mon cœur se brise.

Lélio. »

Je dirai pour ma gloire, car toute noble et courageuse confiance est glorieuse dans le danger, que je n'eus pas un instant la crainte d'être raillée par un impudent libertin. Je crus religieusement à l'humble sincérité de Lélio. D'ailleurs, j'étais payée pour avoir confiance en ma force; je résolus de le voir. J'avais complètement oublié sa figure flétrie, son mauvais ton, son air commun; je ne connaissais plus de lui que le prestige de son génie, son style et son amour. Je lui répondis :

« Je vous verrai, trouvez un lieu sûr; mais n'espérez de moi que ce que vous me demandez. J'ai foi en vous comme en Dieu. Si vous cherchiez à en abuser, vous seriez un misérable, et je ne vous craindrais pas. »

Réponse. — « Votre confiance vous sauverait du dernier des scélérats. Vous verrez, madame

que Lélio n'en est pas indigne. Le duc de *** a eu la bonté de me proposer souvent sa maison de la rue de Valois ; qu'en aurais-je fait? Il y a trois ans qu'il n'existe plus pour moi qu'une femme sous le ciel. Daignez être au rendez-vous au sortir de la comédie. »

Suivaient les indications de lieux.

Je reçus ce billet à quatre heures. Toute cette négociation s'était passée dans l'espace d'un jour. J'avais employé cette journée à parcourir mes appartemens comme une personne privée de raison, j'avais la fièvre ; je croyais faire un songe. Cette rapidité d'événemens et de décisions, contraires à cinq ans de résolution, m'emportait comme un rêve, et quand j'eus pris le dernier parti, quand je vis que je m'étais engagée et qu'il n'était plus temps de reculer, je tombai accablée sur mon ottomane, ne respirant plus et voyant ma chambre tourner sous mes pieds.

Je fus sérieusement incommodée ; il fallut envoyer chercher un chirurgien qui me saigna. Je défendis à mes gens de dire un mot à qui que ce fût de mon indisposition ; je craignais les importunités des donneurs de conseils, et je ne

voulais pas qu'on m'empêchât de sortir le soir. En attendant l'heure, je me jetai sur mon lit et je défendis ma porte même à M. de Larrieux.

La saignée m'avait physiquement soulagée en m'affaiblissant. Je tombai dans un grand accablement d'esprit ; toutes mes illusions s'envolèrent avec l'excitation de la fièvre. Je retrouvai la raison et la mémoire ; je me rappelai la terrible déception du café, la misérable allure de Lélio ; je m'apprêtai à rougir de ma folie, à tomber du faîte de mes chimères dans une plate et ignoble réalité. Je ne pouvais plus comprendre comment je m'étais décidée à troquer cette héroïque et romanesque tendresse contre le dégoût qui m'attendait et la honte qui empoisonnerait tous mes souvenirs. J'eus alors un mortel regret de ce que j'avais fait; je pleurai mes enchantemens, ma vie d'amour, et l'avenir de satisfaction pure et intime que j'allais renverser. Je pleurai surtout Lélio, qu'en le voyant j'allais perdre à jamais, que j'avais eu tant de bonheur à aimer pendant cinq ans, et que je ne pourrais plus aimer dans quelques heures.

Dans mon chagrin je me tordis les bras avec force ; ma saignée se rouvrit, le sang coula avec abondance ; je n'eus que le temps de sonner ma femme de chambre qui me trouva

évanouie dans mon lit. Un profond et lourd sommeil, contre lequel je luttai vainement, s'empara de moi. Je ne rêvai point, je ne souffris point, je fus comme morte pendant quelques heures. Quand j'ouvris les yeux, ma chambre était sombre, mon hôtel silencieux, ma suivante dormait sur une chaise au pied de mon lit. Je restai quelque temps dans un état d'engourdissement et de faiblesse qui ne me permettait pas un souvenir, pas une pensée. Tout d'un coup la mémoire me revient ; je me demande si l'heure et le jour du rendez-vous sont passés, si j'ai dormi une heure ou un siècle ; s'il fait jour ou nuit, si mon manque de parole n'a pas tué Lélio, s'il est temps encore ! J'essaie de me lever, mes forces s'y refusent, je lutte quelques instans comme dans le cauchemar. Enfin je rassemble toute ma volonté, je l'appelle au secours de mes membres accablés. Je m'élance sur le parquet ; j'entr'ouvre les rideaux ; je vois briller la lune sur les arbres de mon jardin ; je cours à la pendule, elle marque dix heures. Je saute sur ma femme de chambre, je la secoue, je l'éveille en sursaut : — Quinette, quel jour sommes-nous ? Elle quitte sa chaise en criant et veut fuir, car elle me croit dans le délire ; je la retiens, je la rassure ; j'apprends

que j'ai dormi trois heures seulement. Je remercie Dieu. Je demande un fiacre ; Quinette me regarde avec stupeur. Enfin elle se convainc que j'ai toute ma tête ; elle transmet mon ordre et s'apprête à m'habiller.

Je me fis donner le plus simple et le plus chaste de mes habits ; je ne plaçai dans mes cheveux aucun ornement ; je refusai de mettre du rouge. Je voulais avant tout inspirer à Lélio l'estime et le respect qui m'étaient plus précieux que son amour. Cependant j'eus un sentiment de plaisir lorsque Quinette, étonnée de tout ce qui me passait par l'esprit, me dit, en me regardant de la tête aux pieds : « En vérité, madame, je ne sais pas comment vous faites ; vous n'avez qu'une simple robe blanche sans queue et sans panier ; vous êtes malade et pâle comme la mort ; vous n'avez pas seulement voulu mettre une mouche ; eh bien ! je veux mourir si je vous ai jamais vue aussi belle que ce soir. Je plains les hommes qui vous regarderont !

— Tu me crois donc bien sage, ma pauvre Quinette ?

— Hélas ! madame la marquise, je demande tous les jours au ciel de le devenir comme vous, mais jusqu'ici....

— Allons, ingénue, donne-moi mon mantelet et mon manchon. »

A minuit j'étais à la maison de la rue de Valois. J'étais soigneusement voilée. Une espèce de valet de chambre vint me recevoir ; c'était le seul hôte visible de cette mystérieuse demeure. Il me conduisit à travers les détours d'un sombre jardin jusqu'à un pavillon enseveli dans l'ombre et le silence. Après avoir déposé dans le vestibule sa lanterne de soie verte, il m'ouvrit la porte d'un appartement obscur et profond, me montra d'un geste respectueux et d'un air impassible le rayon de lumière qui arrivait du fond de l'enfilade, et me dit à voix basse, comme s'il eût craint d'éveiller les échos endormis : « Madame est seule, personne encore n'est arrivé. Madame trouvera dans le salon d'été une sonnette à laquelle je répondrai si elle a besoin de quelque chose. » Et il disparut comme par enchantement, en refermant la porte sur moi.

Il me prit une peur horrible ; je craignis d'être tombée dans un guet-apens. Je le rappelai. Il parut aussitôt ; son air solennellement bête me rassura. Je lui demandai quelle heure il était, je le savais fort bien : j'avais fait sonner plus de dix fois ma montre dans la voiture. « Il

est minuit, » répondit-il sans lever les yeux sur moi. Je vis que c'était un homme parfaitement instruit des devoirs de sa charge. Je me décidai à pénétrer jusqu'au salon d'été, et je me convainquis de l'injustice de mes craintes; en voyant toutes les portes qui donnaient sur le jardin fermées seulement par des portières de soie peinte à l'orientale. Rien n'était délicieux comme ce boudoir, qui n'était, à vrai dire, qu'un salon de musique, le plus honnête du monde. Les murs étaient de stuc blanc comme la neige, les cadres des glaces en argent mat; des instrumens de musique, d'une richesse extraordinaire, étaient épars sur des meubles de velours blanc à glands de perles. Toute la lumière arrivait du haut, mais cachée par des feuilles d'albâtre, qui formaient comme un plafond à la rotonde. On aurait pu prendre cette clarté mate et douce pour celle de la lune. J'examinai avec curiosité, avec intérêt, cette retraite, à laquelle mes souvenirs ne pouvaient rien comparer. C'était, et ce fut la seule fois de ma vie que je mis le pied dans une petite maison; mais soit que ce ne fût pas la pièce destinée à servir de temple aux galans mystères qui s'y célébraient, soit que Lélio en eût fait disparaître tout objet qui eût pu blesser ma vue et me faire

souffrir de ma situation, ce lieu ne justifiait aucune des répugnances que j'avais senties en y entrant. Une seule statue de marbre blanc en décorait le milieu; elle était antique, et représentait Isis voilée, avec un doigt sur ses lèvres. Les glaces qui nous reflétaient, elle et moi, pâles et vêtues de blanc, et chastement drapées toutes deux, me faisaient illusion au point qu'il me fallait remuer pour distinguer sa forme de la mienne.

Tout d'un coup ce silence morne, effrayant et délicieux à la fois, fut interrompu : la porte du fond s'ouvrit et se referma; des pas légers firent doucement craquer les parquets. Je tombai sur un fauteuil, plus morte que vive : j'allais voir Lélio de près, hors du théâtre. Je fermai les yeux, et je lui dis intérieurement adieu avant de les rouvrir.

Mais quelle fut ma surprise ! Lélio était beau comme les anges; il n'avait pas pris le temps d'ôter son costume de théâtre: c'était le plus élégant que je lui eusse vu. Sa taille, mince et souple, était serrée dans un pourpoint espagnol de satin blanc. Ses nœuds d'épaule et de jarretière étaient en ruban rouge cerise; un court manteau, de même couleur, était jeté sur son épaule. Il avait une énorme fraise de point

d'Angleterre, les cheveux courts et sans poudre ; une toque, ombragée de plumes blanches, se balançait sur son front, où brillait une rosace de diamans. C'est dans ce costume qu'il venait de jouer le rôle de don Juan du *Festin de Pierre*. Jamais je ne l'avais vu aussi beau, aussi jeune, aussi poétique, que dans ce moment. Velasquez se fût prosterné devant un tel modèle.

Il se mit à mes genoux. Je ne pus m'empêcher de lui tendre la main. Il avait l'air si craintif et si soumis ! Un homme épris au point d'être timide devant une femme, c'était si rare dans ce temps-là ! et un homme de trente-cinq ans, un comédien !

N'importe : il me sembla, il me semble encore qu'il était dans toute la fraîcheur de l'adolescence. Sous ces blancs habits, il ressemblait à un jeune page ; son front avait toute la pureté, son cœur agité toute l'ardeur d'un premier amour. Il prit mes mains, et les couvrit de baisers dévorans. Alors je devins folle ; j'attirai sa tête sur mes genoux ; je caressai son front brûlant, ses cheveux rudes et noirs, son cou brun, qui se perdait dans la molle blancheur de sa collerette ; et Lélio ne s'enhardit point. Tous ses transports se concentrèrent dans

son cœur; il se mit à pleurer comme une femme. Je fus inondée de ses sanglots.

Oh! je vous avoue que j'y mêlai les miens avec délices. Je le forçai de relever sa tête et de me regarder. Qu'il était beau, grand Dieu! Que ses yeux avaient d'éclat et de tendresse! Que son ame vraie et chaleureuse prêtait de charmes aux défauts mêmes de sa figure et aux outrages des veilles et des années! Oh! la puissance de l'ame! qui n'a pas compris ses miracles n'a jamais aimé! En voyant des rides prématurées à son beau front, de la langueur à son sourire, de la pâleur à ses lèvres, j'étais attendrie; j'avais besoin de pleurer sur les chagrins, les dégoûts et les travaux de sa vie. Je m'identifiais à toutes ses peines, même à celles de son long amour sans espoir pour moi, et je n'avais plus qu'une volonté, celle de réparer le mal qu'il avait souffert.

Mon cher Lélio, mon grand Rodrigue, mon beau don Juan! lui disais-je dans mon égarement. Ses regards me brûlaient. Il me parla, il me raconta toutes les phases, tous les progrès de son amour; il me dit comment, d'un histrion aux mœurs relâchées, j'avais fait de lui un homme ardent et vivace, comme je l'avais élevé à ses propres yeux, comme je lui avais rendu le cou-

rage et les illusions de la jeunesse ; il me dit son respect, sa vénération pour moi, son mépris pour les sottes forfanteries de l'amour à la mode; il me dit qu'il donnerait tous les jours qui lui restaient à vivre pour une heure passée dans mes bras; mais qu'il sacrifierait cette heure-là et tous les jours à la crainte de m'offenser. Jamais éloquence plus pénétrante n'entraîna le cœur d'une pauvre femme ; jamais le tendre Racine ne fit parler l'amour avec cette conviction, cette poésie et cette force. Tout ce que la passion peut inspirer de délicat et de grave, de suave et d'impétueux, ses paroles, sa voix, ses yeux, ses caresses et sa soumission, me l'apprirent. Hélas! s'abusait-il lui-même? jouait-il la comédie?

— Je ne le crois certainement pas! m'écriai-je en regardant la marquise. Elle semblait rajeunir en parlant, et dépouiller ses cent ans, comme la fée Urgèle. Je ne sais qui a dit que le cœur d'une femme n'avait point de rides.

— Écoutez la fin, me dit-elle. Brûlée, égarée, perdue par tout ce qu'il me disait, je jetai mes deux bras autour de lui, je frissonnai en touchant le satin de son habit, en respirant le parfum de ses cheveux. Ma tête s'égara. Tout ce que j'ignorais, tout ce que je croyais être inca-

pable de ressentir , se révéla à moi ; mais ce fut trop violent, je m'évanouis.

Il me rappela à moi-même par de prompts secours. Je le trouvai à mes pieds, plus timide, plus ému que jamais. « Ayez pitié de moi, me dit-il ; tuez-moi, chassez-moi.... » Il était plus pâle et plus mourant que moi.

Mais toutes ces révolutions nerveuses que j'avais éprouvées dans le cours d'une si orageuse journée me faisaient rapidement passer d'une disposition à une autre. Ce rapide éclair d'une nouvelle existence avait pâli ; mon sang était redevenu calme ; les délicatesses du véritable amour reprirent le dessus.

Écoutez, Lélio, lui dis-je ; ce n'est point le mépris qui m'arrache à vos transports. Il se peut faire que j'aie toutes les susceptibilités qu'on nous inculque dès l'enfance, et qui deviennent pour nous comme une seconde nature ; mais ce n'est pas ici que je pourrais m'en souvenir, puisque ma nature elle-même vient d'être transformée en une autre qui m'était inconnue : si vous m'aimez, aidez-moi à vous résister. Laissez-moi emporter d'ici la satisfaction délicieuse de ne vous avoir aimé qu'avec le cœur. Peut-être, si je n'avais jamais appartenu à personne, me donnerais-je à vous avec joie ; mais sachez

que Larrieux m'a profanée ; sachez qu'entraînée par l'horrible nécessité de marcher avec mon siècle, j'ai subi les caresses d'un homme que je n'ai jamais aimé ; sachez que le dégoût que j'en ai ressenti a éteint chez moi l'imagination au point que je vous haïrais peut-être à présent si j'avais succombé tout à l'heure. Ah ! ne faisons point ce terrible essai ! restez pur dans mon cœur et dans ma mémoire. Séparons-nous pour jamais, et emportons d'ici tout un avenir de pensées riantes et de souvenirs adorés. Je jure, Lélio, que je vous aimerai jusqu'à la mort. Je sens que les glaces de l'âge n'éteindront pas cette flamme ardente. Je jure aussi de n'être jamais à un autre homme après vous avoir résisté. Cet effort ne me sera pas difficile, et vous pouvez me croire.

Lélio se prosterna devant moi ; il ne m'implora point, il ne me fit point de reproches ; il me dit qu'il n'avait pas espéré tout le bonheur que je lui avais donné, et qu'il n'avait pas le droit d'en exiger davantage. Cependant, en recevant ses adieux, son abattement et l'émotion de sa voix m'effrayèrent. Je lui demandai s'il ne penserait pas à moi avec bonheur, si les extases de cette nuit ne répandraient pas leurs charmes sur tous ses jours, si ses peines passées et futures

n'en seraient pas adoucies chaque fois qu'il l'invoquerait. Il se ranima pour jurer et promettre tout ce que je voulus. Il tomba de nouveau à mes pieds, et baisa ma robe avec emportement. Je sentis que je chancelais ; je lui fis un signe, et il s'éloigna. La voiture que j'avais fait demander arriva. L'intendant-automate de ce séjour clandestin frappa trois coups dehors pour m'avertir. Lélio se jeta devant la porte avec désespoir ; il avait l'air d'un spectre. J'allai donner mes lèvres à ses baisers, puis je le repoussai doucement, et il céda. Alors je franchis la porte, et comme il voulait me suivre, je lui montrai une chaise au milieu du salon, au-dessous de la statue d'Isis. Il s'y assit. Un sourire passionné erra sur ses lèvres, ses yeux firent jaillir un dernier éclair de reconnaissance et d'amour. Il était encore beau, encore jeune, encore Grand d'Espagne. Au bout de quelques pas, et au moment de le perdre pour jamais de vue, je me retournai et jetai sur lui un dernier regard. Il était redevenu vieux, décomposé, effrayant. Son corps semblait paralysé. Sa lèvre contractée essayait un sourire égaré. Son œil était vitreux et terne : ce n'était plus que Lélio, l'ombre d'un amant et d'un prince. »

La marquise fit une pause, puis, avec un sou-

rire sombre et en se décomposant elle-même comme une ruine qui s'écroule, elle reprit : « Depuis ce moment je n'ai pas entendu parler de lui. »

La marquise fit une nouvelle pause plus longue que la première ; puis, avec cette terrible force d'ame que donnent l'effet des longues années, l'amour obstiné de la vie, ou l'espoir prochain de la mort, elle redevint gaie et me dit en souriant : « Eh bien ! croirez-vous désormais à la vertu du dix-huitième siècle ?

— Madame, lui répondis-je, je n'ai point envie d'en douter ; cependant, si j'étais moins attendri, je vous dirais peut-être que vous fûtes très bien avisée de vous faire saigner ce jour-là.

— Misérables hommes ! dit la marquise, vous ne comprenez rien à l'histoire du cœur !

FIN DE LA MARQUISE.

LAVINIA.

—AN OLD TALE.—

LAVINIA.

BILLET.

Puisque vous allez vous marier, Lionel, ne serait-il pas convenable de nous rendre mutuellement nos lettres et nos portraits? Cela est facile, puisque le hasard nous rapproche, et qu'après dix ans écoulés sous des cieux différens, nous voilà aujourd'hui à quelques lieues l'un de l'autre. Vous venez, m'a-t-on dit, quelquefois à Saint-Sauveur. Moi, j'y passe huit jours seulement. J'espère donc que vous y serez dans le courant de la semaine avec le paquet que je ré-

claıne. J'occupe la maison Estabanette, au bas de la chute d'eau. Vous pourrez y envoyer la personne destinée à ce message; elle vous reportera un paquet semblable, que je tiens tout prêt pour vous être remis en échange.

RÉPONSE.

—

Madame,

Le paquet que vous m'ordonnez de vous envoyer est ici cacheté, et portant votre suscription. Je dois être reconnaissant sans doute de voir que vous n'avez pas douté qu'il ne fût entre mes mains au jour et au lieu où il vous plairait de le réclamer.

Mais il faut donc, madame, que j'aille moi-même à Saint-Sauveur le porter, pour le confier ensuite aux mains d'une tierce personne qui vous le remettrait? Puisque vous ne jugez point à propos de m'accorder le bonheur de vous voir, n'est-il pas plus simple que je n'aille pas au lieu

que vous habitez m'exposer à l'émotion d'être si près de vous? Ne vaut-il pas mieux que je confie le paquet à un messager dont je suis sûr, pour qu'il le porte de Bagnères à Saint-Sauveur? J'attends vos ordres à cet égard; quels qu'ils soient, madame, je m'y soumettrai aveuglément.

BILLET.

—

Je savais, Lionel, que mes lettres étaient par hasard entre vos mains dans ce moment, parce que Henry, mon cousin, m'a dit vous avoir vu à Bagnières et tenir de vous cette circonstance. Je suis bien aise que Henry, qui est un peu menteur, comme tous les bavards, ne m'ait pas trompée. — Je vous ai prié d'apporter vous-même le paquet à Saint-Sauveur, parce que de tels messages ne doivent pas être légèrement exposés dans les montagnes infestées de contrebandiers qui pillent tout ce qui leur tombe

sous la main. Comme je vous sais homme à défendre vaillamment un dépôt, je ne puis pas être plus tranquille qu'en vous rendant vous-même garant de celui qui m'intéresse. — Je ne vous ai point offert d'entrevue, parce que j'ai craint de vous rendre encore plus désagréable la démarche déjà pénible que je vous imposais. Mais puisque vous semblez attacher à cette entrevue une idée de regret, je vous dois, et je vous accorde de tout mon cœur ce faible dédommagement. En ce cas, comme je ne veux pas vous faire sacrifier un temps précieux à m'attendre, je vais vous fixer le jour, afin que vous ne me trouviez point absente. Soyez donc à Saint-Sauveur le 15 à neuf heures du soir. Vous irez m'attendre chez moi, et vous me ferez avertir par ma négresse. Je rentrerai aussitôt. Le paquet sera prêt... Adieu.

Sir Lionel fut désagréablement frappé de l'arrivée du second billet. Elle le surprit au milieu d'un projet de voyage à Luchon, pendant lequel la belle miss Ellis, sa prétendue, comptait bien sur son escorte. Le voyage devait être charmant. Aux eaux, les parties de plaisir réussissent presque toujours, parce qu'elles se succèdent si rapidement, qu'on n'a pas le temps

de les préparer, parce que la vie marche brusque, vive et inattendue, parce que l'arrivée continuelle de nouveaux compagnons donne un caractère d'improvisation aux plus menus détails d'une fête.

Sir Lionel s'amusait donc aux eaux des Pyrénées, autant qu'il est séant à un bon Anglais de s'amuser. Il était en outre passablement amoureux de la riche stature et de la confortable dot de miss Ellis; et sa désertion, au moment d'une *cavalcade* si importante (mademoiselle Ellis avait fait venir de Tarbes un fort beau navarrin gris pommelé, qu'elle se promettait de faire briller en tête de la caravane), pouvait devenir funeste à ses projets de mariage. Cependant la position de sir Lionel était embarrassante; il était homme d'honneur, et des plus délicats. Il fut trouver son ami sir Henry, pour lui faire part de ce cas de conscience.

Mais, pour forcer le jovial Henry à lui accorder une attention sérieuse, il commença par le quereller.

— Étourdi et bavard que vous êtes! s'écria-t-il en entrant; c'était bien la peine d'aller dire à votre cousine que ses lettres étaient entre mes mains! Vous n'avez jamais été capable de garder une parole dangereuse à l'abri. Vous êtes

un ruisseau qui répand à mesure qu'il reçoit, un de ces vases ouverts qui ornent les statues des naïades et des fleuves; le flot qui les traverse ne prend pas même le temps de s'y arrêter....

— Fort bien, Lionel ! s'écria le jeune homme; j'aime à vous voir dans un accès de colère : cela vous rend poétique. Dans ces momens-là vous êtes vous-même un ruisseau, un fleuve de métaphores, un torrent d'éloquence, un réservoir d'allégories...

— Ah ! il s'agit bien de rire, s'écria Lionel en colère ; nous n'allons plus à Luchon !

— Nous n'y allons plus ! Qui a dit cela ?

— Nous n'y allons plus, vous et moi ; c'est moi qui vous le dis.

— Parlez pour vous tant qu'il vous plaira ; pour moi, je suis bien votre serviteur.

— Moi, je n'y vais pas, et, par conséquent, vous non plus. Henry, vous avez fait une faute, il faut que vous la répariez. Vous m'avez suscité une horrible contrariété ; votre conscience vous ordonne de m'aider à la supporter. Vous dînez avec moi à Saint-Sauveur.

— Que le diable m'emporte, si je le fais ! s'écria Henry ; je suis amoureux fou depuis hier soir de la petite Bordelaise dont je me suis tant moqué hier matin. Je veux aller à Luchon, car

elle y va : elle montera mon yorkshire, et elle fera crever de jalousie votre grande aquilaine Margaret Ellis.

— Écoutez, Henry, dit Lionel d'un air grave, vous êtes mon ami?

— Sans doute; c'est connu. Il est inutile de nous attendrir sur l'amitié dans ce moment-ci. Je prévois que ce début solennel tend à m'imposer...

Écoutez-moi, vous dis-je, Henry; vous êtes mon ami; vous vous applaudissez des événemens heureux de ma vie, et vous ne vous pardonneriez pas légèrement, je suppose, de m'avoir causé un préjudice, un malheur véritable?

— Non, sur mon honneur! Mais de quoi est-il question?

— Eh bien! Henry, vous faites manquer, peut-être mon mariage.

— Allons donc! quelle folie! parce que j'ai dit à ma cousine que vous aviez ses lettres, et qu'elle vous les réclame? Quelle influence lady Lavinia peut-elle exercer sur votre vie après dix ans d'oubli réciproque? Avez-vous la fatuité de croire qu'elle ne se soit pas consolée de votre infidélité? Allons donc, Lionel! c'est par trop de remords! le mal n'est pas si grand! il n'a pas été sans remède, croyez-moi bien...

En parlant ainsi, Henry portait nonchalamment la main à sa cravate, et jetait un coup-d'œil au miroir : deux actes qui, dans le langage consacré de la pantomime, sont faciles à interpréter.

Cette leçon de modestie, dans la bouche d'un homme plus fat que lui, irrita sir Lionel.

Je ne me permettrai aucune réflexion sur le compte de lady Lavinia, répondit-il en tâchant de concentrer son amertume. Jamais un sentiment de vanité blessée ne me fera essayer de noircir la réputation d'une femme, n'eussé-je jamais eu d'amour pour elle.

— C'est absolument le cas où je suis, reprit étourdiment sir Henry : je ne l'ai jamais aimée, et je n'ai jamais été jaloux de ceux qu'elle a pu mieux traiter que moi ; je n'ai d'ailleurs rien à dire de la vertu de ma glorieuse cousine Lavinia ; je n'ai jamais essayé sérieusement de l'ébranler...

— Vous lui avez fait cette grace, Henry? Elle doit vous en être bien reconnaissante !

— Ah çà, Lionel! de quoi parlons-nous, et qu'êtes-vous venu me dire? Vous sembliez hier fort peu religieux envers le souvenir de vos premières amours ; vous étiez absolument prosterné devant la radieuse Ellis. Aujourd'hui, où

en êtes-vous, s'il vous plaît? Vous semblez n'entendre pas raison sur le chapitre du passé, et puis vous parlez d'aller à Saint-Sauveur au lieu d'aller à Luchon ! Voyons, qui aimez-vous ici ? qui épousez-vous ?

— J'épouse miss Margaret, s'il plaît à Dieu et à vous.

— A moi ?

— Oui, vous pouvez me sauver. D'abord, lisez le nouveau billet que m'écrit votre cousine. — Est-ce fait? — Fort bien. A présent, vous voyez, il faut que je me décide entre Luchon et Saint-Sauveur, entre une femme à conquérir et une femme à consoler...

— Halte-là, impertinent ! s'écria Henry ; je vous ai dit cent fois que ma cousine était fraîche comme les fleurs, belle comme les anges, vive comme un oiseau, gaie, vermeille, élégante, coquette : si cette femme-là est désolée, je veux bien consentir à gémir toute ma vie sous le poids d'une semblable douleur.

— N'espérez pas me piquer, Henry ; je suis heureux d'entendre ce que vous me dites. Mais, en ce cas, pourrez-vous m'expliquer l'étrange fantaisie qui porte lady Lavinia à m'imposer un rendez-vous ?

O stupide compagnon ! s'écria Henry ; ne

voyez-vous pas que c'est votre faute? Lavinia ne désirait pas le moins du monde cette entrevue : j'en suis bien sûr, moi; car lorsque je lui parlai de vous, lorsque je lui demandai si le cœur ne lui battait pas quelquefois, sur le chemin de Saint-Sauveur à Bagnères, à l'approche d'un groupe de cavaliers au nombre desquels vous pouviez être, elle me répondit d'un air nonchalant : « Vraiment! peut-être que mon cœur battrait si je venais à le rencontrer.» Et le dernier mot de sa phrase fut délicieusement modulé par un bâillement. Oui, ne mordez pas votre lèvre, Lionel, un de ces jolis bâillemens de femme tout petits, tout frais; si harmonieux qu'ils semblent polis et caressans, si longs et si traînans qu'ils expriment la plus profonde apathie et la plus cordiale indifférence. Mais vous, au lieu de profiter de cette bonne disposition, vous ne pouvez pas résister à l'envie de faire des phrases. Fidèle à l'éternel pathos des amans disgraciés, quoique enchanté de l'être, vous affectez le ton élégiaque, le genre lamentable; vous semblez pleurer l'impossibilité de la voir, au lieu de lui dire naïvement que vous en étiez le plus reconnaissant du monde....

— De telles impertinences ne peuvent se

commettre. Comment aurais-je prévu qu'elle allait prendre au sérieux quelques paroles oiseuses arrachées par la convenance de la situation ?

— Oh ! je connais Lavinia ; c'est une malice de sa façon !

— Éternelle malice de femme ! Mais, non ; Lavinia était la plus douce et la moins railleuse de toutes ; je suis sûr qu'elle n'a pas plus envie que moi de cette entrevue. Tenez, mon cher Henry, sauvez-nous tous deux de ce supplice ; prenez le paquet, allez à Saint-Sauveur ; chargez-vous de tout arranger ; faites-lui comprendre que je ne dois pas....

— Quitter miss Ellis à la veille de votre mariage, n'est-ce pas? Voilà une belle raison à donner à une rivale! Impossible, mon cher; vous avez fait la folie, il faut la boire. Quand on a la sottise de garder dix ans le portrait et les lettres d'une femme, quand on a l'étourderie de s'en vanter à un bavard comme moi, quand on a la rage de faire de l'esprit et du sentiment à froid dans une lettre de rupture, il faut en subir toutes les conséquences. Vous n'avez rien à refuser à lady Lavinia , tant que ses lettres seront entre vos mains ; et, quel que soit le mode de communication qu'elle vous impose, vous lui êtes soumis tant que vous n'aurez point accom-

pli cette solennelle mission. Allons, Lionel, faites seller votre poney, et partons; car je vous accompagne. J'ai quelques torts dans tout ceci, et vous voyez que je ne ris plus quand il s'agit de les réparer. Partons !

Lionel avait espéré que Henry trouverait un autre moyen de le tirer d'embarras. Il restait consterné, immobile, enchaîné à sa place par un sentiment secret de résistance involontaire aux arrêts de la nécessité. Cependant il finit par se lever, triste, résigné, et les bras croisés sur sa poitrine. Sir Lionel était, en fait d'amour, un héros accompli. Si son cœur avait été parjure à plus d'une passion, jamais sa conduite extérieure ne s'était écartée du code des *procédés;* jamais aucune femme n'avait eu à lui reprocher une démarche contraire à cette condescendance délicate et généreuse, qui est le meilleur signe d'abandon que puisse donner un homme bien élevé à une femme irritée. C'est avec la conscience d'une exacte fidélité à ces règles que le beau sir Lionel se pardonnait les douleurs attachées à ses triomphes.

Voici un moyen, s'écria enfin Henry, en se levant à son tour. C'est la coterie de nos belles compatriotes qui décide tout ici. Miss Ellis et sa sœur Anna sont les pouvoirs les plus éminens

du Conseil d'amazones. Il faut obtenir de Margaret que ce voyage, fixé à demain, soit retardé d'un jour. Un jour, ici, c'est beaucoup, je le sais ; mais enfin il faut l'obtenir, prétexter un empêchement sérieux, et partir dès cette nuit pour Saint-Sauveur. Nous y arriverons dans l'après-midi ; nous nous reposerons jusqu'au soir ; à neuf heures, pendant le rendez-vous, je ferai seller nos chevaux, et à dix heures (j'imagine qu'il ne faut pas plus d'une heure pour échanger deux paquets de lettres) nous remontons à cheval, nous courons toute la nuit, nous arrivons ici avec le soleil levant, nous trouvons la belle Margaret piaffant sur sa noble monture, ma jolie petite madame Bernos caracolant sur mon yorkshire ; nous changeons de bottes et de chevaux ; et, couverts de poussière, exténués de fatigue, dévorés d'amour, pâles, intéressans, nous suivons nos Dulcinées par monts et par vaux. Si l'on ne récompense pas tant de zèle, il faut pendre toutes les femmes pour l'exemple. Allons ! es-tu prêt ?

Pénétré de reconnaissance, Lionel se jeta dans les bras de Henry. Au bout d'une heure, celui-ci revint. Partons ! lui dit-il ; tout est arrangé ; on retarde le départ pour Luchon jusqu'au 16 ; mais ce n'a pas été sans peine. Miss

Ellis avait des soupçons. Elle sait que ma cousine est à Saint-Sauveur, et elle a une aversion effroyable pour ma cousine, car elle connaît les folies que tu as faites jadis pour elle. Mais moi, j'ai habilement détourné les soupçons ; j'ai dit que tu étais horriblement malade, et que je venais de te forcer à te mettre au lit...

— Allons, juste ciel ! une nouvelle folie pour me perdre !

— Non, non ! du tout. Dick va mettre un bonnet de nuit à ton traversin ; il va le coucher en long dans ton lit, et commander trois pintes de tisane à la servante de la maison. Surtout il va prendre la clef de cette chambre dans sa poche, et s'installer devant la porte, avec une figure alongée et les yeux hagards ; et puis il lui est enjoint de ne laisser entrer personne, et d'assommer quiconque essaierait de forcer la consigne, fût-ce miss Margaret elle-même. Heim! le voici déjà qui bassine ton lit. Fort bien ! il a une excellente figure ; il veut se donner l'air triste, il a l'air imbécile. Sortons par la porte qui donne dans le ravin. Jack mènera nos chevaux au bout du vallon, comme s'il allait les promener, et nous le rejoindrons au pont de Lonnio. Allons ! en route, et que le dieu d'amour nous protége !

Ils parcoururent rapidement la distance qui sépare les deux chaînes de montagnes, et ne ralentirent leur course que dans la gorge étroite et sombre qui s'étend de Pierrefitte à Luz. C'est sans contredit la partie la plus austère et la plus caractérisée des Pyrénées. Tout y prend un aspect formidable. Les monts se resserrent; le Gave s'encaisse, et gronde sourdement en passant sous des arcades de rochers et de vigne sauvage; les flancs noirs du rocher se couvrent de plantes grimpantes dont le vert vigoureux passe à des teintes bleues sur les plans éloignés, et à des tons grisâtres vers les sommets. L'eau du torrent en reçoit des reflets tantôt d'un vert limpide, tantôt d'un bleu mat et ardoisé, comme on en voit sur les eaux de la mer.

De grands ponts de marbre d'une seule arche s'élancent d'un flanc à l'autre de la montagne, au-dessus des précipices. Rien n'est si imposant que la structure et la situation de ces ponts jetés dans l'espace, et nageant dans l'air blanc et humide qui semble tomber à regret dans le ravin. La route passe d'un flanc à l'autre de la gorge sept fois dans l'espace de quatre lieues. Lorsque nos deux voyageurs franchirent le septième pont, ils aperçurent au fond de la gorge, qui insensiblement s'élargissait devant eux, la

délicieuse vallée de Luz, inondée des feux du soleil levant. La hauteur des montagnes qui bordent la route ne permettait pas encore au rayon matinal d'arriver jusqu'à eux. Le merle d'eau ne faisait pas entendre son petit cri plaintif dans les herbes du torrent. L'eau écumante et froide soulevait avec effort les voiles de brouillard étendus sur elle. A peine, vers les hauteurs, quelques lignes de lumière doraient les anfractuosités des rochers et la chevelure pendante des clématites. Mais au fond de ce sévère paysage, derrière ces grandes masses noires, âpres et revêches comme les sites aimés de Salvator, la belle vallée, baignée d'une rosée étincelante, nageait dans la lumière, et formait une nappe d'or dans un cadre de marbre noir.

— Que cela est beau! s'écria Henry, et que je vous plains d'être amoureux, Lionel! vous êtes insensible à toutes ces choses sublimes; vous pensez que le plus beau rayon du soleil ne vaut pas un sourire de miss Margaret Ellis.

— Avouez, Henry, que Margaret est la plus belle personne des trois royaumes.

— Oui, la théorie à la main, c'est une beauté sans défaut. Eh bien! c'est celui que je lui reproche, moi. Je la voudrais moins parfaite,

moins majestueuse, moins classique. J'aimerais cent fois mieux ma cousine, si Dieu me donnait à choisir entre elles deux.

— Allons donc, Henry ! vous n'y songez pas, dit Lionel en souriant ; l'orgueil de la famille vous aveugle. De l'aveu de tout ce qui a deux yeux dans la tête, lady Lavinia est d'une beauté plus que problématique ; et moi, qui l'ai connue dans toute la fraîcheur de ses belles années, je puis vous assurer qu'il n'y a jamais eu de parallèle possible.....

—D'accord ; mais que de grace et de gentillesse chez Lavinia ! des yeux si vifs, une chevelure si belle, des pieds si petits !

Lionel s'amusa pendant quelque temps à combattre l'admiration de Henry pour sa cousine. Mais tout en mettant du plaisir à vanter la beauté qu'il aimait, un secret sentiment d'amour-propre lui faisait trouver du plaisir encore à entendre réhabiliter celle qu'il avait aimée. Ce fut, au reste, un mouvement de vanité, rien de plus ; car jamais la pauvre Lavinia n'avait régné bien réellement sur ce cœur que les succès avaient gâté de bonne heure. C'est peut-être un grand malheur pour un homme que de se trouver jeté trop tôt dans une position brillante. L'aveugle prédilection des femmes, la sotte ja-

lousie des vulgaires rivaux, c'en est assez pour fausser un jugement novice, et corrompre un esprit sans expérience.

Lionel, pour avoir trop connu le bonheur d'être aimé, avait épuisé en détail la force de son ame; pour avoir essayé trop tôt des passions, il s'était rendu incapable de ressentir jamais une passion profonde. Sous des traits mâles et beaux, sous l'expression d'une physionomie jeune et forte, il cachait un cœur froid et usé comme celui d'un vieillard.

— Voyons, Lionel, dites-moi pourquoi vous n'avez pas épousé Lavinia Buenafe, aujourd'hui lady Blake par votre faute? car enfin, sans être rigoriste, quoique je sois assez disposé à respecter, parmi les priviléges de notre sexe, le sublime droit du bon plaisir, je ne saurais, quand j'y songe, approuver beaucoup votre conduite. Après lui avoir fait la cour deux ans, après l'avoir compromise autant qu'il est possible de compromettre une jeune miss (ce qui n'est pas chose absolument facile dans la bienheureuse Albion), après lui avoir fait rejeter les plus beaux partis, vous la laissez là, pour courir après une cantatrice italienne, qui certes ne méritait pas d'inspirer un pareil forfait. Voyons! Lavinia n'était-elle pas spirituelle et

jolie? n'était-elle pas la fille d'un banquier portugais, juif à la vérité, mais riche? n'était-ce pas un bon parti? ne vous aimait-elle pas jusqu'à la folie?

— Eh! mon ami, voici ce dont je me plains: elle m'aimait beaucoup trop, pour qu'il me fût possible d'en faire ma femme. De l'avis de tout homme de bon sens, une femme légitime doit être une compagne douce et paisible; anglaise jusqu'au fond de l'ame, peu susceptible d'amour, incapable de jalousie, aimant le sommeil, et faisant un assez copieux abus de thé noir, pour entretenir ses facultés dans une assiette conjugale. Avec cette Portugaise au cœur ardent, à l'humeur active, habituée de bonne heure aux déplacemens, aux mœurs libres, aux idées libérales, à toutes les pensées dangereuses qu'une femme ramasse en courant le monde, j'aurais été le plus malheureux des maris, sinon le plus ridicule. Pendant quinze mois, je m'abusai sur le malheur inévitable que cet amour me préparait. J'étais si jeune alors! j'avais vingt-deux ans; souvenez-vous de cela, Henry, et ne me condamnez pas. Enfin, j'ouvris les yeux au moment où j'allais commettre l'insigne folie d'épouser une femme amoureuse folle de moi... Je m'arrêtai au bord

du précipice, et je pris la fuite pour ne pas succomber à ma faiblesse.

—Hypocrite ! dit Henry. Lavinia m'a raconté bien autrement cette histoire : il paraît que long-temps avant la cruelle détermination qui vous fit partir pour l'Italie avec la Rosmonda, vous étiez déjà dégoûté de la pauvre juive, et vous lui faisiez cruellement sentir l'ennui qui vous gagnait auprès d'elle. Oh ! quand Lavinia raconte cela, je vous assure qu'elle n'y met point de fatuité; elle avoue son malheur et vos cruautés avec une modestie ingénue, que je n'ai jamais vu pratiquer aux autres femmes. Elle a une façon à elle de dire : « Enfin, je l'ennuyais. » Tenez, Lionel, si vous lui aviez entendu prononcer ces mots, avec l'expression de naïve tristesse qu'elle sait y mettre, vous auriez des remords, je le parierais.

—Eh ! n'en ai-je pas eu ! s'écria Lionel. Voilà ce qui nous dégoûte encore d'une femme ! c'est tout ce que nous souffrons pour elle après l'avoir quittée ; ce sont ces mille vexations dont son souvenir nous poursuit ; c'est la voix du monde bourgeois qui crie vengeance et anathème ; c'est la conscience qui se trouble et s'effraie ; ce sont de légers reproches bien doux et bien cruels que la pauvre délaissée nous adresse par

les cent voix de la renommée. Tenez, Henry, je ne connais rien de plus ennuyeux et de plus triste que le métier d'homme à bonnes fortunes.

— A qui le dites-vous ? répondit Henry d'un ton vaillant, en faisant ce geste de fatuité ironique qui lui allait si bien. Mais son compagnon ne daigna pas sourire, et il continua à marcher lentement, en laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, et en promenant son regard fatigué sur les délicieux tableaux que la vallée déroulait à ses pieds.

Luz est une petite ville située à environ un mille de Saint-Sauveur. Nos dandies s'y arrêtèrent ; rien ne put déterminer Lionel à pousser jusqu'au lieu qu'habitait lady Lavinia : il s'installa dans une auberge, se jeta sur un lit, en attendant l'heure fixée pour le rendez-vous.

Quoique le climat soit infiniment moins chaud dans cette vallée que dans celle de Bigorre, la journée fut lourde et brûlante. Sir Lionel, étendu sur un mauvais lit d'auberge, ressentit quelques mouvemens fébriles, et s'endormit péniblement au bourdonnement des insectes qui tournoyaient sur sa tête dans l'air embrasé. Son compagnon, plus actif et plus insouciant, traversa la vallée, rendit des visites à tout le voisinage, guetta le passage des caval-

cades sur la route de Gavarni, salua les belles ladies qu'il aperçut à leurs fenêtres ou sur les chemins, jeta de brûlantes œillades aux jeunes Françaises, pour lesquelles il avait une préférence décidée, et vint enfin rejoindre Lionel à l'entrée de la nuit.

— Allons! debout, debout! s'écria-t-il, en pénétrant sous ses rideaux de serge; voici l'heure du rendez-vous.

—Déjà! dit Lionel, qui, grace à la fraîcheur du soir, commençait à dormir d'un sommeil paisible, quelle heure est-il donc, Henry?

Henri répondit d'un ton emphatique:

At the close of the day when the hamlet is still
And nought but the torrent is heard upon the hill....

— Ah! pour Dieu, faites-moi grace de vos citations, Henry! Je vois bien que la nuit descend, que le silence gagne, que la voix du torrent nous arrive plus sonore et plus pure; mais lady Lavinia ne m'attend qu'à neuf heures; je puis peut-être dormir encore un peu.

— Non, pas une minute de plus, Lionel. Il faut nous rendre à pied à Saint-Sauveur: car j'y ai fait conduire nos chevaux dès ce matin; et les pauvres animaux sont assez fatigués, sans

compter ce qui leur reste à faire. Allons, habillez-vous. C'est bien. A dix heures, je serai à cheval, à la porte de lady Lavinia, tenant en main votre palefroi et prêt à vous offrir la bride, ni plus ni moins que notre grand William à la porte des théâtres, lorsqu'il était réduit à l'office de jockei, le grand homme! Allons, Lionel, voici votre porte-manteau, une cravate blanche, de la cire à moustaches. Patience donc! Oh! quelle négligence! quelle apathie! Y songez-vous, mon cher? se présenter avec une mauvaise toilette devant une femme que l'on n'aime plus, c'est une faute énorme! Sachez donc bien qu'il faut, au contraire, lui apparaître avec tous vos avantages, afin de lui faire sentir le prix de ce qu'elle perd. Allons, allons! relevez-moi votre chevelure encore mieux que s'il s'agissait d'ouvrir le bal avec miss Margaret. Bien! Laissez-moi donner un dernier coup de brosse à votre habit. Eh quoi! auriez-vous oublié un flacon d'essence de tubéreuse, pour inonder votre foulard des Indes? Ce serait impardonnable, non. Dieu soit loué! le voici. Allons, Lionel, vous embaumez, vous resplendissez; partez. Songez qu'il y va de votre honneur de faire verser quelques larmes, en apparaissant ce soir pour la dernière fois sur l'horizon de lady Lavinia.

Lorsqu'ils traversèrent la bourgade Saint-Sauveur, qui se compose de cinquante maisons au plus, ils s'étonnèrent de ne voir aucune personne élégante dans la rue ni aux fenêtres. Mais ils s'expliquèrent cette singularité en passant devant les fenêtres d'un rez-de-chaussée, d'où partaient les sons faux d'un violon, d'un flageolet et d'un tympanon, instrument indigène qui tient du tambourin français et de la guitare espagnole. Le bruit et la poussière apprirent à nos voyageurs que le bal était commencé, et que tout ce qu'il y a de plus élégant parmi l'aristocratie de France, d'Espagne et d'Angleterre, réuni dans une salle modeste, aux murailles blanches décorées de guirlandes de buis et de serpolet, dansait au bruit du plus détestable charivari qui ait jamais déchiré des oreilles et marqué la mesure à faux.

Plusieurs groupes de *baigneurs*, de ceux qu'une condition moins brillante ou une santé plus réellement détruite privaient du plaisir de prendre une part active à la soirée, se pressaient devant ces fenêtres, pour jeter, par dessus l'épaule les uns des autres, un coup d'œil de curiosité envieuse ou ironique sur le bal, et pour échanger quelque remarque laudative ou maligne, en attendant que l'horloge

du village eût sonné l'heure où tout convalescent doit aller se coucher, sous peine de perdre tout le *benefit* des eaux minérales.

Au moment où nos deux voyageurs passèrent devant ce groupe, il y eut dans cette petite foule un mouvement oscillatoire vers l'embrasure des fenêtres; et Henry, en essayant de se mêler aux curieux, recueillit ces paroles :

— C'est la belle juive Lavinia Blake, qui va danser. On dit que c'est la femme de toute l'Europe qui danse le mieux.

— Ah! venez, Lionel! s'écria le jeune baronnet; venez voir comme ma cousine est bien mise et charmante!

Mais Lionel le tira par le bras; et, rempli d'humeur et d'impatience, il l'arracha de la fenêtre sans daigner jeter un regard de ce côté.

— Allons, allons! lui dit-il, nous ne sommes pas venus ici pour voir danser.

Cependant il ne put s'éloigner assez vite pour qu'un autre propos, jeté au hasard autour de lui, ne vînt pas frapper son oreille.

— Ah! disait-on, c'est le beau comte de Morangy qui la fait danser.

— Faites-moi le plaisir de me dire quel autre ce pourrait être? répondit une autre voix.

— On dit qu'il en perd la tête, reprit un troi-

sième interlocuteur. Il a déjà crevé pour elle trois chevaux, et je ne sais combien de jockeis.

L'amour-propre est un si étrange conseiller, qu'il nous arrive cent fois par jour d'être, grace à lui, en pleine contradiction avec nous-mêmes. Par le fait, sir Lionel était charmé de savoir lady Lavinia placée par de nouvelles affections dans une situation qui assurait leur indépendance mutuelle. Et pourtant la publicité des triomphes qui pouvaient faire oublier le passé à cette femme délaissée, fut pour Lionel une espèce d'affront qu'il dévora avec peine.

Henry, qui connaissait les lieux, le conduisit au bout du village, à la maison qu'habitait sa cousine. Là il le laissa.

Cette maison était un peu isolée des autres ; elle s'adossait d'un côté à la montagne, et de l'autre elle dominait le ravin. A trois pas, un torrent tombait à grand bruit dans la cannelure du rocher; et la maison, inondée pour ainsi dire de ce bruit frais et sauvage, semblait ébranlée par la chute d'eau, et prête à s'élancer avec elle dans l'abyme. C'était une des situations les plus pittoresques que l'on pût choisir ; et Lionel reconnut dans cette circonstance l'esprit romanesque et un peu bizarre de lady Lavinia.

Une vieille négresse vint ouvrir la porte d'un

petit salon au rez-de-chaussée. A peine la lumière vint à frapper son visage luisant et calleux, que Lionel laissa échapper une exclamation de surprise. C'était Pepa, la vieille nourrice de Lavinia, celle que pendant deux ans Lionel avait vue auprès de sa bien-aimée. Comme il n'était en garde contre aucune espèce d'émotion, la vue inattendue de cette vieille, en réveillant en lui la mémoire du passé, bouleversa un instant toutes ses idées. Il faillit lui sauter au cou, l'appeler *nourrice*, comme au temps de sa jeunesse et de sa gaîté, l'embrasser comme une digne servante, comme une vieille amie ; mais Pepa recula de trois pas, en contemplant d'un air stupéfait l'air empressé de sir Lionel. Elle ne le reconnaissait pas.

—Hélas ! je suis donc bien changé ! pensa-t-il.

— Je suis, lui dit-il avec une voix troublée, la personne que lady Lavinia a fait demander. Ne vous a-t-elle pas prévenue?

— Oui, oui, milord, répondit la négresse ; milady est au bal : elle m'a dit de lui porter son éventail aussitôt qu'un gentleman frapperait à cette porte. Restez ici ; je cours l'avertir.....

La vieille se mit à chercher l'éventail. Il était sur le coin d'une tablette de marbre, sous la main de sir Lionel. Il le prit pour le remettre à

la négresse, et ses doigts en conservèrent le parfum après qu'elle fut sortie.

Ce parfum opéra sur lui comme un charme; ses organes nerveux en reçurent une commotion qui pénétra jusqu'à son cœur, et le fit tressaillir. C'était le parfum que Lavinia préférait: c'était une espèce d'herbe aromatique qui croît dans l'Inde, et dont elle avait coutume jadis d'imprégner ses vêtemens et ses meubles. Ce parfum de Patchouly, c'était tout un monde de souvenirs, toute une vie d'amour; c'était une émanation de la première femme que Lionel avait aimée. Sa vue se troubla, ses artères battirent violemment; il lui sembla qu'un nuage flottait devant lui, et dans ce nuage une fille de seize ans, brune, mince, vive et douce à la fois: la juive Lavinia, son premier amour. Il la voyait passer rapide comme un daim, effleurant les bruyères, foulant les plaines giboyeuses de son parc, lançant sa haquenée noire à travers les marais; rieuse, ardente et fantasque comme Diana Vernon, ou comme les fées joyeuses de la verte Irlande.

Bientôt il eut honte de sa faiblesse, en songeant à l'ennui qui avait flétri cet amour et tous les autres. Il jeta un regard tristement philosophique sur les dix années de raison positive qui

le séparaient de ces jours d'églogue et de poésie; puis il invoqua l'avenir, la gloire parlementaire et l'éclat de la vie politique, sous la forme de miss Margaret Ellis, qu'il invoqua elle-même sous la forme de sa dot; et enfin il se mit à parcourir la pièce où il se trouvait, en jetant autour de lui le sceptique regard d'un amant désabusé et d'un homme de trente ans aux prises avec la vie sociale.

On est simplement logé aux eaux des Pyrénées; mais, grace aux avalanches et aux torrens qui chaque hiver dévastent les habitations, à chaque printemps on voit renouveler ou rajeunir les ornemens et le mobilier. La maisonnette que Lavinia avait louée était bâtie en marbre brut et toute lambrissée en bois résineux à l'intérieur. Ce bois, peint en blanc, avait l'éclat et la fraîcheur du stuc. Une natte de joncs, tissue en Espagne et nuancée de plusieurs couleurs, servait de tapis. Des rideaux de basin bien blancs recevaient l'ombre mouvante des sapins qui secouaient leurs chevelures noires au vent de la nuit, sous l'humide regard de la lune. De petits seaux de bois d'olivier verni étaient remplis des plus belles fleurs de la montagne. Lavinia avait cueilli elle-même, dans les plus désertes vallées et sur les plus hautes cimes, ces belladones au

sein vermeil, ces aconits au cimier d'azur, au calice vénéneux ; ces sylènes blanc et rose, dont les pétales sont si délicatement découpées ; ces pâles saponaires ; ces clochettes transparentes et plissées comme de la mousseline ; ces valérianes de pourpre ; toutes ces sauvages filles de la solitude, si embaumées et si fraîches, que le chamois craint de les flétrir en les effleurant dans sa course, et que l'eau des sources inconnues au chasseur les couche à peine sous son flux nonchalant et silencieux.

Cette chambrette si blanche et si parfumée avait, en vérité et comme à son insu, un air de rendez-vous. Mais elle semblait aussi le sanctuaire d'un amour virginal et pur. Les bougies jetaient une clarté timide ; les fleurs semblaient fermer modestement leur sein à la lumière ; aucun vêtement de femme, aucun vestige de coquetterie ne s'était oublié à traîner sur les meubles : seulement un bouquet de pensées flétries et un gant blanc décousu gisaient côte à côte sur la cheminée. Lionel, poussé par un mouvement irrésistible, prit le gant et le froissa dans ses mains. C'était comme l'étreinte convulsive et froide d'un dernier adieu. Il prit le bouquet sans parfum, le contempla un instant, fit une allusion amère aux fleurs qui le compo-

saient, et le rejeta brusquement loin de lui. Lavinia avait-elle posé là ce bouquet avec le dessein qu'il fût commenté par son ancien amant?

Lionel s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux, pour faire diversion, par le spectacle de la nature, à l'humeur qui le gagnait de plus en plus. Ce spectacle était magique. La maison, plantée dans le roc, servait de bastion à une gigantesque muraille de rochers taillés à pic, dont le Gave battait le pied. A droite, tombait la cataracte avec un bruit furieux; à gauche, un massif d'épicéas se penchait sur l'abyme; au loin se déployait la vallée incertaine et blanchie par la lune. Un grand laurier sauvage, qui croissait dans une crevasse du rocher, apportait ses longues feuilles luisantes au bord de la fenêtre; et la brise, en les froissant l'une contre l'autre, semblait prononcer de mystérieuses paroles.

Lavinia entra tandis que Lionel était plongé dans cette contemplation. Le bruit du torrent et de la brise empêcha qu'il ne l'entendît. Elle resta plusieurs minutes debout derrière lui, occupée sans doute à se recueillir, et se demandant peut-être si c'était là l'homme qu'elle avait tant aimé. Car, à cette heure d'émotion obligée

et de situation prévue, Lavinia croyait pourtant faire un rêve. Elle se rappelait le temps où il lui aurait semblé impossible de revoir sir Lionel sans tomber morte de colère et de douleur. Et maintenant elle était là, douce, calme, indifférente peut-être...

Lionel se retourna machinalement, et la vit. Il ne s'y attendait pas. Un cri terrible lui échappa. Puis, honteux d'une telle inconvenance, confondu de ce qu'il éprouvait, il fit un violent effort pour adresser à lady Lavinia un salut correct et irréprochable.

Mais, malgré lui, un trouble imprévu, une agitation invincible paralysait son esprit ingénieux et frivole; cet esprit si docile, si complaisant, qui se tenait toujours prêt, suivant les lois de l'amabilité, à se jeter tout entier dans la circulation, et à passer, comme l'or, de main en main pour l'usage du premier venu. Cette fois, l'esprit rebelle se taisait, et restait éperdu à contempler lady Lavinia.

C'est qu'il ne s'attendait pas à la revoir si belle... Il l'avait laissée bien souffrante et bien altérée. Dans ce temps-là, les larmes avaient flétri ses joues, le chagrin avait amaigri sa taille; elle avait l'œil éteint, la main sèche, une parure négligée. Elle s'enlaidissait imprudem-

ment, alors, la pauvre Lavinia ! sans songer que la douleur n'embellit que le cœur de la femme, et que la plupart des hommes nieraient volontiers l'existence de l'ame chez la femme, comme il fut fait en un certain concile de prélats italiens.

Maintenant, Lavinia était dans tout l'éclat de cette seconde beauté, qui revient aux femmes quand elles n'ont pas reçu au cœur d'atteintes irréparables dans leur première jeunesse. C'était toujours une mince et pâle Portugaise, d'un reflet un peu bronzé, d'un profil un peu sévère; mais son regard et ses manières avaient pris toute l'aménité, toute la grace caressante des Françaises. Sa peau brune était veloutée par l'effet d'une santé calme et raffermie; son frêle corsage avait retrouvé la souplesse et la vivacité florissante de la jeunesse; ses cheveux, qu'elle avait coupés jadis pour en faire un sacrifice à l'amour, se déployaient maintenant dans tout leur luxe, en épaisses torsades, sur son front lisse et uni; sa toilette se composait d'une robe de mousseline de l'Inde et d'une touffe de bruyère blanche cueillie dans le ravin, et mêlée à ses cheveux. Il n'est pas de plus gracieuse plante que la bruyère blanche; on eût dit, à la voir balancer ces délicates girandoles sur les

cheveux noirs de Lavinia, des grappes de perles vivantes. Un goût exquis avait présidé à cette coiffure et à cette simple toilette, où l'ingénieuse coquetterie de la femme se révélait à force de se cacher.

Jamais Lionel n'avait vu cette femme si séduisante. Il faillit un instant se prosterner et lui demander pardon ; mais le sourire calme qu'il vit sur son visage lui rendit le degré d'amertume nécessaire pour supporter l'entrevue avec toutes les apparences de la dignité.

A défaut de phrase convenable, il tira de son sein un paquet soigneusement cacheté, et le déposant sur la table :

— Madame, lui dit-il d'une voix assurée, vous voyez que j'ai obéi en esclave ; puis-je croire qu'à compter de ce jour ma liberté me sera rendue ?

— Il me semble, lui répondit Lavinia avec une expression de gaîté mélancolique, que jusqu'ici votre liberté n'a pas été trop enchaînée, sir Lionel ! En vérité, seriez-vous resté tout ce temps dans mes fers? J'avoue que je ne m'en étais pas flattée.

— Oh ! madame, au nom du ciel, ne raillons pas ! N'est-ce pas un triste moment que celui-ci ?

— C'est une vieille tradition, répondit-elle,

un dénouement convenu, une situation inévitable dans toutes les histoires d'amour. Et si, lorsqu'on s'écrit, on était pénétré de la nécessité future de s'arracher mutuellement ses lettres avec méfiance..... Mais on n'y songe point. A vingt ans, on écrit avec la profonde sécurité d'avoir échangé des sermens éternels, on sourit de pitié, en songeant à ces vulgaires résultats de toutes les passions qui s'éteignent; on a l'orgueil de croire que, seul entre tous, on servira d'exception à cette grande loi de la fragilité humaine! Noble erreur, heureuse fatuité, d'où naissent la grandeur et les illusions de la jeunesse! n'est-ce pas, Lionel?

Lionel restait muet et stupéfait. Ce langage tristement philosophique, quoique bien naturel dans la bouche de Lavinia, lui semblait un monstrueux contre-sens, car il ne l'avait jamais vue ainsi : il l'avait vue, faible enfant, se livrer aveuglément à toutes les erreurs de la vie, s'abandonner, confiante, à tous les orages de la passion; et, lorsqu'il l'avait laissée brisée de douleur, il l'avait entendue encore protester d'une fidélité éternelle à l'auteur de son désespoir.

Mais la voir ainsi prononcer l'arrêt de mort sur toutes les illusions du passé, c'était une chose

pénible et effrayante. Cette femme qui se survivait à elle-même, et qui ne craignait pas de faire l'oraison funèbre de sa vie, c'était un spectacle profondément triste, et que Lionel ne put contempler sans douleur. Il ne trouva rien à répondre. Il savait bien mieux que personne tout ce qui pouvait être dit en pareil cas; mais il n'avait pas le courage d'aider Lavinia à se suicider.

Comme, dans son trouble, il froissait le paquet de lettres dans ses mains :

—Vous me connaissez assez, lui dit-elle, je devrais dire que vous vous souvenez encore assez de moi, pour être bien sûr que je ne réclame ces gages d'une ancienne affection par aucun de ces motifs de prudence dont les femmes s'avisent quand elles n'aiment plus. Si vous aviez un tel soupçon, il suffirait, pour me justifier, de rappeler que depuis dix ans ces gages sont restés entre vos mains, sans que j'aie songé à vous les retirer. Je ne m'y serais jamais déterminée, si le repos d'une autre femme n'était compromis par l'existence de ces papiers....

Lionel regarda fixement Lavinia, attentif au moindre signe d'amertume ou de chagrin que la pensée de Margaret Ellis ferait naître en elle; mais il lui fut impossible de trouver la plus légère altération dans son regard ou dans sa

voix. Lavinia semblait être invulnérable désormais.

Cette femme s'est-elle changée en diamant ou en glace? se demanda-t-il.

— Vous êtes généreuse, lui dit-il avec un mélange de reconnaissance et d'ironie, si c'est là votre unique motif.

— Quel autre pourrais-je avoir, sir Lionel? Vous plairait-il de me le dire?

— Je pourrais présumer, madame, si j'avais envie de nier votre générosité (ce qu'à Dieu ne plaise!), que des motifs personnels vous font désirer de rentrer dans la possession de ces lettres et de ce portrait.

— Ce serait m'y prendre un peu tard, dit Lavinia en riant; à coup sûr, si je vous disais que j'ai attendu jusqu'à ce jour pour avoir des *motifs personnels* (c'est votre expression), vous auriez de grands remords, n'est-ce pas?

— Madame, vous m'embarrassez beaucoup, dit Lionel; et il prononça ces mots avec aisance, car là il se retrouvait sur son terrain. Il avait prévu des reproches, et il était préparé à l'attaque; mais il n'eut pas cet avantage : l'ennemi changea de position sur-le-champ.

Allons, mon cher Lionel, dit-elle en souriant

avec un regard plein de bonté qu'il ne lui connaissait pas encore, lui qui n'avait connu d'elle que la femme passionnée, ne craignez pas que j'abuse de l'occasion. Avec l'âge, la raison m'est venue, et j'ai fort bien compris depuis longtemps que vous n'étiez point coupable envers moi. C'est moi qui le fus envers moi-même, envers la société, envers vous peut-être ; car entre deux amans aussi jeunes que nous l'étions, la femme devrait être le guide de l'homme. Au lieu de l'égarer dans les voies d'une destinée fausse et impossible, elle devrait le conserver au monde en l'attirant à elle. Moi, je n'ai rien su faire à propos : j'ai élevé mille obstacles dans votre vie ; j'ai été la cause involontaire, mais imprudente, des longs cris de réprobation qui vous ont poursuivi ; j'ai eu l'affreuse douleur de voir vos jours menacés par des vengeurs que je reniais, mais qui s'élevaient malgré moi contre vous ; j'ai été le tourment de votre jeunesse et la malédiction de votre virilité. Pardonnez-le-moi ; j'ai bien expié le mal que je vous ai fait.

Lionel marchait de surprise en surprise. Il était venu là comme un accusé qui va s'asseoir à contre-cœur sur la sellette, et on le traitait comme un juge dont la miséricorde est implorée humblement. Lionel était né avec un noble

cœur ; c'était le souffle des vanités du monde qui l'avait flétri dans sa fleur. La générosité de lady Lavinia excita en lui un attendrissement d'autant plus vif qu'il n'y était pas préparé. Dominé par la beauté du caractère qui se révélait à lui , il courba la tête et plia le genou.

— Je ne vous ai jamais comprise , madame , lui dit-il d'une voix altérée ; je ne savais point ce que vous valez : j'étais indigne de vous , et j'en rougis.

— Ne dites pas cela, Lionel, répondit-elle, en lui tendant la main pour le relever. Quand vous m'avez connue, je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui. Si le passé pouvait se transposer, si aujourd'hui je recevais l'hommage d'un homme placé comme vous l'êtes dans le monde....

—Hypocrite ! pensa Lionel ; elle est adorée du comte de Morangy , le plus fashionable des grands seigneurs !

— Si j'avais, continua-t-elle avec modestie , à décider de la vie extérieure et publique d'un homme aimé, je saurais peut-être ajouter à son bonheur , au lieu de chercher à le détruire...

Est-ce une avance?se demanda Lionel éperdu.

Et , dans son trouble , il porta avec ardeur la main de Lavinia à ses lèvres. En même temps il jeta un regard sur cette main qui était remar-

quablement blanche et mignonne. Dans la premiere jeunesse des femmes, leurs mains sont rouges et gonflées ; plus tard, elles pâlissent, s'alongent, et prennent des proportions plus élégantes.

Plus il la regardait, plus il l'écoutait, et plus il s'étonnait de lui découvrir des perfections nouvellement acquises. Entre autres choses, elle parlait maintenant l'anglais avec une pureté extrême; elle n'avait conservé de l'accent étranger, et des mauvaises locutions dont jadis Lionel l'avait impitoyablement raillée, que ce qu'il fallait pour donner à sa phrase et à sa prononciation une originalité élégante et gracieuse. Ce qu'il y avait de fier et d'un peu sauvage dans son caractère s'était concentré peut-être au fond de son ame; mais son extérieur n'en trahissait plus rien. Moins tranchée, moins saillante, moins poétique peut-être qu'elle ne l'avait été, elle était désormais bien plus séduisante aux yeux de Lionel ; elle était mieux selon ses idées, selon le monde.

Que vous dirai-je ! Au bout d'une heure d'entretien, Lionel avait oublié les dix années qui le séparaient de Lavinia, ou plutôt il avait oublié toute sa vie ; il se croyait auprès d'une femme nouvelle, qu'il aimait pour la pre-

mière fois ; car le passé lui rappelait Lavinia chagrine, jalouse, exigeante; il montrait surtout Lionel coupable à ses propres yeux ; et, comme Lavinia comprenait ce que les souvenirs auraient eu pour lui de pénible, elle eut la délicatesse de n'y toucher qu'avec précaution.

Ils se racontèrent mutuellement la vie qui s'était écoulée depuis leur séparation. Lavinia questionnait Lionel sur ses amours nouvelles avec l'impartialité d'une sœur, elle vantait la beauté de miss Ellis, et s'informait avec intérêt et bienveillance de son caractère et des avantages qu'un tel hymen devait apporter à son ancien ami. De son côté, elle raconta d'une manière brisée, mais piquante et fine, ses voyages, ses amitiés, son mariage avec un vieux lord, son veuvage, et l'emploi qu'elle faisait désormais de sa fortune et de sa liberté. Dans tout ce qu'elle disait, il y avait bien un peu d'ironie ; tout en rendant hommage au pouvoir de la raison, un peu d'amertume secrète se montrait contre cette impérieuse puissance, se trahissait sous la forme du badinage. Mais la miséricorde et l'indulgence dominaient dans cette ame dévastée de bonne heure, et lui imprimaient quelque chose de grand qui l'élevait au-dessus de toutes les autres.

Plus d'une heure s'était écoulée. Lionel ne comptait pas les instans ; il s'abandonnait à ses nouvelles impressions avec cette ardeur subite et passagère qui est la dernière faculté des cœurs usés. Il essayait, par toutes les insinuations possibles, d'animer l'entretien, en amenant Lavinia à lui parler de la situation réelle de son cœur, mais ces efforts étaient vains ; la femme était plus mobile et plus adroite que lui. Dès qu'il croyait avoir touché une corde de son ame, il ne lui restait plus dans la main qu'un cheveu. Dès qu'il espérait saisir l'être moral, et l'étreindre pour l'analyser, le fantôme glissait comme un souffle, et s'enfuyait insaisissable comme l'air.

Tout à coup on frappa avec force ; car le bruit du torrent, qui couvrait tout, avait empêché d'entendre les premiers coups, et maintenant on les réitérait avec impatience ; Lady Lavinia tressaillit.

— C'est Henry qui vient m'avertir, lui dit sir Lionel ; mais, si vous daignez m'accorder encore quelques instans, je vais lui dire d'attendre. Obtiendrai-je cette grace, madame?

Lionel se préparait à l'implorer obstinément, lorsque Pepa entra d'un air empressé.

— Monsieur le comte de Morangy veut entrer à toute force, dit-elle en portugais à sa maîtresse. Il est là..... il n'écoute rien.....

— Ah mon Dieu! s'écria ingénument Lavinia en anglais; il est si jaloux! Que vais-je faire de vous, Lionel?

Lionel resta comme frappé de la foudre.

— Faites-le entrer, dit vivement Lavinia à la négresse. Et vous, dit-elle à sir Lionel, passez sur ce balcon. Il fait un temps magnifique; vous pouvez bien attendre là cinq minutes, pour me rendre service.

Et elle le poussa vivement sur le balcon. Puis elle fit retomber le rideau de basin; et s'adressant au comte qui entrait:

—Que signifie le bruit que vous faites? lui dit-elle avec aisance. C'est une véritable invasion.

— Ah! pardonnez-moi, madame! s'écria le comte de Morangy; j'implore ma grace à deux genoux. Vous voyant sortir brusquement du bal avec Pepa, j'ai cru que vous étiez malade. Ces jours derniers, vous avez été indisposée, j'ai été si effrayé!...... Mon dieu! pardonnez-moi, Lavinia, je suis un étourdi, un fou...; mais je vous aime tant, que je ne sais plus ce que je fais....

Pendant que le comte parlait, Lionel, à peine

revenu de sa surprise, s'abandonnait à un violent accès de colère.

Impertinente femme! pensait-il, qui ose bien me prier d'assister à un tête-à-tête avec son amant! Ah! si c'est une vengeance préméditée, si c'est une insulte volontaire, qu'on prenne garde à moi! Mais quelle folie! si je montrais du dépit, ce serait la faire triompher.... Voyons! assistons à la scène d'amour avec le sang-froid d'un vrai philosophe...

Il se pencha vers l'embrasure de la fenêtre, et se hasarda à élargir avec le bout de sa cravache la fente que laissaient les deux rideaux en se joignant. Il put ainsi voir et entendre.

Le comte de Morangy était un des plus beaux hommes de France, blond, grand, d'une figure plus imposante qu'expressive, parfaitement frisé, dandy des pieds jusqu'à la tête. Le son de sa voix était doux et velouté. Il grasseyait un peu en parlant; il avait l'œil grand, mais sans éclat, la bouche fine et moqueuse, la main blanche comme une femme, et le pied chaussé dans une perfection indicible. Aux yeux de sir Lionel, c'était le rival le plus redoutable qu'il fût possible d'avoir à combattre; c'était un adversaire digne de lui, depuis le favori jusqu'à l'orteil.

Le comte parlait français, et Lavinia répondait dans cette langue, qu'elle possédait aussi bien que l'anglais. Encore un talent nouveau de Lavinia! Elle écoutait les fadeurs du beau *talon rouge* avec une complaisance singulière. Le comte hasarda deux ou trois phrases passionnées qui parurent à Lionel s'écarter un peu des regles du bon goût et de la convenance dramatique. Lavinia ne se fâcha point; il n'y eut même presque pas de raillerie dans ses sourires. Elle pressait le comte de retourner au bal le premier, lui disant qu'il n'était pas convenable qu'elle y rentrât avec lui. Mais il s'obstinait à la conduire jusqu'à la porte, en jurant qu'il n'entrerait qu'un quart d'heure après. Tout en parlant, il s'emparait des mains de lady Blake qui les lui abandonnait avec une insouciance paresseuse et agaçante.

La patience échappait à sir Lionel.

Je suis bien sot, se dit-il enfin, d'assister patiemment à cette mystification, quand je puis sortir.....

Il marcha jusqu'au bout du balcon. Mais le balcon était fermé; et au-dessous s'étendait une corniche de rochers qui ne ressemblait pas trop à un sentier. Néanmoins Lionel se hasarda courageusement à enjamber la balustrade, et à

faire quelques pas sur cette corniche. Mais il fut bientôt forcé de s'arrêter. La corniche s'interrompait brusquement à l'endroit de la cataracte, et un chamois eût hésité à faire un pas de plus. La lune, montant sur le ciel, montra en cet instant à Lionel la profondeur de l'abyme, dont quelques pouces de roc le séparaient. Il fut obligé de fermer les yeux pour résister au vertige qui s'emparait de lui, et de regagner avec peine le balcon. Quand il eut réussi à repasser la balustrade, et qu'il vit enfin ce frêle rempart entre lui et le précipice, il se crut le plus heureux des hommes, dût-il payer l'asile qu'il atteignait au prix du triomphe de son rival. Il fallut donc se résigner à entendre les tirades sentimentales du comte de Morangy.

— Madame, disait-il, c'est trop long-temps feindre avec moi. Il est impossible que vous ne sachiez pas combien je vous aime; et je vous trouve cruelle de me traiter comme s'il s'agissait d'une de ces fantaisies qui naissent et meurent dans un jour. L'amour que j'ai pour vous est un sentiment de toute la vie; et si vous n'acceptez le vœu que je fais de vous consacrer la mienne, vous verrez, madame, qu'un homme du monde peut perdre tout respect des convenances, et se soustraire à l'empire de la froide raison. Oh!

ne me réduisez pas au désespoir, ou craignez-en les effets.

— Vous voulez donc que je m'explique décidément, répondit Lavinia. Eh bien, je vais le faire. Savez-vous mon histoire, monsieur?

— Oui, madame, je sais tout; je sais qu'un misérable, que je regarde comme le dernier des hommes, vous a indignement trompée et délaissée. La compassion que votre infortune m'inspire ajoute à mon enthousiasme. Il n'y a que les grandes ames qui soient condamnées à être victimes des hommes et de l'opinion.

— Eh bien! monsieur, reprit Lavinia, sachez que j'ai su profiter des rudes leçons de ma destinée; sachez qu'aujourd'hui je suis en garde contre mon propre cœur et contre celui d'autrui. Je sais qu'il n'est pas toujours au pouvoir de l'homme de tenir ses sermens, et qu'il abuse aussitôt qu'il obtient. D'après cela, monsieur, n'espérez pas me fléchir. Si vous parlez sérieusement, voici ma réponse : « Je suis invulnérable. » Cette femme tant décriée pour l'erreur de sa jeunesse, est entourée désormais d'un rempart plus solide que la vertu, la méfiance.

— Ah! c'est que vous ne m'entendez pas, madame, s'écria le comte en se jetant à ses genoux. Que je sois maudit, si j'ai jamais eu la

pensée de m'autoriser de vos malheurs pour espérer des sacrifices que votre fierté condamne....

— Êtes-vous bien sûr, en effet, de ne l'avoir eue jamais? dit Lavinia avec son triste sourire.

— Eh bien ! je serai franc, dit M. de Morangy avec un accent de vérité où la *manière* du grand seigneur disparut entièrement. Peut-être l'ai-je eue avant de vous connaître, cette pensée que je repousse maintenant avec remords. Devant vous, la feinte est impossible, Lavinia, vous subjuguez la volonté, vous anéantiriez la ruse, vous commandez la vénération. Oh ! depuis que je sais ce que vous êtes, je jure que mon adoration a été digne de vous. Écoutez-moi, madame, et laissez-moi à vos pieds attendre l'arrêt de ma vie. C'est par d'indissolubles sermens que je veux vous dévouer tout mon avenir. C'est un nom honorable, j'ose le croire, et une brillante fortune, dont je ne suis pas vain, vous le savez, que je viens mettre à vos pieds, en même temps qu'une ame qui vous adore, un cœur qui ne bat que pour vous.

— C'est donc réellement un mariage que vous me proposez? dit lady Lavinia, sans témoigner au comte une surprise injurieuse. Eh bien! mon-

sieur, je vous remercie de cette marque d'estime et d'attachement.

Et elle lui tendit la main avec cordialité.

— Dieu de bonté! elle accepte! s'écria le comte en couvrant cette main de baisers.

— Non pas, monsieur, dit Lavinia; je vous demande le temps de la réflexion.

— Hélas! mais puis-je espérer?

— Je ne sais pas; mais comptez sur ma reconnaissance. Adieu. Retournez au bal; je l'exige. J'y serai dans un instant.

Le comte baisa le bord de son écharpe avec passion, et sortit. Aussitôt qu'il eut refermé la porte, Lionel écarta tout-à-fait le rideau, s'apprêtant à recevoir de lady Blake l'autorisation de rentrer. Mais lady Blake était assise sur le sopha, le dos tourné à la fenêtre. Lionel vit sa figure se refléter dans la glace placée vis-à-vis d'eux. Ses yeux étaient fixés sur le parquet, son attitude morne et pensive. Plongée dans une profonde méditation, elle avait complétement oublié Lionel; et l'exclamation de surprise qui lui échappa lorsque celui-ci sauta au milieu de la chambre, fut l'aveu ingénu de cette cruelle distraction.

Il était pâle de dépit; mais il se contint.

— Vous conviendrez, lui dit-il, que j'ai res-

pecté vos nouvelles affections, madame. Il m'a fallu un profond désintéressement pour m'entendre insulter à dessein peut-être.... et pour rester impassible dans ma cachette.

A dessein? répéta Lavinia en le fixant d'un air sévère. Qu'osez-vous penser de moi, monsieur! Si ce sont là vos idées, sortez!

— Non, non; ce ne sont pas là mes idées, dit Lionel en marchant vers elle, et en lui prenant le bras avec agitation. Ne faites pas attention à ce que je dis. Je suis troublé... C'est qu'aussi vous avez bien compté sur ma raison, en me faisant assister à une semblable scène.

— Sur votre raison, Lionel! Je ne comprends pas ce mot. Vous voulez dire que j'ai compté sur votre indifférence!

— Raillez-moi tant que vous voudrez, soyez cruelle, foulez-moi aux pieds! vous en avez le droit.... Mais je suis bien malheureux....

Il était fortement ému. Lavinia crut ou feignit de croire qu'il jouait la comédie.

— Finissons-en lui dit-elle, en se levant; vous auriez dû faire votre profit de ce que vous m'avez entendu répondre au comte de Morangy. Et pourtant l'amour de cet homme ne m'offense pas... Adieu, Lionel. Quittons-nous pour toujours, mais quittons-nous sans amer-

tume. Voici votre portrait et vos lettres... Allons, laissez ma main, il faut que je retourne au bal.

— Il faut que vous retourniez danser avec M. de Morangy, n'est-ce pas ? dit Lionel en jetant son portrait avec colère, et en le broyant de son talon.

— Écoutez donc, dit Lavinia un peu pâle, mais calme ; le comte de Morangy m'offre un rang et une haute réhabilitation dans le monde. L'alliance d'un vieux lord ne m'a jamais bien lavée de la tache cruelle qui couvre une femme délaissée. On sait qu'un vieillard reçoit toujours plus qu'il ne donne. Mais un homme jeune, riche, noble, envié, aimé des femmes.... c'est différent ! Cela mérite qu'on y pense, Lionel ; et je suis bien aise d'avoir jusqu'ici ménagé le comte : je devinais depuis long-temps la loyauté de ses intentions,

— O femmes ! la vanité ne meurt point en vous ! s'écria Lionel avec dépit, lorsqu'elle fut partie.

Il alla rejoindre Henry à l'hôtellerie. Celui-ci l'attendait avec impatience.

— Damnation sur vous, Lionel ! s'écria-t-il. Il y a une grande heure que je vous attends sur mes étriers. Comment ! deux heures pour une

semblable entrevue ! Allons, en route ! vous me raconterez cela chemin faisant.

— Bonsoir, Henry. Allez-vous-en dire à miss Margaret que le traversin qui est couché à ma place dans mon lit est au plus mal. Moi, je reste.

— Cieux et terre ! qu'entends-je ! s'écria Henry ; vous ne voulez point aller à Luchon ?

— J'irai une autre fois ; je reste ici maintenant.

— Mais c'est impossible ; vous rêvez ! — Vous n'êtes point réconcilié avec lady Blake ?

— Non pas que je sache ; tant s'en faut. Mais je suis fatigué, j'ai le spleen ; j'ai une courbature. Je reste.

Henry tombait des nues. Il épuisa toute son éloquence pour entraîner Lionel ; mais, ne pouvant y réussir, il descendit de cheval, et jetant la bride au palefrenier :

— Eh bien ! s'il en est ainsi, je reste aussi, s'écria-t-il. La chose me paraît si plaisante, que j'en veux être témoin jusqu'au bout. Au diable les amours de Bagnères et les projets de grande route ! Mon digne ami sir Lionel Bridgemond me donne la comédie ; je serai le spectateur assidu et palpitant de son drame.

Lionel eût donné tout un monde pour se dé-

barrasser de ce surveillant étourdi et goguenard; mais cela fut impossible.

— Puisque vous êtes déterminé à me suivre, lui dit-il, je vous préviens que je vais au bal.

— Au bal? soit. La danse est un excellent remède pour le spleen et les courbatures.

Lavinia dansait avec M. de Morangy. Lionel ne l'avait jamais vue danser. Lorsqu'elle était venue en Angleterre, elle ne connaissait que le boléro, et elle ne s'était jamais permis de le danser sous le ciel austère de la Grande-Bretagne. Depuis, elle avait appris nos contredanses; et elle y portait la grace voluptueuse des Espagnoles, jointe à je ne sais quel reflet de pruderie anglaise qui en modérait l'essor. On montait sur les banquettes pour la voir danser. Le comte de Morangy était triomphant: Lionel était perdu dans la foule.

Il y a tant de vanité dans le cœur de l'homme! Lionel souffrait amèrement de voir cette femme, qui fut long-temps dominée et emprisonnée dans son amour, cette femme, qui jadis n'était qu'à lui, et que le monde n'eût osé venir réclamer dans ses bras, libre et fière maintenant, environnée d'hommages, et trouvant dans chaque regard d'homme une vengeance ou une réparation du passé. Lorsqu'elle retourna à sa

place, au moment où le comte avait une distraction, Lionel se glissa adroitement auprès d'elle, et ramassa son éventail, qu'elle venait de laisser tomber. Lavinia ne s'attendait point à le trouver là. Un faible cri lui échappa, et son teint pâlit sensiblement.

— Ah! mon Dieu! lui dit-elle, je vous croyais sur la route de Bagnères.

— Ne craignez rien, madame, lui dit-il à voix basse; je ne vous compromettrai point auprès du comte de Morangy.

Cependant il n'y put tenir long-temps, et bientôt il revint l'inviter à danser.

Elle accepta.

— Ne faudra-t-il pas aussi que j'en demande la permission à M. le comte de Morangy? lui dit-il.

Le bal dura jusqu'au jour. Lady Lavinia était sûre de faire durer un bal tant qu'elle y restait. A la faveur du désordre qui se glisse peu à peu dans une fête, à mesure que la nuit s'avance, Lionel put lui parler souvent. Cette nuit acheva de lui faire tourner la tête. Enivré par les charmes de lady Blake, excité par la rivalité du comte, irrité par les hommages de la foule qui à chaque instant se jetait entre elle et lui, il s'acharna de tout son pouvoir à réveiller cette

passion éteinte ; et l'amour-propre lui fit sentir si vivement son aiguillon, qu'il sortit du bal dans un état de délire inconcevable.

Il essaya en vain de dormir. Henry, qui avait fait la cour à toutes les femmes, et dansé toutes les contredanses, ronfla de toute sa tête. Dès qu'il fut éveillé :

— Eh bien ! Lionel, dit-il en se frottant les yeux, vive Dieu ! mon ami, c'est une histoire piquante que votre réconciliation avec ma cousine ; car, n'espérez pas me tromper, je sais à présent le secret. Quand nous sommes entrés au bal, Lavinia était triste, et dansait d'un air distrait ; dès qu'elle vous a vu, son œil s'est animé, son front s'est éclairci. Elle était rayonnante à la walse, quand vous l'enleviez comme une plume à travers la foule. Heureux Lionel ! à Luchon, une belle fiancée et une belle dot ; à Saint-Sauveur, une belle maîtresse et un grand triomphe !

— Laissez-moi tranquille, avec vos balivernes, dit Lionel avec humeur.

Henry était habillé le premier. Il sortit pour voir ce qui se passait, et revint bientôt, en faisant son vacarme accoutumé sur l'escalier.

— Hélas ! Henry, lui dit son ami, ne perdrez-vous point cette voix haletante et ce geste affaré ?

On dirait toujours que vous venez de lancer le lièvre, et que vous prenez les gens à qui vous parlez pour des limiers découplés.

— A cheval, à cheval! cria Henry; lady Lavinia Blake est à cheval; elle part pour Gèdres avec dix autres jeunes folles, et je ne sais combien de godelureaux, le comte de Morangy en tête.... ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait que le comte de Morangy en tête; entendons-nous.

Silence! *clown*, s'écria Lionel; à cheval, en effet! et partons.

La cavalcade avait pris de l'avance sur eux. La route de Gèdres est un sentier escarpé, une sorte d'escalier taillé dans le roc, côtoyant le précipice, offrant mille difficultés aux chevaux, mille dangers très réels aux voyageurs. Lionel lança son cheval au grand galop. Henry crut qu'il était fou; mais, pensant qu'il y allait de son honneur de ne pas rester en arrière, il s'élança sur ses traces. Leur arrivée fut un incident fantastique pour la caravane. Lavinia frémissait à la vue de ces deux écervelés courant ainsi sur le revers d'un abyme effroyable. Quand elle reconnut Lionel et son cousin, elle devint pâle et faillit tomber de cheval. Le comte de Morangy s'en aperçut, et ne la quitta plus du regard. Il était jaloux.

C'était un aiguillon de plus pour Lionel. Tout le long de la journée il disputa le moindre regard de Lavinia avec obstination. La difficulté de lui parler, l'agitation de la course, les émotions que faisait naître le sublime spectacle des lieux qu'ils parcouraient, la résistance adroite et toujours aimable de lady Blake, son habileté à guider son cheval, son courage, sa grace, l'expression toujours poétique et toujours naturelle de ses sensations : tout acheva d'exalter sir Lionel. Ce fut une journée bien fatigante pour cette pauvre femme, obsédée de deux amans entre lesquels elle voulait tenir la balance égale : aussi accueillait-elle avec reconnaissance son joyeux cousin et ses grosses folies, lorsqu'il venait caracoler entre elle et ses adorateurs.

A l'entrée de la nuit, le ciel se couvrit de nuages. Un orage sérieux s'annonçait. La cavalcade doubla le pas; mais elle était encore à plus d'une lieue de Saint-Sauveur lorsque la tempête éclata. L'obscurité devint complète, les chevaux s'effrayèrent, celui du comte de Morangy l'emporta au loin; la petite troupe se débanda, et il fallut tous les efforts des guides qui l'escortaient à pied, pour empêcher que des accidens sérieux ne vinssent terminer tristement un jour si gaîment commencé.

Lionel, perdu dans d'affreuses ténèbres, forcé de marcher le long du rocher en tirant son cheval par la bride, de peur de se jeter avec lui dans le précipice, était dominé par une inquiétude bien plus vive. Il avait perdu Lavinia, malgré tous ses efforts, et il la cherchait avec anxiété depuis un quart d'heure, lorsqu'un éclair lui montra une femme assise sur un rocher un peu au-dessus du chemin. Il s'arrêta, prêta l'oreille, et reconnut la voix de lady Blake; mais un homme était avec elle : ce ne pouvait être que M. de Morangy. Lionel le maudit dans son ame, et, résolu au moins à troubler le bonheur de ce rival, il se dirigea comme il put vers le couple. Quelle fut sa joie en reconnaissant Henry auprès de sa cousine! Celui-ci, en bon et insouciant compagnon, lui céda la place, et s'éloigna même pour garder les chevaux.

Rien n'est si solennel et si beau que le bruit de l'orage dans les montagnes. La grande voix du tonnerre, en roulant sur les abymes, se répète et retentit dans leur profondeur; le vent qui fouette les longues forêts de sapins, et les colle sur le roc perpendiculaire comme un vêtement sur les flancs humains, s'engouffre aussi dans les gorges, et y jette de grandes plaintes aiguës et traînantes comme des sanglots. La-

vinia, recueillie dans la contemplation de cet imposant spectacle, écoutait les mille bruits de la montagne ébranlée, en attendant qu'un nouvel éclair jetât sa lumière bleue sur le paysage. Elle tressaillit lorsqu'il vint lui montrer sir Lionel assis près d'elle à la place qu'occupait son cousin un instant auparavant. Lionel pensa qu'elle était effrayée par l'orage, et il prit sa main pour la rassurer. Un autre éclair lui montra Lavinia, un coude appuyé sur son genou, et le menton enfoncé dans sa main, regardant d'un air d'enthousiasme la grande scène des élémens bouleversés. Oh! mon Dieu! que cela est beau! lui dit-elle; que cette clarté bleue est vive et douce à la fois! Avez-vous vu ces déchiquetures du rocher rayonner comme des saphirs, et ce lointain livide où les cimes des glaciers se levaient comme de grands spectres dans leurs linceuls? avez-vous remarqué aussi que dans le brusque passage des ténèbres à la lumière et de la lumière aux ténèbres, tout semblait se mouvoir, s'agiter, comme si ces monts s'ébranlaient pour s'écrouler?

— Je ne vois rien ici que vous, Lavinia, lui dit-il avec force; je n'entends de voix que la vôtre, je ne respire d'air que votre souffle, je n'ai d'émotion qu'à vous sentir près de moi.

Savez vous bien que je vous aime éperdument? Oui, vous le savez ; vous l'avez bien vu aujourd'hui, et peut-être vous l'avez voulu. Eh bien! triomphez, s'il en est ainsi. Je suis à vos pieds; le vous demande le pardon et l'oubli du passé, le front dans la poussière; je vous demande l'avenir ; oh! je vous le demande avec passion, et il faudra bien me l'accorder, Lavinia ; car je vous veux fortement, et j'ai des droits sur vous.....

— Des droits? répondit-elle, en lui retirant sa main.

— N'est-ce donc pas un droit, un affreux droit que le mal que je t'ai fait, Lavinia? Et si tu me l'as laissé prendre pour briser ta vie, peux-tu me l'ôter aujourd'hui que je veux la relever et réparer mes crimes?

On sait tout ce qu'un homme peut dire en pareil cas. Lionel fut plus éloquent que je ne saurais l'être à sa place. Il se monta singulièrement la tête, et désespérant de vaincre autrement la résistance de lady Blake, voyant bien d'ailleurs qu'en restant au-dessous des soumissions de son rival, il lui faisait un avantage trop réel, il s'éleva au même dévouement: il offrit son nom et sa fortune à lady Lavinia.

— Y songez-vous? lui dit-elle avec émotion.

Vous renonceriez à miss Ellis, lorsqu'elle vous est promise, lorsque votre mariage est arrêté !

— Je le ferai, répondit-il. Je ferai une action que le monde trouvera insolente et coupable. Il faudra peut-être la laver dans mon sang ; mais je suis prêt à tout pour vous obtenir ; car le plus grand crime de ma vie, c'est de vous avoir méconnue, et mon premier devoir, c'est de revenir à vous. Oh ! parlez, Lavinia ; rendez-moi le bonheur que j'ai perdu en vous perdant. Aujourd'hui je saurai l'apprécier et le conserver ; car moi aussi j'ai changé : je ne suis plus cet homme ambitieux et inquiet, qu'un avenir inconnu torturait de ses menteuses promesses. Je sais la vie aujourd'hui ; je sais ce que vaut le monde et son faux éclat. Je sais que pas un de mes triomphes n'a valu un seul de vos regards ; et la chimère de bonheur que j'ai poursuivie, m'a toujours fui jusqu'au jour où elle me ramène à vous. Oh ! Lavinia, reviens à moi aussi ! Qui t'aimera comme moi? qui verra comme moi ce qu'il y a de grandeur, de patience et de miséricorde dans ton ame?

Lavinia gardait le silence, mais son cœur battait avec une violence dont s'apercevait Lionel. Sa main tremblait dans la sienne, et elle ne cherchait pas à la retirer, non plus qu'une tresse

de ses cheveux que le vent avait détachée et que Lionel couvrait de baisers. Ils ne sentaient pas la pluie qui tombait en gouttes larges et rares. Le vent avait diminué, le ciel s'éclaircissait un peu, et le comte de Morangy venait à eux aussi vite que pouvait le lui permettre son cheval déferré et boiteux, qui avait failli le tuer en tombant contre un rocher.

Lavinia l'aperçut enfin et s'arracha brusquement aux transports de Lionel; celui-ci, furieux de ce contre-temps, mais plein d'espérance et d'amour, l'aida à se mettre à cheval et l'accompagna jusqu'à la porte de sa maison. Là elle lui dit en baissant la voix : Lionel, vous m'avez fait des offres dont je sens tout le prix; je n'y peux répondre sans y avoir murement réfléchi....

— O Dieu! c'est la même réponse qu'à M. de Morangy.

— Non, non, ce n'est pas la même chose, répondit-elle d'une voix altérée. Mais votre présence ici peut faire naître bien des bruits ridicules. Si vous m'aimez vraiment, Lionel, vous allez me jurer de m'obéir.

— Je le jure par Dieu et par vous.

— Eh bien, partez sur-le-champ, et retournez à Bagnères; je vous jure à mon tour que

dans quarante heures vous aurez ma réponse.

—Mais que deviendrai-je, grand Dieu ! pendant ce siècle d'attente?

— Vous espérerez, lui dit Lavinia, en refermant précipitamment la porte sur elle, comme si elle eût craint d'en dire trop.

Lionel espéra en effet. Il avait pour motifs une parole de Lavinia et tous les argumens de son amour-propre.

Vous avez tort d'abandonner la partie, lui disait Henry en chemin ; Lavinia commençait à s'attendrir. Sur ma parole, je ne vous reconnais pas là, Lionel. Quand ce n'eût été que pour ne pas laisser Morangy maître du champ de bataille..... Allons! vous êtes plus amoureux de miss Ellis que je ne pensais.

Lionel était trop préoccupé pour l'écouter. Il passa le temps que Lavinia lui avait fixé enfermé dans sa chambre, où il se fit passer pour malade, et ne daigna pas désabuser sir Henry qui se perdait en commentaires sur sa conduite. Enfin, la lettre arriva ; la voici :

Ni l'un, ni l'autre.— « Quand vous recevrez cette lettre, quand M. de Morangy, que j'ai envoyé à Tarbes, recevra ma réponse, je serai loin de vous deux ; je serai partie, partie à tout

jamais, perdue sans retour pour vous et pour lui.

« Vous m'offrez un nom, un rang, une fortune; vous croyez qu'un grand éclat dans le monde est une grande séduction pour une femme. Oh! non, pas pour celle qui le connaît et le méprise comme je le fais. Mais pourtant ne croyez pas, Lionel, que je dédaigne l'offre que vous m'avez faite de sacrifier un mariage brillant, et de vous enchaîner à moi pour toujours.

« Vous avez compris ce qu'il y a de cruel pour l'amour-propre d'une femme a être abandonnée, ce qu'il y a de glorieux à ramener à ses pieds un infidèle, et vous avez voulu me dédommager par ce triomphe de tout ce que j'ai souffert : aussi je vous rends toute mon estime, et je vous pardonnerais le passé, si cela n'était pas fait depuis long-temps.

« Mais sachez, Lionel, qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer ce mal. Non, cela n'est au pouvoir d'aucun homme. Le coup que j'ai reçu est mortel : il a tué pour jamais en moi la puissance d'aimer ; il a éteint le flambeau des illusions, et la vie m'apparaît sous son jour terne et misérable.

« Eh bien! je ne me plains pas de ma desti-

née; cela devait arriver tôt ou tard. Nous vivons tous pour vieillir et pour voir les déceptions envahir chacune de nos joies. J'ai été désabusée un peu jeune, il est vrai, et le besoin d'aimer a long-temps survécu à la faculté de croire. J'ai long-temps, j'ai souvent lutté contre ma jeunesse comme contre un ennemi acharné : j'ai toujours réussi à la vaincre.

« Et croyez-vous que cette dernière lutte contre vous, cette résistance aux promesses que vous me faites ne soit pas bien cruelle et bien difficile? Je peux le dire à présent que la fuite me met à l'abri du danger de succomber : je vous aime encore, je le sens; l'empreinte du premier objet qu'on a aimé ne s'efface jamais entièrement : elle semble évanouie; on s'endort dans l'oubli des maux qu'on a soufferts; mais que l'image du passé se lève, que l'ancienne idole reparaisse, et nous sommes encore prêts à plier le genou devant elle. O fuyez! fuyez, fantôme et mensonge! vous n'êtes qu'une ombre, et si je me hasardais à vous suivre, vous me conduiriez encore parmi les écueils pour m'y laisser mourante et brisée. Fuyez! je ne crois plus en vous. Je sais que vous ne disposez pas de l'avenir, et que si votre bouche est sincère aujourd'hui, la fragilité de

votre cœur vous forcera de mentir demain.

« Et pourquoi vous accuserais-je d'être ainsi? ne sommes-nous pas tous faibles et mobiles? Moi-même n'étais-je pas calme et froide quand je vous ai abordé hier! N'étais-je pas convaincue que je ne pouvais pas vous aimer? N'avais-je pas un peu encouragé les prétentions du comte de Morangy? Et pourtant le soir, quand vous étiez assis près de moi sur ce rocher, quand vous me parliez d'une voix si passionnée au milieu du vent et de l'orage, n'ai-je pas senti mon ame se fondre et s'amollir? Oh! quand j'y songe, c'était votre voix des temps passés, c'était votre passion des anciens jours, c'était vous, c'était mon premier amour, c'était ma jeunesse que je retrouvais tout à la fois!

« Et puis à présent que je suis de sang-froid, je me sens triste jusqu'à la mort; car je m'éveille et me souviens d'avoir fait un beau rêve au milieu d'une triste vie.

« Adieu, Lionel. En supposant que votre désir de m'épouser se fût soutenu jusqu'au moment de se réaliser (et à l'heure qu'il est peut-être, vous sentez déjà que je puis avoir raison de refuser), vous eussiez été malheureux sous l'étreinte d'un lien pareil; vous auriez vu le monde, toujours ingrat et avare de louanges

devant nos bonnes actions, considérer la vôtre comme l'accomplissement d'un devoir, et vous refuser le triomphe que vous en attendiez peut-être. Puis vous auriez perdu le contentement de vous-même, en n'obtenant pas l'admiration sur laquelle vous comptiez. Qui sait? j'aurais peut-être moi-même oublié trop vite ce qu'il y avait de beau dans votre retour, et accepté votre amour nouveau comme une réparation due à votre honneur. Oh! ne gâtons pas cette heure d'élan et de confiance que nous avons goûtée ce soir; gardons-en le souvenir, mais ne cherchons pas à la retrouver.

« N'ayez aucune crainte d'amour-propre en ce qui concerne le comte de Morangy; je ne l'ai jamais aimé. Il est un des mille impuissans qui n'ont pu (moi aidant, hélas!) faire palpiter mon cœur éteint. Je ne voudrais pas même de lui pour époux. Un homme de son rang vend toujours trop cher la protection qu'il accorde, en la faisant sentir. Et puis je hais le mariage, je hais tous les hommes, je hais les engagemens éternels, les promesses, les projets, l'avenir arrangé à l'avance par des contrats et des marchés dont le destin se rit toujours. Je n'aime plus que les voyages, la rêverie, la solitude, le bruit du monde, pour le traverser et en rire,

puis la poésie pour supporter le passé, et Dieu pour espérer l'avenir. »

Sir Lionel Bridgemond éprouva d'abord une grande mortification d'amour-propre : car, il faut le dire pour consoler le lecteur qui s'intéresserait à lui, depuis quarante heures il avait fait bien des réflexions. D'abord il songea à monter à cheval, à suivre lady Blake, à vaincre sa résistance, à triompher de sa froide raison. Et puis il songea qu'elle pourrait bien persister dans son refus, et que pendant ce temps miss Ellis pourrait bien s'offenser de sa conduite et repousser son alliance... Il resta.

Allons, lui dit Henry le lendemain, en le voyant baiser la main de miss Margaret qui lui accordait cette marque de pardon après une querelle assez vive sur son absence, l'année prochaine nous siégerons au parlement.

FIN DE LAVINIA ET DU TOME SECOND.